



DICIONNAIRE DÉTAILLÉ

DES

NOMS DES VÊTEMENTS

CHEZ LES

ARABES.

DICTIONNAIRE DÉTAILLÉ

DES

NOMS DES VÊTEMENTS

CHEZ LES

A R A B E S

OUVRAGE COURONNÉ ET PUBLIÉ PAR LA TROISIÈME CLASSE
DE L'INSTITUT ROYAL DES PAYS-BAS

PAR
R. P. A. DOZY.

•Ou puiser sur le costume de tant de contrées
étrangères des renseignements précis et exacts? —
•Dans les manuscrits de nos bibliothèques si peu
consultés, dans les voyages anciens et méconnus.”

M. FERDINAND DENIS.
(*Journal asiatique*, tom. XI, pag. 320).

321 398
21.11.35

AMSTERDAM,

J E A N M Ü L L E R.

1845.

La question proposée par la troisième Classe de l'Institut royal des Pays-Bas, dans sa séance du 16 Décembre 1841, se trouvait conçue en ces termes :

»De vestibus, quibus Arabes utriusque sexus diversis
»temporibus et in diversis terris usi sunt, aut etiam nunc
»utuntur, ita exponatur, ut, post brevem de universis
»disputationem, singulae secundum ordinem litterarum
»Arabicarum deinceps recenseantur, earumque forma,
»materia atque usus explicentur.”

Le prix proposé a été adjugé à la Réponse, dont l'auteur était M. Dozy, dans la séance de la Classe, du 20 Novembre 1843.

C. A. DEN TEX.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE LA TROISIÈME CLASSE

DE L'INSTITUT ROYAL DES PAYS-BAS.

PJ
6680
D7

PRÉFACE.

Quelques considérables que soient les progrès que la littérature arabe ait faits dans ces derniers temps, on ne peut nier que la lexicographie n'ait pas avancé du même pas que les sciences historiques et géographiques; on est même obligé d'avouer que quant à la lexicographie, nous ne sommes guère plus avancés qu'on ne l'était du temps de Golius. Il est vrai que dans l'état actuel de la science, on ne peut encore songer sérieusement à un Dictionnaire arabe complet; les bibliothèques de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique renferment encore des milliers de volumes manuscrits dont les titres mêmes nous sont inconnus; les manuscrits des ouvrages les plus classiques de la littérature arabe n'ont pas encore été examinés avec soin, comparés entre eux, et les éditions d'une cinquantaine d'auteurs du premier ordre, ne sont rien en comparaison du nombre bien plus considérable qu'il faudra publier encore.

Si je parle d'un Dictionnaire arabe, j'entends par là un Dictionnaire qui, tout en recherchant, autant que possible, le sens

précis que chaque mot avait dans l'origine, nous fait connaître, d'une manière claire et précise, les diverses acceptions que chaque mot a reçues en Arabie, en Perse, en Syrie, en Afrique etc., dans tous les pays enfin dont se composait cet immense empire arabe qui s'étendait depuis l'Inde jusqu'aux frontières de la France; un Dictionnaire qui, en s'appuyant constamment sur des passages d'auteurs, nous trace l'histoire, pour ainsi dire, de chaque mot, de chaque phrase; qui distingue nettement les sens propres à chaque mot dans tel pays arabe de ceux qu'il avait dans tel autre: le sens que chaque terme a chez les poètes, de celui qui lui est propre chez les prosateurs; un Dictionnaire enfin qui renferme tous les termes de sciences et d'arts, expliqués méthodiquement.

Mais je le répète, les temps où on pourra composer un tel Dictionnaire, sont encore bien éloignés de nous. En attendant, on peut faire avancer la lexicographie de trois manières. La première consiste à écrire des notes lexicographiques en forme de commentaire sur un auteur, ou à ajouter à l'écrit de l'auteur qu'on publie, un glossaire destiné à être un supplément au Dictionnaire; c'est cette méthode qui a été généralement suivie jusqu'à présent. La seconde est de rassembler les mots formant, pour ainsi dire, une classe. La troisième est de se borner au langage d'un seul siècle ou d'un seul pays. Cette méthode n'a point encore été suivie.

Je ne m'arrêterai pas à discuter ici les divers avantages que présente chacune de ces méthodes. Je ferai observer seulement que la seconde, celle que, conformément au programme de l'institut, j'ai été le premier à suivre dans cet ouvrage, offre des

avantages réels surtout quand les mots qu'on explique, se rapportent aux moeurs et aux coutumes.

Qu'on me permette de dire un seul mot sur la marche que j'ai pensé devoir suivre. J'ai cru que dans un travail de cette nature, il était important de constater des faits, de rapprocher des témoignages d'auteurs les uns des autres. Je n'ai pas osé m'aventurer dans un dédale de conjectures étymologiques qui, avancées par tout autre que moi, auraient pu paraître ingénieuses, mais qui, en vérité, ne prouvaient rien d'une manière absolument convaincante.

Les manuscrits que j'ai cités, appartiennent à la bibliothèque de Leyde; lorsqu'ils faisaient partie d'autres bibliothèques, j'en ai averti constamment. Je dois faire observer qu'en publiant des passages d'auteurs du moyen âge de la littérature arabe, je me suis attaché à reproduire scrupuleusement les manuscrits. Les règles de grammaire suivies par ces auteurs, s'éloignent de celles qui ont été établies par les grammairiens de Basra et de Coufa, et il ne faut pas défigurer ces auteurs en leur prêtant une grammaire qu'ils n'avaient pas adoptée.

M. de Gayangos a eu la bonté de me prêter plusieurs de ses manuscrits et l'on verra que c'est surtout l'excellent exemplaire des voyages d'Ibn-Batoutah, que possède ce savant, qui m'a été d'une fort grande utilité. Sous plusieurs rapports, c'est un ouvrage du premier ordre, et l'abrégé, traduit par M. Lee, ne donne qu'une très-faible idée de l'importance de l'ouvrage original. M. de Gayangos me permettra de lui réitérer mes re-

merciments les plus vifs pour la grande obligeance qu'il m'a toujours montrée.

J'ose espérer qu'on me pardonnera quelques fautes de français qu'il est presque impossible à un étranger d'éviter. Peut-être n'eut-il été plus facile d'écrire en latin, mais le sujet s'y opposait, car, en me servant de cette langue, j'aurais dû expliquer des mots arabes par des termes empruntés à l'antiquité romaine, dont le véritable sens ne nous est pas toujours connu aujourd'hui.

INTRODUCTION.

Dans les premiers temps de l'islamisme, lorsque presque tous les Arabes étaient Bédouins et que les villes étaient petites et peu considérables, l'art du tailleur était presque inconnu; de simples manteaux, tissés d'une seule pièce étaient suffisants pour se garantir du froid et de la chaleur; on ne supposait pas qu'on pût tailler les habits d'une manière élégante, et le tisserand lui seul faisait l'ouvrage. Mais les Arabes, en conquérant rapidement une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, se trouvèrent mis en rapport avec les peuples, vaincus par eux, et arrivés en partie à un bien plus haut point de civilisation; peu à peu ils abandonnèrent aussi leur vie nomade, et commencèrent à se fixer dans les villes (1): ce fut

(1) Comparez Ibn-Khaldoun (*Prolégomènes*, man. 1350 (a), fol. 158 v° et 159 r°):

فصل في الحياكة والحياطة هذان الصناعتان ضروريتان في العمران
لما يحتاج الية البشر من الدفء فالاولى يُنَسِّجُ الغزل من
الصوف والقطن سدوا في الطول والحاما في العرض واحكاما لذلك
النسيج في التحام الشريد فيتم منها قطع مقدره فمنها الاكسية
من الصوف للاشتمال ومنها الثياب من القطن والكتان للباس
والصناعة الثانية لتقدير المنسوجات على اختلاف الاشكال
والعوائد تفصل اولاً بالمقراض قطعاً مناسبة للاعضاء البدنية

alors qu'ils comprirent qu'on pouvait faire des habits plus élégants que ceux qu'ils portaient, et ils empruntèrent beaucoup au costume des peuples vaincus. Comme le luxe avait fait chez les Persans des progrès considérables, la cour de Bagdad se ressentit de plus en plus de l'influence qu'exerçaient sur elle ses voisins et ses sujets. Le progrès de la civilisation et du commerce fit naître des fabriques de tout genre, et Bagdad en contint bientôt une grande quantité, dans lesquelles le nombre de superbes étoffes de soie et de brocart s'accrut infiniment.

En Occident au contraire, les Arabes se confondirent avec les Mores et les Berbers. Ces peuples étaient rudes, et bien moins civilisés encore que leurs vainqueurs; le luxe leur était inconnu, et quand les Arabes se mêlèrent à eux, ils leur empruntèrent en partie leur costume simple et grossier.

En Espagne, les Arabes, surtout pendant la dernière époque de leur empire, tirèrent un très-grand parti du costume des chevaliers chrétiens. Ibn-Saïd (1) atteste expressément que les *kabas* des Arabes d'Espagne ressemblaient à ceux des Chrétiens, et l'historien Ibn-al-Khatib (2) dit, en parlant de Mohammed-ibn-Sad (سعد)-ibn-Mohammed-ibn-Ahmed-ibn Mardanisch, qui mourut dans la seconde moitié du sixième siècle de l'hégire:

ثم تلحم تلك القطع بالخياطة المحكمة وصلًا أو حبكًا أو تنيبتا
 أو تفصيحًا على حسب نوع الصناعة وهذه الثانية مختصة بالعمران
 الحضري لما كان أهل البدو يستغنون عنها وإنما يشتملون
 الاثواب اشتمالا وإنما تفصيل الثياب وتقديرها والحامها بالخياطة
 للباس من مذهب الحضارة وفنونها*

(1) *Apud Al-Makkari, Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 45 v°.

(2) *Dictionnaire Biographique*, man. de M. de Gayangos, fol. 186 v°.

واثر زيّ النصراني من الملابس والسلاح والدبج والسروج
»Il adopta la mode des Chrétiens, pour les habits, les armes,
»les brides et les selles des chevaux.»

En Egypte et en Syrie, le costume éprouva des changements considérables par suite de l'invasion des Turcs.

Par suite du mélange des Arabes avec les étrangers, il y a toujours en une grande différence entre le costume des peuples divers dont se composait l'immense empire arabe, et l'on pouvait distinguer tout d'abord un Arabe de l'Orient d'un Arabe de l'Occident. Ibn-Iyas ⁽¹⁾ dit en parlant du célèbre historien Ibn-Khaldoun : واستقرّ لما تولّى القضاء وهو بزّي المغاربة فعُدّ ذلك «Après avoir obtenu la charge de kadhi au Caire, »il continua de porter le costume des Magrebins, et l'on compta »ceci parmi les choses étranges.» Nowairi ⁽²⁾ dit en rapportant la mort d'Al-melik-al-kahir-Beha-ad-din-Abou-Mohammed-Abdol-melik, fils d'Al-melik-al-moattham : وكان يلبس ملابس العرب وينزّي بزّيهم ويركب كمركبهم ويتخلّق باخلاقهم في كثير من افعاله «Il portait ordinairement des habits, semblables à »ceux des Bédouins; il se parait comme eux, et montait à che- »val selon leur manière; il imitait encore leurs coutumes dans »la plupart de ses actions.» Ceux mêmes qui habitaient des villes, assez proches les unes des autres, portaient un costume différent. Quand Philippe II défendit aux Mores d'Espagne de porter leur costume national, un More, appelé par Marmol, Francisco Nuñez Muley, s'exprima en ces termes: »Le costume »de nos femmes n'est point moresque: c'est un costume de pro- »vince comme en Castille. En d'autres pays les peuples (mu-

⁽¹⁾ *Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 202.

⁽²⁾ *Histoire d'Egypte*, man. 2 m. fol. 270 r°, événements de l'année 676.

»sulmans) diffèrent de coiffures, d'habits, de chaussures; qui
»est-ce qui voudra nier que le costume des femmes moresques
»(de l'Afrique) et des femmes turques, ne soit pas bien diffé-
»rent de celui que portent nos femmes de Grenade? Le cos-
»tume des hommes diffère aussi, car celui de Fez n'est pas
»comme celui de Tlemcen, ni celui de Tunis comme celui de
»Maroc; il en est de même pour la Turquie et les autres
»empires." (1)

Il y a d'ailleurs une grande différence entre le costume des diverses classes dont se compose la société musulmane. C'est surtout par la forme du turban que l'on distingue le noble, de l'homme du peuple et du soldat, et que l'on reconnaît même l'emploi qu'occupe celui qu'on rencontre (2).

Mais en général, il ne faut entendre ceci que des habitants des villes; les Bédouins conservèrent à peu près l'ancien costume arabe, et ils observèrent bien plus que les citadins les commandements de la religion.

Mahomet avait prononcé plusieurs sentences afin d'empêcher que le luxe dans les vêtements ne s'introduisît parmi son peuple. Les docteurs de l'Islamisme ont dérivé de ces apophthegmes un système de préceptes et de lois relatifs au costume, que nous allons exposer ici, en suivant des ouvrages de jurisprudence hanéfite et malékite.

Les vêtements servent, à ce que dit le *Molteka al abhor* (3),

(1) Marmol, *Rebellion de los Moriscos*, fol. 38 col. 3.

(2) Voyez Cotovic, *Itinerarium Hierosolymitanum*, pag. 486, et M. Parthey, *Wanderungen durch Sicilien und die Levante*, tom. II, pag. 74, 75.

(3) Man. 871, fol. 106 r^o et v^o; man. 1081, fol. 211 v^o et 212 r^o; man. 1211, fol. 164 r^o et v^o.

à couvrir les parties naturelles (العورة), et à se garantir du chaud et du froid (1). Le mieux est que les vêtements soient en coton ou en lin, ni trop splendides, ni trop pauvres. Il n'est pas défendu de se parer, quand cela sert à montrer les bienfaits que Dieu nous a accordés, mais il est illicite de le faire quand cela ne provient que d'un motif d'orgueil. La modestie dans la manière de se vêtir est souvent recommandée par les hommes les plus éminents de l'Arabie et de la Perse. Nowairi (2) dit, par exemple, en faisant l'éloge du célèbre Saladin: **وكان لا يلبس إلا ما يحل كالكتان والقطن والصوف** » que de ce qui était permis par la loi, comme de lin, de coton et de laine. » Ailleurs (3) le même historien dit à l'occasion de la mort de l'Emir: **جمال الدين ايدغدى العزيز: وكان مقتصدًا على ملبسه يلبس الثياب القطن من الهندي والبعلبكي وغيره مما يُباح ولا يُكره لبسه** » ses vêtements, car il se revêtait de coton des Indes, de Baalbek etc., savoir d'étoffes qui étaient licites et non pas condamnées par la loi. » (Comparez *Anthologia Persica*, pag. 56, 58).

La soie est permise aux femmes, mais cette étoffe est défendue aux hommes. On ne permet à ceux-ci que d'avoir à leurs vêtements un bord de soie, qui ne doit pas dépasser la largeur de quatre doigts (4) ou, suivant d'autres, de deux doigts (5).

(1) Comparez Mouradgea d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Othoman*, tom. II, pag. 130.

(2) *Histoire d'Egypte*, man. 2 k (2), pag. 254.

(3) *Ibid.*, man. 2 m, fol. 180 v^o.

(4) **ويحَلُّ للنساء لبس الحرير ولا يحل للرجال الا قدر اربع اصابع كالعلم**. *Molteka*.

(5) Bokhari, *Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 169 v^o.

Les Malékites pensent que ce bord doit avoir moins d'un doigt de largeur (1). Le Prophète s'est prononcé en termes très-forts contre les vêtements de soie. *من لبس الحرير في الدنيا فلن يلبسه في الآخرة* «Quiconque,» dit-il, «s'est revêtu de soie dans cette vie, bien certainement il ne s'en revêtira pas dans la vie future!» Et encore *انما يلبس الحرير في الدنيا من لا خلاق له في الآخرة* «Celui-là seulement se revêt de soie, qui n'a point de part à la vie future» (2). Les Hanéfites permettent aux hommes de porter des vêtements dont la chaîne est de soie et la trame d'une autre étoffe. Le contraire, savoir que la trame soit de soie et la chaîne d'une autre étoffe, n'est licite que dans la guerre (*Molteka*). Les Malékites ne sont pas d'accord entre eux, s'il est permis de porter l'étoffe, appelée *خز*, dont la chaîne est de soie et la trame de laine, mais la plupart des docteurs le condamnent (3).

Les couleurs les plus approuvées sont le blanc et le noir (4); le blanc parce que le Prophète a dit: «Dieu aime les vêtements blancs, et il a créé le Paradis blanc (5).» Un historien afri-

(1) Ibn-Abi-Zaid, *Risaleh*, avec le commentaire d'Abou-'l-Hasan-Ali-as-Schadhili (الشاذلي), man. 1193, pag. 746.

(2) Bokhari, *Sahih*, tom. II, manuscrit, fol. 169 v°.

(3) Ibn-Abi-Zaid, *Risaleh*, man. 1193, pag. 745, avec le commentaire: *واختلف في لبس الخبز بخاء وزاء مجتميين وهو ما سداه حرير ولحمته صوف مثلا على اقوال اشار الى اثنين منها بقوله فاجيز وكره صكح في القبس الاول واستظهر ابن رشد الثاني والثالث يحرم لبسه القرافي وهو ظاهر مذهب مالك لقوله عليه الصلاة والسلام في حلة عطاره وكان يخالطها الحرير انما يلبس هذه من لا خلاق له في الآخرة**

(4) *Molteka*. ويستحب الابيض والاسود.

(5) *Madjma ul anhor*, éd. de Constantinople, tom. II, pag. 258: لقوله عليه

cain (1) dit en faisant l'éloge du premier roi d'Espagne, Abdorrahman I^{er}: « كان يلبس البياض ويعتم به » Il portait des vêtements blancs et un turban de même couleur. Le noir est approuvé parce que Mahomet portait, le jour de la conquête de la Mecque, une *djobbah* noire et un turban de même couleur (2). Les Schiites, au contraire, condamnent le noir, car on lit dans les *Voyages* de Chardin (3): « On ne porte point de noir en Orient, surtout en Perse; c'est une couleur funeste et odieuse, qu'on ne sauroit regarder: ils l'appellent *la couleur du Diable*. » Les couleurs rouge et jaune sont illicites (4); on ignore pour quelle raison; mais je suppose que le jaune est illicite, parce que c'est la couleur de la haine (5), et le rouge parce que c'est celle du sang. Néanmoins les Musulmans portent souvent des habits jaunes ou rouges, et à en croire Ibn-Djinni (6) et Wahidi (7), les jeunes filles se revêtaient ordinairement d'habits rouges. Les vêtements verts ne peuvent être portés que par les Schérifs, ou descendants de Mahomet.

Il paraît que, pour le chapitre de l'habillement, il n'y a pas grande différence entre les Hanéfites, les Malékites et les Schaféites, mais la secte de Hanbal, la plus intolérante de l'Islamisme, semble avoir poussé la rigidité bien plus loin en ce

السلام ان الله يحب الثياب البيض وانه خلق الجنة بيضا*

(1) *Apud Al-Makkari, Histoire d'Espagne, man. de Gotha, fol. 353 r^o.*

(2) *Madjma, loco laudato.*

(3) Tom. III, pag. 69.

(4) ويكره الاحمر والمعصر. *Molteka.*

(5) Voyez mon *Historia Abbadidarum*, tom. I, pag. 32, note (105).

(6) *Commentaire sur les poésies de Motenabbi*, man. 126, pag. 103.

(7) *Commentaire sur Motenabbi*, man. 542, pag. 33.

point. Voici ce qu'on lit dans *l'Histoire d'Egypte* de Nowairi (1) : وفي هذه السنة فوض قضا قضاة الحنابلة بدمشق الى شمس الدين ابي عبد الله محمد — — ووصل اليه بتقليد القضا من الابواب السلطانية في يوم السبت ثامن صفر وقرى بجامع دمشق بحضور القضاة والاعيان وخرج القاضي شمس الدين المذكور من الجامع ماشيا الى دار السعادة فسلم على نائب السلطنة ثم نزع الخلعة السلطانية وتوجه الى جبل الصالحية وجلس للحكم في سابع عشر صفر وما غير هبته (هيئته. lis.) ولا عادته في مشيه وحمل حاجته ويجلس للحكم على مئزر غير مبسوط بل يضعه في يده ويجلس عليه ويكتب في حبرة زجاج ويحمل نعله بيده فيضعه على مكان وانا قام من مجلس الحكم حمله ايضا حتى يصل الى اخر الايوان فيلقبه ويلبسه هكذا اخبرني من اثق باخباره واستمر على ذلك وهذه عادة السلف

»Dans cette année la charge de Kadhi-al-Kodhat des Hanbalites à Damas, fut confiée à Schems-od-din-Abou-Abdollah-Mohammed. Le diplôme d'investiture arriva, de la part de la cour, le vendredi, au huitième du mois de safar, et on en fit la lecture dans la cathédrale de Damas, en présence des Kadhis et des principaux dignitaires. Le Kadhi-al-Kodhat Schems-od-din sortit à pied de la mosquée, et de cette manière il se rendit au *Dar-os-seadeh* (2). Après

(1) Man. 2 o, fol 78 r^o et v^o, évènements de l'année 716.

(2) Ce qu'on entend par دار السعادة est le palais du Naib à Damas. On lit dans *l'Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 o, fol. 109 r^o) : وفي عاشر شهر رمضان امر نائب السلطنة بدمشق بهدم العماير على حبس (Cette porte est mentionnée par Edrisi, tom. I, pag. 352) — — — وفي التاسع والعشرين من شهر رمضان جميع القضاة والفقهاء بدار السعادة في مجلس نائب السلطنة دار السعادة وهي سكن نائب السلطنة : (man. 10 b, fol. 20 v^o)

» y être arrivé, il salua le lieutenant du sultan; puis ôta la
 » *khilah* qu'il avait reçue du sultan, et se rendit vers Djebel-
 » as-salihyah. Le dix-septième jour de safar il prit sa place
 » pour prononcer les arrêts, et il ne changea pas sa manière
 » d'agir ⁽¹⁾, ni sa coutume de sortir à pied et de porter lui-même
 » les choses dont il avait besoin. Etant assis afin de prononcer
 » les arrêts, il n'étendait jamais un manteau convenablement,
 » mais il le prenait dans sa main [de sorte qu'il lui donnât
 » le moins d'étendue possible] et ensuite il s'asseyait dessus. En
 » écrivant, il se servait d'un encrier de verre ⁽²⁾, et il portait
 » constamment sa sandale dans la main (en marchant), et (étant
 » assis) il la déposait quelque part. Chaque fois qu'il se levait
 » pour sortir de la salle de justice, il portait aussi sa sandale,
 » jusqu' à ce qu'il fût arrivé à l'extrémité de la salle. Alors
 » il la jetait par terre, et la chaussait. Ceci m'a été raconté par
 » un homme aux récits duquel je donne une entière confi-
 » ance. Il en agissait constamment ainsi; et ceci était la cou-
 » tume des premiers et des plus respectables Mahométans."

(1) Tel est le sens que prend quelquefois le mot *هيئة*. Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 163 r^o) raconte que le sultan de l'Inde a dans chaque ville un *صاحب الخبر*, c'est-à-dire, un employé qui l'instruit de l'arrivée des étrangers. Il ajoute à cette occasion: *وكتبوا اسمه ونعته وثيابه واصحابه وخيله* « Ces employés instruisent le sultan du nom de l'étranger, lui décrivent les parties de son corps, les habits qu'il porte, les compagnons, les chevaux et les esclaves qui se trouvent avec lui, ainsi que ses manières en s'asseyant et en mangeant. » On trouvera plus bas, au mot *مئزر*, la phrase suivante, empruntée à un ouvrage d'Ibn-Iyas: *ومئزر صوف ابيض ترسى به كهيئة الصوفية**

(2) « The regular scribes, literary men, and many others, wear a *silver brass*, or *copper dawáyah*. » M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 43.

J'ignore si cette modestie extrême était pratiquée par tous les sectateurs de Hanbal, ou par les kadhis seuls, et je regrette de n'avoir pas été à même de consulter, sur ce point, un code Hanbalite; mais ces codes semblent être très-rares en Europe.

Pour nous faire une idée des changements survenus dans le costume des Arabes, nous comparerons l'habillement de Mahomet à celui d'un homme de la classe aisée du Caire, au seizième siècle, après l'invasion turque.

Le Prophète portait d'abord une chemise de coton blanche (1), dont les manches allaient jusqu'au poignet (2); il ajoutait à cette chemise un caleçon de toile (3). Sur la chemise et le caleçon, Mahomet ne semble avoir porté qu'un seul habit; c'était une (*djobbah*) longue robe en laine, bordée de soie et ouverte par devant (4); cet habit avait les manches étroites; ou bien c'était un (*kabā*) habit long et garni de boutons sur le devant (5). En d'autres occasions, il portait au lieu de ces habits, un manteau d'une étoffe grossière: c'était ordinairement une (*bordah*) grande pièce d'étoffe de laine épaisse, brune et rayée, dont il s'enveloppait le corps (6). Mahomet portait le turban blanc (7) ou noir (8), et il en laissait pendre un bout sur le dos. La chaussure du Prophète consistait en sandales, faites de peau de chameau, et attachées au moyen de deux bandes

(1) Voyez mon Dictionnaire au mot قميص.

(2) Nawawi, *Tahdhib al asma*, pag. 33.

(3) Voyez mon Dictionnaire au mot سروال.

(4) Voyez *ibid.* au mot جبّة.

(5) Voyez Nawawi, *loco laudato*, et mon Dictionnaire au mot قباء.

(6) Voyez mon Dictionnaire au mot بردة.

(7) Voyez *ibid.* au mot عمامة.

(8) Nawawi, *loco laudato*.

dont l'une passait sur le milieu du pied, et l'autre entre le gros et le second doigt (1), ou bien il chaussait des bottines (2).

On voit que le costume du Prophète était extrêmement simple; c'est encore de nos jours celui des habitants du Désert. Comme Mahomet, les Bédouins ne portent qu'une chemise de coton et une robe longue (3), ou au lieu de cette dernière, un manteau de laine.

Le costume d'un homme du Caire au seizième siècle, se compose d'un nombre de vêtements bien plus considérable, et l'on n'y remarque plus du tout la simplicité qui caractérisait le costume du Prophète, et qui se fait remarquer encore dans celui des Bédouins. Sur la chemise et le caleçon, on portait un habit long (*caftan*), en étoffe de soie, et de différentes couleurs, mêlées ensemble; cet habit avait les manches très-grandes (4). Sur le *caftan* on portait une large ceinture en soie, en camelot ou en laine (5), et ensuite une *djobbah*, ou habit long et ouvert par devant, dont les manches étaient courtes et n'allaient pas entièrement jusqu'au poignet, de manière qu'on pût voir les longues manches du *caftan* dépasser les doigts. Cet habit était un peu plus court par devant que par derrière, et il était fait de toile rouge, bleue ou brune (6). Sur

(1) Voyez mon Dictionnaire au mot نعل.

(2) Voyez *ibid* au mot خف et Nawawi, *loco laudato*.

(3) Voyez Burckhardt, *Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 26, et mon Dictionnaire au mot غنباز.

(4) Voyez mon Dictionnaire au mot خفتان.

(5) Voyez *ibid* au mot حزام.

(6) Voyez Hellfrich, *Kurtzer unnd wahrhaftiger Bericht von der Reysz*, fol.

393 ve, et mon Dictionnaire au mot جبّة.

la *djobbah* on portait une robe ample (*feredjiyah*), ordinairement en camelot, et quelquefois fourrée (1). La coiffure se composait d'abord d'une petite calotte en toile de coton (2), ensuite d'un bonnet de drap rouge (3), et enfin d'une longue pièce d'étoffe de mousseline, roulée autour de la tête (4). Les souliers étaient en maroquin rouge (5).

La beauté et la quantité des habits donnent en Orient de la considération à celui qui les porte. قُرْبَت بلباس dit le proverbe persan (6): «c'est à dire,» dit Tavernier, «autant que vous serez bien vêtu autant serez vous bien reçu et honoré, et aurez accez à la Cour et chez les Grands.» «En Egypte,» lit-on dans la *Description de l'Egypte* (7) «plus les gens en dignité entassent d'habits sur leurs corps, plus ils augmentent la considération et le respect qu'ils veulent commander.» Il ne paraîtra donc pas étonnant que les Orientaux prennent soin que leurs habits soient propres et qu'ils aient une odeur agréable. On trouve dans le *Kitab al agani* (8): ملاءة مطيبة: «une *malâh* (ou *molââh*) parfumée.» On lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (9), qu'on trouva parmi les trésors d'un

(1) Voyez mon Dictionnaire au mot فرجية.

(2) Voyez *ibid.* aux mots طاقية et قبع.

(3) Voyez *ibid.* au mot طربوش.

(4) Voyez *ibid.* au mot عمامة.

(5) Voyez *ibid.* au mot مركوب.

(6) Chardin, *Voyages*, tom. III, pag. 72; Tavernier, *Voyages*, tom. I, pag. 631; Richardson, au mot قربة.

(7) *Atlas*, tom. II, pag. 24.

(8) Tom. I, pag. 41.

(9) Man. 2 k (2), pag. 154, événements de l'année 515.

grand: لعبة من العنبر على قدر جسده برسم ثيابه توضع ثيابه عليها (ajoute le manuscrit B) (1), «un meuble, en forme de croix (2), fait d'ambre, selon la proportion de son corps; il se servait de ce meuble pour ses habits qu'il faisait placer dessus, afin qu'ils en reçussent l'odeur.» Dans un vers, cité dans les *Mille et une Nuits*: (3)

(الكامل)

وَتَبِيْسُ بَيْنَ مُزَعَفَرٍ وَمُعَصَفَرٍ
وَمُعَنْبَرٍ وَمُسَسِكٍ وَمُصَنَّدِلٍ

»Elle s'avance d'une manière chancelante, couverte d'habits qui sont parfumés de safran, d'ambre, de musc et de sandal.» Dans un autre passage du même ouvrage: (4) لبست تلك «Je me revêtis de cet habillement magnifique qui était parfumé.» Et ailleurs (5): فعدت «Elle était assise pour parfumer le kina, mais une étincelle brûla un coin de cette coiffure.» Burckhardt (6) dit des Wahabis de Nedjd, qu'ils parfument avec soin la keffie [كوفية] de civette, ou d'ares.

(1) Man. 2 I, fol 66 r°.

(2) J'ai hésité d'abord, si peut-être لعبة devait se traduire ici par meuble ayant entièrement la figure de l'homme. Mais comme les Orientaux, et surtout les Sunnites, ont, comme l'on sait, une grande aversion pour les images, j'ai pensé qu'il fallait mieux traduire لعبة par meuble en forme de croix. Au reste M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 326) a écrit à l'occasion des mots أصنع لهذا لعبة خشب (Mille et une Nuits éd. Macnaghten, tom. I, pag. 191) l'observation suivante: «Le mot que je traduis par croix signifie littéralement image, mais je suppose que le mot est employé en ce sens parce qu'une croix a quelque ressemblance avec un homme qui étend les bras.»

(3) Ed. Macnaghten, tom. I, pag. 169.

(4) Tom. I, pag. 568.

(5) Tom. III, pag. 182.

(6) *Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 131.

On parfume surtout les manches des habits. Dans un poème, rapporté par Ibn-Khacan (1), on lit: »Le temps ne se souvient-il pas, que votre gloire sert de parfum aux habits dont se vêtent les jours qu'il crée?» Dans un poème de Motenabbi: (2)

(الطويل) أَتَتْ زَائِرًا مَا خَامِرَ الطَّيْبِ ثَوْبَهَا
وَالْمَسْكَ مِنْ أَرْدَانِهَا تَتَضَوُّعُ

»Elle vint me visiter, et quoique le parfum ne se fût point mêlé à son habit, ses manches répandaient une odeur semblable au musc.» (3)

L'usage de témoigner de l'estime à quelqu'un en lui donnant des vêtements d'honneur, est très-ancien en Orient. Cependant, à en croire Makrîzi (4), le premier parmi les princes musulmans qui ait pratiqué cette coutume, fut Haroun-ar-raschid, en donnant des vêtements d'honneur à son favori Djafar-ibn-Yahya le Barmekide. Un vêtement d'honneur se nomme, خَلْعَةٌ et en des temps plus modernes تَشْرِيفٌ. Quand cet usage s'introduisit, il était de rigueur que le prince ôtât le manteau qu'il portait, et qu'il en revêtît le personnage qu'il voulait honorer

(1) *Loci Ibn-Khacanis de Ibn-Zeidouno*, pag. 38.

(2) *Poésies*, man. 542, pag. 22.

(3) Parce que ses bras répandaient une odeur si suave. Les commentateurs, Wahidi (*loco laud.*) et Ibn-Djinni (man. 126, pag. 74) font observer que Motenabbi imite ici ce vers d'Amrolkais:

(الطويل) أَلَمْ تَرَانِي كَلِمًا جِئْتُ طَارِقًا
وَجَدْتُ بِهَا طَيِّبًا وَإِنْ لَمْ تَطْيِبْ

»Chaque fois que je viens chez elle, je lui trouve une odeur suave, bien qu'elle ne se soit pas parfumée.»

(4) *Description de l'Égypte*, t. II, man. 372, pag. 361: وَأَوَّلَ مَنْ عَلَّمْتَهُ

خَلْعَةً عَلَيْهِ مِنْ أَهْلِ الدَّوَلِ جَعْفَرُ بْنُ يَحْيَى الْبَرْمَكِيُّ *

ou récompenser; mais ensuite, les princes ne semblent avoir donné que des habits qui appartenaienit à leur garde-robe, ou bien des habits neufs; mais toujours c'était un insigne honneur d'être revêtu d'habits qui avaient été portés par le prince lui-même, et les historiens ne négligent pas d'en faire mention. Nowairi (1) raconte: — انعم على الامير سيف الدين قلاون « بشر بوش كان قد لبسه » Kelaoun d'un *scherbousch* qu'il avait porté lui-même."

On aborderait une question bien difficile, si l'on voulait décider de quels vêtements se composait la *khilah* ou le *taschrif* à différentes époques, et encore semble-t-il que pendant le règne de certaines dynasties, les habits qui constituaient la *khilah*, dépendaient du choix assez arbitraire du prince. Cependant, comme M. Weijers (2) semble penser que la *khilah* consistait, soit pour la plupart, soit invariablement, en un *kaba*, je dois prouver ici que cette opinion est mal fondée. Il est vrai que du temps que Hasan-Paschà gouvernait le Jémen, les vêtements d'honneur consistaient en *kabas* (3). Mais à Bagdad et en Egypte par exemple, il n'en était point ainsi, et la *khilah* et le *taschrif* étaient formés de différents autres habits. Nowairi (4) nous apprend que le vêtement d'honneur, donné par le khalife de Bagdad à Al-melik-annasir-Daoud se composait d'un *kaba* de satin et d'un *scherbousch*. Ailleurs (5) le même

(1) *Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 215 r°.

(2) Dans une note sur la *Historia Jemanae* de M. Rutgers, pag. 140.

(3) Voyez *Histoire du Jémen*, man. 477, pag. 18, 34, 60, 61, 112, 176, 284, 298, 319.

(4) *Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 49 v°.

(5) *Ibid.* fol. 82 r°, événements de l'année 643.

historien raconte que la *khilah*, donnée par le khalife Abbaside Al-motadhim-billah, consistait en un turban noir et en une *feredjiyah*, ornée d'or. Plus bas (1), on lit que le vêtement d'honneur, donné par le khalife, se composait d'un turban de brocart noir, et d'une *dorrâüh*. La *khilah* qu'on donnait en Egypte à un vèzir se composait d'une *djobbah*, d'une *feredjiyah* et d'une *tarhah* (2). Le *taschrijf* consistait également en différents habits (3). Enfin un autre passage de Nowairi (4) prouve évidemment que les habillements d'honneur variaient, quant à l'étoffe dont ils étaient faits et quant aux parties dont ils se composaient, selon le rang que tenait celui à qui on en faisait présent, ou selon les services qu'il avait rendus au prince.

Avec la *khilah*, le prince faisait encore assez souvent présent d'un poignard, d'un cheval et d'autres objets (5).

On lit assez souvent d'une *خلة كاملة*, c'est-à-dire, d'un *costume d'honneur complet* (6), ainsi que d'un *تشريف كامل* (7).

Le vêtement d'honneur, donné par les khalifes Abbasides était constamment noir (8).

Malheureusement, les habits en Orient ne servent pas seule-

(1) *Ibid.*, fol. 144 r°.

(2) Nowairi, *ibid.*, man. 2 n, fol. 32 v°.

(3) Voyez Nowairi, *ibid.*, man. 2 o, fol. 58 r°; 75 r°; 83 v°; 116 v°; man. 19 b, fol. 22 v° et 23 r°; 135 r°.

(4) *Ibid.*, man. 19 b, fol. 25 r° et v°; comparez fol. 30 v°.

(5) Voyez Nowairi, *ibid.*, man. 2 m, fol. 49 v°; 82 r°; 144 r°; man. 19 b, fol. 30 v°; Kaempfer, *Amoenitates exoticae*, pag. 65, et la note de M. Semelet sur le *Gulistan* de Sadi, pag. 46.

(6) Voyez par exemple Nowairi, *Histoire d'Egypte*, man. 2 n, fol. 28 v°.

(7) Nowairi, *ibid.*, man. 2 m, fol. 215 r° etc.

(8) Comparez Ibn-Batoutah, *Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 194 v°.

ment pour se parer: le démon de la haine ou de la vengeance, s'en sert pour arracher à l'ennemi la vie d'une manière lâche. On sait que pour les Occidentaux, les habits servaient au moyen âge au même but. Peu d'exemples, pris de l'histoire musulmane, suffiront pour prouver que cette vengeance infâme n'était pas inconnue en Orient. Nowairi (1) raconte, que le sultan Ayoubide, Al-Melik-al-moattham, avait conçu une haine violente contre le Kadhi-al-Kodhat, parce que celui-ci avait persuadé à la soeur de Saladin et d'Al-melik-al-adil, Sitt-as-Scham-bint-Ayoub (ست الشام بنت ايوب), de léguer ses biens à des fondations pieuses. Comme Al-melik-al-moattham ambitionnait lui-même ces biens, ses espérances avaient été frustrées par le zèle du Kadhi. Le prince chercha vainement pendant quelque temps un prétexte au moyen duquel il pût se venger du Kadhi. Ayant enfin trouvé ce prétexte, il envoya un messenger (رسول) au juge, pendant que celui-ci remplissait ses fonctions (وهو في مجلس حكمه), entouré d'un grand nombre de ses employés (جماعة كثيرة من العدول والمتحاكمين). L'historien continue en ces termes (2):
فجاءه الرسول وقال للقاضي: (2)
السلطان يسلم عليك ويقول لك الخليفة سلم الله عليه
إذا أراد أن يشرف أحدًا من أصحابه خلع عليه من ملابسه
ونحن نسلك طريقه وقد أرسل اليك من ملابسه وأمر أن
تلبسه في مجلسك هذا وأنت تحكم بين الناس وكان الملك
المعظم أكثر ما يلبس قباء أبيض وكلوتة صفراء وفتح الرسول
البقجة فلما نظر القاضي إلى ما فيها وجم قال الشيخ شهاب
الدين ابوشامة فأخبرني الرسول الذي أحضر هذه الخلعة والرسالة
بذلك قال وكان السلطان قد أمرني أن البسه أياها بيدي

(1) *Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 18 v°.

(2) Fol. 19 r°.

ان امتنع او توقف فاشرت عليه بلبسها واعدت عليه الرسالة
 فاخذ القبا ووضعها على كتفه ووضع عمامته بالارض ولبس الكلوة
 الصفراء على راسه ثم قام ودخل بيته (ومرض: le manuscrit B. ajoute)
 اثر هذه الحادثة ورمى كبده ومات ويقال ان ذلك كان في يوم
 العربعا سابع عشرين شهر ربيع الاول سنة تسع عشرة وسبع
 مائة »Le messenger vint au Kadhi, et lui dit: le sultan vous
 »salue, et me charge de vous dire: »Le Khalife, voulant ho-
 »»norer quelqu'un de ses amis avait la coutume de lui donner,
 »»comme vêtements d'honneur, quelques-uns de ses propres
 »»habits: nous en agissons de même." Le sultan vous envoie
 »done, continua le messenger, quelques-uns de ses habits et il
 »a ordonné de vous en revêtir dans cette séance, tandis que
 »vous êtes occupé à remplir vos fonctions, en présence de tout
 »le monde. — (Or Al-melik-al-moattham portait, le plus sou-
 »vent, un *kaba* blanc, et une calotte jaune). Le messenger ouvrit
 »la serviette (1); mais le Kadhi, après avoir vu ce qu'elle con-
 »tenait, se tint immobile, les yeux fixés sur la terre (2). —
 »Le Scheikh Schihab-od-din-Abou-Schamah (3) rapporte que
 »le messenger qui avait apporté ces vêtements d'honneur, et les
 »ordres du sultan, lui raconta: »Le sultan m'avait ordonné
 »de revêtir le Kadhi de ces habits, de mes propres mains,
 »dans le cas qu'il se montrât rebelle ou qu'il cherchât à diffé-
 »rer la chose. En conséquence, je lui fis signe de s'en revêtir,
 »et lui répétai les paroles du sultan. Alors il prit le *kaba*,
 »le mit sur son épaule, plaça son turban à terre, se coiffa de
 »la calotte jaune, se leva, et entra dans sa demeure. Après

(1) Voyez sur le mot *بقجة* ou *بقشة*, la note au mot *تحتانية*.

(2) J'ai substitué *وجم* à *وحم* que portent les deux manuscrits.

(3) Le célèbre auteur du *Kitab ar raudhataini* (Histoire de Noradin et de Saladin).

«cela il tomba malade, rejeta son foie, et mourut. On dit que ceci arriva le quatrième jour de la semaine, le vingt-septième du mois de rebî premier, de l'année 719.»

Suivant quelques chroniques espagnoles, le roi de Castille, don Enrique, mourut empoisonné, parce que le roi de Grenade, Mohammed, lui avait fait présenter des bottes, imbibées de poison (1).

En signe de deuil, les vêtements noirs étaient portés anciennement tant par les hommes que par les femmes, car on sait que le costume noir des Khalifes Abbasides avait été adopté, en signe de deuil, à cause de la mort de l'imam Ibrahim-ibn-Mohammed. On lit aussi dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (2): شق القاهرة وهو لابس السواد واعلامه كذلك حزنا على الظاهر Il parcourut les rues du Caire, vêtu de noir, et ses drapeaux (3) étaient de la même couleur, en signe de douleur, à cause de la mort d'At-thahir." Mais en des temps plus récents, le deuil n'a plus été porté par les hommes, parce que cela semblait indiquer un manque de résignation aux décrets de la providence. Les femmes cependant portent encore le deuil en Orient, mais seulement à l'occasion de la mort de leur mari ou d'un proche parent, et jamais à l'occasion de la mort d'une personne plus âgée. On lit dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (4) que la célèbre poète Hafsah, l'amante d'Abou-Djafar-Ahmed-ibn-Saïd, poète renommé et vézir du gouverneur de Gre-

(1) Voyez Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, tom. III, et Cobarruvias, *Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611, au mot *borzegui*.

(2) Man. 2 k (2), événements de l'année 549.

(3) Le manuscrit B. (man. 2 l, fol. 75 r^o.) ajoute: *وبنود*.

(4) Man. de M. de Gayangos, fol. 38 r^o: *ولما بلغ حفصة قتله لبست الحداد وجهرت بالحزن**

nade, prit le deuil, en apprenant que son amant avait été exécuté; mais ceci est sans doute une exception à la coutume générale.

Le deuil consiste en ce que les femmes teignent en bleu foncé, ou à peu près en noir, avec de l'indigo, la chemise, le voile de la tête, celui du visage, et le mouchoir. Elles portent le deuil pendant l'espace de sept, de quinze ou quelquefois de quarante jours (1).

En Espagne, pendant le règne des khalifes Omayyades, les vêtements de deuil étaient blancs, car on lit dans l'*Histoire d'Espagne* par Al-Makkari (2): عليهم الظهائر البيض شعار الحزن «Leurs vêtements de dessus étaient blancs, la couleur du deuil.»

Les Arabes mettent des habits rouges ou jaunes quand ils veulent indiquer qu'ils sont en colère. On lit dans les *Mille et une Nuits* (3): لبس بدلة الغضب وهي بدلة حمراء «Il se revêtit de l'habillement (4) de la colère, c'est-à-dire d'un habillement rouge.» Mais ceci était peut-être une coutume turque (5).

Au Magreb c'est la couleur jaune qui indique la colère, car Pidou de St. Olon (6) et Windus (7) remarquent que les rois de Maroc, ayant l'intention de verser du sang, se revêtaient la plupart d'habits jaunes.

(1) Burckhardt, *Travels in Arabia*, tom. II, pag. 274; M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 134, 518. Comparez les *Extraits du Roman d'Antar*, pag. 92, 154; *Mille et une Nuits*, éd. Maenaghten, tom. I, pag. 339.

(2) Man. de Gotha, fol. 85 r^o.

(3) Ed. Maenaghten, tom. II, pag. 104.

(4) J'ai parlé du mot بدلة dans une des notes qui accompagnent cet ouvrage.

(5) Voyez surtout la note de M. Lane sur ce passage, tom. II, pag. 326, 327.

(6) *The present state of the Empire of Morocco*, pag. 63, 172.

(7) *Voyage to Mequinez*, pag. 133.

D I C T I O N N A I R E.

مِثْبَبَةٌ et اِثْبَبٌ

On lit dans Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 28 r^o): اِثْبَبُ الْاِثْبَبُ البقير وهو ثوب او بُرْد يُشَقُّ في وسطه فتلقيه المرأة في عنقها من غير كم ولا جيب والجمع اُثْبَبٌ Et dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 43): الاتب بالكسر والمثببة كَمِكَنَسَة برد يشق فتلبسه المرأة من غير جيب ولا كُمَيْنِ والبقيرة ودرع المرأة وما قصر من الثياب فنصف الساق او سراويل بلا رجلين او قميص بلا كمين. Dans le *Modjmil al logat* d'Ibn-Faris (man. 485) je trouve: الاتب كالبقيرة. Il résulte de ces explications, données par les lexicographes arabes, que le اِثْبَب et la مِثْبَبَة se font en général d'une pièce d'étoffe (1), et spécialement d'une

(1) Le mot ثوب n'est expliqué dans les dictionnaires que par *vêtement*, mais il signifie aussi *une pièce d'étoffe*. On lit dans les *Mille et une Nuits*, (ap. Kosegarten, *Chrestomathia Arabica*, pag. 10): فضيئت وعمدت الى ثوبين من الديباج الرومي وجئت بهما اليه وقلت للخياط فصّل هذه اربعة ملابس اثنين مفرجة واثنين غير مفرجة » Alors je m'en allai, et je pris deux pièces d'étoffe de soie de Roum; je les lui apportai et je dis au tailleur: »taillez de celles-ci quatre vêtements dont deux doivent être amples, et deux étroits.» Ailleurs (édit. Habicht, tom. II, pag. 259): اقطع لها من هذا الثوب كسوة وخيظها » Taillez-lui de cette pièce d'étoffe un habillement et cousez-le. » Dans

pièce d'étoffe rayée, qu'on fend par le milieu, et alors la femme passe la tête dans le trou pratiqué. Cet habit n'a point de manches, et il n'est pas ouvert sur la poitrine. La simplicité de ce vêtement semble indiquer qu'on le portait déjà aux premiers temps de l'Islamisme, et de nos jours encore les femmes le portent en Arabie, car Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 106) dit, en parlant des femmes de la Mecque: »Elles ont encore une chemise, de la forme la plus extraordinaire qu'on puisse s'imaginer. Elle se compose de deux »pièces d'étoffe carrées, longues de six pieds et larges de »cinq, qui sont cousues ensemble en haut, excepté une ouver- »ture au milieu pour y passer la tête. Les coins d'en bas sont »échancrés de sept pouces à peu près, comme le segment d'un »cerce; de sorte que ce qui était primitivement un angle, »devienne une échancrure creuse. Ces échancrures sont cou- »sues toutes deux; mais la partie d'en bas et les côtés restent »ouverts de haut en bas. Les femmes riches portent ces »chemises d'une étoffe de soie, rayée légèrement, fine »comme de la gaze, et qui vient de l'Egypte; elles les »arrangent en plis sur les épaules, et elles les attachent autour »du corps avec une ceinture." En général le mot اتب désigne tous les vêtements qui sont courts, de sorte qu'ils

l'Histoire d'Egypte de Nowairi (man. 2 m, fol. 34 ro): وقال والله ما ارضى لنفسي من جميع ما معي كفننا اكفن فيه فتصدق علي بكفن Par »فبعث اليه نصف ثوب بغدادى ومائتى درهم فكفناه بهما »Dieu, dit-il, je ne trouve rien, parmi tout ce que je possède, dont j'aimerais à me »servir comme de linceul; donnez-moi donc un linceul comme une aumône. Alors il »lui envoya la moitié d'une pièce d'étoffe de Bagdad et deux cents dirhems. Avec »ces choses ils l'ensevelirent." »

ne viennent que jusqu'à mi-jambes; il désigne aussi une sorte de caleçon, qui n'a pas d'ouverture pour y faire entrer les jambes, ou une chemise sans manches.

مئب

Ce mot ne se trouve pas dans Djeuhari. Suivant le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 43) ce mot désigne le même vêtement que celui qui est indiqué par le mot مشمل, *un manteau dont on s'enveloppe* (المئب كئب مشمل). Voyez le mot مشمل.

اخروق

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il semble désigner une sorte de coiffure, en usage au Magreb. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 141 r^o) dit dans son article sur les Bulgares du Volga: وعلى رأسها البغطاف وهو اخروق (sic) مرصع بالجواهر وفي اعلاه ريش الطواويس (1); et plus bas (man. fol. 143 r^o): وعلى رأس كل واحدة من البنات الكلا (des servantes) كلاه (en persan) وهو شبه الاخروق (sic) وفي اعلاه دائرة ذهب مرصعة بالجواهر وريش الطواويس من فوقها. Il résulte de ces passages que le mot اخروق désignait au Magreb: *une espèce de petite couronne* (comparez M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 424), faite d'or, et ornée de pierreries, dont les femmes

(1) Le mot بغطاف qu'emploie ici Ibn-Batoutah (en persan بغطاف) se trouve expliqué plus bas (fol. 143 r^o) de cette manière: وعلى رأس الخاتون البغطاف وهو مثل التاج الصغير مكلل بالجواهر وباعلاه ريش الطواويس*

se servaient en guise de coiffure. Peut-être est-ce la même espèce de coiffure que celle qui, en d'autres pays de l'Orient, porte le nom de تاج.

ايزار^س, et dans le dialecte de l'Égypte ايزار^س, ازار^س, ازر^س,

Dans les premiers temps de l'Islamisme, le mot ازار semble avoir été en usage pour désigner un habit en général quelle qu'en fût la forme. Bokhari (*Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 166 v°) a un chapitre, intitulé: باب الازار المهذب, *Chapitre de l'izâr à franges* (1), où il dit: وَيَذْكُرُ عَنِ الرَّهْرِيِّ وَأَبِي بَكْرٍ بِنِ مُحَمَّدٍ وَحَمِزَةَ بِنِ أَبِي أُسَيْدٍ وَمَعُوبَةَ بِنِ عَبْدِ اللَّهِ بِنِ جَعْفَرٍ أَنَّهُمْ «On raconte d'Al-zohri, d'Abou-Bekr-ibn-Mohammed, de Hamza-ibn-Abou-Osaïd et de Moawiah-ibn-Djafar, qu'ils mettaient des habits, ornés de franges.» Dans ce passage il est question des اثياب *vêtements* en général, et il faut ajouter, que le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 451) dit entre autres, que le mot ازار signifie: كل ما سترتك *tout ce qui vous couvre*; cependant il se pourrait que l'auteur ait voulu indiquer spécialement les manteaux, appelés *izârs*, qui étaient portés par les hommes du temps de Mahomet. Ceux d'Oman semblent avoir été célèbres, car on lit dans le *Oyoun al athar* (man. 340, fol. 188 v°) que le Prophète laissa, au jour de sa mort, parmi d'autres habits, un *izâr d'Oman* (ازارًا عُمانيًا). Ce qui me décide à croire que par *izâr*, un manteau est indiqué dans ce passage, c'est que conjointement

(1) La 2^e forme du verbe هذب, *ornier de franges*, manque dans le Dictionnaire.

avec l'*izâr*, l'auteur, Abou'l-fath-Mohammed, ou plutôt son autorité, Ibn-Faris, nomme *deux habits de ceux qu'on appelle* حبرة. (Voyez plus bas au mot حبرة). On trouvera au mot بُرْدَة, le mot بُرْدَة employé dans le même sens. Mohammed laissa encore un autre *izâr*, dont je parlerai plus bas.

En des temps plus modernes, le mot *izâr* ne semble pas avoir été employé pour désigner un manteau d'homme, mais pendant toute la durée de l'islamisme, depuis Mahomet jusqu' à nos jours, ce mot a été employé pour désigner ce grand voile ou manteau dans lequel les femmes en Orient s'entortillent. Voyons premièrement comment M. Lane le décrit, et ensuite nous tâcherons de confirmer, par des passages nombreux, ce que nous avons avancé. L'observateur anglais, si justement célèbre par son exactitude, décrit ainsi l'*izâr*, comme les femmes le portent actuellement en Egypte. (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 210. Voyez aussi *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 63).
 »L'*izâr*'' dit-il, « — — — est une pièce de toile, portée communément par les femmes arabes, quand elles paraissent en public. La largeur en est de deux aunes ou de plus (selon la hauteur de celle qui la porte), et la longueur de trois aunes; on en tire, de derrière, un bord sur la partie supérieure de la tête et sur le front; on attache alors ce bord avec un ruban, cousu en dedans; le reste pend en arrière et à chaque côté jusqu'à terre, ou à peu près, et enveloppe presque entièrement le corps, parce que l'on tient les deux bouts de manière à se rencontrer presque sur le devant. Ainsi cet habit cache toutes les autres parties du costume, excepté une petite partie d'une robe très-ample [سبلّة ou ثوب] (qui est une autre partie de l'habillement pour se promener ou pour aller sur un âne),

»et le voile du visage. On le fait à présent généralement
 »de calicot blanc.» Cette sorte d'*izâr* était en usage du temps
 de Mahomet, puisqu'on lit dans le *Sahih* de Bokhari (tom.
 II, man. 356, fol. 166 v° et 167 r°) dans le chapitre, déjà
 cité, du *الازار المهدب*, l'histoire suivante, rapportée sur l'auto-
 rité d'Ayischa: *قالت جاءت امرأة رفاعة القرظي رسول الله صلى
 الله عليه وسلم وأنا جالسة وعنده ابو بكر فقالت يرسل الله
 اتى كنت تحت رفاعة فطلقني وبّت طلاقى قتنزوت بعدة عبد
 الرحمن بن زبير واّنه والله ما معه يرسل الله إلا مثل هذه
 الهدبة واخذت هدبة من جلبابها فسمع خالد بن سعيد
 قولها وهو بالبواب لم يؤذن له قالت فقال خالد يا ابا بكر الا
 تنهى هذه عن ما تجهر به عند رسول الله صلى الله عليه وسلم
 فلا والله ما يزيد رسول الله صلى الله عليه وسلم على التيسم
 فقال لها رسول الله صلى الله عليه وسلم لعليّ تريدين ان
 ترجعي الى رفاعة لا حتى يذوق عسيلتك وتذوقى عسيلته فصار
 سنة بعده* »La femme de Refaäh-al-Karadhi vint chez le Pro-
 »phète, tandis que j'étais assise, et qu' Abou-Bekr se trouvait
 »près de lui, et elle dit: ô Envoyé de Dieu (2)! j'étais l'épouse
 »de Rafaäh, et il me répudia, en prononçant trois fois la for-
 »mule du divorce (3). Après lui, j'eus pour mari Abdorrahman-

(2) Dans le *Sahih*, la particule *يا* est constamment exprimée par un simple *ي*.
 On en trouvera quantité d'exemples, dans les divers passages que nous emprunterons
 à cet ouvrage. Cette manière d'écrire la particule *يا* est propre à la *Sonah*, et je
 lis également dans un passage du *Sahih*, cité par Nawawi (*Tahdhib al asma*, man.
 357, pag. 57): *فقال يرسل الله*, et: *فقالت يرسل الله*. Si je ne me
 trompe, la particule *يا* est toujours écrite *ي* dans les anciennes inscriptions coiffiques.

(3) Tel me semble être le sens des mots *وبّت طلاقى*, qui signifient à la lettre:
et omnino perfecit (perfectum reddidit) repudium meum. Voyez M. Lane *Modern
 Egyptians*, tom. I, pag. 1.12.

ibn-Zobeir, et, par Dieu! o Envoyé de Dieu! il ne possède que ce qui est semblable à cette frange. En disant ceci elle prit une frange de son *djilbab*. Khalid-ibn-Saïd, qui se trouvait à la porte, parce qu'on ne lui avait pas permis d'entrer, entendit ce qu'elle disait. (Ayischa continue ainsi): Khalid donc dit: ô Abou-Bekr! ne défends-tu pas à celle-ci de dire ce qu'elle ose dire à haute voix ⁽⁴⁾, dans la présence du Prophète? Car, par Dieu! le Prophète ne peut rire plus qu'il ne le fait ⁽⁵⁾. Cependant le Prophète dit à cette femme: Peut-être desirez-vous retourner chez Refaäh? Ceci n'arrivera pas, avant qu'il ait eu communication avec vous, et vous avec

(4) Le verbe *جَهَرَ*, construit avec *ب*, et signifiant: dire à haute voix une chose, manque dans le Dictionnaire. On trouve de même dans Makrizi (ap. Kosegarten, *Chrestomathia Arab.*, pag. 119). *جهر بيسم الله الرحمن* «Au commencement de chaque surate il prononça à haute voix les mots: au nom du Dieu clément et miséricordieux.» Et M. Kosegarten, dans son glossaire, a déjà donné la véritable explication de ce mot.

(5) Tel, si je ne trompe, est le seul sens plausible que ces mots peuvent présenter. J'avais d'abord conjecturé *يُرِيد* au lieu de *يَزِيد*, et j'avais traduit; «Ce n'est pas à rire que le Prophète désire.» Mais, à ma connaissance, la 4^e forme du verbe *زَانَ* ne se construit pas avec *على*. Le verbe *زَانَ* avec *على* est expliqué, dans les Dictionnaires, par *excessit numerum*, mais il signifie aussi très-fréquemment: *addidit*. Dans un vers, cité dans le *Roman d'Antar* (ap. Kosegarten, *Chrest. Arab.*, pag. 94) on lit: *زادت محاسنها على عشاقها* «Ses beautés augmentent le nombre de ses amants.» (V. aussi Nowairi, ap. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. 1, part. 1, pag. 10. ligne dernière, etc.) Mais ce qui fait la difficulté de la phrase, c'est l'emploi de la particule *ما* devant un futur; ce temps est généralement précédé de *لا*, tandis que *ما* précède le présent. Je crois que les exemples du futur, précédé de *ما*, sont rares; on trouve cependant dans l'*Histoire de la Kattalah ul Schodjan* (ap. Kosegarten, *Chrest. Arab.*, pag. 72): *يا امير مالك ما تحذثنا ما هو ذلك* «ô émir Malik! ne nous direz-vous pas quelle était cette histoire?»

»lui (6). Cette manière d'agir devint une coutume après cet évènement (7).” Or le جلباب est, suivant Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 35 r°), la même chose que la ملحفة, et la ملحفة est, suivant les auteurs espagnols dont on trouvera les passages plus bas, la même chose que le ازار.

Passons de l'Arabie en Egypte. On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 n, fol. 111 v°) que les ulémas décident, dans une sorte de concile, que les femmes juives et chrétiennes seront obligées de porter un zonnâr (ceinture) au dessous de l'izâr, ou, suivant un autre récit, qui paraît plus probable à Nowairi, au dessus de l'izâr. (وأما المرأة فتشدت) (الزئار من تحت الازار وتيل من فوق الازار وهو الاولى وفي سنة : Hosn al mohadhara, man. 113, fol. 346 r°): «En l'année 755, il ordonna que l'izâr de la Chrétienne serait bleu, celui de la Juive, jaune, et celui de la Samaritaine, rouge” (8). De cette manière on pouvait distinguer d'abord une femme qui professait un de ces cultes, des femmes musulmanes qui por-

(6) Littéralement: »antequam gustaverit melleam tuam dulcedinem in concubitu, et »tu huins melleam dulcedinem eadem in re.”

(7) Je prends ُ après بعد pour un neutre, car si ce pronom se rapportait au Prophète, les mots solennels: صلى الله عليه وسلم auraient été ajoutés.

(8) L'illustre Silvestre de Sacy, qui a donné la traduction de ce passage, sans cependant l'accompagner du texte (*Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 146), traduit ازار par ceinture, et au lieu de: la Chrétienne, la Juive, la Samaritaine, on y lit: les Chrétiens, les Juifs, les Samaritains. Le mot ازار ne se prend jamais, je pense, dans le sens de ceinture, ainsi que semble croire le traducteur. En Egypte la ceinture des peuples tributaires (Juifs, Chrétiens et Samaritains) est appelée زئار, et celle des Musulmans حزام.

taient l'*izâr* blanc. On trouve dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Égypte*, man. 367, pag. 398): وكانت الغاسلة اذا خرجت تغسل مينة تاخذ ورقة من عند المكتسب وتجعلها فوق عصابتها صييط (مُحَيِّطَةً: lis) في ايزار (ايزارها: je lis) حتى يعلم انها غاسلة (En l'année 840 le sultan défendit aux femmes de sortir de leurs maisons), » alors celle qui avait la charge de laver les femmes mortes (9), allait prendre chez le Mohtesib, » une feuille de papier qu'elle plaçait au dessus de son *isâbeh*, » lorsqu'elle sortait pour laver une femme morte. Elle couvrait (10) cette feuille de papier dans son *izâr*, afin qu'on pût

(9) « الغاسلة est la femme, qui lave les cadavres des femmes avant l'enterrement. » Burckhardt, *Arab. Proverbs*, No. 412.

(10) Le mot صييط ne présentant ici aucun sens satisfaisant, je l'ai changé en مُحَيِّطَةً. La 2^e forme du verbe خاط, qui, comme la première, signifie *coudre*, manque dans le Dictionnaire. Elle se trouve fréquemment dans les auteurs arabes, et j'en pourrais citer ici une cinquantaine d'exemples, mais on la trouvera plusieurs fois dans des passages, cités dans cet ouvrage; qu'il suffise donc de citer les *Mille et une Nuits* (édit. Macnaghten, tom. I, pag. 142, 159 et ailleurs); Makrizi (*ap. Silvestre de Sacy, Chrestom. arabe*, tom. I, pag. 199); ailleurs (*Description de l'Égypte*, tom. II, man. 372, pag. 359). Ce mot a encore un autre sens; il signifie: *coudre le cadavre dans le linceul*. Je lis dans Nowairi (*Histoire d'Égypte*, man 2 m, fol. 264 v°): وتولى غسله وتخييطه وتصويره وتلقينه (وتكفينه: je lis) المهتار شجاع الدين عنبر الخ » Ceux, qui prirent soin de laver son cadavre, de le couvrir dans le linceul, de le..... et de l'envelopper dans le drap mortuaire, » étaient le Prince Schedja-od-din-Anbar [et d'autres].» Le mot تولى qui se trouve dans ce passage, et que j'ai traduit par *prendre soin de* quelque chose, se lit de même dans l'*Histoire d'Espagne* de Nowairi (man 2 m, pag. 448): تولى اخذ البيعة » Il prit soin qu'on prêtât l'hommage. » Ailleurs (pag. 470): مَنْ تولى قتلَهُ » Celui qui s'était chargé de le faire mourir. » On lit dans Masoudi (*ap. Ibn-Khallican*, éd. de Slane, tom. I, pag. 347): تولينا الصلاة عليه » Nous primes soin de faire

»voir qu'elle était une de celles qui lavaient les cadavres des
 »femmes." Dans les *Mille et une Nuits* (édit. Macnaghten,
 tom. I, pag. 121): عليها ثياب مشرطة وازار وسخ قديم «Elle
 »portait des habits déchirés et un *izâr* sale et vieux." Ailleurs
 (pag. 134): ثم انى غطيت عيني وداريت بطرف ازاري من الناس :
 (lis. حطاً ذباً تحت ازاري على حدى (حدى) «Après cela je me
 »couvris l'oeil, et je levai ⁽¹¹⁾ un bord de mon *izâr*, de peur
 »que les hommes ne me vissent, et il posa sa bouche sous
 »mon *izâr*, sur ma joue." Plus bas (pag. 229): كشفت نقابها
 «Elle ôta le *nikâb* de son visage,
 »et se dépouilla ⁽¹²⁾ de son *izâr*." Ailleurs (tom. II, pag. 228):
 وضعت على رأسها ازاراً عسلياً «Elle mit sur sa tête un *izâr*
 »qui, ayant été blanc, avait reçu, à force de vieillesse, la cou-
 »leur du miel." Et enfin (tom. III, pag. 540): وهى ملفوفة
 فى ازار من حرير مزركش بذهب (La belle esclave, offerte
 pour être achetée) »était enveloppée dans un *izâr* de soie,
 »tissu d'or." Je ferai observer, qu'aujourd'hui en Egypte, on
 n'appelle plus ce manteau, ou voile, quand il est fait de soie,
izâr, mais qu'on lui donne alors le nom de حبرة.

Les voyageurs européens qui, à divers temps, ont visité

«la prière solennelle pour lui, après sa mort." — Quant au mot *قصير* qu'on trouve
 dans le passage cité de Nowairi, j'avoue qu'il m'est inconnu, et peut-être la leçon est-
 elle fautive.

(11) La construction de la troisième forme du verbe *ذرا* avec *ب*, manque dans le
 Dictionnaire.

(12) Le verbe *قلع* se trouve souvent employé, chez les écrivains de l'Egypte, au
 lieu de *خلع*. Voyez les *Mille et une Nuits* (édit. Macnaghten, tom. I, pag. 48,
 84, 171, 258 et ailleurs; éd. Habicht, tom. II, pag. 90; tom. III, pag. 139, etc.);
 Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 o, fol. 58 r°); Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*,
 man. 367, pag. 37, 388).

l'Égypte, parlent aussi de ce vêtement, mais, pour la plupart, sans en indiquer le nom. On lit dans la Relation de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 393 v^o): «Les femmes, quand elles vont par la ville du
 »Caire, ont toutes le même costume. Savoir, quand elles
 »veulent sortir, elles mettent autour du corps une belle toile,
 »blanche et polie, qu'elles tirent par derrière sur la tête, et
 »qu'elles attachent sur le devant sous le cou. Ensuite elles s'en-
 »tortillent si parfaitement dans ce manteau qu'elles en sont
 »couvertes jusqu'aux souliers. De telles toiles dont elles font
 »usage en guise de manteaux, ont au bord du dessus une sorte
 »de bordure de soie rouge et d'or." Dans celle de Mantegazza (*Relatione del Viaggio di Gierusalemme*, pag. 90): «Hors de
 »leurs maisons, elles sont tout-à-fait couvertes d'un manteau
 »blanc en coton très-délié, étoffe que le peuple nomme *Baf-*
»te ⁽¹³⁾ et qu'on apporte de l'Inde; elles en sont couvertes de la
 »tête aux pieds." C'est probablement encore du ا, que parle
 Wild (*Neue Reysbeschreibung eines gefangenen Christen*, pag. 204), quand il dit des femmes en Égypte: «Quand elles sont en
 »voyage, ou quand elles sortent, elles portent une longue toile
 »blanche sur la tête pour se couvrir." Corneille de Bruyn (*Rei-
 zen door Klein-Azië* etc., pag. 218), en parlant des femmes
 arabes au Caire, s'exprime en ces termes: «Quand elles sor-
 »tent, elles mettent sur la tête et sur tout le corps, un habit

(13) Il paraît donc que le mot persan بافته a aussi été en usage en Égypte. Dans le *Ayeen Akbery* (tom. I, pag. 98) le *Bastah* est nommé parmi les étoffes de coton; Cañes (*Gramatica Arabigo-Española*, pag. 230) traduit *seda fina de algodón* par بفتة. Ce mot n'est pas resté inconnu aux Susos et ce peuple le prononce *báge*. (Voyez *A Grammar and Vocabulary of the Susoo language*, pag. 62).

»de toile blanche pour se couvrir, de manière qu' il ne reste
 »assez d'espace que pour un seul oeil, afin qu'elles puissent
 »voir leur chemin; c'est comme les manteaux, dont se servent
 »les Espagnoles.»

Je dois encore faire observer, qu'en Egypte le mot أزر se prononce et s'écrit aussi إيزار. On a déjà vu plus haut que cette forme est employée par Ibn-Iyas. Elle n'est pas rare non plus dans le texte des *Mille et une Nuits*, que Habicht a publié. Voyez, par exemple, tom. I, pag. 194, 310, 352 (bis), 356. Burckhardt (*Arab. Proverbs*, N^o. 56) écrit ce mot de la même manière, en rapportant le proverbe suivant: ان لقيتها قطع ايزارها قال الدورة على لم الشمل. «Si vous la trouvez, coupez son voile en deux.» — «L'essentiel à pré-sent (14), c'est de trouver l'occasion de la rencontrer (15),» «repliqua l'autre.» (Burckhardt se trompe cependant, en disant, que le أزر est: «un voile de femme, généralement de soie noire ou de coton de la même couleur.» Si le voile dont nous parlons est noir, on l'appelle حبرة). Enfin M. Lane (*locis supra laudatis*) dit expressément qu'on prononce en Egypte tant إيزار que أزر.

En passant encore d'Egypte en Barbarie, nous y retrouvons l'izâr, au XVI^e et au XVII^e siècle, à Maroc et à Fez. Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 86) dit, en parlant des dames de Maroc: «Par dessus leurs robes, elles por-

(14) «Dans le dialecte de l'Egypte دورة signifie: à présent, pour une seule fois, surtout» (now, for once, above all) «دورتى à mon tour.» Note de Burckhardt.

(15) «لم الشمل littéralement: rassembler ce qui est séparé, ou, comme ici, occasionner ou trouver une rencontre. L'expression: الدورة على لم الشمل ne signifie souvent rien de plus que si!» (if, if). Note de Burckhardt.»

»tent un habit long qu'ils appellent *licares*'' [le texte espagnol porte probablement: vestidos largos que llaman liçares],
 »et à Grenade l'on le nomme *almalafas* [ملحفة], il est de soye
 »ou laine avec plusieurs ouvrages, et franges aux bords, pliz-
 »vez de telle sorte que le iettant sur elles ils s'attachent sur
 »la poitrine, avec quelques ioyaux faicts en façon d'anneau
 »ou boucle avec une espingle qui les traverse: ce ioyau par-
 »my les riches est d'or ou d'argent, et parmy les autres de
 »metal." Et on lit au sujet des femmes de Fez dans l'ouvrage
 de Marmol (*Descripcion de Africa*, tom. II, fol. 102, col. 4):
 »Les femmes sont extrêmement belles, quoiqu'elles ne soient
 »pas trop chastes, — — — elles se vêtent très-élégamment,
 »et quand elles sortent, elles portent de riches vêtements blancs,
 »faits d'or et de soie, et au dessus de ceux-ci, des melhafas ou
 »*lizars* (*lizares*) en riche toile d'Hollande, ornés aux extrémités
 »de soie de couleur. Ces habits sont longs comme des draps-
 »de-lit, mais ne sont pas si larges; et aux bords ils ont
 »des bandes (*faias*) de soie blanche ou d'autre couleur, tis-
 »sues dans le même *Lizar*. Après s'être entortillées dans
 »ceux-ci, elles les attachent sur la poitrine avec de gros an-
 »neaux d'argent ou d'or; en été c'est le costume ordinaire des
 »femmes nobles." Dapper (*Naukeurige beschrijvinge der Afri-
 kaensche Gewesten*, pag. 241, col. 2) nous apprend que la
 servante qui se trouvait avec l'ambassade du roi de Maroc et
 de Fez, à Amsterdam, en 1659, portait un *izar* en toile de
 coton fine et blanche. De nos jours l'*izâr* ne semble plus être
 en usage à Fez et à Maroc, car un observateur très-exact, le
 Danois Høst, n'en parle pas.

A Malte on écrit et prononce *lizâr* ou *lizôr*, au pluriel *lo-*

zor, et dans cette île ce mot désigne également un grand manteau. (Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 442).

En Syrie l'*izâr* était également en usage, et il l'est encore de nos jours. On lit dans le voyage de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 384 v^o) que les femmes à Jérusalem »s'enveloppent d'une longue toile blanche, au lieu d'un manteau, qui leur couvre la tête et tous les habits, »de sorte qu'on ne puisse distinguer l'une de l'autre, comme »cela se pratique au Caire." Louis de Varthema (*Itinerario, Capitulo tertio de Mameluchi in Damasco*) dit que les femmes à Damas »sont très-bien vêtues de soie, et comme vêtement de dessus elles portent certaines toiles de coton blanc, »qui sont subtiles et polies comme de la soie." Au rapport de Dandini (*Voyage du mont Liban*, pag. 46) les femmes de Tripoli en Syrie s'enveloppent, quand elles sortent, »si bien dans »un grand drap de lin blanc, ou de coton, que ceux qui les »regardent ne voyent pas même leurs mains, quoyqu'elles »ayent la liberté de leurs bras et de leurs mains." Selon d'Arvieux (*Mémoires*, tom. VI, pag. 426) les femmes d'Alep portent, par dessus leurs habits, »un grand voile de toile blanche, »qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds." Von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 263) dit, en parlant des épouses des marchands francs à Alep: »Le costume »des dames est celui qui est général sur la côte de la Syrie. »— — — Quand elles sortent, elles mettent une grande toile »blanche, par derrière, sur la tête; elles la ferment par devant sous le nez; de sorte que, sans avoir une connaissance »spéciale des nez, on ne puisse reconnaître celles qui sont »déguisées de cette manière." Enfin le lieut.-col. Napier

(*Reminiscences of Syria*, tom. I, pag. 117) dit, en parlant des femmes de Beyrout: »Elles sont si parfaitement couvertes de l'*izar*, ou manteau long et blanc, qui, en enveloppant la tête et en cachant le visage, tombe à terre en des plis nombreux, qu'elles peuvent à peine être reconnues par leurs amis ou par leurs parents, les plus proches." (Voyez aussi *ibid.*, tom. I, pag. 133, 143).

Il me semble que l'*izâr* est également en usage chez les femmes maronites. (Voyez Light, *Travels in Egypt, Nubia, Holy Land, Mount Libanon and Cyprus*, pag. 220, avec l'estampe).

Quant à l'Al-Djezirch l'*izâr*, à ce qu'il semble, y est rare. Cependant on lit dans un ouvrage de Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 392) qu'à Diarbekr »les femmes portent quelquefois leurs manteaux (*outer coverings*) en mousseline blanche, comme à Smyrne et à Damas."

Je ne puis quitter cette matière, sans traduire encore un passage de Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. III, fol. 112, col. 3), qui est obscur. Il dit, en parlant des Egyptiennes: »Elles portent aussi de grands voiles blancs (*unas savanas blancas*) en coton très-fin qu'on apporte de l'Inde; ces voiles sont ouvragés de diverses manières, comme les *lizars* (*lizares*) de Barbarie, et on les nomme en Egypte *Licia*." Un mot arabe, désignant un voile, et ayant quelque ressemblance avec *licia*, si ce n'est ج,ج, m'est inconnu. D'ailleurs, Marmol doit à peu près avoir visité l'Egypte du temps que les *Mille et une Nuits* ont été écrites, et on a vu plus haut que le mot ج,ج se trouve quelquefois dans cet ouvrage. Enfin la description, donnée par Marmol, de la *Licia* des Egyptiennes, s'ac-

corde très-bien avec les descriptions de l'*izâr* qu'on vient de lire. Je pense donc que Marmol se trompe, et qu'il a mal entendu; mais Marmol est un écrivain beaucoup trop respectable, pour passer ses observations sous silence, quand même elles paraissent erronées.

La forme *ازارة* est rare, et je ne la trouve que dans ce vers d'Ascha (الأعشى), rapporté par Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 256 v°):

(الكامل)
كتبيد النسوان نثر
فدل في البقيير وفي الازارة

»Comme les femmes s'avancent d'un pas chancelant ⁽¹⁶⁾, tandis qu'elles traînent le *bakîr* et l'*izâr*, qui pendent à terre.»

Le mot *ازار*, indiquant le grand voile dont la femme se couvre entièrement le corps, a été employé par les poètes pour désigner la femme elle-même. Dans un vers, rapporté par Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 256 v°), on lit:

(الوافر)
ألا أبليغ أبا حفص رسولا
فدى لك من اخ ثقة ازارى

»Allez donc! Envoyez un ambassadeur à Abou-Hafs! Si vous étiez en esclavage, je donnerais, en ami sincère, ma femme pour vous racheter.»

Et le lexicographe ajoute: قال ابو عمرو الجرمي يريد بالازار: هاهنا المرأة. Le *Kamous* (édit. de Calcutta; pag. 451) dit de même que le mot *ازار* signifie: المرأة.

(16) On sait que la démarche des femmes en Orient, est incertaine et chancelante, et qu'elle ressemble assez à celle des oies. Le verbe *خطر* est souvent employé dans le même sens que la 5^e forme de *مال* dans notre passage. Cette 5^e forme manque dans le Dictionnaire, et il faut avouer que la 6^e forme est employée bien plus fréquemment en ce sens.

Mais le mot *أزر* a encore un autre sens. Il signifie: *une sorte de caleçon pour en couvrir les hanches et les parties naturelles.* On lit dans le *Oyoum al athar* (man. 340, fol. 189 v°) que le Prophète laissa, entre autres, au jour de sa mort: *أزرًا طوله خمسة أشبار.* «un *izâr*, long de cinq emfans.» Mahomet défendit aux fidèles de porter des caleçons ou culottes (*سراويلات*) pendant le pèlerinage, et il ordonna d'y substituer l'*izâr*. Seulement dans le cas qu'on ne pût se procurer un *izâr*, il était permis de porter la culotte (*أزرًا*) *مَنْ لَمْ يَجِدْ أزرًا*. Bokhari, *Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 167 v°. Voyez aussi *ibid.* (fol. 167 v°) dans le *باب البرانس*, et (fol. 167 v° et 168 r°) dans le *باب العمائم*. On lit dans Nowairi (*Histoire d'Égypte*, man. 2 m, fol. 52 v°): *فاعطاني فاعطاني هذا الأزر وقال قد أحرمت فيه عشرين حجة* «Alors il me donna l'*izâr* que voici, en disant: J'ai fait vingt fois le pèlerinage, en portant cet *izâr*.» Enfin Wild (*Reysbeschreibung eines gefangenen Christen*, pag. 64) nous apprend ce qui suit: «Le soir, au couchant du soleil, les pèlerins continuèrent leur voyage; il ne mirent pas leurs habits, mais ils enveloppèrent seulement leurs parties naturelles d'une toile, et le dessus du corps d'un *Ehram*, qui est une pièce d'étoffe de poil.» (Voyez aussi le *Sahih* apud Schultens, *Al-Kilam al-nawabig*, pag. 121).

On rapporte que le Prophète a dit: *إِنَّهَا سَتَفْتَحُ عَلَيْكُمْ أَرْضَ الْعَجْمِ وَسَتَجِدُونَ فِيهَا بَيْوتًا يُقَالُ لَهَا الْحَمَامَاتُ فَلَا يَدْخُلُهَا إِلَّا بَأْزَارِ* «Le royaume de Perse sera conquis par vous, et vous y trouverez des édifices qu'on nomme des bains, mais personne n'y entrera qu'avec un *izâr*.» (Ibn-Abi-Zaid, *Risaleh*, man. 1193, pag. 747).

La forme ⁹أزر semble être rare. On lit dans Meidani (man. 332, pag. 16) le proverbe suivant: ⁹ان كنت بي تشد أزركى ⁹اى ان تتكل على فى فارخه ce que Meidani explique par: حاجتك فقد حرمتها. Il semble que ⁹أزر doit se traduire ici par *ceinture*, comme l'a fait M. Freytag (*Proverbia Arabica*, tom. 1, pag. 25), ou bien il fait prononcer ⁹أزركى l'endroit, où vous placez la ceinture; le milieu du corps. Dans le manuscrit les voyelles ne sont pas indiquées, et la signification de *ceinture* n'est mentionnée ni par Djeuhari, ni par le *Kamous*; et je ferai observer que dans le *Hamasa* (éd. Freytag, p. 657) le mot ⁹موزر est expliqué de cette manière: قوتى من الازر وهو: «fort à l'endroit dit ⁹أزر, c'est-à-dire: le lieu où l'on attache le caleçon à la ceinture.»

مِئْزَرٌ, مِئْزَرَةٌ, مِئْزَرٌ

Le mot ⁹مِئْزَرٌ signifie *un caleçon*. C'est ce qu'atteste expressément M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 398), en disant que ⁹مِئْزَرٌ ou ⁹مِئْزَرٌ est à présent usité (en Egypte) pour désigner: *a pair of drawers*. Dans le code Malékite on trouve cette loi: لا يدخل الرجل الحمام إلا بمِئْزَرٌ «Il est défendu aux hommes d'entrer dans le bain sans caleçon.» (Ibn-Abi-Zaid, *Risaleh*, man. 1193, pag. 747). On trouve dans Nowairi (*Histoire d'Égypte*, man. 2 k (2), pag. 96) que Hakim-biamr-allah ordonna: ان لا يدخل احد الحمام إلا بمِئْزَرٌ «que personne n'entrât dans le bain qu'avec un *mi-zar*.» Et le même fait est rapporté par Makrizi (ap. Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 55 du texte arabe). On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Égypte*, man 367,

pag. 249, événements de l'année 824) : قيل لما ارادوا غسل الملك المويّد لم يجدوا له (إلا) اناء صغيراً يصبّوا به عليه الماء ولا وجدوا له منشفة ينشفوا بها الحيتة (لحيتته) (lis. حتى اخذوا منديل بعض من حضر غسله ولا وجدوا له مثزرا يستروا به عورته حتى اخذوا مثزرا بعض الجوار النائكات وهو «On dit que »مثزرا اسود سعيدى خشن فسبكان من يُعزّز ويُدلّ »quand on voulut laver le cadavre d'El-melik-el-moayyad, on »ne trouva pour cela qu'un petit vase de nuit (1), au moyen »duquel on pouvait répandre l'eau sur le cadavre, et on ne »trouva pas non plus un linge (2) pour lui essuyer la barbe; »à la fin on prit le mouchoir de quelqu'un qui se trouvait pré- »sent à la cérémonie. On ne trouva pas non plus un *mizar* »pour couvrir les parties naturelles du cadavre; on prit alors »le *mizar* d'une des pleureuses; c'était un *mizar* de Soaid (3),

(1) Je pense qu'il faut traduire ainsi le mot **أناء** dans ce passage; on le trouve dans le même sens chez Ibn-Khaldoun (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 130 du texte arabe, et pag. 382 de la traduction française).

(2) Le mot **مِنْشَفَةٌ**, car je pense que c'est ainsi qu'il faut le prononcer, et que ce mot désigne la même chose que **كَشَافَةٌ**, manque dans le Dictionnaire. Il se trouve quelquefois dans les *Mille et une Nuits*, avec le pluriel **مناشف**.

(3) Il était donc de toile, car on lit dans l'*Afrique* de Marmol (*Description de Africa*, tom. III, fol. 114, col. 2): «*Beni Suayd* est aussi une petite ville, à vingt lieues du Caire, en remontant le fleuve, sur la rive occidentale du Nil. Autour de cette ville il y a une très-grande plaine, dans laquelle on recueille une infinité de lin et de chanvre. Le lin est supérieur (*por extremo bueno*); on le nomme d'Alexandrie, et les marchands le transportent dans toute la Barbarie et dans beaucoup de pays de l'Europe, parce que l'on en fait des toiles très-fines et très-fortes. C'est de cette ville que toute l'Égypte se pourvoit de lin et de chanvre.» A peu près les mêmes détails se trouvent dans Léon-l'Africain (*Descriptio Africae*, pag. 721), qui écrit *Benisuaf*.

»noir et grossier (4). Loué soit celui qui élève et qui humilie!»

Le mot *مئزرة* que M. Freytag ne donne que dans le sens de *pallium*, signifie aussi: *un linge qui couvre les parties honteuses et retombe par en bas*. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 226 v° et 227 r°):

وبها زاوية حسنة فيها شيخ حسن الصورة والسيرة يسمى بحمد العريان لانه لا يلبس عليه إلا ثوبا من سترته الى اسفل وباتى جسده مكشوف وهو تلميذ الصالح الولي محمد العريان القاطن بقراة مصر حكاية هذا الشيخ وكان من اولياء الله تغلى قائما على قدم التجريد يلبس مئزرة وهو ثوب Il s'y trouve un bel hermitage, dans lequel vit un scheikh qui est un bel homme et qui mène une vie très-pieuse; on le nomme Mohammed le nu, parce qu'il ne met qu'un habit qui couvre ses parties honteuses et qui retombe par en bas; le reste de son corps est à découvert; il est le disciple de l'homme vertueux, le saint, Mohammed le nu, qui habitait le Karafah en Egypte (5). Historiette relative à ce Scheikh. Il était de ceux qui se met-

(4) Le manuscrit porte *حشن*; j'y ai substitué *خَشِين*. On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 193 v°): *لبس الحشن من الثياب* «il portait habituellement des habits grossiers.» Dans l'*Histoire du Jémen* (man. 477, pag. 232): *عبيشتهم فكة وملا بسهم خشنة* «Ils sont sobres dans leur nourriture, et leurs vêtements sont grossiers.» Dans les *Extraits du Roman d'Antar* (pag. 133): *البسها الصوف الخشن* «Il la revêtit de laine grossière.» Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *lana gruosa* par *صوف خشن*.

(5) L'auteur désigne ici probablement le petit Karafah où, selon Makrizi, il y avait beaucoup d'hermitages. Voyez Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 194, 195.

»tent le plus en rapport avec la divinité; il était parvenu au
 »mérite d'ôter ses habits, ne mettant qu'une *mizareh*; c'est
 »un vêtement qui couvre les parties honteuses et retombe par
 »en bas."

Le mot *مئزر* signifie encore: *un manteau*. On lit dans Ibn-
 Iyas (*Histoire d'Égypte*, man. 367, pag. 281, événements de
 l'année 822): *وكان السلطان لابس جبة صوف ابيض وعلى راسه*
عمامة صغيرة بعدبة (sic) مرخاة على كتفه مئزر (ومئزر lis. صوف
ابيض تردي به كهية الصوفية «Le sultan portait une *djobbah*
 »blanche en laine, et sur la tête un petit turban dont un bout
 »pendait sur l'épaule; il portait encore un *mizar* en laine blan-
 »che, dont il se servait en guise de manteau ⁽⁶⁾, à la façon ⁽⁷⁾
 »des Sofis." Dans les *Mille et une Nuits* (édit. Macnaghten, tom.
 II, pag. 158): *وضع عليهم مئزراً اسود وصاروا يتفرجون من تحت*
المئزر «Il plaça sur eux un manteau (*mizar*) noir, à l'abri duquel
 »ils pouvaient se réjouir de la pompe qui allait arriver." En
 décrivant le costume des moines de St. Antoine, «sur la pente
 »du mont Colzim," Vansleb (*Nouvelle Relation d'un Voyage*
fuit en Égypte, pag. 307) dit entre autres: «6. La *Mezerre*,
 »appelée en langue Copte, tantost *Μελότης*, et tantost *Βίρρος*;
 »qui est un grand manteau d'une étoffe noire, doublé de blanc,
 »et semblable aux manteaux des P. P. Jesuites, hormis qu'il
 »n'a point de collet; mais hors des voyages, ils s'en servent fort
 »rarement." Aujourd'hui le mot *مئزر*, à ce qu'il semble, n'est
 plus usité, dans ce sens, en Égypte. (Voyez M. Lane, *The*
Thousand and one Nights, tom. II, pag. 398). — Suivant le

⁽⁶⁾ La construction de la Ve forme de *ردى*, pris dans le sens de *induit rem tamquam pallium*, avec le *ب*, doit être ajoutée au Dictionnaire.

⁽⁷⁾ Voyez sur le mot *هبة* plus haut, pag. 9, note (1).

Dictionnaire, le mot *مئزره* a le sens de *pallium*, et peut-être Vansleb a-t-il en vue cette forme en écrivant: *mezerre*.

Enfin le mot *مئزر* désigne: *une sorte de toque*. On lit dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, manuscrit de M. de Gayangos, fol. 80 r°):
 ومن غريب ما اتفق لي يومئذ اني دخلتُ فرايتُ
 القضاةَ والخطباءَ والشرفاءَ قد استنجدوا الى حيطان
 المشور وهو غاصٌّ بهم من جميع جهاته وهم بين باكٍ ومتباكٍ
 ومطرق وقد لبسوا فوق ثيابهم ثيابا خامة من غليظ القطن
 غير مُحَكَّمة الخياطة بطائنها الى اعلى ووجوهها مِمَّا يلى
 اجسادهم وعلى راس كل واحد منهم قطعة خرقة او مئزر اسود
 وهكذا يكون فعلهم الى تمام اربعين يوما وهى نهاية الحزن
 عندهم وبعدها يبعث السلطان لكل من فعل ذلك كسوة كاملة
 Le fils du roi d'Idhadj (8) étant mort, les grands du royaume
 témoignent leur douleur d'une manière particulière. »Ce
 »qui m'arriva de surprenant en ce jour, c'est qu'en entrant,
 »je vis les Kadhis, les Khatibs et les Schérifs s'appuyer
 »contre les murs de la salle, (9) qui était tout-à-fait pleine,

(8) *ايدج*. Voyez sur cette ville l'ouvrage de M. Uylenbroek (*Iracae Persicae descriptio*, pag. 25), déjà cité par M. Lee (*The Travels of Ibn Batuta*, pag. 37).

(9) Le mot *مشور*, dans le langage arabe du Magreb, désigne *une salle d'un palais*. Marmol (*Description de Affrica*, tom. II, fol. 31, col. 2) rapporte que, dans le palais de l'empereur de Maroc, «il y a deux superbes salles, nommées *mezuars*, où se tient le sultan pour donner audience; dans l'une d'elles il donne une audience publique de sorte que tout le monde puisse le voir, et dans l'autre les principaux de la cour se rassemblent pour délibérer sur les affaires d'importance, en présence du roi.» Dans les *Lettres* d'Ibn-al-Khatib (man. 11 (1), fol. 20 r.), il est question du *المشور الخاص*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo* traduit *consejo real* (le conseil du roi) et chancellerie par *ممشور*, et *secretario* par *صاحب المشور*. Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 263) mentionne le «*Mesuar*, où le Roy tient son Conseil.» Et ailleurs (pag. 163) il dit: «Comme les Capitaines et les Xeques

parce que ces hommes étaient réunis en si grand nom-

»[Scheikhs] estoient au *Mezuar*, qui est le lieu où ils ont accoutumés s'assembler avec le Roy lors qu'il est question de traicter des affaires publiques." Par un autre passage du même auteur (pag. 317), il paraît que le roi dine au *meschwar*, et le même fait est attesté par Marmol (tom. II, fol. 103, col. 2). L'auteur de l'ouvrage intitulé *Mission historial de Marruecos* (pag. 50, col. 2) écrit *mezuar*, comme Marmol, et il explique ce mot par *salle, destinée aux audiences publiques*. On lit dans les *Voyages d'Ibn-Batoutah* (man. fol. 190 r°): *وبهذا المشور يجلس* «C'est dans cette salle que s'assied le sultan pour donner une audience publique." Il paraît que cette espèce de salle était soit pour la plupart, soit toujours, découverte. Au rapport de M. Jackson (*Account of Morocco*, pag. 121), on trouve près du palais à Maroc »le *M'shoar* ou lieu d'audience; »c'est un bâtiment d'une grande étendue et en forme de quadrangle; il est entouré »de murs, mais découvert; l'empereur y donne audience à ses sujets, écoute leurs plaintes et administre la justice." Dans un autre ouvrage (*Account of Timbuctoo etc.*, p. 138) le même voyageur dit ce qui suit: »Nos propres tentes étaient dressées dans »le *Mushoir* ou lieu d'audience, grande plaine entourée d'un mur, où le scheikh »donnait audience aux différents *kabyls* [tribus] de Sous." Pidon de St. Olon (*The present state of the Empire of Morocco*, pag. 75) dit que le *mishuart* est une grande plaine découverte, ornée au dedans de pilliers et de bas-reliefs en marbre. Lempriere (*Tour to Morocco*, pag. 246) écrit *machoire* et il explique ce mot par »partie découverte du palais."

Le mot *مشور* désigne encore *une partie d'un palais, séparée du reste de l'édifice*. Au rapport de Charant (*Letter in answer to divers curious questions*, pag. 48), il y a près du palais de Maroc »un autre grand bâtiment, nommé *Michouar*, où »demeurent les *Elches* [علج] ou renégats qui accompagnent toujours le roi quand »il sort." On lit dans le *Voyage dans les états barbaresques* (1785, pag. 48): »Il y a une si grande quantité de *Michoïrs* ou logis séparés, qu'il est impossible de »les compter." Plus bas (pag. 51): »Il y a un grand *Michoir* à côté où logent toutes les femmes qui sont à son service, dans lequel il y a quatre fontaines et des bains »ornés de marbre. Un *Michoir* consiste en quatre corps de logis, au milieu desquels »se trouve une cour ou un jardin [, et] qui ressemble assez à un cloître."

On a vu plus hant que le mot *مشور* désigne spécialement *une salle, destinée*

»bre⁽¹⁰⁾. On ne savait s'ils pleuraient, ou s'ils ne prenaient
 »que l'air de pleurer, en regardant fixement devant eux: Ils
 »avaient mis sur leurs habits des vêtements en coton non
 »blanchi et grossier; ceux-ci n'étaient pas cousus dûment⁽¹¹⁾ et

aux audiences. C'est pour cette raison que le mot s'emploie aussi pour désigner
 l'audience publique elle-même, comme l'attestent formellement Hüst (*Nachrichten
 von Marokos*, pag. 169) et M. Gräberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico
 dell' Impero di Marocco*, pag. 198).

De nos jours, le mot مشور désigne une forteresse. Voyez le colonel Scott, *Journal
 of a residence in the Esmailia of Abd-el-Kader*, pag. 71, 160, 236, 242, 260.
 Peut-être le mot مشور a-t-il le même sens dans un passage d'Ibn-Batoutah (man. fol.
 268 r.) où, en parlant d'une ville de la Chine, ce voyageur s'exprime en ces termes: والمشور
 في وسط هذه المدينة وهو كبير جدًا ودار الامارة في وسطه وهو
 »Le meschwar se trouve au milieu de cette
 »ville; il est très-grand, et au milieu on voit la maison du gouvernement qu'il en-
 »toure de tous côtés."

⁽¹⁰⁾ Littéralement: (*ita hominibus refertus erat*) *ut ab iis angeretur, tam-
 quam re in faucibus haerente*. Ce n'est pas seulement parce que la métaphore est
 assez hardie, que je n'ai pas traduit la phrase à la lettre; mais je pense que du temps
 d'Ibn-Batoutah, ou du moins dans son pays, la métaphore, ayant été employée souvent,
 avait déjà perdu sa force. On lit ailleurs dans notre auteur (fol. 125 v°): اسواقها

خاصة بالناس *

⁽¹¹⁾ Le verbe أَحَكَمَ signifie: faire une chose convenablement. Voyez les *Fables
 de Bidpai*, pag. 271, ligne 3^{me}. — Quant au mot خِيَاطَة, il signifie: la manière
 de coudre, et il se trouve en ce sens dans les *Mille et une Nuits* (édit. Habicht)
 tom. II, pag. 261, ligne dernière; dans ce passage le sens du mot n'est pas le même
 que plus haut (*ibid.*, ligné 2^{me}), comme semble penser Habicht, dans son glossaire;
 dans le dernier passage il signifie: ce qui a été cousu (ici: les habits); et en ce sens
 on le trouve dans Ibn-Batoutah fol. 15 r°): قال له فق هذه الخياطة ففعل ذلك فقال له خذ الياقوتة
 »Il lui dit: déconds cet ourlet. après que
 »l'autre l'eût fait, il ajouta: Prenez le rubis qui s'y trouve."

» la partie du dedans était tournée en dehors, tandis que le
 » dehors de ces vêtements faisait partie des habits qui leur
 » touchaient le corps. Chacun d'eux portait sur la tête une
 » pièce d'une *Khirkah*, ou un *mizar* noir. Ils en agissent ainsi
 » jusqu'à ce que quarante jours soient expirés; c'est alors que
 » finit chez eux le deuil. Après ces quarante jours le roi a cou-
 » tume d'envoyer à quiconque en a agi de la sorte, un habil-
 » lement complet."

Dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 288)
 on trouve: وكان السلطان لابس جبة صوف ابيض وعلى راسه
 » مئزر ابيض ملفوفاً عمامة صغيرة بعدبة (sic) مرخاة
 » tan portait une *djobbah* de laine blanche, et sur la tête un
 » *mizar* blanc, roulé autour d'un petit turban, et ayant un
 » bout pendant en arrière."

Dans ce sens le mot المئزر a passé en espagnol sous la forme
almaizar, mot que Cobarruvias (*Tesoro de la lengua
 Castellana, o Española*, Madrid, 1611) détermine ainsi: »*al-
 maizar*: c'est une toque, ou un voile moresque, comme un
 » fichu (*a manera de Savanilla*), dont se couvrent les Mo-
 » resques. Cette toque est faite de soie fine et bordée de di-
 » verses couleurs ⁽¹²⁾, avec des franges aux lisières. Diego de
 » Urrea ⁽¹³⁾ dit que, dans sa forme arabe, ce mot se prononce

(12) »Y listado de muchas colores." La raison qui m'a engagé à ne pas traduire
listado par *rayé*, c'est que je trouve *listar* traduit par *border* dans le *Tesoro de
 las tres lenguas* (Genève, 1609) de Hierosme Victor, et que Cobarruvias lui-même
 dit au mot *lista*: »es una cinta de color angosta, y la que es ancha llamamos *liston*;
 »y la tela texida destas listas *listada*."

(13) Interprète pour l'arabe de Philippe II. Voyez Cobarruvias dans sa préface
 (*al lector*).

»*yzarum* [اَزَّارٌ]: le *al* est l'article, et le *ma*, comme il a été dit en d'autres endroits, est le signe du nom d'instrument: »*al-ma-yzerum*, *almaizar*, *couverture*. Les Mores roulent ces »*almaizars* autour de la tête, en laissant pendre les bouts »des franges sur les épaules." C'est dans ce sens que le mot *almaizar* ou *almaizal* se trouve dans plusieurs anciens ouvrages espagnols, et cette espèce de toque était portée tant par les hommes que par les femmes. (Voyez *Romancero de Romances Moriscos*, pag. 5, 13, 60, 97 etc.; *Guerras civiles de Granada*, fol. 237 r°, 239 r° etc.)

Le mot مَتَزَّر a encore passé en Italie, et à Gènes on applique le nom de *mezzaro* à une grande pièce de toile peinte, dont les femmes se couvrent la tête et les épaules. (Voyez *Description de Gènes*, 1781, pag. 10 avec l'estampe).

Quant au mot مَتَزَّار je ne me rappelle pas de l'avoir rencontré.

أَشَاح

Voyez au mot وَشَاح.

مَوْصَدَّةٌ, مَوْصَدٌ, أَصِيدَةٌ, أَصَدَةٌ

Ce mot ne paraît avoir été en usage que dans les premiers temps de l'Islamisme, car des Arabes très-savants ne semblent pas savoir au juste, quelle espèce de vêtement est indiquée par ce mot. On lit dans Ibn-Faris (*Modjmil al logat*, man. 485): «*الاصدة قبيص صغير يلبسه الصبيان* » L'*osdah* est une »petite chemise que portent les garçons." Dans Djeuhari (man. 85, fol. 192 r°): «*الاصدة بالضم قبيص صغير يُلبَس تحت الثوب* : قال الشاعر

(البسيط) وَمُرْهَكَ سَالٍ اِمْتَاعًا بِاصْدِيهِ
 لَمْ يَسْتَعِينْ وَحَوَامِي الْمَوْتِ تَغْشَاهُ

»L'osdah est une petite chemise qu'on porte sous les autres
 »habits. Un poète a dit:

»Et un homme que ses persécuteurs ont atteint, a cherché
 »à se défendre (1) avec son *osdah*; il n'a pas crié au secours
 »quoique les extrémités des sabots de la mort le touchassent
 »dédjà (2).»

Djeuhari ajoute: وَتُلَبَّسُهُ اِيضًا صِغَارُ الْجَوَارِي تَقُولُ اَصْدَتْهُ
 تَأْصِيْدًا قَالِ كَثِيْرٌ

(الطويل) وَقَدْ دَرَعَوْهَا وَهِيَ ذَاتُ مَوْصِدٍ
 حَجْوِبٍ وَلَمَّا تُلَبَّسُ الدَّرْعُ رَتَدَهَا

»On en revêt aussi les petites filles; la seconde forme
 »du verbe *اصد* se construit avec l'accusatif, et l'infinitif en
 »est *تأصيد*: Kothaiyir a dit: Et ils avaient mis à la jeune
 »fille un *dir*; avant qu'ils l'eussent fait, elle était revêtue
 »d'un *moassad*, ouvert sur la poitrine, ainsi après qu'on lui
 »eut mis le *dir*, celui-ci était le camarade du *moassad*.» (Le
 mot *مَوْصِدٌ* manque dans le Dictionnaire de M. Freytag).

On trouve dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 340):
 الاصدّة بالضم قبيص صغير للصغيرة او يُلَبَّسُ تحت الثوب
 »L'osdah est une petite chemise pour la

(1) Ou bien, »qui a cherché à prolonger, à conserver, sa vie avec son *osdah*.»

Cette signification du verbe *اَمْتَعَ* ne se trouve pas dans le Dictionnaire; cependant
 ce qu'on lit dans Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 390) me semble avoir
 quelque analogie avec notre passage. Voici ses paroles: اَمْتَعَ اى مَبَقَى يُقَالُ
 اَمْتَعَ اللّٰهَ فَلَانَا بفلان اى ابقاه ليستمتع به واصله من المد
 والزيادة ومنه متع النهار وذلك قبل الزوال *

(2) Le poète semble comparer la mort à un cheval.

»petite fille, ou bien on la met sous ses autres habits; les mots »*asīdah* et »*moassadah* signifient la même chose." Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 223) dit en parlant du lieu, nommé ذات الاصاد, sur le mot أَصْدَة, ce qui suit (3): فَاَمَّا الاصدّة فهو ثوب لم تتمّ خياطته وقيل هي البقيرة وقيل بل هي الصدرة قال الشاعر

(البسيط) مثل البرام غدا في اصدّة حَلَقْ

لم يستعن وحوامى الموت تغشاه

Le même vers se trouve sur la marge de Djehari avec le commentaire suivant: لم يستعن اى لم تحلق عانته والبرام والقُران واران حوائم الموت فهي اسباب الموت (?) ainsi les mots de Tebrizi et le vers du poète: »*L'osdah* est un »vêtement qui n'est pas cousu dans toute sa longueur (4); d'autres »disent que c'est la *bakīrah*, et encore d'autres que c'est la »*sodrah*. Un poète a dit: Comme la tique qui se trouve dans »une *osdah* usée, ne rase pas les poils de ses parties honteuses, »quoique les extrémités des sabots de la mort la touchassent »déjà." (Je ne doute nullement que ce vers ne soit une parodie de celui qu'on vient de lire plus haut: les mots لم يستعن sont aussi employés par le parodiste, mais, comme on voit, dans un tout autre sens. On sait au reste que la coutume de حَلَقُ الْعَانَةِ est commune aux Musulmans et aux Musulmanes).

(3) Ce passage a déjà été cité par M. Freytag dans son Dictionnaire.

(4) Les mots لم تتمّ خياطته sont assez obscurs; ils signifient à la lettre: dont la couture n'est pas achevée, c'est-à-dire, je pense, qui est fendue par en bas (comme c'est le cas dans nos chemises).

الطِّمَاق، au pluriel الطِّمَاقَات

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Les Arabes d'Espagne ont corrompu de cette manière le mot ture طُوماق. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arábigo*) traduit le mot espagnol *borzegui* par الطِّمَاق، au pluriel الطِّمَاقَات، et *calçada cosa de borzeguiés* par مُلَابِسِيس، au pluriel المُلَابِسِينِ الطِّمَاقِ. Les Arabes ont, je suppose, ajouté leur article au mot ture (الطوماق); ensuite ils ont considéré le ال comme faisant partie intégrante du mot, et, par laps de temps, ils ont donné au mot الطماق les voyelles d'un infinitif à la huitième forme, auquel ils pouvaient et devaient ajouter encore leur article.

Comme je ne pense pas qu'il y ait eu une grande différence entre le *iltimák* des Mores et le *toumák* des Turcs à Alger, au seizième siècle, je traduirai ici ce que dit Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 20, col. 2) du dernier: »ils nomment leurs bottes (*sus borzequies*) *tumaques*; celles-ci sont »toutes jaunes ou orangées, ou d'autres couleurs. Il y en a »peu qui en portent de noires ou de blanches.»

أَنْطَارِي ou أَنْتَارِي

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Meninski et M. Hindoglu (*Sammlung der zum Sprechen nöthigsten Wörter und Redensarten der türkischen, neugriechischen und deutschen Sprache*, pag. 80) écrivent أَنْطَارِي; mais M. le chevalier Amédée Jaubert (*Grammaire turke*, pag. 326) et M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 58) écrivent أَنْتَارِي.

Quand Niebuhr (*Reize naar Arabië*, tom. I, pag. 152) visitait l'Orient, les habitants du Caire de la haute classe, et ceux de la moyenne, portaient un *entari*, vêtement qu'ils avaient sans doute emprunté des Turcs. Niebuhr dit: »Sur la chemise et le *schakschâr* on porte un *entari*, qui est doublé de toile, et qui passe les genoux de deux emfans environ.» Aujourd'hui cet habit n'est plus porté par les hommes en Egypte, mais les dames en font quelquefois usage. Leur *entâri* diffère cependant de celui des hommes par la forme. Voici comment le décrit M. Lane (*loco laudato*): »C'est une courte veste, passant seulement un peu le milieu du corps et ressemblant exactement à un *yelek* [ييلك] dont on a coupé la partie inférieure; on porte quelquefois cette veste au lieu du *yelek*." Il est donc fait d'une étoffe rayée de couleur, de soie et coton, ou bien de mousseline peinte ou ouvragée, ou bien blanche et unie; il a de longues manches, et il est fait de manière à être boutonné sur le devant, depuis la poitrine jusqu'à son extrémité. En général, il est coupé de manière à laisser la moitié de la poitrine à découvert (qui cependant est cachée par la chemise): mais beaucoup de dames portent l'*entâri* plus ample à cette partie du corps.

بابوش ou بابوج

Ce mot qui, comme on sait, est d'origine persane (پاپوش), a passé dans la langue arabe, comme dans la langue française, et dans le grec moderne (τὸ παπούτσι). On peut consulter, entre autres, sur les babouches que l'on porte à Constantinople, Thévenot (*Relation d'un voyage fait au Levant*,

pag. 56) et de Bruyn (*Reizen door Klein-Asië* etc. pag. 95, 131).

Thévenot (pag. 329) dit en parlant des Bédouins: plusieurs ont «aussi de certaines paboutches qui sont presque comme nos souliers.” D'Arvicux (*Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir*, pag. 208) dit en décrivant le costume d'hiver des Emirs Bédouins: «Leurs Babouches, faites en pantoufles du même maroquin [savoir: jaune], leur servent de souliers; ils les quittent quand ils veulent s'asseoir, et marcher sur les tapis.” Le même voyageur dit plus bas (pag. 211), en décrivant le costume des dames chez les Bédouins: «Leurs babouches sont petits et façonnés.” Ailleurs (pag. 212), en parlant de l'habillement des hommes du commun: «Ils ont, comme nous avons dit, les pieds nus dans les bottes, lorsqu'ils sont à cheval, et dans le camp ils les mettent aussi de même dans des babouches, qui ont des quartiers et des oreilles pour les attacher à la façon de nos souliers, ces babouches n'ont qu'une semelle fort mince, et sont sans talons.” Selon le même auteur (pag. 213) les femmes du commun «vont nus pieds en Eté, et en Hyver elles sont chaussées avec des babouches, faites à peu près comme celles des hommes.”

Von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 263) mentionne les babouches (*Paputschen*) des dames d'Alep, et il explique le mot par *pantoufles*.

Les *babouches* semblent être aussi en usage dans le Jémen, car on lit dans le *Voyage de l'Arabie Heureuse* (Amsterdam, 1716, pag. 208) que le roi du Jémen avait «les jambes et les pieds nus, avec des babouches à la Turque.”

A Alger les *babouches* différent de celles dont font usage les

Bédouins, en ce qu'elles n'ont ni quartiers, ni oreilles et qu'en conséquence elles ne s'attachent pas. D'Arvieux (*Mémoires*, tom. V, pag. 281) dit des Mores de cette ville: »Ils vont nus
»pieds et nuës jambes, et n'ont pour toute chaussure que des
»babouches, qui sont des souliers plats ferrez sous le talon, et
»sans quartiers comme nos pantoufles." Pidou de St. Olon (*The present State of the Empire of Morocco*, pag. 90) parle des *baboushes* qu'on porte à Maroc. Voyez aussi l'ouvrage intitulé: *Voyage for the Redemption of Captives*, pag. 50.

En Egypte les babouches semblent avoir été portées par les hommes, du temps de l'expédition française, et M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 109) nous donne à ce sujet les détails suivants: »La chaussure — — — se compose d'abord du *mest* [مست], — — — ensuite du *babouch* et du *sarmeh* [voyez au mot سارموج], »chaussures de maroquin dans lesquelles on met le pied couvert du *mest*. En entrant dans un appartement garni de tapis, on quitte le *babouch* et le *sarmeh*: la politesse le veut ainsi." De nos jours, à ce qu'il paraît, il n'y a au Caire que les *femmes* qui portent des babouches: elles les mettent dans leurs maisons, quand elles ne marchent pas sur des tapis; leurs babouches sont fort pointues et faites de maroquin jaune. (Voyez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 60). Les dames font encore usage de cette chaussure quand elles sortent de leurs maisons. (Idem, *ibid.*, pag. 63). Peut-être cette sorte de chaussure était-elle déjà en usage chez les femmes d'Egypte dans le seizième siècle de notre ère, du moins on lit dans les *Observations* de Belon (pag. 234) que les femmes en Egypte portent aussi: »des botines ferrées par le

»talon, à la manière des Turques.» Il ne peut pas être question ici des خفّ, parce que cette sorte de bottines n'a pas, à ma connaissance, des fers au talon.

En Egypte on prononce بابوج, car M. Lane écrit *báboog*, et chez cet auteur le *g* représente le ج.

بَارَوَات, au pluriel بَارَوَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Le mot espagnol *alpargate*, qui désigne une sandale de corde, faite avec du chanvre ou du sparte, dérive, selon un grand connaisseur de la langue arabe, Diego de Urrea (*apud* Cobarruvias, *Tesoro*, Madrid, 1611), du mot arabe قُرُق, mot qui manque dans nos Dictionnaires, mais qu'on retrouve dans l'espagnol *alcorque*. Ceci paraît absurde au premier abord, et cependant ce n'est que l'exacte vérité: le mot قُرُق a au pluriel قُرُقَات, et, parce que les قُرُق formaient une paire, les Chrétiens disaient *el-par-korkat*, d'où ensuite s'est formé *alpargate*. Les Arabes d'Espagne qui, comme on peut s'imaginer, ne reconnaissaient pas leur قُرُق dans *alpargate*, ont fait d'*alpargate* بَارَوَة, au pluriel بَارَوَات. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *alcorque* par بَارَوَة, au pluriel بَارَوَات. Ce lexicographe offre le même mot arabe en traduisant l'espagnol *alpargate*. (Voyez le même auteur aux mots *calçada* et *calçado*). Cobarruvias (*Tesoro*) explique *alpargate* par »chaussure, faite de corde, dont les Mores (*los Moriscos*) font fréquemment usage.»

بَتَاتٌ, بَتَّ

Selon Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 105 r^o) et le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 174) c'est le *tailesán* fait de filotelle ou d'une étoffe semblable (البتّ الطيلسان من خَزّ ونحوه); et Djeuhari rapporte à cette occasion les vers suivants, composés sur un habit par un Sofi, qui s'exprime dans les termes de la mystique (وقال في كساء من صَوَف):

(الرجز)
 مَنْ يَكُ ذَا بَتِّ فِهَذَا بَتِّي
 مُقَيِّطٌ مُصَيِّفٌ مُشْتِي
 نَسَجْتُهُ مِنْ نَجَّاتِ سِتِّ

»O vous qui portez des *balls*! ceci est mon *batt* à moi: je
 »le porte quand le soleil darde ses rayons, je le porte en
 »été, je le porte en hiver! Je l'ai tissu de six brebis.»

Je ne doute pas que par ces six brebis ne soient indiqués les six degrés dont, suivant quelques-uns, se composait le sofisme. Voyez M. Tholuck, *Ssufismus sive Theosophia Persarum Pantheistica*, pag. 329. Il semble donc résulter de ce passage que le *بتّ* était de laine ou de peau de brebis. En effet, on lit dans les *Observations* de Belon, pag. 417): »L'enseigne
 »qu'ils (les Dervis) portent pour monstrier qu'ils sont religieux
 »de Mahomet, est une peau de brebis sur leurs espauls: et
 »ne portent autre vestement sur eux sinon une seule peau de
 »mouton ou de brebis, et quelque chose devant leurs parties
 »honteuses.» Et les mêmes détails se trouvent chez Rauwolf (*Aigentliche Beschreibung der Raysz*, pag. 149).

بَبْكَادُ

On lit dans Djeuhari (tom. I, man 85, pag. 193 r^o): الببكااد كساء مخطّط من اكسية الاعراب ومنه ذو الببكاادين واسمه عبد الله. Dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 341) on trouve: وكتباب كساء مخطّط ومنه عبد الله ذو الببكاادين دَلِيلُ النبي صلى الله عليه وسلم. Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 643) dit de même: كساء مخطّط من اكسية الاعراب. (Voyez aussi Abou-'l-ala *apud* Reiske *ad Tarafum*, pag. 62). Ainsi les renseignements que donnent les Arabes étant si minces, et n'ayant pas rencontré ce mot moi-même dans un passage qui puisse jeter plus de lumière sur sa véritable signification, je puis dire seulement, que c'est: un vêtement rayé du nombre de ceux que portent les Arabes Bédouins; et qu'Abdollah, le père du Prophète portait le surnom de *l'homme aux deux bidjâds*.

(1) بُخْنَقُ

Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 109 r^o) et Firouzabadi (*Kamous*, édit. de Calcutta, pag. 1246) disent: البخنق خرقّة تتقنع بها الجارية فتشد طرفيها تحت حنكها لتقي الخمار من الدهن والدهن من الغبار « Le mot *بخنق* désigne un morceau de linge que la jeune fille place sur la tête; elle en noue les deux bouts sous le menton, pour que l'huile (dont elle se parfume les cheveux) ne salisse pas le *khimâr*, et pour que

(1) On trouve dans le Dictionnaire de M. Freytag le mot *بُخْنَقُ*, comme désignant la même chose que *بخنق*; le mot *بُخْنَقُ* n'existe pas en arabe.

»la poussière ne se mêle pas à l'huile.» Du temps de Makrizi (*Description de l'Égypte*, tom. II, man. 372, pag. 358) le mot بَخْنَق semble avoir désigné la même chose que la طاقية, car dans l'article intitulé: سوق البكانقيين (marché des marchands qui vendent les bokhnaks) cet auteur ne donne des détails que sur la طاقية. On trouvera cet article étendu qui est d'un grand intérêt, avec une traduction et des notes, au mot طاقية. Je me contente d'observer ici qu'il faut ajouter le pluriel بَخَانِقُ au Dictionnaire.

A en croire M. Freytag, le mot بَخْنَق désigne encore: 1° un morceau de linge qu'on met en Syrie sur la tête des enfants contre le froid (2); 2° un petit voile de femme, un برقع ou un برنس, mais »minoris formae.» Comparez un scholiaste de Motenabbi dans les *Orientalia*, tom. I, pag. 289.

بِدْرِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6), le mot *bidriah* désigne, à Tripoli en Afrique, »un gilet brodé et sans manches.»

بَدَنٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, comme désignant: une courte tunique sans manches. On lit dans Ibn-Batoutah

(2) Il semble résulter d'un vers de Motenabbi (dans les *Orientalia*, tom. 1, pag. 211) que le mot بَخْنَق désigne aussi un maillot d'enfant. Voyez sur ce vers la note de M. Juynboll (*ibid.*, pag. 288).

(*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol 58 v°): واهل مكة لهم ظرف ونظافة في الملابس واكثر لباسهم البياض فترى «Le peuple de la Mecque est »très-élégant et très-propre dans ses vêtements; il les porte »le plus souvent blancs, et l'on voit parmi leurs habits des *bedens* propres et nets" (1). Voyez aussi Al-Makkari, *Histoire d'Espagne* (man. de Gotha, fol. 577 v°). Burekhardt (*Travels in Arabia*, tom. I, pag. 335) dit, en parlant des habitants de la Mecque et de Djidda: «Les tuniques des personnes de la classe »moyenne qui se mettent proprement, sont pour la plupart »en mousseline des Indes blanche, sans aucune doublure; elles

(1) Le mot *ساطع* signifie *clair, serain, propre*. Il s'emploie, en parlant de la clarté de la lumière, du feu ou du jour. Dans le *Matmah* d'Ibn-Khacan (man. de Saint-Petersbourg, fol. 73 v°) on lit *نور ساطع*. Hadji-Khalifah (*Lexicon Bibliographicum*, éd. Flügel, tom. I, pag. 482) mentionne un ouvrage intitulé *الانوار الساطعة*. En décrivant la cathédrale de Palerme, Ibn-Djobair (*Voyage*, man. 320 (1), pag. 200) s'exprime en ces termes: *وَنُظِمَ اعلاها بالشمسيات المذهبات ومن الزجاج فتخطف الابصار ساطع شعاعها*, ce qui signifie littéralement: «En haut il y a une rangée de fenêtres de verre dorées, qui éblouissent les »yeux par la clarté de leurs rayons.» Le poète Lebid (*Moallakah*, pag. 299) parle d'un *نار ساطع*. Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 69 v°) on lit: *وهم يسيرون بالليل قد عاد نهارا ساطعا*. Il se dit encore de la *blancheur de la peau*. On trouve dans l'ouvrage d'Ibn-Batoutah (fol. 128 r°): *وعليهم ثياب الحرير وشعورهم مفرقة مرسله وألوانهم ساطعة البياض مشربة بحمرة*. Enfin il s'emploie, en parlant des *qualités brillantes* qu'on possède, car on lit dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 20 r°): *أدابة ساطع*.

Voyez sur le mot *شمسية* qui se trouve dans le passage d'Ibn-Djobair, cité plus haut, une note de M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. II, part. 1, pag. 280). Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *ventana de yeso como rexada* et *ventana vedriera* par *شمسية*, au pluriel *شمسيات*.

»sont appelées *beden*, et diffèrent de l'*antary* porté ordinairement au Levant, en ce qu'elles sont très-courtes, et sans manches; elles sont aussi d'ordinaire beaucoup moins chaudes." Plus bas (pag. 336) le voyageur nous apprend que les hommes du commun ne portent le *beden* qu'en hiver; le leur est fait de calicot des Indes rayé, et ils le portent sans ceinture. Et ailleurs (tom. II, pag. 242) nous lisons que le *beden* n'est que rarement porté à Médine. Ce vêtement, propre à l'Arabie, ne semble pas avoir dépassé les limites de ce pays (2).

بُرْجِدٌ

Ce mot désigne »un habit rayé et grossier." Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 194 v°) et le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 344) disent البرجد كساء غليظ. Tarafah (*Moallakah* (1), vs. 12) compare le chemin qu'il a à parcourir à la partie extérieure d'un برجد (كأته ظهر برجد). On peut voir sur ce passage la note du savant Reiske (pag. 61, 62). A cette occasion le scholiaste dit: البرجد كساء فيه خطوط.

(2) J'ignore où M. Freytag a trouvé que بَدَنٌ signifie: »Zona ornatioꝝ qua Arabum feminae medium corpus constringunt." Djenhari (tom. II, man. 85, fol. 340 v°: الدرع القصير) et le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1722: الدرع القصيرة) l'expliquent seulement par: »une cotte de mailles courte," et dans ce sens ce mot se trouve dans la *Hamasa* (pag. 82), où Tebrizi l'explique également par الدرع القصيرة.

(1) Ce passage a déjà été cité par M. Freytag dans son Dictionnaire; mais ce savant fait du برجد un habit élégant, ce que le scholiaste de Tarafah ne dit nullement et ce qui d'ailleurs serait en opposition avec l'idée du poète, et avec le témoignage de Djenhari et du *Kamous*.

بُرْدَةٌ, بُرْدٌ

Avant de donner des détails sur ce vêtement, il est nécessaire qu'on s'en fasse une idée tant soit peu exacte. Voici donc comment le décrit M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. III, pag. 241): «c'est une pièce oblongue d'une étoffe de laine épaisse, dont on fait usage pour s'en envelopper le corps pendant le jour et qui sert également de couverture pendant la nuit; elle est généralement brune ou grisâtre. Il paraît qu'en des temps plus reculés, elle était toujours rayée.»

Bokhari (*Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 168 v°) nous offre un chapitre, intitulé: *باب البرود والخبرة والشملة* «Chapitre des *bords*, de la *hibarah* et de la *schimlah*,” dans lequel on lit ce qui suit: *وقال حَبَّابٌ شكونا النبي صلى الله عليه وسلم وهو متوسد بردة له* «Khabbab a dit: nous portâmes nos plain-tes chez le Prophète, [et nous le trouvâmes] tandis qu'il reposait sa tête sur une *bordah* qui lui appartenait, comme sur un oreiller.” La tradition suivante est rapportée sur l'autorité de *قال كنتُ أُمسى مع رسول الله صلى الله عليه: أنس بن ملك وسلم وعليه برد نجراني غليظ الحاشية فادركه اعرابي فجبذه بردائه جبذةً شديدةً حتى نظرتُ الى صفحة عاتق رسول الله صلى الله عليه وسلم قد اقرتُ بها حاشية البرد من شدة جبذته ثم قال يحمد من لي من مال الله الذي عندك فالتفت اليه رسول الله صلى الله عليه وسلم ثم ضحك ثم امر له بالعطاء* «Je me trouvai un soir chez l'Envoyé de Dieu qui portait un *bord* de Nedjran, garni d'une lisière grossière; un Bédouin l'atteignit, et le tira fortement (1) par son manteau (2), de

(1) Le nom d'unité *جبذة* manque dans le Dictionnaire.

(2) Ce passage démontre évidemment que le mot *برد*, désigne un manteau en gé-

»sorte que je vis que la lisière du *bord* avait laissé ses traces
 »sur l'épaule de l'Envoyé de Dieu, parce que le Bédouin avait
 »tiré si fortement le manteau. Après cela le Bédouin dit: o
 »Mahomet! donnez-moi quelque chose de l'argent de Dieu qui
 »se trouve chez vous. L'Envoyé de Dieu se tourna alors vers
 »lui et se mit à rire; ensuite il ordonna de lui donner un
 »présent."

La tradition suivante est rapportée sur l'autorité de سهل
 قال جاءت امرأة ببردة قال سهل (فقالت : اهل : ابن سعد
 تدرون ما البردة قال نعم هي الشملة منسوج في حاشيتها قالت
 يرسل الله اني نسجت هذه بيدي اكسوكها فاخذها رسول الله
 صلى الله عليه وسلم محتاجا اليها فخرج اليها وانها لازارة
 فجلسها رجل من القوم فقال يرسل الله اكسنيها قال نعم
 فجلس ما شاء الله في المجلس ثم رجع فطواها ثم ارسل بها
 اليه فقال له القوم ما احسنت سألتها اياه وقد عرفت انه لا
 يرد سائلا فقال الرجل والله ما سألتها إلا لتكون كفني يوم
 »اموت قال سهل وكانت كفته « Une femme apporta une *bordah*
 »et elle dit: Savez-vous ce que c'est que la *bordah*? — Oui,
 »répondit Sahl, c'est la *schimlah*, dans la lisière de laquelle on
 »a tissé quelque ornement. — Alors elle dit" (en s'adressant au
 Prophète): »ô Envoyé de Dieu, j'ai tissé celle-ci de mes pro-
 »pres mains, afin de pouvoir vous l'offrir. L'Envoyé de Dieu
 »l'accepta parce qu'il en avait besoin, et il sortit vers nous,
 »tandis que cette *bordah* lui servait de manteau (*izâr*). Alors
 »un homme de ceux que se trouvaient là, la tâta, et il dit:
 »ô Envoyé de Dieu, donnez-la-moi. — Il en sera ainsi, ré-
 »pondit l'autre. Ensuite il se tint assis, pendant quelque

نعال; en conséquence on ne se donnera pas la peine de chercher le mot *رداء*
 dans mon ouvrage.

temps (3) dans la chambre; après cela il retourna, plia la »*bordah*, et la fit remettre à cet homme. Ceux qui se trou-
 »vaient présents dirent à cet homme: vous n'avez pas bien fait
 »de lui demander l'habit; vous saviez qu'il ne refuse jamais
 »rien à celui qui lui demande quelque chose. Par Dieu! répli-
 »qua l'autre, je ne le lui ai demandé, qu'afin qu'il soit mon
 »linceul, le jour de ma mort. Or, ajoute Sahl, il en fut réél-
 »lement ainsi."

On trouvera la tradition suivante au mot كَبْرَة, et les deux
 dernières au mot جَبْرَة.

Suivant le *Oyoun al athar* (man. 340, fol. 189 r^o) le Pro-
 phète »portait le vendredi son *bord* brun (4)" (وكان يلبس يوم
 الجمعة بُرْدَةً اَاحْمَر). On lit dans Masoudi (*apud* Kosegarten,
Chrestomathia Arabica, pag. 108) que le Khalife Abbaside,
 Al-Moctadir, portait sur les épaules, la poitrine et le dos la
 même *bordah* que celle qu'avait portée le Prophète (والبردَة
 التي كانت للنبي صلى الله عليه وسلم على كتفيه وصدره
 وظهوره).

Ce vêtement était en usage en Espagne, et l'on voit par une
 note de M. de Gayangos (*Al Makkari, History of the Moham-
 medan dynasties in Spain*, tom. I, pag. 413) que c'était une
 sorte de *kisa* grossier (5). Aussi un écrivain espagnol distingué,

(3) La phrase ما شاء الله doit nécessairement signifier ici *pauillulum*. Elle ne
 se trouve pas en ce sens dans le Dictionnaire.

(4) »I may be excused for remarking here (as it seems to be unknown to
 »some Arabic scholars) that the terms أخضر and أحمر, which are applied by
 »different historians to the Prophet's *burdeh*, are used to signify respectively *grey*
 »and *brown*, as well as *green* and *red*." M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I,
 pag. 379.

(5) Voyez plus bas au mot كساء.

Ibn-Khakan, en fait souvent mention dans ses métaphores. On trouve, par exemple, dans cet auteur (*Kalayid al ikyan*, tom. I, man. 306, pag. 6): بِرْدٌ عَمْرَةٌ تَشِيْبُ »le *bord* de sa »vie était neuf,» c'est-à-dire: sa vie ressemblait à un *bord* neuf, il était encore jeune. Et ailleurs (*apud* Weijers, *Loci Ibn Khakanis de Ibn Zeidouno*, pag. 23) on lit: فَوَانَاهَا وَالرَّبِيعُ قَدْ خَلَعَ عَلَيْهَا بُرْدَةً »Il vint à Az-zahrah, quand le »printemps avait donné son *bord* à ce lieu comme un vêtement d'honneur" (6).

Parmi les paysans d'Egypte ce vêtement semble avoir été très-commun en des temps plus reculés. Wild (*Reysbeschreibung eines Gefangenen Christen*, pag. 204) dit que sur la grande et ample chemise, les paysans de ce pays portent »une *Burthe*, »longue de dix et large de deux aunes, dont ils s'enveloppent le »corps et dont ils se couvrent la nuit." Je ne doute nullement que ce ne soit de la *bordah* que parle un voyageur plus ancien, Belon (*Observations*, pag. 226), quand il dit que les Egyptiens portent »une longue chemise blanche, qui n'a pas grande »façon, et une manière de manteau sans couture, fait de laine, »comme un long tapis legier, dont ils s'entortillent les espau- »les, et une partie du corps, n'ayans autre habillement en »allant par pays. Et s'il leur convient passer une eau pro- »fonde, ils entortillent leur manteau et chemise autour de leur »tête, en manière d'un diademe, et ainsi nouants peuvent »traverser l'inondation du Nil." Le mot *tapis*, employé par le vieil et respectable voyageur français, peint très-bien la *bordah*. Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I,

(6) Les Espagnols ont fait du mot بِرْدٌ un adjectif *burdo*, qu'ils appliquent à une étoffe grossière et à un manteau grossier.

pag. 379) la *bordah* n'est portée de nos jours, que par un petit nombre de paysans égyptiens; elle est quelquefois unie, et d'autres fois elle a les raies si étroites et si proches l'une de l'autre, qu'à une petite distance l'étoffe semble d'une seule couleur.

Je pense que la *bordah* était aussi en usage parmi les Bédouins d'Égypte; car je lis dans le voyage de Mantegazza (*Relazione del Viaggio di Gierusalemme*, pag. 112) que quelques Bédouins »s'enveloppent le corps d'une pièce d'étoffe, longue »de cinq coudées; trois quarts environ pendent du bras gauche." Dans celui de Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 325): »Ceux du commun sont seulement couverts d'une longue pièce »d'étoffe de laine entortillée autour du corps." Dans la relation de Thévenot (*Relation d'un voyage fait au Levant*, pag. 329) »Ils vont vestus d'une grande chemise bleuë cousüe de »tous cotez jusqu'en bas, puis ont une grande piece de serge »blanche dont ils se font plusieurs tours à l'entour du corps, et »sous les aisselles, et pardessus les espaulés." Et enfin d'Arvieux (*Mémoires*, tom. I, pag. 205, 206) dit des Bédouins à Alexandrie, qui louent des ânes aux voyageurs: »Leurs habillemens ne les empêchent point de courir, ni de travailler: »ils ne consistent qu'en une longue piece de barakan ou d'étoffe »de laine fort légère, dont ils passent un bout sur leur tête, »et ils environnent leurs bras, leurs corps, et leurs cuisses avec »le reste, qu'ils serrent avec une ceinture de cuir; de sorte que »sans rien couper ni coudre, ils se font des frocs, des manches, »des robes et des calçons."

Le Jémen était surtout célèbre pour la fabrication des étoffes dont on se servait pour les *bords*. (Nowairi, *Encyclopédie*,

man. 273, pag. 96). On en fabriquait aussi à Damiette. Voici ce que dit Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 479, 480) à ce sujet: «Une partie des habitants de Damiette s'emploie aux arts mécaniques, et principalement à faire des toiles rayées de diverses couleurs qu'on appelle des *Bourgs*» (7).

بُرْطَلٌ et بُرْطَلٌ

Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 180 v^o) et le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1396) expliquent ce mot par قلنسوة. Voyez ce mot.

بُرْزُوعٌ, بُرْزُوعٌ, بُرْزُوعٌ

On lit dans Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 2 r^o): البُرْزُوعُ والبُرْزُوعُ للدوابِّ ونساء الاعراب وكذلك البرزوع قال يصف جودراً (الطويل) وخذاً كبرزوع الفتاة مُلَمَّعاً وروقيين لما يعدوان تقشرا
 »Le بُرْزُوعُ ou بُرْزُوعٌ fait partie de l'équipement des bêtes de somme (1) et de l'habillement des femmes des Bédouins; il en est de même du mot بزوع. Un poète a dit en décrivant le petit d'une vache sauvage:

(7) Ici, suivant le Dictionnaire de M. Freytag, devrait suivre le mot بُرْشُمٌ. Je ne me rappelle pas d'avoir rencontré ce mot; il manque dans Djeuhari, mais on lit dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1578): وكقنفذ البرقع. Malheureusement le mot بزقع a plusieurs sens, et sans un passage d'un auteur arabe, il n'est pas possible de dire comment il faut traduire برشم.

(1) »Le mot بزقع est employé pour désigner les ornements à la tête et aux parties antérieures d'un cheval.» Burckhardt, *Arab. Proverbs*, n^o 587.

»Sa joue est tachetée (2) comme le *borkou* de la jeune fille; ses cornes, quand elles assaillent, pèlent (3) (tout ce qu'elles rencontrent).»

On sait que le برقع est fréquemment nommé par les poètes arabes, tels que Motenabbi, Abou-'l-ala, etc. (en comparant le vers, cité par Djeuhari, on serait tenté de croire qu'anciennement il était tacheté de diverses couleurs), et que ces poètes mentionnent très-souvent ce voile dans leurs métaphores. Mais dans le moyen âge de l'histoire arabe ce voile paraît être tombé en désuétude, et la mode semble y avoir substitué d'autres sortes de voiles. En effet, on chercherait vainement, je pense, ce mot dans les *Mille et une Nuits*, ouvrage dans lequel plusieurs autres sortes de voiles sont indiquées. Ce n'est, si je ne me trompe, que vers le commencement du siècle précédent qu'on retrouve le برقع en Egypte. M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 114) le décrit ainsi: «برقع Voile qui couvre la figure depuis la racine du nez; il est attaché à la coiffure au dessus du front et de chaque côté. C'est une pièce de mousseline ou de toile de lin blanche et fine, qui a la largeur du visage et pend jusqu'aux genoux. Ce voile est indispensable à une femme qui sort de sa maison.» On lit dans l'ouvrage de Pococke (*Beschrj-*

(2) Le passage suivant de Nowairi (*Encyclopédie*, man. 273, pag. 638) démontre évidemment cette signification du mot مَلْع. Il dit dans la description de l'animal appelé ببر: وهو في صورة أسد كبير أبيض مَلْع بصفرة وسواد: il a la forme du lion: il a le corps grand et long, tacheté de jaune et de noir.»

(3) La cinquième forme du verbe قَشَرَ dans le sens actif (*decorticavit sibi, in suum commodum*) doit être ajoutée au Dictionnaire.

ving van het Oosten, tom. I, pag. 329): «Les femmes du commun portent devant la figure une sorte de bavette, qui est attachée avec un ruban à la coiffure au dessus du nez.» Dans la Relation de Wittman (*Travels in Asiatic Turkey, Syria and Egypt*; pag. 374): «une pièce de soie noire remplit si parfaitement les fonctions d'un voile, qu'on ne peut presque rien voir de la figure que les yeux.» (L'auteur dit ceci des femmes du commun; sur la Planche XX^e on peut voir le costume d'une femme du Caire d'une condition plus élevée. Le برقع noir y dépasse seulement le milieu du corps). Le mot برقع désigne la même chose que le mot turec يَشْمَقُ, car on lit dans l'ouvrage de M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 308) que ce voyageur se trouvait, dans son voyage de Damiette à Alexandrie, avec des femmes coptes, «voilées d'un yatchmak long et noir qui, prenant sur le bout du nez, descendait jusqu'aux genoux.» Le même voyageur dit ailleurs (*ibid.*, tom. II, 396) des femmes du commun au Caire: «A ce fichu est suspendu sur le front, au moyen de quelque ornement d'or, d'argent, ou d'airain, un yatchmak (voile) de coton noir ou de soie, qui couvre toute la figure, excepté les yeux, et qui descend jusqu'à la poitrine, quelquefois même jusqu'au genou.» Enfin voici ce qu'on lit dans le bel ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 61): «Le برقع, ou voile du visage (des dames de la haute classe et de celles de la moyenne), est une longue bande de mousseline blanche; elle couvre tout le visage, excepté les yeux, et descend à peu près jusqu'aux pieds. On l'attache à l'extrémité supérieure, au moyen d'un ruban étroit, qui passe sur le front, et qui, ainsi que les deux bouts d'en haut du voile, est cousu à un

» autre ruban lié autour de la tête." Plus bas (*ibid.*, tom. I, pag. 64) le même auteur dit que les femmes du commun portent » un برقع d'une sorte de crêpe noir et grossier, et quelques-unes de celles qui descendent du Prophète, portent le » برقع vert." Et enfin il décrit ailleurs (tom. I, pag. 66, 67) les ornements du برقع de cette manière: » La partie supérieure » du برقع noir est souvent ornée de perles fausses, de petites » pièces de monnaie en or, et d'autres ornements du même » métal, petits et plats, qu'on nomme بَرَق; quelquefois aussi » de grains de corail, et au dessous de ceux-ci d'une pièce de » monnaie en or; d'autres fois de petites pièces de monnaie » d'argent de peu de valeur; et plus ordinairement d'une paire » de chaînes d'airain ou d'argent, dont chacune est attachée à un » des deux bouts d'en haut. On les nomme عُيُون⁽⁴⁾." On peut voir la forme du برقع dans l'ouvrage de M. Lane (tom. I, pag. 62, 64, 65, 66), et dans la *Description de l'Egypte (Atlas, tom. I, Pl. 41)*.

De nos jours on ne porte pas d'autre voile de visage en Egypte.

En Syrie le برقع est porté par les femmes des Bédouins, nommés *Kebelis*. (Burekhardt, *Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 29). Sur la côte de la Syrie, ce genre de voile est également en usage. (Voyez M. Turner, *Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 105, 304).

Quant à l'Arabie, le برقع y est porté actuellement par les femmes de la Mecque, de Djiddah et de Médine; elles le por-

(4) Dans ce sens les mots بَرَق et عُيُون manquent dans le Dictionnaire. Voyez encore sur les بَرَق M. Lane, tom. II, pag. 409 et M. le comte de Chabrol, dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 113.

tent blanc ou bleu (Burckhardt, *Travels in Arabia*, tom. I, pag. 339; tom. II, pag. 243).

Dans le quatorzième siècle de notre ère le برقع semble avoir été en usage à Schiraz, car Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 83 v°) dit en parlant des femmes de cette ville: *ويُخْرِجْنَ مَلْتَكْفَاتٍ مَتَبْرِقَاتٍ فَلَا يَظْهَرُ مِنْهِنَّ شَيْءٌ* »Elles sortent avec des *milhafahs* et des *borkos*, de sorte qu'on ne puisse rien voir d'elles.»

Je dois encore faire observer que dans le Ma-wara-al-nahr le terme برقع ne désigne pas un voile de visage, mais un genre de grand voile ou manteau dans lequel les femmes s'entortillent entièrement. On lit dans la Relation de Fraser (*Journey into Khorasan, Appendix B*, pag. 89): »Les femmes jettent sur le corps un *Chudder* [چادر] ou drap de soie, nommé *boorkah*; celui-ci cache le corps depuis la tête jusqu'aux pieds; mais on laisse près des yeux une petite ouverture, en forme de filet, ainsi que cela se pratique chez les Persans.» (Ceci s'applique seulement aux femmes qui habitent les villes; celles de la campagne ont le visage découvert ainsi que les vieilles dans les villes. *Ibid.* pag. 86). Et ailleurs (*Ibid.* pag. 104): »Les femmes des villes et des villages se voilent, comme en d'autres états mahométans, et elles portent des *boorkas* qui pendent de la tête jusqu'aux pieds.»

بِرْكَانِي، بَرَّكَانِي، بَرَّكَانِي، بَرَّكَانِي.

Ces mots désignent soit cette espèce de gros camelot que les Français appellent *bouracan*, les Espagnols *barracan*, mots qui dérivent du substantif arabe بِرْكَان, soit un manteau fait de

cette étoffe. Cependant, en des temps plus modernes, on a appliqué le nom de بركان à des manteaux, faits d'étoffes plus fines et plus précieuses, mais qui étaient taillés à la façon des anciens *barracâns*. En parlant des Bédouins d'Alger, Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 9, col. 1) s'exprime en ces termes: « Leur habillement est un morceau de *barragan* (*un pedaçõ de barragan*), vicieux et déchiré; ils s'en enveloppent le corps, » et il leur sert la nuit de couverture de lit et de matelas; les » femmes en usent de même. » Ailleurs (fol. 8, col. 4) le même auteur prend le mot بركان dans le sens de manteau, en disant que les *Cabayles* d'Alger, portent tous: « un *alquicer* [voyez » au mot كساء] dont ils se couvrent, ou un *baragan* grossier, » fait de laine commune, dans lequel ils s'enveloppent. » Et enfin (fol. 19, col. 2) Haedo dit que les *barragans* très-fins, qui servent de manteaux aux femmes sont apportés à Alger de Barbarie, mais que les *barragans* grossiers avec lesquels se couvrent ou se vêtent les Arabes (Bédouins) et les pauvres, se fabriquent à Constantine et à Colo. De nos jours le بركان est encore en usage au Magreb. On lit dans l'ouvrage de Blaquier (*Letters from the Mediterranean, containing an account of Sicily, Tripoly, Tunis and Malta*, tom. II, pag. 75): « Les Arabes portent une sorte de *barracan* brun et un turban; le premier » est jeté nonchalamment sur le corps, et, étant attaché sur » l'épaule gauche, il a un air très-gracieux. » Dans une autre relation anglaise (*Narrative of a ten years' residence at Tripoli in Africa*, pag. 20): « Les Bédouins portent un *baracan* » de laine épais et brun foncé, ayant cinq ou six aunes de » longueur et à peu près deux de largeur; le jour ceci est leur » costume complet, et la nuit c'est leur lit et leur couverture.

»On met cet habit en joignant les deux bouts d'en haut au
 »moyen d'un poinçon de fer ou de bois, et après avoir posé
 »ces deux bouts sur l'épaule gauche, on arrange le manteau
 »en plis autour du corps; quelques Bédouins mettent cet habit
 »d'une manière assez gracieuse. — — Les Bédouines portent la
 »même espèce de *baracan*, qui pour la plupart est le seul ha-
 »bit qu'elles portent, car peu de femmes y ajoutent une che-
 »mise." Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern*
Africa, pag. 39) le *barracan* est porté par les hommes et les
 femmes arabes des environs de Tripoli en Afrique; les femmes
 de la ville portent également cet habit quand elles sortent.
 (*Ibid.* pag. 17). Le *barracan* des dames de la haute classe
 est en soie ou en toile de coton fine; elles préfèrent les cou-
 leurs brillantes, et elles mettent ce manteau de manière à for-
 mer une robe élégante, en l'arrangeant gracieusement sur la
 tête et sur les épaules (*ibid.* pag. 18; comparez la deuxième
 Planche). On lit dans l'ouvrage intitulé *Narrative of a ten*
years' residence at Tripoli in Africa (pag. 6): »Les femmes
 »de la classe moyenne sortent ordinairement à pied, mais pres-
 »que jamais sans être accompagnées d'une esclave ou d'une
 »servante. Elles s'enveloppent alors si parfaitement qu'il est
 »impossible de découvrir d'elles autre chose que leur grandeur,
 »car on ne distingue pas même facilement leur taille. Elles
 »ont un manteau, appelé *barracan*, qui a environ une aune et
 »demie de largeur, et quatre ou cinq de longueur. Celui-ci
 »les couvre entièrement, et elles le tiennent si fermé sur la
 »figure, qu'elles laissent à peine la moindre ouverture pour voir
 »leur chemin. Les Juives portent cette partie de leur costume
 »à peu près de la même manière; cependant elles laissent voir

»un de leurs yeux, ce qu'une femme more ne ferait pas pour tout au monde, si elle a égard à l'opinion publique, car sa réputation souffrirait certainement si elle le faisait." (Voyez aussi *ibid.*, pag. 31). Les hommes portent le *barracane*, comme dit le major Denham (*Voyages au Nord de l'Afrique*, tom. I, pag. 27), en soie blanche transparente. Le *barracan* grossier est aussi porté à Sockna (Lyon, pag. 73).

Roger (*La terre sainte*, pag. 205) rapporte, en parlant des Bédouins: »Aucuns vont tout nuds, portans seulement un *barracan* ou longue couverte de laine comme gros camelot, de quoy ils s'enveloppent le corps en forme d'escharpe, pour cacher l'estomach et les parties honteuses." Voyez l'estampe, pag. 207.

بَرِيم

On lit dans Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 268 r°): وقال أبو عبيد البريم الحبل المفتول يكون فيه لوانان وربما شدته المرأة على وسطها وعضدها وانشدنا الاصمعي (الطويل) اذا المرءع العوجاء جال بريمها . وقد يعلق على الصبي يستدفع به العين Dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1577): خيطان مختلفان احمر وابيض: تشده المرأة على وسطها وعضدها وكل ما فيه لوانان مختلفان وحبل للمرأة فيه لوانان مزين بجوهر تشده المرأة على وسطها وعضدها. Dans le *Commentaire sur les poésies de Djerir* (man. 633, fol. 102 r°): البريم الحقاب وهو خيط تشده المرأة في حقها: واتما جعله بريمًا لاختلاف الوانه وكل لوانين مختلفين فهو بريم * يريد جال بريمها من هزلها وربما كان من خرز والمجديل Dans le *Commentaire* de Tebrizi sur la *Hamasa* (pag. 556):

هو الوشاح او ما تشده المرأة في حقوها من الادم المضفور وليس هذا من عادة العرب وانما الاماء يفعلون ذلك واذا كان ممن لونين فهو البريم وهذا يُشَدُّ في أَحْقَى الصبيان تندفع به العين. Et ailleurs (pag. 704) : الحيوط نُيْشَدُّ في أَحْقَى الصبيان فتدفع به العين. En combinant ces témoignages j'obtiens le résultat suivant: le بريم est une corde dont le tortis est de deux couleurs, l'une rouge, l'autre blanche; suivant Tebrizi, il est fait de pièces de cuir tordues ensemble. Les femmes s'en servent en guise de ceinture; cependant, suivant Tebrizi, cette coutume n'est pas pratiquée par les femmes arabes, mais seulement par les esclaves. Le بريم sert encore aux femmes de bracelet, et en ce cas elles le portent entre l'épaule et le coude. Il est orné de pierreries ou de verroterie (1). Enfin le بريم sert encore d'amulette; on en ceint l'enfant pour le préserver du mauvais oeil. (Voyez M. Quatremère, dans la docte note qu'il a écrite sur le *mauvais oeil*, à l'occasion du 31^e proverbe de Meidani; elle se trouve dans le *Journal asiatique, troisième Série*, tom. V, pag. 242; cet illustre savant n'a pas oublié de citer les deux passages de Tebrizi qu'on vient de lire). Le بريم est encore en usage, de nos jours, chez les Bédouins, et voici ce que dit à ce sujet Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 28): «Les hommes et les femmes portent depuis l'enfance une ceinture de cuir sur le corps nu; elle consiste en quatre ou cinq courroies, tordues ensemble, de ma-

(1) Le mot خرز qui se trouve employé ici dans le *Commentaire sur Djerir*, n'est pas resté inconnu aux voyageurs européens. Browne (*Reize in Afrika*, tom. II, pag. 95) écrit *hersch* et il explique ce mot par *grains de verre*, fabriqués à Jérusalem. Le capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 152) fait mention des *khorz el Adi* «petits grains de verre ojaque.»

»nière à former une corde, ayant un doigt d'épaisseur. J'ai
 »entendu dire que les femmes lient leurs courroies, séparées
 »les unes des autres, autour du corps. Tant les hommes que
 »les femmes, ornent la ceinture de pièces de rubans, ou d'amu-
 »lètes. Les Anazis (2) la nomment *hhakou* [حَقْو]; l'Ahl-el-
 »Schemal l'appelle *bireim*." Ailleurs (pag. 131) le même voya-
 »geur dit, en parlant des hommes et des femmes près de la
 Mecque et de Tayf: »Sur le tablier (de cuir), les hommes,
 »aussi bien que les femmes, portent des ceintures de cuir qui
 »consistent en des courroies, longues et minces, liées une dou-
 »zaine de fois, ou plus, autour du corps. Les femmes portent
 »des courroies semblables, liées sur la peau nue de l'estomac,
 »sous le tablier; et ceci est une coutume générale dans tout
 »le Désert. Les Bédouins affirment que Mahomet portait la
 »même espèce de ceinture."

بَرْنَسٌ، بَرْنَسٌ، بَرْنَسٌ

Les deux dernières formes du mot manquent dans le Dic-
 tionnaire.

Il me paraît assez difficile à décider ce que ce mot signifiait
 anciennement. Suivant le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 739)
 c'est: قَلَنْسُوَةٌ طَوِيلَةٌ أَوْ كُلُّ ثَوْبٍ رَأَسَهُ مِنْهُ دُرَاعَةٌ كَانَ أَوْ جَبَّةً
 أَوْ مِطْرًا. Un scholiaste anonyme de Motenabbi (dans les *Orien-
 talia*, tom. I, pag. 289) dit que le petit برنس est un بَخْنَقٌ.
 Il ne me semble donc pas tout à fait improbable que le mot

(2) Burckhardt écrit constamment *Aenezes*; c'est le *gentilium* arabe عَنَزِيٌّ,
 dérivé de عَنَزَةٌ. Voyez le *Lobb al Lobab*, pag. 183.

برنس désignait anciennement *une sorte de petite calotte qu'on portait sur la tête*; car le mot قلنسوة, employé par l'auteur du *Kamous* signifie réellement, comme on le verra plus bas, *une calotte ou un bonnet*; ainsi, en disant قلنسوة طويلة, ce lexicographe semble vouloir indiquer: *un bonnet dont un bout dépend sur l'épaule*. Le mot بخنق, employé par le scholiaste de Motenabbi, désigne également *une calotte* (voyez plus haut pag. 55, 56). Bokhari (*Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 167 v°) nous offre un chapitre, intitulé: باب البرانس, et je pense que le mot برنس y est employé aussi dans le sens de *calotte*. Voici ses paroles: وقال لي مسدد حدثنا مُعْتَمِرُ سَعْتُ أَبِي قَالَ رَأَيْتُ عَلَى أَنْسِ بَرْنَسًا أَصْفَرَ مِنْ خَزِّ حَدَثْنَا اسْمَعِيلُ قَالَ حَدَّثَنِي — — — أَنَّ رَجُلًا قَالَ يَرْسُولُ اللَّهُ مَا يَلْبَسُ الْمُكْرَمُ مِنَ الثِّيَابِ قَالَ رَسُولُ اللَّهِ صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ لَا تَلْبَسُوا الْقَمِيصَ وَلَا الْعِمَامَةَ وَلَا السَّرَاوِيْلَاتِ وَلَا الْبِرَانِسَ وَلَا الْخُفَّافَ إِلَّا أَحَدًا لَا يَجِدُ النِّعْلَيْنِ الْخِ

Mosaddid m'a dit: Motamir nous a raconté: «J'ai entendu dire à mon père les paroles suivantes: j'ai vu
 »Anis, portant un *bornos* jaune en filoselle. — Ismail nous a
 »raconté — — — qu'un homme disait: ô Envoyé de Dieu!
 »Quels habits le pèlerin portera-t-il? l'Envoyé de Dieu ré-
 »pondit: Vous ne porterez point de chemises, ni de tur-
 »bans, ni de caleçons, ni de *bornos*, ni de *khoffs*, excepté
 »quand... etc. (1)»

Ce mot, ayant désigné anciennement *une calotte*, désigne invariablement, en des temps plus modernes, *un grand manteau à capuchon*. Je suppose qu'anciennement le mot برنس ne s'ap-

(1) On retrouve cette dernière tradition, avec des variantes peu importantes, dans le باب السراويل (fol. 167 v°), et dans le باب العمامة (fol. 167 v° et 168 r°).

pliquait qu'au *capuchon* qui ressemblait à l'ancien برنس ou *calotte*, et que, par extension, le manteau entier a reçu depuis ce nom.

Commençons par le Magreb. On lit dans l'ouvrage de Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 8, col. 2), qui parle des Algériens arabes: »Sur tous leurs habits, ils portent, comme »manteau, un *albornoz* blanc ⁽²⁾, mais ceux d'un rang plus élevé »le portent de couleur, savoir noir ou bleu, et, quand il fait »froid, de drap, des mêmes couleurs." Ailleurs (fol. 19, col. 2) cet auteur nous apprend que de Tlemcen on apporte à Alger: »beaucoup de *bornos* très-bien tissus, blancs, noirs et bleus." On trouve dans l'ouvrage de Marmol (*Description de Affrica*, tom. II, fol. 83, col. 2), à l'article de la ville de *Mequinez*: »Les femmes filent de la laine très-fine, et tissent de riches »*albornoz* de soie et coton, et d'autres de coton et laine, aux- »quels on donne le nom de *bornoz de Mequinez* (que llaman »*Mequinecis*). Ils sont très-estimés en Afrique, car en outre »qu'ils sont fins, ils sont très-bien tissus et très-durables." D'Arvieux (*Mémoires*, tom. V, pag. 281) dit dans le chapitre, intitulé: »des habillements des hommes et des femmes d'Alger" ce qui suit: »Les Maures, les Mauresques et autres qui demeu- »rent dans les Villes — — ont — — un *bournous* blanc sur »les épaules qui leur tient lieu de manteau," et il ajoute (pag. 282) que les Turcs à Alger »ont sur les épaules un *bournous*

(2) »Y sobre todo por capa, un albornoz blanco." Il faut se garder d'appliquer tous les passages où les auteurs espagnols parlent d'un *albornoz* au برنس arabe; ce mot désigne chez eux un manteau, en général, mais des passages d'autres voyageurs qu'on va lire plus bas, me justifieront, je pense, d'avoir appliqué ce passage de Diego de Haedo au برنس.

»avec un capuchon au bout duquel est un gros gland de soye;”
 et plus bas (pag. 283, 284): »Leur manteau de cérémonie quand
 »ils vont dans la ville en visite ou au Divan, est un *bournous*
 »de drap noir pour l’hyver, ou de crépon de soye, ou de laine
 »de la même couleur pour l’été. Ces *bournous* tels que je les
 »ai décrits ci devant, sont bordez d’une frange de soye tout au
 »tour. Ils sont étroits par le haut et sont larges par le bas, avec
 »de grands capuchons comme ceux des Capucins, dont la pointe
 »est chargée d’une grosse houppé de soye. Ils se couvrent la
 »tête avec le capuchon quand il pleut. Tous les *bournous* sont
 »pour l’ordinaire noirs par modestie, et par une bienséance que
 »les hommes affectent. Cette couleur n’est que pour les Juifs
 »dans le Royaume de Maroc et de Fez, où ils les portent blancs
 »ou rouges. On en donne de rouges aux enfans à Alger, et les
 »personnes de consideration s’en servent aussi à la campagne.
 »Les gens de Lettres et les Muftis les portent blancs. On fait de
 »ces *bournous* à Temessem, qui sont tissus d’une manière qu’un
 »côté est ondé comme du camelot et l’autre ressemble à ces
 »fourrures d’agneaux frisez qui viennent de la mer Noire. Ils
 »mettent le poil en-dedans pendant l’hyver, et en dehors en
 »été, ou quand il pleut, parce que la pluye coule dessus sans
 »pénétrer, et quand il a plu long-tems dessus, ils ne font que
 »le secoïer et il se trouve aussi sec que s’il n’avait pas plu des-
 »sus.” Windus (*A Journey to Mequinez*, pag. 28) écrit *Albor-*
nooce, et il donne des détails sur ce vêtement. On lit dans le
 voyage de Shaw (*Reizen door Barbarijen en het Oosten*, tom. I,
 pag. 320): »Le *Burnoose*, qui ressemble à nos manteaux, est
 »porté souvent sur le Hyke [حَيْك], pour se garantir du froid.
 »C’est aussi une branche considérable de leurs fabrications d’étrof-

»fes de laine. — — — On le tisse d'une seule pièce; — — il
 »est étroit autour du cou, et il est garni d'un capuchon, ou d'une
 »chausse d'Hippocras, pour en couvrir la tête; en dessous il est
 »ample, comme un manteau de cavalier. Il y en a aussi qui sont
 »bordés au dessous de franges." Vers le milieu du siècle précé-
 dent le *bornos*, porté dans le royaume de Fez et de Maroc, s'ap-
 pelait, non pas برنس, mais زُلْكَم (voyez ce mot); il n'y avait
 que les Juifs qui portaient un *bornos*, ou بَرْنُوس, comme
 écrit Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 146); ce voyageur
 estimable en parle de cette manière: »Tous les Juifs portent
 »le *Bernús* noir; mais il ne leur est pas permis de le porter de
 »la même manière que les Mores portent le *Zolhám*; au con-
 »traire, ce qui chez les Mores est par devant, se met chez eux
 »sur l'une des épaules, et ce qui chez les Mores est par der-
 »rière, se met chez eux sur l'autre épaule. Voyez Pl. XXII,
 »Fig. 1." Le prétendu Ali Bey (*Travels*, tom. I, pag. 4) dé-
 crit ainsi le برنس, tel qu'on le porte à Tanger: »e'est une
 »sorte de sac grand et grossier avec un capuchon." Dans cette
 ville on le porte blanc et sur le حيك (Idem, *ibid.*, pag. 16).
 Ce voyageur donne sur le برنس des Juifs les mêmes détails
 que ceux qu'on trouve dans l'ouvrage déjà cité de Höst (Ali
 Bey, *ibid.*, pag. 33). Au rapport du capitaine Lyon (*Travels
 in Northern Africa*, pag. 6) les habitants de Tripoli en Afri-
 que portent le *Bornouse* en laine blanche et fine, et, dans les
 occasions solennelles, en drap avec des galons d'or.

Je pense que le passage suivant de la relation du voyage
 du Sieur van Ghistele, plus ancien que tous ces voyageurs, doit
 s'appliquer au برنس (*T voyage van Mher Joos van Ghistele*,
 pag. 31): les Magrebins, dit-il, »portent aussi une sorte de cha-

»peron, toujours de la même couleur, à peu près de la façon
 »de celui que portent les Chartreux, mais il est beaucoup plus
 »grand, de sorte que cela semble une chasuble" (3). Le برنس
 dont il est question ici, était donc blanc.

Dans les passages qu'on vient de lire, il n'est pas dit que
 le برنس fût aussi de couleur verte. Il paraît cependant qu'en
 Algérie il a quelquefois, de nos jours, cette couleur, car je lis
 dans la Gazette de Leyde (*Leydsche Courant, Vrijdag 12 Augustus*,
 1842): «On mande de Marseille, qu'il vient d'arriver dans
 »cette ville un habitant respectable de l'Algérie, savoir El-Mezary-
 »Bey. — — — El-Mezary lui-même se montrait ordinairement,
 »revêtu d'un superbe *burnus* vert," etc.

L'auteur de l'histoire des Almoravides et des Almohades, in-
 titulée *Al-holal al-mauschiyah* (man. 24, fol. 9 v^o) compte parmi
 les présents, donnés par le prince Yousof-ibn-Taschifin à
 son oncle Abou-Bekr-ibn-Omar: مائة برنوس منها مُنَيَّرَةٌ وكُكَلٌ
 وحمير (4) «cent *bornous* parmi lesquels il se trouvait des bleus (5),
 »des noirs (6) et des rouges."»

(3) »Ende draghende oock vele een maniere van eenen cappruyne altijd van eender-
 »hande verwe eñ colleure, ghenoegh van fatsoene ghelijc de Chartreusen doē, maer
 »is veel meerder, soo dat schijnt eene casuyle wesende."»

(4) Ce passage se lit ainsi dans le manuscrit de Leyde et dans celui de la Biblio-
 thèque royale de Paris (man. n^o 825) que M. de Gayangos a eu la bonté de collation-
 ner pour moi en cet endroit, mais au lieu du dernier mot le man. de la Bibl. royale
 porte وحمر. Dans le man. de M. Gayangos (fol. 14 r^o) on trouve: ومائتان من

البرنوس منها بيض صغيرة وككل وحمر*

(5) Littéralement: *teints en bleu avec de l'indigo*. Les mots نُور (comparez le
 passage du *commentaire* de Zauzeni sur la *Moallahah* de Lebid (pag. 291), déjà
 cité par M. Freytag dans son Dictionnaire), نَيْلَةٌ, ذَيْبِر, نَيْلَج, désignent
 l'*indigo*, et tous ces mots ne sont que des altérations du terme persan نَيْلَة qui

En Espagne le برنس était en usage, et c'est de ce mot arabe que les Espagnols ont fait leur *albornoz* qui est décrit par Cobarruvias (*Tesoro*, Madrid, 1611) de cette manière: «c'est un manteau fermé, garni d'un capuchon, et qu'on porte en voyage; il est fait d'une certaine étoffe imperméable, et les Mores font souvent usage de ce genre de manteau ou de couverture. Urrea dit que c'est un manteau africain contre la pluie, nommé *burnusun*, nom barbare (étranger ou berber) que lui donnent les *Zenetas*." On lit dans l'*Histoire d'Espagne* par Al-Makkari (man. de Gotha, fol. 86 r°) que le vêtement d'honneur, donné par Al-Hakim II à Ordoño IV, se composait d'une *dorrúah*, brochée d'or, et d'un *bornos*, éga-

indique la même matière colorante. Ces mots arabes ont passé à leur tour en espagnol sous les formes *añil* et *añir*, en français sous la forme *anil*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit le mot espagnol *añir* (*color*) par نِير. Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 12, col. 3) parle de «l'*anil* avec lequel on teint la laine," et ailleurs (tom. II, fol. 16, col. 1) il atteste que de la province de Sous on tire l'*anil* fin avec lequel on teint le drap." Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 384) rapporte que dans la province de Tafilet se cueille et fait l'*añir* avec lequel l'on faict le fin azur." Charant (*Letter in answer to divers curious questions*, pag. 42) parle également de «l'indigo qu'ils nomment *Anil*." M. Jackson (*Account of Timbuctoo* etc., p. 74) écrit *Enneel* et il explique ce mot par *indigo plant*. Du mot نِير s'est formé le participe passif مُنَيَّر qui se trouve dans notre texte, et qui signifie *teint avec de l'indigo*. Alcala (*libro laudato*) traduit le mot espagnol *añirado* (*con esta color*) par مُنَيَّر et encore par أَزْرَق (*bleu*).

Je ferai encore observer à cette occasion que le mot مُنَيَّر désigne aussi une sorte d'étoffe qui était fabriquée surtout à Rei en Perse. C'est ce qu'atteste formellement Nowairi (*Encyclopédie*, man. 273, pag. 96).

(6) Littéralement: *teints en noir avec du kohl*. Le *kohl* est la suie qu'on obtient en brûlant une sorte de résine aromatique, appelée *liban* (لبان). Voyez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 49.

lement broché d'or; cet habit avait (au capuchon) un gland (7) d'or massif, orné de pierreries et de rubis (وكانت دراعة منسوجة بالذهب وبرنسا مثلها له لوزة مفرغة من خالص انتبهر مرصعة بالجواهر والياقوت) *

En Egypte le برنس était porté par les Mamlouks, car je lis dans la Relation du prince Radzivil (*Itinerarium*, pag. 30): »Sur leur vêtement de dessus qu'ils nomment *Albornos*, ils pendent par derrière la peau d'un animal." De nos jours le برنس n'est pas porté par les Egyptiens, car ni M. le comte de Chabrol, ni M. Lane n'en parlent. (Comparez M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. III, pag. 157.)

Il semble que depuis plusieurs siècles le برنس n'est plus en usage en d'autres pays de l'Orient.

Quand à la forme du mot, on a vu plus haut que Höst écrit *bar-nous* بَرْنُوس; à Malte on prononce encore *barnous* بَرْنُوس (voyez Vasalli, *Lexicon Melitense*, col. 24); M. Lane (*loco laudato*) dit qu'on prononce tant بَرْنُوس que بُرْنُس; et l'on vient de voir que le mot se trouve écrit برنوس dans les trois manuscrits du *Al-holal al-mauschiyah*. Dans un autre passage du même ouvrage, on lit également برنوس, tant dans le manuscrit de Leyde (fol. 8 v°) que dans celui de M. de Gayangos (fol. 13 r°).

(7) Le mot لوزة signifie *unc amande*, et aussi tout ce qui est fait en forme d'amande, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *capullo de la seda* par لوزة. Je ne doute donc nullement qu'il ne soit question ici du flocon qui est suspendu au capuchon du *bornos*, et que l'on peut très-bien nommer *amande*, comme on l'appelle *gland* en français. Quant au mot مفرغ, je le prononce مُفَرَّغ; comparez dans le Dictionnaire حلقة مُفَرَّغَةٌ *solidus, non cavus annulus*.

بَطَانَات, au pluriel بَطَانٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il était en usage en Espagne, pour désigner: *une chaussure rustique de peau de boeuf non tannée*; car Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *abarca de palo* par بَطَانٌ, au pluriel بَطَانَات, et *abarcado calçado* par مُلَائِسُ البَطَانَات. Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611) dit au mot *abarca*: «c'est un genre de chaussure rustique dont les montagnards font usage. Ces chaussures sont de deux sortes: les unes sont faites de bois, et parce qu'elles ont la forme de bateaux plats, on les nomme *avarca* (que *por tener forma de varcas, se dixeron avarcas*); les autres sont faites de cuir de boeuf non tannée; on les attache aux pieds avec des cordes, et au dessous du cuir il y a des pièces de drap. Avec ces chaussures on marche sur la neige, sans danger." Il est très-remarquable que le mot arabe بَطَانٌ, au pluriel بَطَانَات, désigne de même: *un petit bateau*; il me paraît donc assez probable que le nom arabe بَطَانٌ ait été donné à cette sorte de chaussure, parce qu'elle ressemblait, comme l'*avarca* (*abarca*) espagnol, à un bateau plat.

بغلوطاق ou بغلطاق

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Deux savants du premier ordre, M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, partie 2, pag. 75, 76), et M. Fleischer (*De glossis Habichtianis*, pag. 32), ont déjà rassemblé

des détails sur ce mot. Nous n'avons donc à faire ici que d'offrir le résultat de leurs recherches.

Le mot بغلطاق ou بغلوطاق, qui fait au pluriel بغالطيق ou بغالطيق, designe: une tunique sans manches ou à manches très-courtes, qu'on portait sous la فرجية. Elle était faite de coton de Baalbek blanc (1), ou de petit gris, [dans l'*Histoire*

(1) J'espère qu'on ne sera pas fâché de trouver ici quelques détails sur le coton blanc de Baalbek. On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Égypte*, man. 367, pag. 104):

وفيها استاذن السلطان القاضي بدر الدين محمود الكلشاني كاتب السر الشريف في أن العسكر يلبس الصوف الملون فاذن لهم في ذلك وكانوا لا يلبسون إلا الصوف الابيض فقط وكان ارباب الدولة المتعممين (sic) يلبسون في الصيف البعلبكي الابيض وفي الشتاء الصوف الابيض فاول من لبس الصوف الاخضر القاضي شرف الدين الدماميني ناظر الجيش الذي تولى بعد «القصيري فتبعه بقية المباشرين» En l'année 798, le sultan se rendit à «la prière qui lui fut adressée par le kadhi Bedr-ed-din-Mahmond-al-كلشاني (a), le «secrétaire de la chancellerie secrète du sultan, savoir que l'armée se revêtirait de laine «de couleur. En conséquence, ceci fut permis aux soldats. Anparavant ils ne portaient «que la laine blanche, et rien d'autre; et les grands de l'état, nommément les gens «de loi, portaient en été le *baalbeki* blanc" (c'est-à-dire des étoffes de coton de Baalbek blanches) «et en hiver la laine blanche. Le premier qui portât la laine grise (b) «fut le kadhi Scharaf-ed-din-al-damamini, l'inspecteur de l'armée, qui remplit cette «charge après Al-Kosairi, et le reste des intendants suivit son exemple."

(a) Ce nom relatif ne se trouve pas dans le *Lobb-al-lobab*. — (b) Voyez au mot بردة, pag. 61, note (4).

Ailleurs (pag. 103): «عشرين حمال اثواب بعلبكي» vingt charges d'habits «de l'étoffe qu'on appelle *baalbeki*." (J'observe en passant qu'il faut ajouter en ce sens le pluriel جمال au Dictionnaire). Voyez encore dans le même autenr pag. 35, 123. Il paraît que les étoffes de coton de Baalbek, servaient à en envelopper les morts, car on lit dans Ibn-Iyas (*ibid.*, pag. 352) à l'occasion de la fameuse peste qui ravagea l'Égypte en 833: وتزايد الموت حتى صاروا لا يجدون النعوش ويحملون

d'*Egypte* de Nowairi (man. 2 o, fol. 116 v^o) je trouve que cet habit était aussi fait de satin *madinî* (2); on y lit بعلطات,

الاموات على الابواب وما اشبه ذلك وصار الثياب البعلبكي
 «Les hommes moururent toujours
 »en plus grande quantité, jusqu'à ce qu'on en vint à ne plus trouver de brancards (c),
 »et à porter les morts sur des portes et des objets semblables; on ne pouvait pas non
 »plus se procurer des étoffes *baalbeki*, ni des peaux de mouton passées en mégie (d),
 »et la valeur en monta à un prix très-élevé.»

(c) Ajoutez le pluriel نَعُوش⁵ qui se trouve dans D. Germ. de Silesia (pag. 243) au Dictionnaire. — (d) Je traduis ainsi le mot بطينة, en suivant Pedro de Alcalá (*Vocabulario*) qui le traduit par *baldres*. Il me semble qu'on enveloppait les cadavres dans ces بطائن, et quoique cette coutume ne paraisse plus se pratiquer en Egypte, on voit cependant par le témoignage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. II, p. 321) et d'autres auteurs, qu'on enveloppe le corps du défunt dans plusieurs pièces d'étoffe. Si je ne me suis pas trompé, en traduisant le passage d'Ibn-Iyas, il faut admettre qu'anciennement on enveloppait d'abord les cadavres dans une pièce d'étoffe de coton blanc, et ensuite dans une peau de mouton passée en mégie.

On trouve dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 30 r^o):
 «ويصنع ببعلبك الثياب المنسوبة اليها من الاحرام وغيرها
 »fabrique à Baalbek les habits qui empruntent leur nom de cette ville, comme
 »l'*ihram*, etc.» On peut consulter aussi Marmol (*Description de Affrica*, tom. III,
 fol. 111, col. 1 et 2). De nos jours encore Baalbek est célèbre pour ses fabriques
 de coton blanc. On lit dans un ouvrage de Burekhardt (*Travels in Syria*, pag. 15):
 «Les habitants (de Baalbek) fabriquent des étoffes de coton blanc, semblables à celles
 »de *Zahle*.»

Il semble que par ببعلبكي, on entend aussi des étoffes de soie, du moins on lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Habicht, tom. III, pag. 139): قلع الخليفة
 «Le Khalife ôta deux
 »habits de soie, l'un d'étoffe d'Alexaudrie, l'autre d'étoffe de Baalbek.»

(2) Voyez sur l'adjectif معدني une note de M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. II, part. 1, pag. 33. Il dérive, suivant cet illustre savant, de la ville de *Madin معدن*, située dans l'Arménie, près du principal bras du Tigre. Cette ville était célèbre par les belles étoffes de satin qu'on y fabriquait.

mais c'est une faute]; quelquefois elle était ornée de perles, et même formée tout entière de pierreries. Enfin c'est le même vêtement que celui qu'on appelait *تبا سلارى*, mis en vogue sous le règne d'Al-Melik-al-nasir-Mohammed, par l'émir Selar (*سلاى*).

Ce mot d'origine persane (*بغلطاق*) ne semble avoir été en usage qu'en Egypte.

بَقِيْرَة ٥ , بَقِيْمِر ٥

On lit dans Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 262 v°): البقيمر: البقيرة الإثب وهو قديم لا كمى له تلبسه النساء. Firouzabadi (*Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 466) dit dans le même sens: برد يشق فيلبس بلا كمين كالبقيرة. Comparez au mot *إثب*.

بقيار

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 69 r° et v°), à l'occasion de la mort du Kadhi-al-Kodhat, Schemsed-din-Ahmed-ibn-al-Khalil, arrivée en l'année 637: *واما سبب ولايته القضاء بدمشق فانه كان قد بلغ الملك المعظم عن القاضي جمال الدين المصرى قاضى قضاة دمشق انه يتعاطى الشراب فاراد تحقيق ذلك عيادًا فاستدعاه وهو فى مجلس الشراب فحضر اليه فلما راه قام اليه (1) وناوله هنيئًا مملوءًا خمرا فوثق القاضي جمال الدين المصرى ورجع فغاب هنيئة ثم عاد*

(1) Les mots *قام اليه فاستدعاه* jusqu'à *قام اليه*, ne se trouvent que dans le man. B, mais il n'y a aucun doute, je pense, qu'ils ne soient omis mal à propos par le copiste du man. A.

وقد خلع ثياب القضا الطرحة والبقيار والفوقانية ولمس ثياب
وتعمّم بتخفيفه وحمل مندبلا ودخل على الملك المعظم في زى
الندماء وقبّل الارض وتناول الهناب من يده وشرب ما فيه ونام
المعظم (2) فاحسن منادمته فاعجبه واعتذر من فراره انه ما
كان يمكنه تعاطي ذلك وهو في زى القضاة فاغتبط الملك المعظم
به ولما انقضى مجلس الشراب ورجع المعظم حسّسه (3) علم انه
لا يجوز له ان يقرّه على ولاية القضاة وقد شاهد من امره ما
Voici « شاهد ففروض القضا للقاضي شمس الدين وخلع عليه
»comment ce personnage obtint la charge de Kadhi-al-Kodhat
»à Damas. Al-Melik-al-moattham, ayant entendu dire, au sujet
»du Kadhi Djamal-ed-din-al-misri, le Kadhi-al-Kodhat à Da-
»mas, qu'il s'adonnait (4) au vin, il voulut s'en convaincre de
»ses propres yeux. En conséquence, le sultan l'invita de se
»rendre à la salle, ou il buvait ordinairement du vin. Le Kadhi
»se rendit aussitôt chez lui. Al-moattham lui présenta une

(2) Les mots *الارض* وقبل *المعظم* jusqu'à *المعظم* manquent dans le man. B.

(3) On lit dans le man. B: *الى حسسه*.

(4) Le verbe *عطى*, à la sixième forme, signifie, *s'adonner à quelque chose*, et aussi *faire son métier de quelque chose*. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 66): *وكان في السوق رجل حشّشاش نقيب* «Il se trouva au marché un homme qui faisait ordinairement usage du *haschisch*; il était le chef des courtiers, et il s'adonnait à l'opium et au *bensch*." Et dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, mau. 273, pag. 359): *الخلعيّ في زمننا هو الذي يتعاطى بيع* «Celui qu'on nomme de nos jours *khili*, est celui qui fait son métier de vendre de vieux habits, savoir ceux qui ont déjà été portés." (Dans ce dernier passage la grammaire exige *الخليعة*; cependant, je n'ai pas osé changer le texte du manuscrit, car le man. B (man. 276, pag. 571) et celui de M. de Gayangos, que j'ai consulté en cet endroit, offrent également *الخليع*; on lit dans le man. B *ثياب الخليع*).

»coupe ⁽⁵⁾, remplie de vin. Alors le Kadhi Djamal-al-din-al-
 »misri s'en alla et retourna à sa demeure ⁽⁶⁾. Après s'être ab-
 »senté pendant quelque temps, il retourna vers Al-moattham,
 »mais il avait ôté les habits qui convenaient à la dignité de
 »Kadhi, savoir la *tarhuh*, le *bekyâr* et la *faukânîyah*, et il
 »s'était revêtu d'un *kabâ*; il avait mis un turban léger ⁽⁷⁾, et
 »il portait un *mendîl* ⁽⁸⁾; il entra donc chez Al-Melik-al-
 »moattham, dans le costume des compagnons de débauche,
 »baisa la terre ⁽⁹⁾, et prit, de la main d'Al-moattham, la coupe
 »qu'il vida aussitôt. Ensuite il tint compagnie à Al-moattham,
 »en buvant du vin d'une manière si joviale que le prince en
 »était ravi. Il s'excusa aussi de s'être absenté, en alléguant
 »qu'il ne pouvait se livrer à ces sortes d'amusements, dans le
 »costume de Kadhi. Al-Melik-al-moattham prit un plaisir ex-
 »trême à l'entendre. Cependant le festin étant fini, et Al-
 »moattham s'étant désenivré, le prince se persuada, qu'il ne lui
 »était pas permis de laisser à ce personnage la charge de Kadhi-
 »al-Kodhat, après les actions dont il avait été témoin; il donna
 »donc cette charge au Kadhi Schems-al-din, et il le revêtit
 »d'un vêtement d'honneur."

⁽⁵⁾ Voyez sur le mot **هناب** M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 111, 112.

⁽⁶⁾ Cette signification de **رجع** dans laquelle il y a ellipse de **الى داره**, ne devrait pas manquer dans le Dictionnaire.

⁽⁷⁾ Voyez plus bas au mot **تخفيفة**.

⁽⁸⁾ Voyez plus bas au mot **منديل**.

⁽⁹⁾ Cette phrase ne doit pas être prise au sens littéral. La cérémonie, appelée **تقبيل الارض**, consiste à toucher avec la main droite la terre, et ensuite les lèvres et le front, ou le turban. On ne se repentira pas de relire, à cette occasion, une note très-judicieuse de M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 483).

On voit par cette anecdote curieuse que le بقیار était exclusivement un vêtement de Kadhi; il s'agit maintenant de savoir, quel était ce vêtement. En persan le mot بَقْيَار ou بَقْيَاز signifie selon nos dictionnaires: *Tapeti non villosi genus, (nigrum, ex pilis camelinis)*. Ceci me porte à penser que le بَقْيَار dans notre passage, désignait: *une espèce d'habit, fait de poil de chameau*, qu'on portait sous la فوْتَانِيَّة. En effet, selon Zamakhschari (*Lexicon Arab. Pers.*, part. I, pag. 62) le mot بَقْيَار désigne le même habit que celui qui est indiqué par le mot *barracân* (بِرْكَان); voyez ce mot.

بلاغِي، au pluriel بَلَّغَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

A en croire Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arabicae*, pag. 82), il désigne au Magreb *un soulier*.

بُلَّوْطٌ، au pluriel بَلَّالِيْطٌ; بُلَّوْطَةٌ، au pluriel بَلَّالِيْطٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *saya de muger* (*jupe de femme*) par بُلَّوْطَةٌ، au pluriel بَلَّالِيْطٌ، et également par مَلَّوْطَةٌ. Je suppose que بلوطَة n'est qu'une altération de ملوطة (voyez ce mot); car en arabe on substitue assez souvent le م ou ب; on dit par exemple منفسج (*violette*) au lieu de بنفسج (Alcala au mot *violeta*; la même forme se rencontre dans les *Mille et une Nuits*) etc. Alcala traduit encore *sayo de varon* (*casaque d'homme*) par بُلَّوْطٌ، au pluriel بَلَّالِيْطٌ.

بنود, au pluriel بَدَد

Ce terme désigne une ceinture. Voyez le *Mesalik al absar* (dans les *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 295) où on lit: *يشدون المناطق والبنود*. Il faut ajouter ce sens du mot بند au Dictionnaire.

بَنِيش ou بَنِيش

Ce mot manque dans tous les Dictionnaires, tant arabes, que turcs et persans. Bien sûrement cependant, ce n'est pas un mot d'origine arabe, et, comme je ne l'ai jamais rencontré dans les auteurs arabes, je pense que le vêtement qu'il désigne, n'a été porté que dans des temps assez modernes.

On lit dans l'ouvrage de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327): «Sur cet habit» (probablement le *خفتان*) «on en porte un autre à manches étroites, ressemblant à une robe grecque (1) et portant le nom de *benisj*; c'est le «vêtement ordinaire.» Ce voyageur ajoute qu'en Syrie on porte le *benisj* en soie, mais que ceci n'a jamais lieu en Egypte. Niebuhr (*Reize naar Arabië*, tom. I, pag. 152) écrit: *benisch*, et l'on peut voir la façon dont on taille ce vêtement dans la description de l'Arabie de ce voyageur (*Beschrijving van Arabië*, Pl. XVI, n° 15). M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108) décrit ainsi le vêtement dont nous parlons: «بَنِيش Robe fort ample; les manches «en sont très-larges, dépassent de beaucoup la longueur du

(1) «Gelijk een Grieksche tabbaard.»

»bras et de la main, et sont fendues à l'extrémité." Plus bas (pag. 110) on lit: »benych, espèce de grande robe en drap." On lit encore dans la *Description de l'Égypte* (*Atlas*, tom. II, *Explication des Planches*, pag. 11) au sujet des négociants de la Mecque: »ils ajoutent à l'habit ordinaire de Musulman »une large et longue *béniche* en laine à larges bandes noires et blanches." En décrivant le costume d'un Druse, Light (*Travels in Egypt, Nubia, Holy Land, Mount Libanon and Cyprus*, pag. 220) fait mention d'un »manteau grossier en »laine appelé *beneesh*, à bandes noires et blanches." On lit dans le voyage de von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 142): Le janissaire »m'apporta des Benischs (*brachte mir Benische*), savoir des manteaux qui couvrent tout le »corps; j'en achetai un, parce que l'on m'avait dit que mon »*Dschübbeh* [جبة] était trop laid pour la société élégante de »Damas. Dans ce costume magnifique, en drap bleu foncé, »orné d'or, je me rendis" etc. Dans un ouvrage de Burckhardt (*Travels in Arabia*, tom. I, pag. 338): »un *benish* »couleur d'oeillet, doublé de satin." Dans le voyage de Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 343): »Le »plus lourd habit connu parmi les habitants de Mardin est »une *jubbe* [جبة] ou *benish* en ras d'Angore." (Voyez aussi tom. I, pag. 6). M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia*, etc.) parle du »*benēsh*, ou manteau en fin drap, ordinairement brodé," des Turcs de Bagdad; et M. Ruppell (*Reise in Abyssinien*, tom. I, pag. 240) du »*benisch* large en »drap rouge," du Naïb et du ci-devant Naïb d'Arkiko. Enfin voici ce que dit M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41): »Quelques personnes portent aussi un *بَيْبِش* ou *بَيْش*; c'est

»une robe de drap, à longues manches, semblables à celles
 »du قُفْطَان, mais plus larges; à vrai dire, c'est une robe de céré-
 »monie, et on devrait la porter par-dessus l'autre habit de drap
 »[c'est-à-dire la جَبَّة]; mais il y en a beaucoup qui le portent
 »au lieu de la جَبَّة." On peut voir encore la façon de ce vê-
 tement dans l'ouvrage de M. Lane (tom. I, pag. 40, la figure
 à gauche).

Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6) qui écrit *beneish*, cet habit est porté par les hommes à Tripoli d'Afrique. Ce voyageur ajoute que le *beneish* ressemble, pour la façon, au *caflan*, mais qu'il est brodé d'une autre manière. Dans les *Voyages au Nord de l'Afrique* (tom. I, pag. 27) de Denham et Clapperton il est fait mention »d'un »*benise* en soie bleu de ciel."

On voit que le *benisch* est en usage de nos jours, à Tripoli d'Afrique, et dans les villes de l'Égypte, de la Syrie, de l'Aldjezireh, de l'Irak Arabi et de l'Arabie.

بِنَائِقُ, au pluriel بِنَائِقَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 3 et 4) dit, en parlant des femmes à Alger: »Toutes (tant mores, »que turques et renégates) portent sur la tête, d'abord une »sorte de coiffe (*una como escofia*) dans laquelle elles renfer- »ment les cheveux, et qu'elles nomment en langue moresque »*lartia* (1), ou *el beniga*; elle est faite de toile, et brodée sur

(1) Je dois avouer que j'ignore quel mot arabe, ou peut-être turc, Diego de Haedo a ici en vue, en écrivant *lartia*. Peut-être le *l* est-il l'article arabe. Cependant je ne veux nul-

»le devant, de soie de couleur, verte, jaune, etc.» Un peu plus bas il écrit : *albanega*. Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *cofia de muger*, et *alvanega cofia* par *بِنَائَة*, au pluriel *بِنَائِق*.

On a vu que Diego de Haedo écrit le mot *بنائة* *albanega*, mais aussi *el beniga*. En effet, les auteurs espagnols rendent assez souvent le son *اـ* que les Arabes d'Occident prononcent *é*, par *i* ou *ī*. Haedo lui-même écrit le mot arabe *شاشية* (prononcez *schéschiyah*) *Xixia*, et dans le vocabulaire de Pedro de Alcalá le son arabe *اـ* se trouve presque toujours rendu par *ī*. Cependant il n'y a aucun doute qu'on ne doive écrire *بنائة* et non pas *بنيقة*, car le mot arabe *البنائة* a passé en espagnol sous la forme *albanéga* ou *alvanéga*, et en espagnol le *é* répond au son arabe *اـ*. Cobarruvias (*Tesoro*, Madrid, 1611) détermine ainsi le mot espagnol *albanega*: »*Albanega* et *alvanega*, en latin *reticulum*, est un réseau de forme ronde, que les femmes portent ordinairement sur la tête, et duquel elles enveloppent les cheveux; c'est un mot arabe, qui dérive du verbe *venega* [بنق] c'est-à-dire *rassembler, resserrer, (encogger, recogger)*." Peut-être faut-il admettre l'étymologie proposée par le lexicographe espagnol, car selon les Dictionnaires arabes la phrase *بَنَّقَ كَلَامَهُ* signifie *جمعه وسواه*. On pourrait penser cependant qu'un autre mot arabe, savoir *بِنَيْقَة*, qui désigne cette petite pièce de toile qu'on met à la manche d'une chemise à l'endroit de l'aisselle, *un gousset*, ait donné naissance à un verbe dénommatif *بَنَّقَ*. En effet, le verbe *بَنَّقَ* signifie entre autres: *mettre un gousset à une chemise*. La

lement faire penser que je doute de l'existence d'un tel mot, et du témoignage du digne écrivain espagnol; j'avoue tout simplement mon ignorance.

phrase *بنَّق كلامه* ne signifierait donc rien d'autre que: *il mit des gousseis à son discours, c'est-à-dire il rassembla les idées et les phrases, en leur donnant un ordre suivi.* Il se pourrait encore que *بناقة* ne fût qu'une altération de *بنائية*, et qu'anciennement cette espèce de coiffure ne consistât qu'en une petite pièce de toile qu'on posait sur la tête.

La famille espagnole *Vanega* emprunte son nom au mot arabe *بناقة*. On peut voir dans l'ouvrage de Cobarruvias, à quelle occasion ce nom fut donné à un chevalier de cette maison.

بوش^s

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

On lit dans l'ouvrage de Burckhardt sur les Bédouins (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27): «Les *abbas* de Bagdad sont les plus estimés; ceux qu'on fabrique à *Hamah* à manches courtes et larges, sont nommés *boush*." Le même voyageur dit dans un autre ouvrage (*Travels in Syria*, pag. 147), en parlant de Hamah: «Les *abbas*, ou manteaux de laine, qu'on fabrique ici, sont très-estimés."»

Je pense que ce mot dérive d'une ville en Egypte, appelée *بوش^s* (1) qui, comme on peut le voir dans le Dictionnaire de

(1) Plusieurs auteurs parlent de ce lieu; voyez par exemple Aboulfeda (*Takwim al boldan*, pag. 107). M. Lee (*The Travels of Ibn Batuta*, pag. 14) écrit *Baush*; c'est une faute, et voici ce que je lis dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 14 v^o): *مدينة بوش وضبطها بضم الباء الموحدة واخرها شين معجم وهذه المدينة اكثر بلاد مصر كتايا (؟كتانا. lis) ومنها يجلب الى ساء الديار المصرية والى اثريقية*. Il est vrai que le

M. Freytag, était célèbre pour les habits qu'on y fabriquait. Dans des temps plus récents, on a peut-être oublié la ville de Bousch et ses fabriques, mais on conservait encore le mot بوش⁵ pour désigner une certaine étoffe (de laine, je suppose). On aura alors appliqué improprement le mot بوش aux étoffes, fabriquées à Hamah, et ensuite aux *abas* qu'on y faisait.

تَبَّان

Ce mot, comme on l'a déjà remarqué, n'est qu'une altération du mot persan تَبَّان qui désigne un caleçon de cuir dont les lutteurs font usage (1), et aussi un caleçon de lin dont usent les matelots. En passant dans la langue arabe, ce mot a conservé cette dernière signification, et voici ce que dit Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 343 v^o) au sujet de ce mot: والتَّبَّان بالضم والتشديد سراويل صَغِير مقدار شَبْر يَسْتَمِر العورة المغلظة فقط يكون للملاحين وفي حديث عمار انه «Le *tobbân* est un petit caleçon qui couvre les parties honteuses, et rien d'autre. Il est porté par les matelots (2).» Pedro de Alcala (*Vocabulario Español*

voyageur ne parle pas des habits de laine qu'on fabrique dans cette ville, mais il dit un peu plus bas (*ibid.*), en parlant de la ville de البهنسة qui est proche de Bousch: «On fabrique dans cette ville des habits» (ou des étoffes) «de laine excellents.» Si l'on pouvait prouver qu'il y a eu aussi des fabriques d'étoffes de laine à Bousch, ma conjecture sur l'origine du mot بوش, émise dans le texte, se trouverait confirmée.

(1) Ce caleçon est l'unique habit des lutteurs en Orient, comme on peut le voir dans l'ouvrage de Nicolo de Nicolai, *Navigazioni et Viaggi*, fol. 174, 175.

(2) L'orientaliste entendra facilement la dernière phrase de Djeuhari, et il comprendra aussi, pourquoi je ne l'ai pas traduite.

Arabigo) traduit *bragas* par تَبَان. Comparez Cobarruvias, *Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611) au mot *bragas*.

تَتْرِيَات, au pluriel تَتْرِيَّة.

Ce mot qui, comme on voit, n'est proprement qu'un adjectif relatif de تَتْرِي tatar, manque dans le Dictionnaire. Il désigne un *kabâ*, fait à la façon tatare. Voyez la note de M. Quatremère dans les *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 213. Il résulte d'un passage de Makrizi, cité par cet illustre savant, que les تَتْرِيَات étaient composées de soie unie et garnies de bordures d'étoffes d'or.

تَخْتَانِيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On trouve dans un manuscrit autographe de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 23 r^o): خلع عليه اطلسا: «Il »lui donna comme *khilah* (des habits de) satin *madini* blanc, »et une *tahtânîyah* de satin avec des bords de brocart, en outre »des deux *feradjîyahs*." Je pense que la تختانية était une *feradjîyah* de dessous, et que celle de dessus se nommait فوقانية (voyez ce mot).

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 259 v^o) dit, dans son article sur Sumatra: واخرج من البقشة ثلاث: فوط احداهما من خالص الحرير والاخرى حرير وقطن والاخرى حرير وكتان واخرج ثلاثة اثواب يسمونها التختانيات من

جنس الفوط » il prit de la serviette ⁽¹⁾ trois pièces de l'étoffe
 » appelée *foutah*; l'une était de soie toute pure; la deuxième
 » de soie et coton, et la troisième de soie et lin; il prit aussi
 » trois habits qu'on nomme التختانيات (*les vêtements de des-*
sous), faits également de ces sortes d'étoffes qu'on nomme
 » *foutah*.”

تِكَّة، et, dans le dialecte de l'Égypte, دِكَّة

Les caleçons des Orientaux n'ont pas d'ouverture sur le de-
 vant comme les nôtres, et en conséquence ils ne sont pas garnis
 de boutons. Pour les attacher on se sert d'une تِكَّة. Le *Ka-*
mous (édit. de Calcutta, pag. 1351) explique ce mot par بباط
 السراويل, et au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*,
 tom. I, pag. 39), la دِكَّة ou تِكَّة est » un lien ou une bande,
 » brodée aux bouts de soie de couleur, bien qu'elle soit ca-
 » chée par les vêtements de dessus, et qui, en entourant le corps,
 » sert à attacher le caleçon.”

On lit dans l'ouvrage, intitulé *Madjma al anhor* (édit. de
 Constantinople, tom. II, pag. 259): وفي القنية تكرة التكة
 المعمولة من الابريسيم هو الصحيح — — لكن في الفتاوى
 الصغرى والذخيرة وشرح القدورى لا تكرة التكة من الحرير
 » On lit dans l'ouvrage inti-
 » tulé *al-kinyah*, que la *tikkeh* faite de soie est condamnée par
 » la loi, et ceci est la vérité; — — mais dans l'ouvrage qui a

(1) M. Quatremère a parlé en plusieurs endroits du mot بُقْبَجَة (voyez *Histoire
 des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 12, 13, 218 et suiv., 252; part. 2,
 pag. 204), et l'illustre savant a prouvé (pag. 218 et suiv.) que ce mot désigne une
 serviette.

»pour titre: *les petites décisions judiciaires*, dans le *Trésor* et
 »dans le *Commentaire* de Kodouri on trouve: la *tikkeh* de soie
 »n'est pas condamnée par la loi, selon l'imam (Abou-Hanifah);
 »enfin selon Abou-Jousof la loi ne permet pas de la porter."

On trouve dans Soyouti (*Hosn al mohadharah*, man. 113, fol. 334^{ro}, événements de l'année 282): زقت مطر الندى بنت خماروية بن أحمد بن طولون من مصر الى الخليفة المعتضد ونقل ابوها في جهازها ما لم يُرَ مثله كانت من جملتها الف و«تكة سجوهرة» Matar-al-nada (*la pluie de la générosité*), la fille de Khomârouyeh-ibn-Ahmed-ibn-Touloun fut envoyée, avec la pompe nuptiale, de l'Egypte au Khalife Al-motadhid; le père de la fiancée donna pour son trousseau, des richesses inouïes, et entre autres mille *tikkehs*, ornées de pierreries (1). Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 333, ou éd. Habicht, tom. IV, pag. 394): لا يصح لك ذلك لانه «Ceci ne vous est pas permis, car sur la *dikkeh* de mon *libās* (caleçon), une dure sentence est écrite." Ailleurs (éd. Habicht, tom. IV, pag. 397): فمد يده وملس على جسدها ثم مر بيده على بطنها (بطنها. lis.) ونزل الى سرتها ونزل فوجد اللباس مربوط (sic) فنزل بيده على سراويلها وركتها وجذبها فانتبهت «Tunc manum extendit, eaque corpus puellae palpavit (2), deinde ventrem, denique pu-

(2) Le manuscrit B (man. 376, pag. 436) porte au lieu de سجوهرة, بجوهرة. En effet le verbe جوهر manque dans les Dictionnaires; il existe cependant dans la langue, car on lit dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 189^{vo}): وعلى راسه كلات (ثلاثة ou كلاله) من الذهب سجوهرة et dans un manuscrit autographe de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 135^{ro}): حياصة ذهب سجوهرة.

(2) La construction du verbe ملس, à la deuxième forme, avec على, se trouve

»dendum; quum autem femoralia ligata inveniret, haec et *dikkam* trahere, et sic solvere, tentavit. Quum autem hac in re esset occupatus, puella expergefata est." Plus bas (édit. Macnaghten, tom. I, pag. 596): وقد رشقت اطراف قميصها من دخل دكة اللباس وهي كأنها كانت تعمل شغلا »Elle avait »retroussé ⁽³⁾ les pans de sa chemise dans la *dikkeh* du *libás* »(caleçon), comme si elle était occupée à quelque travail." (Pour comprendre ce passage, il faut se rappeler qu'en Orient on porte la chemise par-dessus le caleçon). Ailleurs (édit. Macnaghten, tom. I, pag. 874): فحطّ قمر الزمان يده في دكة لباسها فجدبها وحلّها لِمَا اشتهاها خاطرة »Tunc posuit »Kamar-al-Zeman manum suam in *dikkam* femoralium puellae, »eamque traxit et solvit, quia iuvenis animus vehementer puellam possidere cupiebat."

Un passage de Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 49) qui parle des habitants de Tripoli en Syrie, passage qui sans aucun doute se rapporte à la تكة, peut se lire dans la note ⁽⁴⁾. Plus bas (pag. 133) le même voyageur, en partant d'Alep pour Bagdad, adopte le costume des indigènes, qu'il décrit; il dit entre autres qu'il se fit faire: »un ample caleçon

par exemple dans la phrase *يُمَلِّس على راسه* (*Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 74), sur laquelle on peut voir M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 249).

⁽³⁾ C'est par conjecture que je traduis ainsi le verbe *رشق*.

⁽⁴⁾ »Solche Hosen ziehens mit einer binden nber den bloßen leib zusammen, das jnen »also jre Hemmeter darüber hinab hangen. Wann sie nun (mit urlaub zu melden) »harnen wöllen, hockends darzū nider, lassen die binden widerumb auff, werffend »darzū jre Klayder, wie die Weiber, umm sich, keren sich auch vom mittag, dahin »sie sich sonst, wann sie betten wöllen, wenden, unnd lassen dann also, wie gemeldt, »von sich gehu."

» de mousseline attaché, sous la chemise et sur le corps nu, avec
 » une bande (5).” Cotovic (*Itinerarium*, pag. 485), en parlant du
 costume des Orientaux en général, s'exprime en ces termes: » ils
 » n'attachent pas leurs caleçons à la veste avec des cordelettes,
 » comme nous attachons les nôtres à notre camisole” (l'auteur
 visitait l'Orient en 1598), » mais ils ne font que les attacher
 » nonchalamment, avec une bande de coton.”

Les meilleures *tikkahs* sont, au rapport de Nowairi (*Encyclo-
 pédie*, man. 273, pag. 96), celles qui viennent d'Arménie
 (تكد ارمنية). Makrizi (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*,
 tom. I. pag. 199) compte parmi les richesses que laissa en
 mourant un grand de l'Egypte: الف تكة حرير ارمنى » mille
 » *tikkahs* en soie d'Arménie.”

De nos jours le proverbe suivant est usité en Egypte: الغندرة
 المنكفية التكة والطافية » Les modes coûteuses (6), [adop-

(5) » Uber den blossen leib mit einem band oder borten zü gezogen unn beschlos-
 » sen werden.”

(6) Le mot غندرة et l'adjectif غندور qui en dérive, se prend en plusieurs ac-
 ceptions. Comme on chercherait inutilement ces mots dans le Dictionnaire, il ne me
 paraît pas superflu d'offrir ici au lecteur les remarques suivantes. En Espagne et au
 Magreb, le mot غندور signifiait vaillant. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español
 Arabigo*) traduit *baragan* (*valiente*) par غندور, et Diego de Torres (*Relation des
 Chérifs*, pag. 372) parle de cinquante mille Mores qui s'assemblèrent à Fez, et qu'on
 nomme, dit-il, » *Gandores*, c'est à dire vaillans, qui s'estiment comme deputez et def-
 » fenseurs de la Republique, c'est pourquoy on leur baille ce surnom de vaillants, ores
 » qu'ils ne le soient.” Mais en Espagne le mot غندور désignait aussi un rebelle ou
 un brigand, et le terme غندرة une bande de mutins ou de brigands (voyez
 Alcala aux mots *allegado en vando*, *allegamiento de tales*, *rosian*, *rosiana*, *rosia-
 neria arte desto*). Burckhardt remarque à l'occasion du proverbe cité dans le texte:
 » In the Egyptian dialect الغندرة means *high gaiety, fashion, liberality,*

»tées, mais] cachées, consistent en la *tikkah* et la *tākīyah* ;” et Burckhardt (*Arabic Proverbs*, n° 101) fait sur ce proverbe les remarques suivantes : »on l’applique,» dit-il, »à des hypo-
 »crites, ou à des personnes timides, qui déclament contre les mo-
 »des élégantes, mais qui s’y adonnent en secret. *El Tikke* est
 »une ceinture (*sash*) en soie ou en mousseline; souvent elle
 »est brodée; les hommes et les femmes s’en servent pour ser-
 »rer étroitement le caleçon autour des reins, mais elle est
 »cachée par les habits. — Tant la *Tikke* que la *Tākye* font
 »partie des premiers gages d’amour, envoyés par une dame à
 »son amant. La *Tikke* donne lieu à plusieurs plaisanteries,
 »quand la conversation est gaie.”

Il paraît que le mot تكة ou ذكة a toujours été en usage chez les Arabes, pour désigner la bande du caleçon, et jamais ce peuple ne semble avoir employé un autre mot, pour désigner cette partie de l’habillement.

تكلوات

Ce mot qui, sans doute, est un pluriel, manque dans le Dictionnaire, et nous ne sommes pas même certains de son orthographe.

M. Quatremère (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 213) a trouvé dans le *Mesalek al absar* et dans Makrizi, le mot تكلوات

»heartiness, jollity. The words غندور and غندورة are very common; being
 »applied also to low people who in their station and among their own acquaintances
 »affect to be smart and dashing.” A Malte le mot غندور signifie élégant. Voyez
 Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 319.

(sic), qui doit indiquer un genre de vêtement, porté dans l'Inde et en Egypte par les émirs. M. Quatremère pense que la véritable leçon est تكلوات, mais à défaut d'autres passages, et en ignorant l'origine de ce mot, il est impossible d'entrer dans des détails à ce sujet.

تاج

Dans le sens de *couronne*, ce mot n'appartient pas à notre sujet; mais chez les Persans le terme de تاج s'applique à une sorte spéciale de coiffure; on rencontre également ce mot, en ce sens, chez des écrivains arabes modernes.

Suivant Al-Dimischki, traduit par Rasmussen (*Annales Islamismi*, pag. 130), Richardson (au mot تاج) et M. Hammer-Purgstall (*Geschichte des Osman. Reiches*, tom. II), ce fut Haider, qui adopta le تاج (bonnet en drap rouge) pour lui-même ou pour ses partisans. Mais suivant Oléarius (*Voyages en Moscovie, Tartarie et Perse*, pag. 814), Kaempfer (*Amoenitates exoticæ*, pag. 70, 71) et Malcolm (*History of Persia*, tom. I, pag. 503), ce fut le fils de Haider, Schah-Ismail, qui adopta le تاج. Dans le voyage de Pietro della Valle (*Viaggi*, tom. I *della Persia*, pag. 160) il est fait mention d'un «béret (*berretton*) rouge qu'on nomme *Taj*, ou couronne, qui appartient «à l'ordre de la milice, mais qui n'est porté que rarement, et «seulement dans les occasions solennelles.» Oléarius (pag. 813) décrit ainsi les تاج: «ce sont» dit-il «des bonnets rouges, faits «à douze plis, et à-peu-près de la figure de ces bouteilles «dont on se sert en Languedoc et en Provence, qui ont le ven-

»tre large et plat et le col fort long et étroit,» et plus bas (pag. 814) il parle des »bonnets rouges à douze plis, en mémoire de leurs douze *Imans* ou saints.» Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage de Kaempfer (pag. 44): »Le *Taadsj* est aussi un bonnet »haut, d'une forme particulière, en usage à la cour de Perse; »on en couronne le roi lui-même, comme nous l'avons dit plus »haut, et les grands du royaume s'en parent dans les fêtes »les plus solennelles, en présence du roi. Il est fait en drap »broché d'or, et entouré de magnifiques rangées de pierreries; »c'est à cause de cela qu'on le nomme *Tadsji tomâr*,» [تاج تومار; ce sens de تومار ou طومور doit être ajouté aux dictionnaires persans] »c'est-à-dire *pileus circumligatus*, pour le distinguer de celui qui est plus simple, et qui est en usage chez »l'élite de la milice de la tribu turque (dont nous parlerons »ci-après) et chez les *Sopî* ou les *Jesauli*, c'est-à-dire, les »*Atrienses*, ou gardes du palais intérieur du roi; il est rouge »et sans ornement; en voici la forme: il est étroit sur le front, »mais en s'élevant, il s'élargit; en haut il est plat, mais composé de douze plis, selon le nombre des *Imans*; du milieu »du sommet s'élève une sorte de tige, (*ex cujus medio stylus erigitur*) étroite et roide, ayant une palme de longueur.»

Dans un autre passage de son bel ouvrage, Kaempfer (pag. 241) parle d'un usage particulier auquel sert le تاج. Voici les paroles du voyageur: »En attendant, j'eus deux fois l'occasion »de voir donner le *Tadsj*, ou la mitre aulique des *Sophis* »(*Mitram Sophorum aulicam*) que nos compatriotes appellent: le don de l'ordre de chevalerie persan ⁽¹⁾. Deux jeunes

(1) »Quem nostrates interpretantur *collocationem symboli Nobilitatis Persicae*, res »Persianischen Ritter-Ordens.»

»gens furent introduits dans la seconde salle: l'un ambition-
 »nait la préfecture du palais royal dans la ville de *Keskèr*, et
 »l'autre une préfecture semblable. Chacun de ces postes de-
 »mandait un administrateur qui appartint à l'ordre. Memadau-
 »let ⁽²⁾ ayant exposé leur désir, ils se tinrent tous deux immo-
 »biles, jusqu'à ce que le roi, les ayant contemplés et trouvés
 »de bonne mine, leur accordât leur demande. Ensuite *Sohbet*
 »*Jesaul basji* ⁽³⁾, le chef des gardes du palais, qui tenait le
 »second rang après le maréchal, sortit du palais, et échangea
 »son turban contre la mitre des Sophis. De retour, il ordonna
 »aux candidats de se coucher sur le bas-ventre, en étendant
 »les bras et les mains jusqu'aux cuisses; ensuite il attendit
 »longtemps, la mine grave, et tenant toujours élevé un bâton,
 »le signe de tête que devait faire le roi, car celui-ci était
 »engagé en conversation avec les grands du royaume. Ayant
 »enfin obtenu ce signe, il leur battit fortement le derrière de
 »trois coups, en marmottant certaine formule; et de cette ma-
 »nière, il les admit à l'ordre des Sophis. Dorénavant il leur
 »était permis de s'orner la tête du symbole de l'ordre, et d'as-
 »pirer, au nom de sa Majesté, à toutes sortes d'emplois, selon
 »leur mérite. Alors ils se levèrent sur les genoux, ornés tous
 »deux de la coiffure, et en signe de respect et de reconnais-
 »sance, ils baisèrent le bâton de celui qui leur avait administré
 »les coups; ils posèrent nommément trois fois la bouche et le
 »front sur le bâton. Ensuite le même personnage leur ceignit
 »un poignard, et ils s'éloignèrent, ayant obtenu leur désir.
 »Quelque temps s'étant écoulé, deux soldats des gardes furent

(2) Contraction de *اعتقاد الدولة*, premier vèzir. Voyez Kaempfer, pag. 60, 61.

(3) En persan *صحبت یساول باشی*. Voyez Kaempfer, pag. 85.

»appelés, par l'intercession du maréchal, pour remplacer deux
 »*sophis* ou gardes du palais du roi, qui étaient morts. La
 »cérémonie se pratiqua de la même manière, dans la salle
 »d'en bas. Quand elle fut finie, ces hommes reprirent leurs
 »armes qu'ils avaient déposées, dans l'espoir d'échanger bien-
 »tôt leur casque contre le bonnet noble.»

Il me semble que dans le passage suivant de l'*Histoire d'Égypte* par Ibn-Iyas il est fait allusion à une coutume semblable. On lit dans cet ouvrage (man. 367, p. 149, événements de l'année 803): نزل من القلعة هو وبقيّة النواب واخذوا في رقابهم مناديل وتوجهوا الى تمرلنك يطلبوا منه الامان فلما تمثّلوا بين يديه اخلع عليهم اقبيّة مخمل احمر والبسهم (4) «Lui-même et les autres *naïbs* descendirent
 »du château; ils placèrent des *mendîls* autour du cou (5), et se
 »rendirent chez Timourlenk (Tamerlan), pour lui demander
 »l'amnistie. Quand ils se trouvèrent en présence du prince, ce-
 »lui-ci leur donna, comme vêtements d'honneur, des *kabâs* en
 »soie pure rouge, et les revêtit de *Tâdjs*, ornés d'or.» Voyez
 »aussi Abou-'l-feda *Annales Muslemici*, tom. II, pag. 179).

A en croire un historien arménien, Tschamtschean (*apud* Pertermann, *Chrestomathia Armeniaca*, pag. 11) cette coutume

(4) Il est peut-être inutile de remarquer que l'arabe littéral exigerait ici يطلبون ويفعلوا. Dans la langue vulgaire, on emploie constamment la forme تيبجاناً, au lieu de يفتعلون; voyez M. Caussin de Perceval, *Grammaire arabe vulgaire*, pag. 25. L'accusatif n'a point de terminaison particulière, dans l'idiome parlé, non plus que les autres cas; on prononce donc تيبجان; la terminaison en ـاً ne s'emploie que quand on parle adverbiallement. Comparez l'ouvrage du même savant, pag. 86, 88.

(5) Je traiterai plus bas de cette coutume qui indique la soumission, quand je serai parvenu aux mots عمامة et منديل.

remonte à une haute antiquité, et se pratiquait déjà du temps d'Aram et de Ninus. On y lit: »Il lui donna à porter un diadème, orné de pierreries, ce qui dans ce temps, était le signe de la plus grande gloire.» (6)

تَسْوَمَةٌ, تَاسُومَةٌ, تَاسُومٌ

Chez Fakhr-ed-din (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 86; comparez pag. 42 du texte arabe) ce mot est synonyme de نعل *sandale*. Cependant Germano di Silesia (pag. 740, 776), déjà cité par de Sacy, le traduit par *pantofola*, *pianella*. Peut-être ce mot a-t-il changé de signification par laps de temps. Les تاسومة dont parle Fakhr-ed-din, étaient faites de ليف, «le nom», dit l'illustre de Sacy, «qu'on donne aux appendices ou stipules qui garnissent ou enveloppent la base des pétioles des feuilles du palmier.»

Ce mot n'était pas inconnu en Espagne, mais dans cette péninsule on semble avoir employé la forme تَوَاسِيم, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit le mot espagnol *calçon* par تَوَازِن (sic), au pluriel تَوَازِنَات.

ثَبَائِيَّت au pluriel ثَبَات

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dérivé du verbe arabe ثَبَّتَ, il désignait, en Espagne, ce

(6) Le mot تاج désigne encore une sorte d'ornement de tête dont les femmes arabes faisaient usage et sur lequel on peut consulter avec fruit M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 424). C'est en ce sens qu'on rencontre ce mot dans les *Extraits du Roman d'Antar*.

qui donne de la force, de l'aplomb au pied, c'est-à-dire *le soulier* (voyez Pedro de Alcala, *Vocabulario Español Arabigo*, aux mots *calçado con çapatos, calçado comun, çapato*). C'est de ce mot arabe que dérive le mot espagnol *çapato* (*zapato*), comme le père Guadix et Diego de Urrea (*apud* Cobarruvias, *Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611, fol. 264, col. 1) l'ont déjà très-bien remarqué. ⁽¹⁾ Le mot français *savate* dérive à son tour de l'espagnol *zapato*.

Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.* pag. 82) écrit ce mot سباط ou سَباط, avec le س et le ط, mais je ne crois pas que ceci soit exact.

ثُرَاب, au pluriel ثُرَاب; ثُرْدَة, au pluriel ثُرَاد.

Ces mots manquent dans le Dictionnaire.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *botin de la muger* ثُرْبَة, ثُرَاب, et *botin assi* ثُرْدَة, ثُرَاد. Ces mots désignent donc *une bottine de femme*.

تَوْب et, dans le dialecte de l'Égypte, تَوْب.

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

On sait que le mot ثوب désigne un habit en général, mais aujourd'hui il a en Égypte un sens spécial. Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom I, pag. 61), le mot تَوْب ⁽¹⁾

⁽¹⁾ »Diego de Urrea le da su terminacion *sebatum* [ثَبَاتٌ], del verbo Arabigo »sebate [ثَبِت], que vale *afirmar*, porque afirmamos y hollamos con el.»

⁽¹⁾ Le ث n'est prononcé que très-rarement en Égypte; on y substitue générale-

désigne le même vêtement que celui qui est indiqué par le mot سَبْلَة, c'est-à-dire: »une robe ample et flottante; la largeur de ses manches égale à peu près la longueur de la robe elle-même; elle est faite de soie et ordinairement de couleur d'oeillet, de rose ou de violette." Quand les dames veulent sortir, elles se revêtent d'abord de cette robe, pour former la كَزِيْرَة, c'est-à-dire le costume qu'elles mettent par-dessus leurs autres habits, quand elles sortent. Quelques femmes du peuple portent aussi un ثوب de la même façon, mais en lin. On peut voir la façon de cette robe, dans l'ouvrage de M. Lane, pag. 64, la figure à gauche. On s'enveloppe souvent la tête des manches de cet habit, soit pour empêcher qu'elles n'incommodent, soit pour remplacer la طَرْحَة. Voyez la figure à droite dans l'ouvrage de M. Lane, pag. 64, et pag. 65, 66.

Le mot ثوب ou ثوب ne semble avoir acquis ce sens qu'assez récemment. M. le comte de Chabrol ne désigne la robe ample des dames que par le mot سَبْلَة; et je n'ai jamais rencontré le mot ثوب, en ce sens, chez les auteurs arabes. Il est vrai que j'ai cru rencontrer le ثوب dans quelques passages des *Mille et une Nuits*; mais un examen plus approfondi m'a fait reconnaître que mon opinion était mal fondée (2).

ment le ت; voyez Burckhardt, *Arab. Proverbs*, n° 15 et n° 174, et comparez M. Caussin de Perceval, *Grammaire arabe vulgaire*, pag. 4.

(2) Peut-être M. Lane a-t-il eu la même idée. Comparez, par exemple, les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 166, avec la traduction anglaise, tom. I, pag. 276.

Je dois encore faire observer que dans la liste des mots arabes, donnée par Breitenbach (*Beschreibung der Reyse unnd Wallfahrt*, fol. 115 v°), le mot *Taub* est

Les Touarics ont une grande chemise en toile de coton, ordinairement bleue, ou bleue et blanche, à manches très-amples. Ils donnent à cette chemise le nom de *Tob* ou *Tobe*. (Voyez Hornemann, *Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuck*, pag. 69; le capitaine Lyon, *Travels in Northern Africa*, pag. 110; Denham et Clapperton, *Voyages*, tom I, pag. 251). Ce mot *Tob* ou *Tobe* n'est peut-être rien d'autre que le mot arabe ثوب ou ثوب.

جَبَّةٌ et, dans le dialecte de l'Égypte, جُبَّةٌ.

Dans le *Sahih* de Bokhari tom. II, man. 356, fol. 167 r° e t v°) on trouve deux chapitres dont l'un est intitulé: »Chapitre sur celui qui met une *djobbah* aux manches étroites, en voyage,» et l'autre: »Chapitre sur la *djobbah* en laine dans la guerre sainte.» Les voici: بابٌ مَن لَبَسَ جَبَّةً ضَيْقَةَ الْكَبِيْنِ فِي السَّفَرِ — — — انْطَلَقَ النَّبِيُّ صَلَّى اللهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ لِحَاجَتِهِ ثُمَّ اقْبَلَ فَتَلْقَيْتَهُ (1) بِمَاءٍ فَتَوَضَّأَ وَغَسَلَ [في: ajoutez] جَبَّةً شَامِيَةً فَمَضْمَضَ وَأَسْتَنْشَقَ وَغَسَلَ وَجْهَهُ فَذَهَبَ يُخْرِجُ يَدَيْهِ مِنْ كُمَيْهِ فَكَانَا ضَيِّقَيْنِ فَخَرَجَ يَدَيْهِ مِنْ تَحْتِ الْجَبَّةِ فغَسَلَهَا وَمَسَحَ يَدَيْهِ بِرَأْسِهِ وَعَلَى خَفِيهِ بَابٌ لَبَسَ جَبَّةً الصَّوْفِ فِي الْغَزْوِ — — — قَالَ كُنْتُ مَعَ النَّبِيِّ صَلَّى اللهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ ذَاتَ لَيْلَةٍ فِي سَفَرٍ فَقَالَ أَمْعَكَ مَاءً قُلْتُ نَعَمْ فَنَزَلَ عَن رَاحِلَتِهِ فَمَشَى حَتَّى تَوَارَى عَنِّي فِي سَوَاءِ اللَّيْلِ ثُمَّ جَاءَ فَانْرَعْتُ عَلَيْهِ الْإِدَاوَةَ فغَسَلَ وَجْهَهُ وَيَدَيْهِ وَعَلَيْهِ جَبَّةٌ مِّنْ صَوْفٍ فَلَمْ يَسْتَطِعْ أَنْ يُخْرِجَ

expliqué par *Rock*. Il me semble que chez les anciens voyageurs allemands, le mot *Rock* est aussi vague que le mot arabe ثوب, pris dans le sens de *vestis*.

(1) On lit sur la marge du manuscrit: فَلَاقَيْتَهُ. Il s'en faut de beaucoup que les leçons sur la marge de ce manuscrit, soient toujours des corrections.

ذراعيه منها حتى اخرجها من اسفل الجبة فغسل ذراعيه ثم مسح براسه ثم امرويت لانزع خفيه فقال دَعَّهَما فأتى ادخلتهما
 «Chapitre sur celui qui met une *djobbah* aux manches étroites, en voyage. — — — — Le Prophète
 »s'en alla pour un besoin (2). Lorsqu'il revint, j'allai au de-
 »vant de lui avec de l'eau. Il se purifia et se lava (3), tandis
 »qu'il était habillé d'une *djobbah* syriaque. Ensuite il se gar-
 »garisa, tira de l'eau par le nez, et se lava le visage. Voulant
 »continuer la purification, il tâcha de retrousser les manches de
 »son habit (4); mais comme elles étaient trop étroites pour cela,
 »il fit sortir ses bras (5) des manches, se lava les mains, et
 »avec celles-ci il s'essuya la tête et les *khoffs* (6). Chapitre sur
 »la *djobbah* en laine dans la guerre sainte." (La tradition sui-
 »vante est racontée par le père de *عروة بن المغيرة*): «Je me
 »trouvai, dit-il, pendant certaine nuit, en voyage avec le
 »Prophète, et il me demanda: Avez-vous de l'eau avec vous?
 »Oui, répondis-je. Alors il descendit de son chameau, et il
 »s'en alla jusqu'à ce qu'il fût hors de mes yeux, dans la nuit
 »noire. Ensuite il revint et j'épanchai sur lui l'eau contenu
 »dans le vaisseau; il se lava alors le visage et les mains. Il
 »portait une *djobbah* de laine, dont il ne pouvait retrousser les

(2) Cet euphémisme français répond parfaitement à l'euphémisme arabe *لحاجته*.

(3) Le sens réciproque de *غسل* ne se trouve pas dans le Dictionnaire.

(4) Tel, il me semble, est le sens des mots arabes.

(5) En arabe *ses mains*; mais, si j'ai traduit le passage selon l'idée de l'auteur, il était nécessaire que le Prophète fit sortir tant ses bras que ses mains des manches. Ma traduction se trouvera justifiée par la tradition qui suit immédiatement.

(6) En arabe il faudrait dire proprement: مسح *بِيَدَيْهِ رَأْسَهُ*, mais la manière de s'exprimer qu'on trouve dans notre texte, se trouve de même dans l'Alcoran. Voyez sur. V, vs. 8 et 9.

»manches, jusqu'à ce qu'enfin il fit sortir ses bras des manches;
 »alors il s'essuya le visage (avec les mains). Je me précipitai
 »vers lui pour lui tirer les *khoffs*, mais il me dit: laissez-les,
 »car je les ai mis, quand ils étaient purs. (Donc il n'ôta pas
 »ses *khoffs*, mais il les lava), et les essuya." On lit dans le
Madjma al anhor (éd. de Constantinople tom. II, pag. 258):
 »رَوَى ان النبي عليه السلام لبس جبّة مكفوفة بالحريز
 »porte que le Prophète mettait une *djobbah*, bordée de soie."

Ces passages se rapportent aux premiers temps de l'Islamisme; avant de passer outre, il ne me semble pas inutile d'observer que, pour la façon, la جبّة ressemble assez à nos robes de chambre; mais la mode en a changé la longueur, l'étoffe, etc.

Commençons par la Syrie. Comme Cotovic (*Itinerarium*, pag. 485) dit, en parlant des habits des Orientaux en général: »l'habit de dessous qu'on appelle communément *Juba*, et que »la plupart d'entre eux doublent de coton, est porté par les »uns jusqu'aux pieds, et par les autres jusqu'à mi-jambes, »tandis que par derrière il est un peu plus long que par devant": il ne peut y avoir aucun doute, que le passage suivant de Rauwolf ne se rapporte au vêtement dont nous parlons. Ce voyageur rapporte, en parlant des habitants de Tripoli de Syrie (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 49): »Sous »cet habit [le قباء], ils en portent encore un autre — — »fait de drap, qui ordinairement est bleu, surtout chez les soldats; il est plus court par devant que par derrière, et il a les »manches larges; il n'a pas de collet." (Cotovic, *loco laudato*, dit de même *collariis caret*). Je pense que le passage suivant de Dandini (*Voyage du mont Liban*, pag. 40) qui parle éga-

lement des habitants de Tripoli de Syrie, se rapporte aussi à la جبة : « Ils ont, » dit-il, « double veste. Celle de dessous est » un jupon avec une ceinture. » (Celle de dessus est le عباء). Von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 123) mentionne parmi les habits qu'il se procura, pour se rendre de Beirout dans l'intérieur de la Syrie: « une *Dshübbeh* rouge (re-
« dingote sans doublure). »

En Egypte la جبة était également en usage, et de nos jours encore, on se sert de ce vêtement. On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 n, fol. 32 v°): وكانت الخلعة جبة عتابي حمرا وفوقها فرجية
« La *khilah* consistait en une *djobbah*
« d'étoffe de soie (7) rouge, en une *feredjîyah* au dessus de
« celle-ci, » etc. Dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 281): وكان السلطان لابس (sic) جبة صوف ابيض
« le
« sultan portait une *djobbah* de laine blanche. » Et les mêmes mots se retrouvent plus bas (pag. 288). Dans les *Mille et une Nuits* (édit. Habicht, tom. III, pag. 139) la جبة d'un pauvre pêcheur est décrite ainsi: جبة فيها مائة رقعة من الصوف الحشن وفيها من القمل المذنب
« une *djobbah* de laine gros-
« sière, composée d'une centaine de lambeaux, et pleine de
« vermine. » Sans doute il est question de la جبة dans le passage suivant de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhafter Bericht von der Reysz*, fol. 393 v°). Ce voyageur s'exprime en ces termes: « Au lieu d'un pourpoint (*eines Wammes*), on porte
« une longue veste (*Leibroek*), qui est un peu plus courte par

(7) Voyez sur le mot عتابي M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 241; tom. II, part. 1, pag. 70. Cette étoffe emprunte son nom d'une rue de Bagdad, comme l'a observé M. de Gayangos, *History of the Mohammedan Dynasties in Spain*, tom. I, pag. 358.

»devant que par derrière, et faite en drap rouge, bleu ou brun.” M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l’Egypte*, tom. XVIII, pag. 108) décrit ainsi la جبة: » Autre robe ouverte aussi, elle se met sur la première [القفاطان]. Les manches en sont courtes comparativement à celles du qaftân. »En hiver elle est doublée de fourrures.” On lit dans un ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41; voyez aussi *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 485): »La robe ordinaire de dessus est un habit long en drap de couleur quelconque; les Turcs l’appellent *jubbeh*, et les Egyptiens *gibbeh*. Les manches de cet habit ne vont pas tout à fait jusqu’au poignet.” M. Lane nomme la جبة une robe de dessus par rapport au *caftan*, qu’on porte sous la *djibbah*; cependant on porte encore sur la *djibbah*, soit un بنيش, soit une فرجية, soit une عباية. On peut voir la façon de la *djibbeh* dans les *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 40 (le personnage du milieu).

Avant de quitter l’Egypte, je dois encore faire observer que la *djibbeh* des moines de St. Antoine, différerait essentiellement de la *djibbeh* Egyptienne, en ce qu’elle n’était pas ouverte sur le devant. Vansleb compte parmi les habits de ces religieux »2. une *Gibbe*, ou tunique de laine brune, fort grossièrement cousüe, et qui n’est pas ouverte par devant.” (*Nouvelle Relation d’un voyage fait en Egypte*, pag. 307).

Anciennement la جبة était aussi en usage dans le royaume de Maroc, car l’auteur de l’histoire des Almoravides et des Almohades, intitulée *al-holal al-mauschiyah* (man. 24, fol. 9 v°), compte parmi les présents, donnés par le prince Jousof-ibn-Taschifin à son oncle Abou-Bekr-ibn-Omar: خمسون جبة

اشكر لاط ملف رفيع »cinquante *djobbâhs* d'écarlate, c'est-à-dire, »de drap ⁽⁸⁾ fin." Mais j'oserais presque affirmer que cet habit

(8) Le mot ملف qu'on prononçait peut-être anciennement مِلْف, mais qu'on prononce aujourd'hui مِلف, désignait en Espagne *le drap*, et de nos jours encore il désigne en Barbarie le même genre d'étoffe. Hüst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 269) dit que مِلف فليمينك signifie *drap d'Angleterre*, et مِلف فليمينك *drap de Hollande*; Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arabicae*, pag. 83) traduit مِلف par *pannus*, et au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 315) le mot *melf* désigne à Sockua *le drap*. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 138 r°): وَتُكْسَى بِاللَبْدِ أَوْ الْمَلْفِ »on la revêt de laine ou de drap." Ailleurs (fol. 151 r°): وَفِيهَا كُرْسَى كَبِيرٌ مَبْطُنٌ »il se trouve là un grand trône couvert de drap, »sur lequel leur kadhi s'assied." Plus bas (fol. 152 v°): فَرَأَيْتُ شَيْخًا حَسَنٌ »je vis (à Constantinople) un vieillard d'une belle figure et avec de beaux cheveux; il portait »le costume ordinaire des moines, qui se compose de drap noir." Et encore (*ibid.*): »شَقَّةٌ مَلْفٍ مِنْ عَمَلِ الْبَنَاتِ وَهُوَ أَجْوَدُ أَنْوَاعِ »une pièce de drap, »fabriquée par les femmes; cette espèce est la plus belle de toutes." Ailleurs (fol. 155 v°): قَدْ كَسَبَتْ حَيْطَانَهَا بِالْمَلْفِ الْمَلَوَّنِ »les murs étaient couverts »de drap de couleur." Plus bas (fol. 286 v°): عَلَيْهِمْ جِيَابُ الْمَلْفِ الْحَمْرِ »ils portaient des *djobbâhs* de drap rouges." Et enfin (fol. 285 r°): سَتُورٌ مَلْفٌ »des rideaux de drap." Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *orillo de paño* par حَاشِيَةُ الْمَلْفِ, et on lit dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 32 r°) l'anecdote suivante: اشترى ملفا فبَلَّهَا فَانْتَقَصَتْ كَمَا يَجْرِي فِي ذَلِكَ فَدَرَعَهَا بَعْدَ الْبَلِّ فَوَجَدَهَا انْتَقَصَتْ فَطَلَبَ بِذَلِكَ بَائِعَ الْمَلْفِ فَاخَذَ يَبِينُ لَهُ سَبَبَ ذَلِكَ »Il acheta du drap, et après qu'il l'avait mouillé, le drap se rétrécit, »comme cela arrive ordinairement. Ensuite il voulut s'en revêtir, mais trouvant que le »drap s'était rétréci, il alla s'en plaindre à celui qui le lui avait vendu. Celui-ci s'efforça »à lui en expliquer la cause, mais l'autre ne le comprit pas." On voit qu'Ibn-al-Khatib emploie ce mot comme féminin, et Ibn-Batoutah comme masculin. Toutefois on

n'a pas été porté par les Arabes de ce pays, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours. La *djobbah* est encore en usage parmi les femmes d'Alger et de Tunis. (Voyez Panante, *Vaggi*, tom. II, pag. 10 de la traduction hollandaise).

La جبة était en usage en Espagne, et voici ce qu'on lit dans Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 373 v°):
 وراى ان يلبسوا فى الفصل الذى بين الحار والبرد المسمى
 عندهم الربيع من مصبغهم جباب الخز والملحم والكرز. Le
 célèbre musicien Zeryab (زرياب) qui vint en Espagne sous le
 règne d'Abdorrahan II, «était d'opinion que, pendant la saison
 »qui est entre le chaud et le froid, et qu'on appelle le prin-
 »temps, les Arabes d'Espagne revêtaient, de leurs habits de
 »couleur, des *djobbahs* de filoselle, ou de l'étoffe appelée *mol-*
 »*ham* ⁽⁹⁾, ou enfin de celle qu'on appelle *moharrar* ⁽¹⁰⁾." Pierre-

pourrait supposer que l'auteur, en écrivant ملف, ait pensé néanmoins à un nom de vêtement du genre féminin, par exemple au mot جبة; en effet dans un autre endroit (man., fol. 14 r°) le même auteur compte parmi les étoffes dont se revêtent les Grenadins الملف البصبوغ. On voit que, dans ce dernier passage, le mot ملف est du genre masculin.

A Malte le mot ملف (*mleff*) désigne aujourd'hui un manteau d'écarlate pour les enfants. (Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 509).

⁽⁹⁾ Suivant Motarzezi (*Ikna*, manuscrit arabe de l'Institut des Pays-Bas, n° 73, pag. 64), le mot ملحم désigne une sorte d'étoffe, dont la trame n'est pas de soie; c'est ce qui la distingue de l'étoffe, appelée *dibadj*, dont la trame est de soie, comme la chaîne: الديباج ح الدبابيج سداة وحمته ابريسيم الملحم. Le ville de Merw était fameuse pour son ملحم. (Nowairi, *Encyclopédie*, man. 273, pag. 96). Il est fait mention aussi de ملحم خراسان. (Nowairi, *Histoire des Abbasides*, man. 2 h, pag. 150).

⁽¹⁰⁾ Comme le mot حرير désigne la soie, il ne me paraît pas improbable que le mot مَحْرَر indique une étoffe mêlée de soie. Dans d'autres passages le mot مَحْرَر

Martyr dit dans la relation de son ambassade en Egypte, pendant l'année 1501, adressée à Ferdinand et Isabelle, (*Legatio Babylonica*, pag. 401): « Leur vêtement de dessus diffère peu de celui que vos Grenadins appellent *Algiubbas*, et les Espagnols *marlotas*. »

Dans l'Aldjezireh la جبة est également en usage. Voyez Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 6, 343) qui écrit *jubba*.

De nos jours encore, la جبة est en usage à la Mecque; on y porte cet habit sur le بَدَن، et il est fait de drap léger, ou d'étoffe de soie des Indes; dans la grande chaleur on ne s'en revêt point, mais on le jette sur les épaules. (Burckhardt, *Travels in Arabia*, tom. I, pag. 335, 336). A Médine, où même les pauvres portent ce vêtement, la جُبَّة est en drap. (Idem, *ibid*, tom. II, pag. 242).

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la *djobbah* ou *djibbah* des hommes; nous devons donner aussi quelques détails sur la جِبَّة des femmes. « Sur le يَدَك، » dit M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 58), « les femmes d'une condition aisée, » portent une *gibbeh* en drap, en velours, ou en soie, brodée » ordinairement d'or ou de soie de couleur; la différence prin-

signifie *suit de soie*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *sedenā*, *cosa de seda* par كُحْر، et on lit dans un passage d'Ibn-Saïd, rapporté par Al-Makari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 40 v°): وَيُصْنَعُ فِي غَرْنَاطَةَ وَبَسْطَةَ مِنْ ثِيَابِ اللَّيْسِ الْحَرَّةِ الصَّنْفِ الَّذِي يَعْرِفُ بِالْمَلِيدِ الْخَتْمِ. Quant au mot خَتْم qu'emploie ici Ibn-Saïd, je le trouve également appliqué à la soie dans ce passage d'Ibn-Khaldoun (*Histoire d'Espagne*, man. 1350, tom. IV, fol. 12 v°): وَمِنْ اللَّيْسِ ثَلَاثُونَ شَقَّةً مِنَ الْحَرِيرِ الْخَتْمِ الْمَرْقُومِ بِالذَّهَبِ لِلْبِيَّاسِ الْخُلَفَاءِ مَخْتَلِفَةَ الْأَلْوَانِ وَالصَّنَائِعِ *

« principale entre cette *gibbeh* et celle des hommes, consiste en ce qu'elle n'est pas si ample; ceci est surtout le cas pour le devant; elle est de la même longueur que le *يَلَك*. » (C'est-à-dire qu'elle touche la terre, ou que même elle est encore plus longue de deux ou trois pouces). Dans le dessin que M. Lane (tom. I, pag. 57) donne de la *djibbeh* de femme, les manches vont à peu près jusqu'aux poignets. Il n'y a pas long temps qu'en Egypte les manches de la *djibbeh* n'allaient pas même jusqu'aux coudes, comme on peut le voir dans l'Atlas d'Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, Pl. 26) et dans celui de la *Description de l'Egypte* (tom. II, Pl. 293). En effet, on lit dans l'*Essai* de M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 113): « *جبة*. Robe qui se met sur les précédentes: elle a des manches très-courtes, et est doublée de fourrures en hiver; alors elle prend le nom de *ouech faroueh* [وجه فروة] (visage de la pelisse). » Peut-être Dandini (*Voyage au mont Liban*, pag. 48) parle-t-il également de la *Djobbah* des dames de Tripoli, quand il dit: « Au lieu de *spain* ou *abb*, elles portent un jupon un peu plus court que ne portent les hommes. » En effet, anciennement la *djobbah* de femme semble avoir été aussi plus courte qu'à présent; voyez l'Atlas de la *Description de l'Egypte*, tom. II, Pl. 266. Von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 212) parle de la *Dshübbek* des femmes des Bédouins de la Syrie, qui est « ordinairement de couleur chocolat. » « Cette couleur, » ajoute-t-il, « est aussi fort en faveur parmi les hommes. » En Egypte, les dames semblent avoir porté aussi la *djobbah* du temps de Marmol, car je pense que le passage suivant de cet auteur se rapporte au vêtement en question (*De-*

scripcion de Africa, tom. III, fol. 112 v°): «Les jupes (*las sayas*) sont à la façon d'*aljubas* turques» [*aljubas turquescas*; je pense que l'auteur ajoute ceci pour les distinguer des *jubas* grenadines], «allant jusqu'aux pieds, et faites de différentes sortes de soie, ou de tissu d'or; les femmes les portent aussi de drap à manches étroites, et brodées richement d'or et de soie.»

A Massava on prononce جبة comme en Egypte; et ce vêtement y est fait de drap de couleur. (M. Rüppell, *Reise in Abyssinien*, tom. I, pag. 200).

Parmi les Turcomans la *djobbah* est également en usage. On lit dans la Relation de Fraser (*Journey into Khorasan*, pag. 266): «Quand il fait froid, les femmes portent en outre des *jubbas* ou des robes semblables à celles des hommes, d'une étoffe de soie ou de coton à raies.» Et le voyageur ajoute en note: «La *jubba* est une robe ample dont on s'enveloppe; elle a les manches serrées au poignet, mais amples en haut; elle est ouverte sur le devant, et elle est si large, qu'on peut l'arranger en plis autour du corps, car on peut faire passer de beaucoup l'un côté sur l'autre; elle a une grande ressemblance avec le *baroonee* [en persan *بیرزونه*], mais elle est faite ordinairement d'étoffes plus grossières. La *jubba* Khorasānee est faite pour la plupart de laine brune ou rougeâtre, et fréquemment de poil de chameau. C'est une très-bonne couverture, parce que la tissure serrée n'admet pas facilement la pluie, et garantit beaucoup du vent.» Plus bas: «Plusieurs de ceux qui sont plus pauvres, ne portent qu'une courte *jubba*, ou chemise en laine.» Et encore: «Quelques-uns portent le costume national, turcoman ou ousbek, qui consiste en plusieurs robes ou *jubbas* qui dépassent un peu les genoux, et qu'on

»attache avec une ceinture; — — — l'étoffe, dont les *jubbas* sont faites est un mélange de soie et de coton, à raies bleues, pourpres, rouges et vertes. — — Les *Tuckehs* conservent plus leur propre costume, en portant souvent des *jubbas*, tissues de poil de chameau, sur leurs habits de dessous." La *djobbah* est encore en usage chez les Guèbres (Fraser, *ibid.*, *Appendix B*, pag. 22), et chez les Ousbeks à Chiwa (idem, *ibid.*, pag. 68).

De nos jours, le proverbe : « صقل جبته ونقش لحيته » il a re-passé ⁽¹¹⁾ sa *djibbah*, et nettoyé sa barbe," est employé par les Egyptiens, quand ils veulent indiquer que quelqu'un s'est préparé pour une affaire. (Burckhardt, *Arab. Proverbs*, n° 367).

Du mot arabe جُبَّةُ les Espagnols ont fait: *aljuba*, *jupa*, *chupa*, *jubon*; les Portugais: *aljuba*; les Italiens: *giuppa* et *giuppone*, et les Français: *jupe* et *jupon*.

جَدِيلَةٌ، جَدِيلٌ

Suivant Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 188 r°) on appelle souvent le وشاح (ceinture) جدیل, et le lexicographe cite à cette occasion un vers qu'on trouve aussi dans la *Hamasah* (pag. 556), où Tebrizi dit que le جدیل est fait de pièces de cuir, tordues ensemble, dont les femmes esclaves seules se servent, et non pas les femmes arabes. Suivant le *Kamous* (édit.

(11) « صقل when used on the subject of cloth, means to pass a hot iron over it to restore its lustre; if spoken of paper it means to glaze it." Note de Burckhardt. Si ceci est en vérité le sens du mot صقل, il semble qu'en Orient on repasse les broderies; voyez les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. II, pag. 222.

de Calcutta, pag. 1411) la جديلة est une sorte de اتب de cuir, dont se servent les garçons, et aussi les femmes quand elles ont leurs règles (1). (شبه اتب من ادم ياترز به الصبيان). (والحيض). Je doute fort que dans ce sens le mot جديلة signifie une sorte de ceinture, et je pense plutôt qu'il désigne: une sorte de caleçon.

جَرَبِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Ibn-al-Khatib (*Dictionnaire Biographique*, man. de M. de Gayangos, fol. 32 r° et v°) raconte plusieurs exemples de la maladresse des savants dans des circonstances fort simples, et l'auteur fait raconter à un tailleur de Tunis l'anecdote suivante (fol. 32 v°): جَرَبِيَّةٌ علي جبة جَرَبِيَّةٌ: قال لي إنَّ المستنصر خلع علي جبة جَرَبِيَّةٌ (sic) من لباسه وتفصيلها ليس من تفصيل اثوابنا بشرق الاندلس واريده ان تحل اكامها ونصيرها مثل ملايسنا فقلت وكيف يكون العمل فقال فحل راس الكم ويوضع الضيق بالاعلى والواسع بالطرف فقلت وبما يجير الاعلى فانه اذا وضع في موضع واسع سطت (?) علينا فرج ما عندنا ما يصنع فيها الى ان وقعنا بغيرها فلم يفهم فلما يتست منه تركته وانصرفت* Abou-'l-Hasan-Hasim (حاسم) de Carthagène (le célèbre auteur de la *Maksourah*) me dit: «Al-mostansir m'a fait présent d'une »djobbah djerbīyah qu'il a portée lui-même, mais elle n'est »pas coupée comme nos habits dans l'Orient de l'Espagne; ainsi, je désire que vous en détachiez les manches, et

(1) M. Freytag a mal traduit ce passage au mot جديلة, et il l'a bien traduit dans sa préface, pag. X.

» nous les changerons selon la mode espagnole." Comment
 » faut-il faire? répondis-je. » Nous détacherons les manches en
 » haut," dit-il, » et nous mettrons ce qui est étroit en haut,
 » et ce qui est ample en bas." Mais, dis-je, comment rem-
 » plir (1) ce qui sera en haut? Car si nous appliquons cette
 » partie à un endroit où l'on exige de l'ampleur, nous n'avons
 » pas assez d'étoffe pour remplir l'espace vide, si nous ne trou-
 » vons pas un habit semblable. — Mais il ne saisit pas la chose,
 » et, désespérant de la lui faire comprendre, je le quittai et je
 » m'en allai."

On voit par ce passage, qu'on entend par جربية une sorte
 de *djobbah*, garnie de manches. Marmol (*Description de Affri-
 ca*, tom. II, fol. 40, col. 4) écrit *gerivia*, mais la description
 qu'il donne de ce vêtement, ne s'accorde pas trop bien avec
 les paroles d'Ibn-al-Khatib. Il dit dans la description de la
 province de Gezoula, dans le royaume de Maroc: » Le costume
 » ordinaire de ces peuples consiste en des *gerivias* de laine;
 » elles sont étroites et n'ont ni manches, ni collet; elles vont
 » jusqu'aux genoux, et on les porte sur la peau nue."

J'ignore si جربية est le même mot que la *jerba* du capitaine
 Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6) qu'il dit être » un
 » *caftan* à manches courtes, et qu'on porte souvent au lieu du
 » *beneish*" (بنيش ou بنش).

(1) Il me semble qu'il faut traduire de cette manière le verbe يجير que je pro-
 nonce يُجِير. Comparez dans le Dictionnaire la 5^e forme de ce verbe, qui signifie
impletus fuit etc. On lit dans l'ouvrage intitulé *Akhbar al molouk* (man. 639, pag. 131):
 وأمر المعتد عبد الجليل بن وهبون أن يجير البيت الاول.
 Je crois devoir substituer يجير à يُجِير de sorte que le sens soit: » le prince or-
 donna au poète de compléter le premier vers, en y ajoutant un second."

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

Le capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 39) rapporte que les Arabes de Tripoli d'Afrique, distinguent les *barracans* en trois sortes. Le plus grossier se nomme *aba*, le plus fin *jereed*, et celui qui tient le milieu *kholi*. Le *jereed* est aussi porté à Morzouk, tant par les hommes que par les femmes (*ibid.*, pag. 170, 171).

Le mot *جرید* est sans doute d'origine arabe. Le verbe *جرَد* signifie *scalpsit*, *abrasit*; *mundavit gossipium* etc., et la forme *جرید* peut exprimer le participe passif, comme la forme *قتیل*, dérivée du verbe *قتل* (*tuer*), exprime *tué*. Je suppose donc qu'il faut sousentendre le substantif *برکان*, et probablement on aura dit auparavant *برکان جرید*.

On lit dans Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 388 r°) : *الجرز بالكسر لباس من لباس النساء من الوبر ويقال هو القرو الغليظ* »Le *djirz* fait partie de l'habillement des femmes, et il est fait »de poil; quelques-uns disent que c'est une pelisse grossière." Et dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 699) : *لباس النساء* »c'est un vêtement de femme, en poil. »ou en peau de brebis."

جَرموق

Voyez au mot سَرْموَجَه.

جَزاور, au pluriel جَزَوِيرَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire, et je ne l'ai rencontré que dans le dialecte de Malte.

Il se trouve dans l'ouvrage de Vassalli (*Lexicon Melitense*, col. 311), et le pluriel جَزاور, noté par ce lexicographe, est, comme on sait, un pluriel arabe régulier, formé d'un substantif quadrilittère. Ceci nous fait soupçonner que le mot *djezwîreh* est d'origine arabe; je ne le crois point cependant, et il me semble que *djezwîreh* n'est qu'une altération, un peu forte, il est vrai, du mot italien *giustacuore*. Quoi qu'il en soit, la *djezwîreh* est encore portée de nos jours par la population arabe de Malte. Dans le *Voyage en Orient* par M. Goupil Fesquet (pag. 6) il est question de la *ghesuira*, jupe bleue ouverte d'un côté, des Maltaises. M. Amari, Sicilien de naissance, a bien voulu m'apprendre que ce qu'on appelle à Malte *djezwîreh* est »un petit »jupon en toile à raies bleues et blanches et à petits plis. Elle »est ouverte d'un côté, et attachée avec de petits rubans.»

جَقشِير

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il est d'origine turque: جَقشِير, ou plus correctement چاقشیر, et il désigne: un pantalon de drap.

En parlant des vêtements d'hiver des émirs bédouins, d'Arvieux (*Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir*) s'exprime en ces termes: «Sous ce caftan et par dessus le caleçon de toile, ils mettent un *Chakchier* [dans l'édition de Labat, *Mémoires*, tom. III, pag. 288, on trouve *Chakchir*] ou pantalon de drap rouge, dont le pied est de maroquin jaune. «Ces pantalons doivent toujours être de couleur rouge, de pourpre ou de violet, et jamais de verd, à cause que Mahomet a aimé cette couleur, et que ses descendans portent le Turban verd, ils croiroient de la profaner en la mettant à cet usage. «Ils traitent les Persans d'hérétiques, à cause qu'ils mettent des pantalons et des caleçons verds.» Niebuhr (*Reize naar Arabië*, tom. I, pag. 152) explique le mot *schakschîr* par: «pantalon rouge, extrêmement ample.» C'est par erreur qu'on lit *شرشير* dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 107); M. le comte de Chabrol explique ce mot par: «culotte d'hiver en drap.»

جَلْبَابٌ , جَلْبَابٌ

On a déjà vu plus haut, au mot *ازار*, que, dans un passage de Bokhari, le mot *جلباب* est employé comme synonyme de *ازار*, et qu'en conséquence il doit désigner ce grand voile, dans lequel les femmes en Orient s'enveloppent, depuis la tête jusqu'aux pieds, quand elles sortent. En effet, Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 35 r°) explique *جلباب* par *ملكفة*; or *ملكفة* désigne la même chose que *ازار*. Le Lexicographe ajoute à cette occasion:

قالت امرأة من هذيل ترثي قتيلا

تمشى النسور الية وهى لاهية
مشى العذارى عليهن الجلابيب

»Une femme de la tribu de Hodhail a dit, en chantant les
»louanges de quelqu'un qui avait été tué dans le combat:

»Les vautours se rendent là, où il succomba, en prenant plaisir à le voir; là aussi vont les vierges, en portant des *djilbâbs*.”

Peut-être Ibn-Khakan a-t-il en vue le même sens du mot, quand il dit (*apud* Hoogvliet, *Diversorum scriptorum loci de regiâ Aphantidarum familiâ et de Ibn-Abduno poëtâ*, pag. 47):

»Souillée de leur sang, و غدا مَصْرَعُهُم من نجيعهم وارس الجلابيب
»la place où ils avaient succombé, semblait porter un *djilbâb*
»rouge.”

Suivant le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 58) ce mot désigne encore *une chemise* (قميص), et aussi un vêtement ample que les femmes mettent sous la *milhafah* (ثوب واسع للمرأة); en ce cas c'est le même habit que celui qu'on nomme aujourd'hui en Egypte سَبَلَة ou تَوْب; ou enfin c'est la même chose que le voile appelé خمار (او هو الخمار).

En tous cas il désignait anciennement un vêtement porté par les femmes. Il me semble qu'en des temps plus modernes, ce mot a acquis, au Magreb, une acception tout à fait différente. Au rapport de Shaw (*Reizen door Barbarijen en het Ooste*, tom. I, pag. 322) le mot *Jillebba* désigne une sorte de camisole, avec ou sans manches, et qui diffère peu de la tunique des Romains. On l'attache à la ceinture, surtout quand on doit travailler, et on la porte sous le حيك. Je pense que *Jillebba* est le mot arabe جِلْبَاب dont on a retranché la dernière lettre. Thévenot (*Relation d'un voyage fait au Levant*, pag. 553) a encore corrompu davantage ce mot en écrivant

Jillet. Il dit en donnant la description de la ville de Tunis: »Les Barbaresques ne sont pas tout à fait vestus comme les »Tures, car au lieu d'un doliman et d'une veste, ils portent »une camisole qu'ils appellent *Gillet*." L'auteur de la *Mission Historial de Marruecos* (pag. 71, col. 2; pag. 73, col. 1; pag. 360, col. 1), écrit *Chilivia*, et c'est, selon lui, »une petite jaquette d'une étoffe très-grossière, à manches étroites, et garnie »d'un petit capuchon poissé pour s'en couvrir la tête; cet habit »est court de sorte qu'il ne passe pas la ceinture." On lit dans le voyage de Windus (*A Journey to Mequinez*, pag. 29): »Les »Mores les plus pauvres portent un vêtement nommé *Gelebia*, »et formé d'une étoffe de laine grossière; cet habit n'a point »de manches, mais des trous pour y passer le bras; il descend »jusqu'aux genoux, et dépend nonchalamment autour du corps »en guise d'un sac." Riley (*Loss of the brig Commerce*, pag. 197, 198, 248) écrit *gzlabbia*, et c'est selon lui, un manteau en laine à manches courtes et garni d'un capuchon. Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 278) écrit *Djilabia*, et, selon lui, c'est une chemise ou manteau (*shirt or cloak*) d'une étoffe à raies étroites, blanches et noires. On lit dans un ouvrage de M. Grâberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell' Impero di Marocco*, pag. 82): »Le bas peuple (à Maroc), et les »pauvres, portent pour seul vêtement une sorte de sac de toile »grossière, nommé *gellabìa*; on y a pratiqué des trous en haut »et aux côtés, pour y passer la tête et les bras." Il se pourrait cependant que ce mot ne dérive pas du tout du mot جلباب, et que cette sorte de camisole emprunte son nom au mot berbère *thelebeh* qui, selon le vocabulaire de Venture (*Voyage de Hornemann*, tom. II, pag. 440) signifie *habit*.

جَمَازَة, جَمَازَة

Dans l'édition de Calcutta du *Kamous*, et dans le meilleur manuscrit de Leyde de cet ouvrage, la première consonne a une fatha; mais Djeuhari (tom. I, man 85, fol. 389) dit expressément: الجَمَازَة بِالضَّم مدْرَعَة صُوف. Il ajoute à cet occasion:

قال الراجز يكفيك من طاق كثير الاثمان
جَمَازَة شَمَّرَ مِنْهَا الْكُمَان

«Q'une *djommâzah* aux manches retroussées, vous suffise, et
»ne vous souciez point de posséder un *tâk* précieux.»

Suivant le *Kamous* le mot جَمَازَة désigne une veste ou camisole en laine (دُرَاعَة مِنْ صُوف).

جِنَّة

On lit dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1734):
الجِنَّة كل ما وفي وخرقة تلبسها المرأة تغطي من رأسها ما قبل
ودبر غير وسطه وتغطي الوجه وجنبي الصدر وفيه عينان
»Le mot جِنَّة désigne spécialement une pièce
»d'étoffe dont les femmes se servent pour couvrir toute la tête,
»sauf le milieu; elle couvre la figure et les deux côtés de la
»poitrine, et on y a pratiqué deux trous à l'endroit des yeux,
»de sorte qu'elle ressemble au *borko*.»

جينة

C'est suivant le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1734) »un

»vêtement en soie, à la façon du *tailesán*." (الجنينة مُطَرَف) (كالطيلسان).

جَنْبَل

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport de Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 4) les femmes à Alger portent sur la tête trois sortes de coiffures. La seconde est »une espèce de coiffe moresque (*trançado morisco*) d'une étoffe de soie fine et très-déliée, qui ressemble à un *cedal* ⁽¹⁾ de couleur; elles roulent cette coiffure autour de la tête ainsi que la première, en laissant pendre les bouts sur les épaules, jusqu'à la ceinture; elles nomment cette sorte de toque (*este tocado*) *chimbél*."

Je ne doute point que les femmes arabes d'Alger n'aient formé leur mot جَنْبَل du mot ture جَنْبَر qui est parfaitement le même mot; avec le changement de *r* en *l*, lettres de la même classe. On prononce le *n* devant *b* comme *m* et non pas comme *n*,

(1) Au mot *cedal*, Cobarruvias (*Tesoro*, Madrid, 1611) dit: »tela de seda muy delgada, o de otra tela de lino muy sutil: los que piensan ser de seda, le dan su origen della, sedal, interpuesta la n. sendal: los que de tela de lino à sindone, Graece »σινδών, est enim sindon amictus ex lino Aegyptiaco, dictus sic quia primum in Sidone »urbe hujusmodi amictus fieri coepit: et ob id Tyriae à Martiale vestes dictae sunt. »Tyrus, et Sidon vicinae urbes: ideò una pro altera saepissime sumitur. El padre Guadix dize ser nombre Arabigo cendal, que vale tanto como hoja delgada, y de alli al »batihoja le llama el Arabigo cendali. Juan Lopez de Velasco cendal, cendaloy que »es batihoja, que concuerda con lo que dize el padre Guadix." Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *batihoja* par *cedalóci*, et Gaspar Escolano (*Historia de Valencia*, tom. I, pag. 82, col. 2) dérive le mot espagnol *cedal* de l'arabe *cedaloci*, »que es *batihoja*." Quels sont ces mots arabes?

tant en arabe, qu'en persan et en ture; Diego de Haedo a donc très-bien fait d'écrire *chimbél* et non pas *chinbel*.

جَوْبٌ

Ce mot est expliqué par Djeuhari (tom: I, man. 85, fol. 37) par بَقِيرَةٌ et par le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 60) par رِعٌ لِلْمَرَاةِ *une chemise de femme*.

جُوخَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Voici d'abord un article intéressant de Makrizi (*Description de l'Égypte*, tom. II, man. 372, pag. 350): سوق الجوخيين هذا السوق يلي سوق التَّجْمِيين وهو معدّ لبيع الجوخ المجلوب من بلاد الفرنج لعمل المقاعد والستائر وثياب السروج وغواشيهم وادركتُ النَّاسَ وَقَدْ مَا تَجَدَّ فِيهِمْ مَنْ يَلْبَسُ الْجُوخَ وَأَمَّا يَكُونُ مِنْ جَمَلَةِ ثِيَابِ الْكَاكِبِرِ جُوخَةٌ لَا تُلْبَسُ إِلَّا فِي يَوْمِ الْمَطْرِ وَأَمَّا يَلْبَسُ الْجُوخَ مَنْ يَرِدُ مِنْ بِلَادِ الْمَغْرِبِ وَالْأَنْرَنْجِ وَأَهْلُ الْإِسْكَندَرِيَّةِ وَبَعْضُ عَوَامِ مِصْرَ فَامَّا الرُّوسَاءُ وَالْأَكَابِرُ وَالْأَعْيَانُ فَلَا يَكَادُ يَوْجَدُ فِيهِمْ مَنْ يَلْبَسُهُ إِلَّا فِي وَقْتِ الْمَطْرِ فَإِذَا ارْتَفَعَ الْمَطْرُ نَزَعَ الْجُوخَةَ وَأَخْبَرَنِي الْقَاضِي الرَّئِيسُ تَاجُ الدِّينِ أَبُو الْفَدَا إِسْمَاعِيلُ بْنُ أَحْمَدَ بْنِ عَبْدِ الْوَهَّابِ بْنِ الْخَطْبَاءِ الْخَزْزَمِي خَالَ أُمِّي رَحِمَهُ اللَّهُ قَالَ كُنْتُ أَنْوَبُ فِي حَسْبَةِ الْقَاهِرَةِ عَنِ الْقَاضِي ضِيَا الدِّينِ الْكَحْتَسَبِ فَدَخَلْتُ عَلَيْهِ يَوْمًا وَأَنَا لَابِسُ جُوخَةَ لَهَا وَجْهٌ صَوْفٌ مَرْبَعٌ فَقَالَ لِي وَكَيْفَ تَرْضَى أَنْ تَلْبَسَ الْجُوخَ وَهَلِ الْجُوخُ إِلَّا لِأَجْلِ الْبَغْلَةِ ثُمَّ أَقْسَمَ عَلَيَّ أَنْ أَخْلَعَهَا وَمَا زَالَ بِي

حتى عرفته انى اشتريتها من بعض تجار قيسارية الفاضل فاستدعاه في الحال ودفعها اليه وامره باحضار ثمنها ثم قال لى لا تعد الى لبس الجوخ استهجاناً له فلما كانت هذه الحوادث وغلت الملابس دعت الضرورة اهل مصر الى ترك اشياء مما كانوا فيه من الرقة وصار معظم الناس يلبسون الجوخ فتجد الامير والوزير والقاضى ومن دون من ذكرنا لباسهم الجوخ ولقد كان الملك الناصر فرج ينزل احياناً الى الاسطبل وعليه مجنون من جوخ وهو ثوب قصير الكمين والبدن يُخاط من الجوخ بغير بطانة من تحته ولا غشاء من فوقه فتداول الناس لبسه واجتلب الفرنج منه شيئاً كثيراً لا توصف كثرتة ومحل بيعه بهذا السوق. Avant de donner la traduction de ce passage de Makrizi, je dois faire observer que le mot جوخ, d'où dérive جوخة, est le mot turc چوقه qui désigne le drap. C'est probablement à ce même mot turc que *ζούχον*, en grec moderne, doit son origine. »Le marché des marchands de drap. »Ce marché est contigu à celui des marchands des brides, et »il est destiné à la vente du drap qu'on tire des pays des »Francs (1), pour en faire des couvertures de sofa (2), des rideaux et des couvertures de selles de chevaux (3). J'ai encore

(1) Principalement peut-être de Venise. Voyez Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 87.

(2) Tel est le sens du mot مقاعد, car je lis dans un ouvrage assez rare, et dont je possède les deux premiers volumes (le troisième est rarissime) savoir les *Voyages du sieur de la Motraye en Europe, Asie et Afrique* (tom. I, pag. 85): »*Sopha*, »espece d'Estrade, faite de planches, élevée de quelques pieds contre le mur et sur laquelle sont des minders [en turc *مِنْدَرُ*], espèces de matelats couverts de pièces de drap ou d'autres étoffes que leur usage fait nommer *Maccates*, avec des coussins couverts de même et rangez contre la muraille de la chambre, pour s'appuyer le dos en croisant les jambes, comme font les tailleurs." Les *Maccates* de ce voyageur sont, sans doute, les مقاعد de Makrizi.

»vécu du temps que les hommes ne portaient que rarement
 »le drap; seulement, les grands possédaient parmi leurs ha-
 »bits une *djoukhah*, qu'ils ne portaient que les jours de pluie;
 »il n'y avait que les Magrebins, les Francs, les habitants
 »d'Alexandrie, et quelques-uns parmi le menu peuple de Misr,
 »qui portassent habituellement le drap; mais quant aux chefs,
 »aux grands et aux hommes distingués, on n'en trouvait presque
 »point parmi eux qui le portassent, sauf pendant la pluie;

(³) Il est tout à fait inutile de parler du mot غاشية, après que M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 4—7) a épanché à pleines mains sur ce mot les trésors de son érudition immense. Mais il est un autre mot qui désigne également une couverture qu'on met sur le dos du cheval ou du mulet, et qui était aussi ordinairement en drap (جوخ), dont je dois dire quelques mots. Je veux parler du mot زنارى. On lit dans Sojouti (*Hasn al mohadharah*): «Les Kadhis se servent de mulets pour montures; au lieu de la housse, ils se servent du زنارى en drap.» Silvestre de Saey qui a publié ce passage dans sa *Chrestomathie arabe* (tom, II, pag. 267; comparez la note, pag. 270), a mal à propos imprimé زنادى. La véritable leçon زنارى se trouve dans les deux manuscrits de Leyde de l'ouvrage de Sojouti (man. 113, fol. 354 v°, et man. 376, pag. 460), et elle est mise hors de doute par le passage suivant d'un manuscrit autographe de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 121 r°), où on trouve: انعم عليه ببغلة بسرج و زنارى : «il lui fit présent d'une mule équipée d'une selle et d'un زنارى de drap.» Je lis dans un autre volume du même ouvrage (man. 2 o, fol. 116 v°): وركب فرساً اشهب من مراكيب السلطان بزنارى اطلس احمر بدائر اصفر برقبة سلطانية مزركشية وسرج سلطاني محلا بذهب «Il était monté sur un cheval blanc [comparez Burckhardt, *Notes on the Bedouins*, pag. 121] du nombre de ceux que le sultan lui-même montait ordinairement; ce cheval était équipé d'un زنارى de satin rouge, bordé de jaune, d'une *rakabah*, brochée en or et qui appartenait au sultan, et d'une selle du sultan, ornée d'or.» Sur le mot رقبة on peut voir une note de M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. I, pag. 135.

»mais quand celle-ci cessait, on ôtait la *djoukhak* ⁽⁴⁾. Le
 »Kadhi, le *rais* feu Tadj-al-din-Abou'l-feda-Ismail, fils d'Ah-
 »med, fils d'Abd-al-Wahhab, fils d'الخطبا, Al-makhzoumi,
 »l'oncle paternel de ma mère ⁽⁵⁾, m'a raconté ce qui suit: J'étais
 »substitut du Mohtesib du Caire, Dhya-al-din, lorsque, certain
 »jour, j'entraï chez lui, en portant une *djoukhak*, dont la par-
 »tie de dessus était en laine et carrée. Comment donc, me
 »dit-il, pouvez-vous revêtir le drap? Le drap sert-il à d'au-
 »tres qu'aux mules? Ensuite il me conjura de l'ôter, et il in-
 »sista toujours à me demander où je l'avais achetée jusqu'à ce
 »que je lui appris que j'avais acheté la *djoukhak* d'un mar-
 »chand de la *kaisarieh* de Fadhil. Aussitôt il fit venir ce mar-
 »chand, et lui rendit l'habit, en lui ordonnant d'en restituer
 »la valeur. Alors il me dit: ne portez plus le drap, car il faut
 »considérer cela comme un usage honteux. — Mais après les
 »événements récents qui ont eu lieu, et depuis que les habits
 »sont devenus rares, la nécessité a contraint le peuple de Misr
 »de ne plus observer plusieurs choses qui faisaient partie de
 »leur manière délicate de penser; la plupart des hommes en
 »vinrent à revêtir le drap, et aujourd'hui on voit porter le drap
 »à l'émir, au wézir, au kadhi et aux dignitaires d'un rang
 »inférieur. Al Melik-al-nasir-Faradj se rendait quelquefois à
 »son écurie, en portant un *mamdjou* de drap; c'est un habit
 »à manches et à corps courts, cousu de drap, sans doublure
 »au dedans, et sans doublure au dehors. Alors les hommes

(4) Le manuscrit B (man. 276, pag. 566) ajoute ici mal à propos *والله اعلم*.
 La même addition se trouve encore dans d'autres passages, où elle est aussi absur-
 de qu'ici.

(5) Voyez *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, préface, pag. II.

»ont porté cette étoffe à l'envi les uns des autres, et les Francs
 »en ont importé une quantité innombrable; et c'est dans ce
 »marché qu'on la vend." Le mot جوخة se trouve dans ce pas-
 sage de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 192 r°):
 «لبس السلطان جوخة مقطعة» Le sultan se revêtit d'une *djou-*
 «*khah* déchirée;" ce que Makrizi (*Histoire des sultans mam-*
louks, tom. I, part. 2, pag. 63) semble avoir copié. On lit
 dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 37): قلع
 «تخفيفته ولبس عمامة وجوخة من فوق ثيابه» Après avoir ôté
 »son turban léger, il se coiffa d'un gros turban, et revêtit une
 »*ndjoukhah* sur ses autres habits." Cañes (*Gramatica Arabigo-*
Española, pag. 171) explique جوخة par «vêtement de drap,
 »ressemblant à une redingote."

 جُودِيَاءُ

C'est suivant le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 436): une
midraäh en laine, dont les matelots font usage (الجوديا مدرعة
 من صوف للملاحين).

 جَوْرَبٌ

Suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 56) ce mot désigne:
 «لِفَاةُ الرَّجْلِ» ce dont on s'enveloppe le pied." Je pense
 que le passage suivant de Niebuhr (*Reize naar Arabië*, tom. I,
 pag. 153) peut jeter quelque lumière sur cette explication. «Les
 »Orientaux," dit ce voyageur, »s'enveloppent les pieds et les

»jambes de grandes pièces d'étoffe de laine, et sur celles-ci ils
 »chaussent des bottes amples. En conséquence ils ont le pas
 »lourd; mais ces pièces d'étoffe chauffent bien plus que nos bas.
 »Quand ceux-ci ont été une fois mouillés, ils ne chauffent en-
 »suite que peu; ces pièces d'étoffe, au contraire, peuvent être
 »mises chaque matin d'une autre manière autour des jambes.”

Au rapport d'Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayan-
 gos, fol. 47 r^o), les Musulmans portent des جوارب quand ils
 font le tour autour de la Caaba, afin de se protéger les pieds
 contre l'extrême chaleur.

Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *cal-
 ças de muger* par جَوْرَب. Peut-être emploie-t-il *calças*, non
 pas dans le sens de *caleçon* ou *culotte*, mais dans celui de *me-
 dias calzas*, *bas*.

مَجُول

Ce mot semble désigner une petite chemise de femme. On
 lit dans Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 191 v^o): الجَّوْلُ ثَوْبٌ
 صَغِيرٌ تَجُولُ فِيهِ الْجَارِيَةُ Et le lexicographe cite à cette occasion
 l'hémistiche suivant d'Amro'lkais (*Moallakah*, éd. Lette, vs. 40):

(الطَّوْبِل) إِذَا مَا أَسْبَكَّرْتُ بَيْنَ دِرْعٍ وَ مَجُولٍ

En consultant le scholiaste, je traduis ainsi cet hémistiche et
 le précédent :

»Même quand l'homme sans passions voit une beauté comme
 »elle, ses yeux restent fixés immobiles, par l'effet d'un tendre
 »désir, tandis que la taille de la jeune fille tient le milieu
 »entre un *dir* et un *midjwal*.” Le poète veut dire que cette
 fille était de taille moyenne, car le scholiaste dit que *درع* est

une chemise que porte la femme grande et عجول une chemise que porte la femme petite (الدرع قميص المرأة الكبيرة والحجول قميص المرأة الصغيرة).

Au rapport de Firouzabadi (*Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 1418) ce mot désigne: un habit de femme et de jeune fille (ثوب للنساء وللصغيرة).

Les anciens Arabes se servaient de cet habit dans le jeu appelé *al-maisar* et Nowairi dit que c'est un vêtement blanc (ثوب ابيض). Voyez Rasmussen, *Additamenta ad historiam Arabum ante Islamismum*, pag. 68 du texte Arabe.

حِبْرَةٌ, حِبْرَةٌ

Ce mot désigne une sorte de بُرْد, fabriquée au Jémen, c'est-à-dire, un grand manteau à raies. C'est pour cela qu'un poète (dans la *Jetimah*, man. de M. Lee, fol. 14 r°) a pu dire, en recevant un livre d'un de ses amis:

(البسيط) وروضة من رياض الفكر دَبَّجَهَا
صوب القرائح لا صوب من المطر
كانما نشرت ايدي الربيع بها
بردًا من الوشي وثوبا من الحبر

»C'est un jardin, mais un tel où la pensée aime à se divertir;
»c'est la pluie des idées de l'auteur, et non celle des nuages,
»qui l'a orné comme de tapis de soie.

»On dirait que les mains du printemps y ont étendu un *bord*
»fait de l'étoffe appelée *waschj* (1), et un habit de ceux qu'on
»nomme *hibarah*."'

(1) Le mot وَشَجْجٌ désigne une sorte d'étoffe précieuse. Edrisi (*Géographie*, tom. II,

On voit que le poète a ici en vue des parterres de fleurs de diverses couleurs, qu'il compare aux vêtements à raies de couleur, nommés *bord* et *hibarah*.

On lit dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II, man. 356, fol. 168 r°), dans le *chapitre des BORDS, de la HIBARAH et de la SCHIMLAH*, la tradition suivante qui est rapportée sur l'autorité de انس qui à son tour l'avait apprise de قتادة: قال قلتُ له أي الثياب كان أحبّ إلى النبي صلى الله عليه وسلم قال «الحبرة» Je lui demandai quel vêtement était le plus en faveur chez le Prophète. La *hibarah*, répondit-il." On lit encore dans le même chapitre que la femme chérie du Prophète, Ayischah, a dit: أن رسول الله صلى الله عليه وسلم حين توفي سُجِّي «ببِرْدِ حَبْرَةٍ» que l'Envoyé de Dieu fut enveloppé, après sa mort, «d'un *bord* de l'espèce de ceux qu'on nomme *hibarah*, en «guise d'un linceul." Suivant l'ouvrage, intitulé *Oyoun al athar* (man. 340, fol. 188 v°) le Prophète laissa, entre autres, en mourant: «ثوبَيَّ حَبْرَةٍ» deux habits de ceux qu'on appelle «*hibarah*." On ne fabriquait ces habits, à ce qu'il paraît, que

pag. 168) nous apprend qu'on fabriquait cette étoffe à Ispahan. Dans un passage d'Ibn-Saïd, cité par Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 40 v°) on lit:

فقد اختلفت المرية ومالقة ومرسية بالوشى المذهب الذي
 «يتعجب من حسن صنعة أهل المشرق إذا رأوا منه شيئاً» Les
 «villes d'Almería, de Malaga et de Murcie possèdent seules des fabriques de l'étoffe
 «appelée *waschj*, qui est entremêlée d'or et dont la belle fabrication met en étoune-
 «ment les Orientaux qui en voyent un échantillon." Dans l'*Histoire des Abbasides* de
 Nowairi (man. 2 h, pag. 150) il est fait mention du وشى اليمن et aussi du
 وشى قرمز. Ce dernier terme fait soupçonner que le *waschj* est une espèce d'écar-
 late. Le mot وشى désigne encore un *vêtement de couleur*, et l'on peut comparer
 à ce sujet une note dans le premier volume de mon *Historia Abbadidarum* (p. 86,
 87, note (75)).

dans le Jémen (Djeuhari, tom. I, man. 85, fol. 276; le *Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 491). Je dois avouer que j'ignore ce qui distingue la حبرة du برد.

En des temps plus récents, ce mot désigne une tout autre chose. Comme aux femmes d'Égypte, le ازار semblait trop modeste elles commencèrent à porter ce manteau en soie, en tafetas ou en châle, en lui donnant le nom de حَبْرَة. On peut consulter la description de la حَبْرَة qui se trouve dans la *Description de l'Égypte* (tom. XVIII, pag. 114), et on peut voir la façon de ce vêtement dans l'*Atlas* (tom. I, planche 41). On voit sur la 20^e planche du voyage de Wittman (*Travels in Asiatic Turkey, Syria and Egypt*), une *habarah* blanche. «A d'autres temps," dit ce voyageur (pag. 374), «les femmes »portent un ample manteau noir, qui couvre presque tout le »corps et descend jusqu'aux talons." On lit dans l'ouvrage de M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 396): «Les femmes d'une condition plus élevée, tant les Mahométanes »que les Chrétiennes, se couvrent, quand elles sortent, d'un »ample manteau en soie noire." Enfin voici la description exacte de la *habarah*, que nous offre M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 61): «celle d'une dame mariée, se com- »pose de deux lés de soie noire lustrée; chacun de ces lés a »une aune de large, et trois verges de long; ils sont cousus »ensemble sur les lisières ou près de celles-ci (selon la hauteur »du corps), tandis que la couture est placée horizontalement, »par rapport à la manière dont on porte ce vêtement; une »étroite pièce de ruban noir est cousue au dedans de la partie »d'en haut, à la distance d'environ six pouces de la lisière, »afin d'être liée autour de la tête. — Les dames qui ne sont

»point mariées portent une *habarah* en soie blanche, ou en »châle." De nos jours la حبرة est aussi en usage dans l'Arabie, la Syrie et l'Aldjezireh. Burckhardt (*Travels in Arabia*, tom. I, pag. 339) nous apprend que les femmes de la Mecque portent »la robe ample en soie noire, telle qu'on la porte en »Egypte et en Syrie." Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 392) atteste que les femmes de Diarbekr portent quelquefois leur grand voile »en soie noire, comme c'est la »coutume au Caire, parmi les dames d'une condition aisée."

حَرِيمٌ et أَحْرَامٌ

On sait que les mots حريم et احرام désignent une pièce d'étoffe dont se servent les Musulmans pendant le pèlerinage de la Mecque. Néanmoins le mot أَحْرَامٌ manque en ce sens dans le Dictionnaire. Suivant Wild (*Reysbeschreibung eines Gefangenen Christen*, pag. 64), le »*Ehram* est une pièce d'étoffe »de poil." On peut voir la façon du *ihram* dans le deuxième volume du *Tableau général de l'Empire Ottoman* de Mouradgea d'Ohsson.

Suivant un scholiaste de Hariri (*Makamat*, pag. 255), le mot أَحْرَامٌ désigne encore: une sorte de coiffure, semblable au مئزر (voyez ce mot) dont les Arabes d'Espagne et d'Afrique faisaient usage. En effet, Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) atteste également que le mot احرام désigne une espèce de coiffure qui ressemble au مئزر (*toco como almayzar*), et c'est en ce sens que je le rencontre chez Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 4 r°): وسرنا الى ان وصلنا الى

مدينة قنسطينية (sic) ونزلنا خارجها واصابنا مطر جود اضطرنا الى الخروج عن الاخبية ليلاً الى دور هنالك فلما كان من الغد تلقانا حاكم المدينة وهو من الشرفاء الفضلاء يشهر بابي الحسن فنظر الى ثيابي وقد لوثها المطر فامر بغسلها في دارة وكان الاحرام منها خلقاً فبعث مكانه احراماً بعلبكيا وصر في احد طرفيه دينارين من الذهب فكان ذلك اول ما فتح به «*Nous continuâmes notre route jusqu'à la ville de Constantine, et nous dressâmes nos tentes en dehors de ce lieu. Une pluie abondante nous força cependant de sortir de nos tentes pendant la nuit, et de nous rendre à un village (1) voisin. Le lendemain, le préfet de police (2) de la ville, un des schérifs du plus grand mérite, connu sous le nom d'Abou-'l-Hasan, vint au devant de nous, et voyant que mes habits s'étaient salis par l'ondée, il ordonna de les laver dans sa maison. L'ihram qui se trouva parmi eux étant usé, il le remplaça par un ihram Baalbeki (3), après avoir noué dans l'un de ses deux bouts deux dinars d'or; c'était le premier secours que je reçus (4) pendant mon voyage (5).*» On

(1) Le mot *دور* désigne proprement un assemblage de tentes d'Arabes bédouins. Ce terme se trouve en ce sens chez la plupart des voyageurs qui, à différentes époques, ont parcouru le nord de l'Afrique.

(2) Voyez sur l'emploi du *hakim*, dans les villes du Magreb, Lempriere (*Tour to Morocco*, pag. 256) qui écrit *ell-hackum*, et M. Gräberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell' Impero di Marocco*, pag. 211) qui écrit *hhakem*. Voyez encore Charant (*Letter in answer to divers curious questions*, pag. 51, 52, 53); Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 193, 259) etc.

(3) C'est-à-dire: en coton blanc de Baalbek. Voyez plus haut pag. 82, 83.

(4) A la lettre: «c'était le premier *fotouh* que je reçus.» Selon l'auteur du *Tarif* (*Livre des définitions*) le mot *fotouh* signifie: «obtenir quelque chose d'un côté d'où l'on n'attendait rien» (voyez la note de Silvestre de Sacy dans les *Notices et*

peut comparer encore le passage de notre voyageur, qui se trouve plus haut (pag. 83).

Extraits, tom. XII, pag. 336), et il revient à peu près à notre mot *aumône*, car Ibn-Batoutah dit ailleurs (man. fol. 140 v°), en parlant des fakirs: وعيشهم من يعيشون «ils vivent des aumônes qu'on leur donne,» et encore (fol. 77 r°): من فتوحات الناس. La phrase فَنَحَّ بِهِ عَلَيْهِ qui se trouve dans notre texte, se rencontre encore dans un autre passage d'Ibn-Batoutah (man. fol. 227 r°). On y lit: كان يأخذ منهم مقدار ما يعطى الفقراء ويقول لمن أخذ ذلك منه أتعذ حتى تأخذ أول ما يُفْتَحُ بِهِ عَلَيَّ في ذلك اليوم «il avait la coutume d'accepter de petits présents des boulangers et des fruitiers, comme on en donne aux pauvres, et de dire à celui auquel il les donnait lui-même: assieds-toi ici pour recevoir la première aumône que je recevrai moi-même.»

(⁵) Le mot *وجهة* signifie *voyage*. On lit ailleurs dans Ibn-Batoutah (man. fol. 100 r°): وفي هذه الوجهة توفيت «elle mourut pendant ce voyage,» et plus bas (fol. 138 r°): وسافر أيضا معه في هذه الوجهة اماماً «son *imam* l'accompagna pendant son voyage.» Un vers d'Ibn-al-labbanah, qu'on trouve dans un des manuscrits de l'ouvrage d'Ibn-Khacan (*Kalayid al ikyan*, man. 35, fol. 15 r°), est ainsi conçu:

(البسيط) وإن تكن وجهتي من فوق مذهبه
فليس تضرب في وجهي الملمات

«Si, pendant mon voyage, je le suis sur le chemin où il marche (littéralement: si mon voyage est sur son chemin), les malheurs ne me frapperont pas.»

Dans le *Matmah* d'Ibn-Khacan (man. de St. Pétersbourg, fol. 84 r°) on trouve: «un vent contraire l'obligea à ne point continuer son voyage.» Dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 54 r°): ولما أنصرف من وجهته أعادهما معه «Après avoir accompli son voyage, il emmena avec lui ces deux personnages, en retournant vers Maroc.» Dans les *Lettres* du même écrivain (man. 11 (1), fol. 6 r°): «أستفهم عن سبب وجهته: «il s'informa des motifs de son voyage.» Dans le *Voyage* de Khalid-ibn-Isa-al-Balawi (man. de Gotha, n° 1154, fol. 2 r°): «الرحلة الحجازية، وذكر معاهد الوجهة المشرقية»

حَزَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On sait que حَزَّةُ désigne, en arabe, la coulisse par où passe la تَكَّة, c'est-à-dire, la ceinture qui sert à attacher le caleçon. A Malte le mot حَزَّة, au pluriel حَزَز, a reçu une acception plus étendue; il y désigne, de nos jours, le caleçon avec la تَكَّة ou ceinture. Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 262.

حِزَام

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

En Egypte, le mot حِزَام désigne la ceinture que les hommes mettent sur le *qaftân*, et les femmes sur le *yelek* ou sur l'*antari*. M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108) dit, en décrivant le costume des hommes: «حِزَام. La ceinture; elle est en mousseline, en laine ou en soie, et se met sur le *qaftân*;" et plus bas (pag. 113), en décrivant le costume des femmes: «حِزَام. Ceinture. En été elle est de soie ou de mousseline; en hiver, c'est un châle de laine de cachemire. Lorsqu'elle est carrée, elle retombe derrière en forme de triangle."

Ce mot n'a pas été introduit récemment dans la langue arabe. Je lis dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 113 r°): «أخذت بالحزام وشددت وسطى» Je pris le *hizâm* » et je m'en ceignis les reins." Et ailleurs (fol. 146 r°) le même auteur dit dans son article important, et rempli des détails

les plus curieux, sur les Bulgares du Volga: ويأتى الباروجى وهو مقطع اللحم وعليه ثياب حرير قد رُبِّطَ عليها فوطاة حرير «Alors vient le *baroudji*, »c'est-à-dire l'écuver tranchant; il porte des habits de soie, »et sur ceux-ci est attachée une serviette de soie; il a dans son »*hizâm* un grand nombre de couteaux dans leurs gâines." On trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 409): أَلْبَسَهُ قَمِيصًا رَفِيعًا وَثُوبًا مِنْ ثِيَابِهِ وَعِمَامَةً لَطِيفَةً وحزامًا رَفِيعًا «il le revêtit d'une chemise fine ⁽¹⁾, d'un de ses »habits, d'un turban élégant et d'un *hizâm* galant."

Comme, à ma connaissance, les Arabes d'Égypte n'ont pas d'autre mot pour désigner la ceinture faite d'étoffe, qu'on met sur le *caftân*, je ne doute point que les passages suivants ne se rapportent au *hizâm*. On lit dans la Relation de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327): «Sur tous ses »habits [c'est-à-dire le صد يري, le يلك et le خفطان], »excepté les deux de dessus [le بنيش, et la فرجية ou كرك], »on porte une ceinture en soie, en camelot ou en laine, dans »laquelle on met un couteau dans sa gaine." Dans celle de Niebuhr (*Reize naar Arabie*, tom. I, pag. 152): «Sur l'*entari* »on porte un *caftân*, — — et sur celui-ci on se ceint les reins »d'une grande ceinture, dans laquelle on replie un pan du »*caftân* pour pouvoir marcher plus librement, et pour que l'*entari* et le *schakschîr* se voient."

M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41) dit encore expressément que la ceinture qu'on porte sur le *caftân*, et qui est »un châle de couleur, ou une longue pièce de mousseline

(1) Voyez sur l'adjectif رفيع et le substantif رعة une note de M. Quatremère dans les *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 261.

»blanche à figures,» se nomme حزام. Ailleurs (tom I, pag. 58) eet auteur décrit la ceinture des dames en ces termes: »un châle »carré, ou un fichu brodé, doublé en diagonale, se met non- »chalamment autour des reins; les deux bouts, pliés l'un sur »l'autre, retombent en arrière.»

Le mot حزام est aussi en usage au Magreb. Dombay (*Gramm. ling. Mauro.-Arab.*, pag. 83) traduit حزام (sic) par *cingulum ex serico vel linteo*. M. Gråberg di Hemsö (*Specchio etc.*, pag. 141) écrit *hhazàm*; Höst *Nachrichten von Marokos*, pag. 115) écrit حزم et prononce *hazem*. C'est, selon lui, »une large cein- »ture de soie que les hommes portent sur le *kaftån*; on en fa- »brique à Fes, et on en vend au prix de vingt à cent *marks*.» Plus bas (pag. 119) le même voyageur atteste que les femmes portent un *hazem* sur le *haik*. Je ne doute point que les pas- sages suivants de Marmol ne se rapportent au حزام. On lit chez cet auteur (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 87, col. 3): »Près de ces boutiques, il y en a d'autres, où l'on fabrique des »ceintures de soie et laine, dont se servent les femmes. Ces »ceintures sont tissues sur de grosses cordes de chanvre, et sont »garnies aux bouts de houppes très-longues (2). On les roule »deux fois autour du corps, et les houppes pendent par de- »vant (3) C'est un grand ornement pour les femmes, et les *Ala- »ravis* en font surtout usage.» Et ailleurs (tom. II, fol. 103, col. 2): »Les femmes des *Alarabes*, quelques-unes de celles »qui demeurent à Fez et toutes celles de Barbarie, ont la cou-

(2) »Con unos ramales muy largos al cabo.» Ce n'est qu'en hésitant que j'ai traduit par *houppes* le mot *ramal*, qui sans doute est le mot arabe رَمَلٌ; j'ai vainement cherché ce mot dans quelques dictionnaires espagnols anciens.

(3) »Los quales, dando dos bueltas a la cintura, caen delante a manera de borlas.»

»tume de porter de telles ceintures que l'on fabrique, comme nous l'avons dit précédemment, dans l'*alcayceria*; cependant elles n'en font point usage quand elles portent des robes (*marlotas*), mais elles s'en servent seulement pour ceindre les *alquicels*." (Les *haiks* ou *kisás*).

A Malte le mot حزام (*hzym*) désigne également une ceinture. Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 267.

Du mot حزام s'est formée la septième forme اَحْزَمَ, qui manque dans le Dictionnaire. Je lis dans Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 120 r°): «كل واحد منهم منكزم» «hacun d'eux portait un *hizám*».

حَشَاءٌ, حَشَاءٌ

Le pluriel de ce mot qui, au rapport de Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 6 r°), est حَشَائِيٌّ, manque dans le Dictionnaire. Le même lexicographe dit, qu'au rapport d'Abou-Zeid ce mot désigne un vêtement grossier (كسَاء غليظ عن ابي زيد). On lit dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 13): «والحشأ كمنبرٍ وحراب كسا غليظ او ابيض صغير يتزر به او ازار يشتمل به» «C'est un vêtement grossier, ou blanc et petit, dont on se sert en guise de caleçon; ou bien c'est un manteau dont on s'enveloppe.» Comparez pour ce sens de manteau (*izār*) l'article suivant.

حَشَاءٌ, حَشَائِيٌّ, حَشِيَّةٌ

Les deux premiers mots désignent ce qu'on appelle en fran-

çais, *une tournure*, et aussi ce que la femme met sur le sein pour le faire paraître plus large. On lit dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1863): مصدغة تعظم بها المرأة ثديها او عجيزتها كالكشى الحشية واحدة الحشايا والكشى العظامه تعظم بها المرأة الرشاء عجيزتها قال جُمًا غَنِيَّاتٍ عَنِ الكاشي

Mais on lit encore chez le même lexicographe: وقال الاصمعي الكاشي اكسية حَشْنَةٌ واحدها كحشاة*

Il paraît donc que le mot كحشاة désignait un vêtement grossier. En effet, il résulte d'un passage d'Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 373 v°) que l'habit appelé كحشاة, au pluriel ككاشي, était porté en Espagne par le menu peuple (الكاشي ثياب العامة).

حَقَاب , حَقَبٌ

Dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 69) ces mots sont expliqués de cette manière: شيء تعلق به المرأة الحلى وتشده في وسطه Ils désignent en conséquence: *une espèce de ceinture ornée de pierreries dont se servent les femmes*. On a vu plus haut (pag. 71) que le commentateur de Djerir explique le mot حَقَاب par حَقَبٌ.

حَقَاء , حَقْو , حَقْوٌ

Suivant Burckhardt (*Notes on the Bedouins*, pag. 28), le mot

حَقْو désigne chez les Anazis la même chose que le mot *بريم* chez l'Ahl-el-Schemâl; voyez au mot *بريم*. Suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1865) et Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 793), les mots *حَقْو* ou *حِقْو* désignent encore le *ازار*, c'est-à-dire *une sorte de caleçon dont on se couvre les parties naturelles*.

المر Masabi. Muruj adh-Dhahab
vol n. p. 178

حَلِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 69), on appelle *حَلِيَّة* une large pièce d'étoffe de laine brune foncée, dont se servent les femmes dans les parties méridionales de la Haute-Egypte, et surtout au-delà d'Akhmîm. Elles s'en enveloppent le corps, et attachent les pans d'en haut l'un à l'autre, sur chaque épaule; voyez la façon de ce vêtement dans l'ouvrage de M. Lane, tom. I, pag. 68.

حَوْرٌ

حَوْرٌ ما تحت الكور من العمامة dit le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 503). Serait-ce une espèce de طائية ou طربوش?

حَوْفٌ

Je ne puis rien ajouter aux détails que donne M. Freytag sur ce mot. Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 69 r^o) dit: الرعط وهو جلد يشق كهيئة الازار تلبسه الحائص والصبيان *

Le reste des détails qu'on lit dans le Dictionnaire, est emprunté au *Kamous*.

حَوَائِصُ au pluriel حَيَاصَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire comme désignant une ceinture. C'est M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 31) qui a établi ce sens du mot, en citant quantité de passages d'auteurs arabes où il se rencontre. Il serait absurde d'en donner ici d'autres pour prouver la même chose, mais M. Quatremère n'avait pas à écrire un ouvrage spécial sur les noms des vêtements chez les Arabes. Il ne prendra donc pas en mauvaise part, je m'en tiens assuré, si j'ajoute ici quelques détails à sa docte note.

Puisque Makrizi dit que *حياسة* est ce qu'on nommait anciennement *منطقة*, je ferai observer que cette sorte de ceinture était toujours en argent ou en or. Jamais on ne lira d'une *حياسة* ou d'une *منطقة* en cuir, ou en étoffe quelconque. Voici maintenant les détails qui nous sont fournis par Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 352): سوق الحوائصيين هذا السوق يتصل بسوق الشرايشيين وتباع فيه الحوائص وهي التي كانت تعرف بالمنطقة في القديم فكانت حوائص الاجناد اولاً اربعمائة درهم فضة ونحوها ثم عمل المنصور قلاوون حوائص الامراء الكبار ثلثمائة دينار والامراء الطبليخاناة مائتي دينار ومقدمي الحلقة من مائة وسبعين الى مائة وخمسين دينار ثم صار الامراء والخاصية في الايام الناصرية وما بعدها يتخذون الحياصة من الذهب ومنها ما هو مرصع بالجواهر ويفرق السلطان في كل سنة على المماليك من حوائص الذهب والفضة شيئاً كثيراً وما زال الامر على ذلك الى ان ولي

الناصر فرج فلما كان في ايام الملك المويد شيخ قَد ذلك ووجد في تركة الوزير صاحب علم الدين عبد الله بن زينور لبا قبض عليه ستة الاف حياسة وستة الاف كلوتة جهاركس وما برح تجار هذا السوق من بياص العامة وقد قَد تجار هذا السوق في زمننا وصارت اكثر حوافيته يباع فيها الطوائى التى «*Marché*» تلبسها الصبيان وصارت الآن من ملابس الاجناد «*des vendeurs de hiyázahs*. Ce marché est contigu au marché des vendeurs de *scharbouschs*; on y vend les *hiyázahs*, qu'on nommait jadis *mintakah*. Au commencement, les *hiyázahs* des soldats valaient environ quatre cents dirhems d'argent. Plus tard, Al-manzour-Kelaoun (678—689) ordonna que les *hiyázahs* des *émirs-kebirs* (grands émirs, généraux), fussent de la valeur de trois cents dinars, celles des émirs des tambours (1) de la valeur de deux cents dinars, et celles des chefs de la *halkah* de la valeur de cent cinquante à cent soixante et dix dinars. Ensuite, du temps d'An-nazir (693—741) et après son règne, les émirs, et ceux qui étaient attachés à la personne du prince (2), firent faire leurs *hiyázahs* en or, et quelques-unes de celles-ci étaient ornées de pierreries. Le sultan avait coutume de distribuer chaque année une grande quantité de *hiyázahs* d'or et d'argent aux mamlouks. Il en fut ainsi, jusqu'à ce qu'An-nazir-Faradj (801) parvint à l'empire. Mais du temps d'Al-melik-al-moayyad-Scheikh (815) cette coutume ne fut que rarement observée; et l'on trouva parmi les richesses que laissa le vésir-sâhib, Alam-ad-din Abdollah-ibn-Zenbour, après qu'on l'eût arrêté, six mille

(1) Voyez M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 173.

(2) Voyez sur ceux qu'on appelle *الخاصكيتة*, M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 158, 159.

»*hiyāzahs* et six mille calottes circassiennes (3). Les marchands de ce marché ne cessaient pas d'être parmi les plus opulents (4) du peuple; mais de nos jours, ils sont en petit nombre, et dans la plupart de ces boutiques on vend les *tākīyahs* dont se coiffent les jeunes gens, et qui servent aujourd'hui aux soldats.»

Je dois encore faire observer que la حياصة était également en usage chez les femmes. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 736): وفي وسطها حياصة مرصعة: بانواع الجواهر »Elle portait à sa ceinture une *hiyāzah*, ornée de différentes espèces de pierreries.» Et ailleurs (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 106): فسحبت ذنجرًا من حياصتها: »Alors elle tira (5) de son *hiyāzah* un poignard.»

حَائِك ou حَيْك

Ces mots manquent dans le Dictionnaire. Je crois cependant qu'ils sont d'origine arabe et qu'ils dérivent du verbe حاك *tisser*.

Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 4, col. 2) dit en parlant des Berbères de la province de Héha, la plus occidentale du royaume de Maroc: »Les femmes portent une espèce

(3) Le manuscrit B (pag. 567) porte الجملوات الجركسية Les *جهر كس* sont mentionnés, par exemple, par Makrizi (*apud* Quatremère, *Histoire des sultans Mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 138), mais je ne me rappelle pas d'avoir vu le mot *circassien* écrit de la manière dont il se trouve écrit dans notre texte. Je ne veux donc pas être garant de l'exactitude de ma traduction en cet endroit.

(4) Ce sens du mot بياض manque dans le Dictionnaire. On en verra un autre exemple dans une note à l'article قباء.

(5) Voyez sur ce sens du verbe سكب M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 21.

»de manteau (*unos alquiceles*); cet habit s'appelle *hayque* (*que* »*llaman hayques*), et il est fait à la façon des *almalafas* [الملحفة] »à Grenade], mais il n'est pas si fin." Plus bas (*ibid*) le même auteur dit, en décrivant les lits (*camas*): »au lieu de draps de »lit (*savanas*), ils étendent un de ces manteaux qu'on nomme, »comme je l'ai dit, *hayques*." Ailleurs (tom. II, fol. 83, col. 2) il dit dans la description de Mequinez: les femmes »se pro- »mènent, tellement couvertes de certains manteaux (*con unos* »*alquiceles*) blancs, très-déliés, faits de laine et appelés *hayques*, »que personne ne puisse voir leur figure." Et enfin (tom. II, fol. 102, col. 3) en parlant des hommes du commun à Fez, il dit: »Ceux qui ne sont pas assez riches pour acheter des robes »(*sayos*) portent de ces manteaux, dans lesquels elles s'entor- »tillent (*de aquellos alquiceles rebueltos al cuerpo*).» Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 28, col. 2) dit des femmes d'Alger que, quand elles sortent, »elles mettent des manteaux »blancs (*unos mantos blancos*), très-déliés, en laine fine, ou »tissus de laine et soie; elles prennent soin de les rendre très- »blancs au moyen de beaucoup de savon, parfumé avec du »soufre et avec d'autres choses. Elles les nomment *Alhayque*. »Ces manteaux sont comme les *malaxas* [ملحفة] dont nous »avons parlé ci-dessus, ou comme une pièce de drap carrée, »longue d'environ trente palmes, et large de quatorze ou quinze. »Les femmes s'entortillent dans ces manteaux, en attachant un »bout sur la poitrine avec de certaines agrafes ou grandes épini- »gles ⁽¹⁾ d'argent doré; elles jettent le corps du manteau sur

(1) »Con ciertas hevillas o alfileres." Je pense avec le savant Urrea (*apud* Cobarruvias, *Tesoro* Madrid, 1611), que *alfiler* ou *alfiler* dérive du verbe arabe قَلَّ.

»les épaules et sur la tête, et de l'autre bout, celui de dessous, »elles couvrent le bras droit. De cette manière elles sont si »parfaitement cachées qu'il ne leur reste que l'espace néces- »saire, pour pouvoir se conduire; ainsi ces manteaux res- »semblent en quelque sorte à une bourguignotte d'homme »d'armes; et ainsi elles se promènent tellement couvertes dans »les rues, que leurs maris eux-mêmes ne peuvent les recon- »naître, qu'à l'air dont elles marchent, ou à leur compagnie." Plus bas (fol. 28, col. 3) Diego de Haedo dit des esclaves: »Elles portent les mêmes manteaux (*los mismos mantos*) que »leurs maîtresses, mais les leurs ne sont pas si beaux." Dapper (*Naauwkeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 239, col. 2) nous donne aussi des détails précieux sur le *hayk*, dans la description du costume des ambassadeurs du roi de Maroc et de Fez, qui vinrent à Amsterdam en 1659. Voici ce qu'il dit: »Ibrahim Manino portait autour du corps un habit »blanc et tissu de laine déliée, garni de flocons aux deux »côtés ⁽²⁾, long de cinq ou six aunes, et large d'une aune et »demie; c'est dans ce pays un vêtement ordinaire d'homme et »de femme, mais on le met le plus souvent quand on sort; »on sait le façonner et en envelopper le corps de diverses ma- »nières, et on l'appelle en arabe *hayk*, et aussi *hissa* [كساء]. »En bas pendaient des fils, comme du fil tordu, ou du cor- »donnet fait au fuseau ⁽³⁾, qu'on y laisse pendant qu'on le tisse, »et qui se nomment chez eux *hudou* ⁽⁴⁾." Plus bas (pag. 241,

(2) »aen beide zijde met nopjes."

(3) »als getwijnt-garen of klos-koort."

(4) Je dois avouer, à mon grand regret, que j'ignore quel mot arabe (et appartenant peut-être exclusivement à l'idiome parlé au Magreb?) Dapper a ici en vue.

col. 1) Dapper dit que l'un des serviteurs des ambassadeurs portait »un *hayk* retroussé, d'une étoffe noire et grossière.' Charant (*Letter in answer to divers curious questions*, pag. 40, 41) écrit *Alhaique* et il explique ce mot par: manteau de laine blanc, ayant quatre ou cinq aunes de longueur et une aune et demie de largeur. Roland Fréjus (*Voyage into Mauritania*, pag. 44) écrit *haicque*, et il explique ce mot par manteau. Pidou de St. Olon (*The present state of the Empire of Morocco*, pag. 90, 92, 94) parle également de ce manteau qu'il nomme *Hayick*. Mouette (*Histoire des conquestes de Mouley Archy*, pag. 381, 384) écrit *haique*. Dans l'ouvrage intitulé *Mission Historial de Marruecos* (pag. 519, col. 2) il est question d'un *Xayque*. Windus (*A Journey to Mequinez*, pag. 28, 30, 57) écrit *Alhague*. Shaw (*Reizen door Barbarijen en het Ooste*, tom. I, pag. 319) parle également de ce vêtement. Il écrit *hyke* et il dit que cet habit a ordinairement dix huit pieds de long et cinq ou six pieds de large. Il ajoute qu'il sert à l'Arabe de vêtement pendant le jour et de couverture pendant la nuit. Mais voici la description exacte que Höst (*Nachrichten von Marokos und Fez*, pag. 115, 116) donne de ce vêtement. Les hommes à Maroc et à Fez portent sur le *caftán*: »un *haik* حايك, qui consiste en une pièce d'étoffe de »laine blanche, longue ordinairement de sept aunes et large »de trois aunes; tous s'enveloppent dans ce manteau, depuis »le roi jusqu'au moindre More, et ceci se pratique de diverses »manières: la plus commune cependant est de mettre ce *haik* »sur la tête et d'en jeter les bouts sur l'épaule gauche, comme »on peut le voir sur le XV^e Planche, figure 1. En présence du »roi, on doit l'ôter de la tête, et y pratiquer un noeud, ce

»qu'on appelle *achât Errua* *أخط الروة* ⁽⁵⁾. Ce vêtement est
 »surtout utile pour les pauvres, car, en outre qu'ils peuvent se
 »passer de tout autre habillement, ils en font aussi usage
 »au lieu de drap de lit, pour s'y coucher dessus; ensuite ils
 »s'en servent comme d'un sac, quand ils ont quelque chose à
 »porter; encore comme d'un mouchoir pour se moucher et
 »s'essuyer le nez; et enfin comme d'un habit de chasse, dans
 »lequel ils chassent pour passer le temps, pendant quelques
 »heures, sans se gêner. Mais il est incommode quand on veut
 »travailler, car il embarrasse à chaque instant les mains et
 »tombe en désordre. En conséquence on l'ôte ordinairement
 »en pareille occasion, afin de ne pas le salir." Ailleurs (pag. 119)
 le même voyageur dit: »les femmes portent aussi des *haiks*,
 »mais d'une autre manière que les hommes. Elles les attachent
 »sur la poitrine avec des agrafes d'argent qu'elles nomment
 »*besim* *بسيم* ⁽⁶⁾, et *chetfia* *ختفية* ⁽⁷⁾, entre lesquelles il y a

(5) Je pense qu'il faut écrire *عَقْدُ الرَّوِّ*, car le mot *روء* me paraît désigner
 un noeud. Voyez Alcalá au mot *lazo de çapatos*.

(6) Ce mot ne s'écrit pas *بسيم*, mais *بزيم*, au pluriel *بزائم*, et il désigne
 bien sûrement une agrafe. On a vu plus haut que Diego de Haedo parle des *he-*
villas (agrafes), au moyen desquelles les femmes attachent le *haik*; or, Pedro de Al-
 calá (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *hevilla* par *بزيم*. Dombay (*Gramm.*
ling. Mauro-Arab., pag. 82) traduit *fibulae* par *بزائم*, et selon nos dictionnaires
 le mot *إبزيم* désigne une agrafe avec sa porte.

(7) Je présume qu'on doit écrire ce mot *خطفية*, avec le *ط*, et non pas avec le
ت. Je ferai observer que la racine *خفف* n'existe point dans la langue arabe, que
 la racine *خطف* est au contraire très-connue, et que l'étymologie favorise ma sup-
 position. En effet le verbe *خطف* signifie *abripuit*, et le mot *خُطَاف* une lame
 de fer recourbée à l'extrémité, un crochet, une agrafe. Il y a un autre mot arabe,
 dérivé de la même racine et qui, ainsi que *خطفية*, manque dans le Dictionnaire.

»une petite chaîne. La plupart des femmes portent ce *haik* sur le
 »corps nu. — Les ouvertures sont aux côtés, et quand une mère
 »veut allaiter son enfant, elle fait sortir la mamelle par cette
 »ouverture, ce qui est aussi le plus commode pour l'enfant
 »que la mère porte ordinairement sur le dos; d'ailleurs elles
 »ont les mamelles très-grandes, tant qu'elles sont jeunes." Au
 rapport du même voyageur quelques femmes portent 1°. la che-
 mise, 2°. le *kaftan*, 3°. la منسرية, 4°. le *haik* avec le *ha-*
zem حزام.

Le *حيك* ou *حائك* est mentionné également par Lempriere
 (*Tour to Marocco*, pag. 39, 293, 295, 386) qui écrit *haick*,
 et par Ali Bey (*Travels*, tom. I, pag. 16, 29, 73, 80) qui écrit
Hhaik. Enfin plusieurs voyageurs qui, de nos jours, ont visité
 le Magreb, tels que Riley (*Loss of the American brig Commerce*,
 pag. 407, 492), M. Jackson (*Account of Marocco*, pag. 138),
 M. Grâberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell'*
Impero di Marocco, pag. 81), le colonel Scott (*Journal of a*

Je veux parler du terme *مِخْطَاف*. Selon Pedro de Alcala (*Vocabulario Español*
Arabigo, aux mots *anzuelo* (*garavato*), *garavato*) on applique le nom de *مِخْطَاف*
 à un morceau de fer recourbé, à un petit crochet, à un hameçon. En effet Ibn-
 Batontah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 234 v°) rapporte que les esclaves
 des négociants de l'Inde portent *عود غليظ له زج حديد وفي اعلاه*
مِخْطَاف حديد فاذا اعياء ولم يجد دكانة يستريح عليها ركز
عوده بالارض وعلق حمله منه »un gros bâton, garni d'une pointe de fer,
 »et en haut d'un crochet du même métal. Ainsi, quand le porteur est fatigué et qu'il
 »ne trouve point de banc pour s'y reposer, il fiche son bâton en terre, et pend son
 »fardeau au crochet." Le mot *مِخْطَاف* désigne encore un bâton armé à l'une de
 ses extrémités d'un morceau de fer pointu et recourbé (Alcala au mot *cayado*
de pastor), et aussi une ancre (Alcala aux mots *ancora*, *cloque* (*garfio de nave*),
garfio; Dombay, *Gramm. ling. Mauro-Arab.* pag. 101).

residence in the *Esmailia of Abd-el-Kader*, pag. 5) et Lady Grosvenor (*Narrative of a Yacht Voyage in the Mediterranean, during the years 1840—1841*), ont parlé de ce vêtement, en écrivant *haick, hayk, hhaik* ou *haik*.

(1) خِرْقَةٌ

Ce mot désigne l'habit, ou le manteau grossier, que les *fakirs* et surtout les *Sofis* portent en Orient. Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 201 r^o) dit d'un des *Sofis* qu'il était: بركة لابسي الخرقَة. Dans un manuscrit que possède la Bibliothèque de Leyde, et qui renferme plusieurs opuscules, relatifs aux *Sofis*, (man. persan 1038, fol. 22 v^o) on trouve: در گریبان خرقه نوشته بود یا عزیز یا ستار یا لطیف یا حلیم

(1) Le mot خِرْقَةٌ, avec le pluriel خِرَق, signifie encore: une pièce d'étoffe.

Je lis dans Nowairi (*Histoire d'Egypte* man. 2 m, fol. 204 r^o): اعطاه — خرق — كتان فرنجي مائتي ذراع »Il lui donna deux cents aunes de pièces d'étoffe de lin d'Europe." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 269): »عمد الى الخرقَة وعمل منها كيسًا »Il prit la pièce d'étoffe et en fit une »bourse." Dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol 51 v^o): يُقال انه لم يجتمع عند احد من نظرائه ما اجتمع عند من عين ووزق ودفاتر وخرق وانية ومتاع واثات وكراع (lis. واثات.) »On dit qu'aucun de ses égaux n'avait rassemblé une si grande quantité d'argent monnayé et non monnayé, de livres de mise et de recette, de pièces d'étoffes, de vases, de meubles, d'ustensiles et de chevaux." A Malte le mot خِرْقَة a le même sens et il y désigne en outre un maillot d'enfant. Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 270.

Celui qui vend les خِرَق est nommé خروقي. Voyez Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 354, 357).

در مهان خرقة نوشته بود یا سیور یا شکور یا کریم یا علیم در دامن خرقة یا واحد یا احد یا صمد یا فرد. Je ne traduis pas ce passage, parce qu'il est assez difficile de trouver des équivalents français qui rendent exactement les divers attributs de la divinité, qui s'y trouvent nommés. J'observe seulement qu'il me semble qu'il faut traduire le mot مهان par *le dessous*. On trouvera au mot دلق des renseignements plus étendus sur l'habit des contemplatifs orientaux.

Le mot خرقة semble encore désigner : *une sorte de manteau*, dont les Bédouins font usage. Je lis dans Ibn-Djobair (*Voyages*, man. 320 (1), pag. 72, 73) : فمن العجب في أمر هؤلاء المأثرين أنهم لا يبيعون من جميع ما ذكراه بدينار ولا بدرهم إنما يبيعونه بالخرق والعبآت والشمل فاهل مكة يعدون لهم من ذلك مع الاقنعة والملاحف الممان (sic) وما اشبه ذلك « Ce qu'il y a d'étonnant, quant à ceux qui apportent les provisions, c'est qu'ils ne vendent pas tout ce dont nous avons fait mention, pour des dinars ou des dirhems, mais pour des *khirkahs*, des *abâûhs* et des *schimlahs*. Le peuple de la Mecque en ap-

Reiske semble avoir noté sur la marge de son Golius, que ce mot désigne : *une bourse*. En effet, je trouve le mot, en ce sens, employé par Ibn-Batontah (man. de M. de Gayangos, fol. 191 v°) : ومن عوائدهم في يوم العيد ان كل من بيده قربة منعم بها عليه ياتي بدنائير ذهب مصرورة في خرقة مکتوب عليها اسمه فيلقبها في طست ذهب هنالك « Une de leurs coutumes, pendant la grande fête, consiste en ce que chacun auquel le roi a fait présent d'un village, apporte des dinars d'or, renfermés dans une bourse, sur laquelle son nom est écrit. Il la jette dans un bassin d'or qui se trouve là. » Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*, aux mots *bolsa* et *burjaca*) a noté une autre forme de la même racine, qui désigne également *une bourse*, savoir مخرقة.

»prête pour eux, ainsi que des *kinás*, des *milhafahs* solides (2),
 »et des habits semblables dont se revêtent les Bédouins. Avec
 »ces choses les habitants de la Mecque exercent le commerce
 »avec eux (3).

خُفٌّ

Les *khoffs* étaient déjà en usage du temps de Mahomet. Au rapport de Nawawi (*Tahdhib al asma* pag. 33), le Prophète en portait lui-même, et on lit dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II, man. 356, fol. 167 v°) que Mahomet défendit aux Fidèles de porter des *khoffs* pendant le pèlerinage; seulement, quand on ne pouvait se procurer des sandales, il était permis de chausser des *khoffs* dont on devait couper les talons (ولا الخفاف إلا احد لا يجد النعلين فليلبس خفين وليقطعها أسفل من الكعبين).

En Egypte, les *khoffs* étaient portés anciennement, tant par les hommes que par les femmes. On lit dans Soyouti (*Hosn al mohadharah*, man. 113, fol. 337 r°) que le khalife Hakim-biamr-allah »défendit aux cordonniers de faire des *khoffs* pour les femmes» (منع الخفّافين من عمل الاخفاف لهنّ). Et le même fait est rapporté par Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man.

(2) Le manuscrit porte الممان sans points diacritiques sur le ز; je pense qu'il faut lire الممان que je suppose être un pluriel de مَمِينَة et مَمِين. S'il en est ainsi, il faut ajouter ce pluriel au Dictionnaire.

(3) Le manuscrit porte ويشاورونهم, mais je n'ai pas hésité à y substituer ويشارونهم. Comparez Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 145 r°). ولا يعلم الذين يتوجهون الى هنالك من يبايعهم ويشارونهم. امن الجن ام من الانس. Voyez aussi *ibid.*, fol. 258 v°.

2 k (2), pag. 104: منع الاساكفة من عمل الخفاف لهنّ وشدد (في ذلك). On voit par un autre passage de ce dernier auteur (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 16 v°) que les *khoffs* étaient portés par les hommes dans la première moitié du septième siècle de l'Hégire, et par un passage d'Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 17) que les hommes en faisaient également usage dans le huitième siècle de l'Hégire. Suivant Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 350) les émirs, les soldats et le sultan lui-même portaient sous la dynastie turque (circassienne) des *khoffs* de cuir *bolgâri* ⁽¹⁾ noir. Les *khoffs* étaient encore portés par les hommes après la conquête de l'Egypte par les Turcs, et c'est le passage suivant des *Mille et une Nuits*, qui le prouve. On lit dans cet ouvrage (éd. Habicht, tom. III, pag. 248) que la princesse Bodour, en prenant les habits de son mari, لبست الخف والمهماز, «mit le »*khoff* et l'éperon.» Et même du temps de l'expédition française en Egypte, les *khoffs* étaient portés tant par les hommes, que par les femmes, car on lit dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 109): »Pour monter à cheval et même pour »faire des courses dans la ville, on chausse les *khouff*, espèce de »bottines en maroquin rouge ou jaune, qui sont communes »aux hommes et aux femmes.» De nos jours les *khoffs* ne sont portés en Egypte, que par les femmes, ainsi qu'on peut le

(1) Le cuir de Bolgar était fameux. On peut consulter sur ce fait l'illustre M. Fraehn (*Die ältesten arabischen Nachrichten über die Wolga-Bulgharen*, pag. 8). De nos jours encore on l'emploie dans plusieurs contrées de l'Asie et notamment en Perse, ou l'on a corrompu le mot en *bhulkhal*, comme le rapporte Fraser (*Journey into Khorasan*, pag. 69). Ce voyageur estimable a très-bien vu, que le mot est proprement *Bulghar*.

voir dans les *Modern Egyptians* de M. Lane. Nous allons donner quelques détails sur ces *khoffs* de femme.

Au rapport de Makrizi (*Description de l'Égypte*, tom. II, man. 372, pag. 359), il y avait au Caire un marché, appelé سوق الاخفانيين, destiné à la vente des *khoffs* et des *nals* des femmes (يباع فيه الاخفاف للنسوان ونعالهن). Du temps que les *Mille et une Nuits* ont été écrites, c'est-à-dire après la conquête de l'Égypte par les Turcs, les *khoffs* des dames de condition, ou des esclaves qui avaient des maîtres riches, semblent avoir été très-magnifiques. On lit dans l'ouvrage que je viens de nommer (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 56): وقفت عليه امرأة — بخف مزركش بحاشية قصب وشريط لاعب » Une femme » se présenta à lui; elle portait des *khoffs*, garnis de bords » ornés de pierreries, ainsi que d'un cordon flottant (2).” Ailleurs (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 425) un homme prend pour son esclave qui doit sortir: خفًا مزركشًا بالذهب الاحمر مرصعًا بالدرّ والجوهر » une paire de *khoffs* ornés d'or rouge, ainsi » que de perles et de pierreries.” (Il faut observer que dans ces passages le mot خَفّ est employé pour désigner: une paire de *khoffs*). Plus tard, la dépense pour cette partie de la toilette, semble avoir diminuée. On lit dans la Relation de Guillaume Lithgouw (19 *Jaarige Lant-Reyse*, tom. I, pag. 171) que les femmes au Caire » portent des bottines de cuir comme » les hommes.” Dans celle de Mantegazza (*Relazione del Viaggio di Gierusalemme*, pag. 90) qu'elles portent » des bottines » de diverses couleurs, allant jusqu'à la moitié de la jambe

(2) Voyez sur ce passage les observations judicieuses de M. Fleischer, de *glossis Habichtianis*, pag. 26, et sur le verbe زركش, employé dans le sens de orner, une des notes suivantes qui accompagnent mon ouvrage.

»ou un peu plus haut.» Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 63) les خُفّ sont »des bottines ou chaussettes en maroquin jaune.» Aujourd'hui les dames d'Egypte ne portent les *khoffs* que quand elles sortent; mais les auraient-elles portés anciennement dans leurs maisons? C'est un passage des *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. III, pag. 141) qui me le fait croire.

Je pense que Dandini (*Voyage du Mont Liban*, pag. 48), en parlant des femmes de Tripoli de Syrie, a les *khoffs* en vue, quand il dit: »Pour marcher plus commodement dans les ruës, quand il y a de l'eau ou de la boüe, elles portent des bottines de maroquin, que leur montent jusqu'aux genoux, et retroussant sans façon leurs habits de tous costez, elles passent partout sans les mouïller, ny les crotter.» D'Arvieux (*Mémoires*, tom. VI, pag. 426) mentionne également les »bottines de maroquin jaune» des dames d'Alep. Parmi les Bédouins de la Syrie, les *khoffs* sont portés tant par les hommes, que par les femmes. D'Arvieux (*Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir*, pag. 208) rapporte que les émirs et les scheikhs »montent à cheval avec de petites bottines de maroquin jaune, sans bas, fort legeres, et cousuës en dedans, avec lesquelles il peuvent aussi marcher à pied, et courir même sans que l'eau les puisse pénétrer.» Plus bas (pag. 211): »Les femmes vont nuds pieds sur des tapis, lorsqu'elles sont dans leurs maisons; — — elles mettent de petites bottines plissées quand elles veulent sortir.» (Comparez *ibid*, pag. 3).

On lit dans le *Voyage de l'Arabie Heureuse* (Amsterdam, 1716, pag. 93) que les femmes de Moka portent »de petites botines de maroquin.» Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 106) mentionne les demi-bottes (*half boots*) en cuir jaune des femmes de la Mecque.

Au rapport d'Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, tom. IV, pag. 382), «les femmes de Bagdad sont à pieds nus dans leurs maisons; elles ne mettent des bottines que quand elles sortent.» Suivant M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc.*, tom. I, pag. 278) les femmes de Bagdad portent «des bottines jaunes.»

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 83 v°) dit, en parlant des femmes de Schiraz: وهن يلبسن الخفak «elles chaussent des khoffs.» (3)

Je terminerai cet article en reproduisant encore ici les paroles du même voyageur qui, en partant de la frontière de l'empire byzantin, pour se rendre à Astrakhan, s'exprime en ces termes (fol. 153 r°): وذلك في اشتداد البرد وكنت البس ثلاث فروات — — وفي رجلى خف من صوف وفوقه خف مبطن بثوب كتان وفوقه خف من البرخالى وهو جلد الفرس مبطن بجلد ذئب «Ceci eut lieu durant la rigueur du froid, et je m'habituai à revêtir trois pelisses; — — quant à mes pieds, je chaussai en premier lieu des khoffs en laine; sur ceux-ci j'en chaussai d'autres, doublés d'une pièce d'étoffe de lin, et enfin sur ces derniers encore d'autres, faits de برخالى, c'est-à-dire de peau de cheval, et doublés de peau de loup.»

(3) Si l'on trouve dans Oléarius (*Voyage en Moscovie, Tartarie et Perse*, pag. 817) le passage suivant sur les souliers des Persans: «Leurs souliers qu'ils appellent kefs, sont fort pointus au bout, et ont les quartiers et les talons fort bas, de sorte qu'ils les mettent et les ôtent avec la même facilité, que nous faisons nos pantoufles:» il faut se garder de prendre le mot kefs pour le mot arabe خف avec le s, signe du pluriel en français, et de penser que la façon des خف en Perse diffère de la façon de ceux qui sont en usage parmi les Arabes. Le mot kefs d'Oléarius est le mot persan كفش, que Kaempfer (*Amoenitates exoticæ*, pag. 128) écrit aussi كفس, avec le س au lieu du ش.

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Le verbe خَفَّ، à la deuxième forme, signifie en général *ôter ses vêtements pesants et mettre des vêtements légers*, et spécialement *des vêtements de nuit*. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Habicht, tom. II, pag. 63): وهو شاب مليح مخفف «اللباس بقبع كُشِفَ وقميص بلا سراويل» c'était un beau jeune homme qui n'avait sur sa personne que des vêtements de nuit, «savoir une calotte découverte» (c'est-à-dire sans turban roulé autour) «et une chemise; il était sans caleçon.» Ailleurs (éd. Habicht, tom. II, pag. 116): خَفَّفِي من لباسك كما كنتي في ليلة دخل عليك «Mettez un vêtement léger, comme vous étiez la nuit de la consommation du mariage.» L'édition de Macnaghten (tom. I, pag. 192) porte en cet endroit: وامر ابنته ان تُخَفَّفَ نفسها كما كانت ليلة الجلاء في الخلوة «Il ordonna à sa fille de se revêtir d'un habillement léger, comme elle était, dans la chambre nuptiale (1), la nuit qui suivait le jour quand

(1) Le mot خَلْوَةٌ désigne *une petite chambre, un cabinet, une cellule, un pavillon qui se trouve dans un jardin*. Dans le roman anglais intitulé *The Adventures of Hajji Baba*, chap. 18, ce mot est expliqué par *private room*. On lit dans les *Voyages d'Ibn-Batoutah* (man. de M de Gayangos, fol. 74 v°): وبها مدرسة عظيمة حافلة فيها نحو ثلاثمائة خلوة ينزلها الغرباء القادمون لتعلم القرآن «Il y a à Wasit une grande et superbe université, qui contient environ trois cents cabinets habités par les étrangers qui viennent à cette université pour y apprendre le Coran.» Plus bas (man. fol. 102 v°), en parlant d'un hermite: خلوة متصلة بالمسجد فرشها الرمل لا حصير بها ولا بساط «Il habite une cellule qui fait partie de la mosquée, et qui n'a d'autre tapis que du sable; il ne s'y trouve ni natte, ni sofa.» Ailleurs (fol. 92 v°), en parlant des bains à Bagdad: وفي كل حمام منها خلوات كثيرة «Dans chacun de ces établisse-

»on l'avait montrée parée à son fiancé.» Plus bas on lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 225):

«خَفَّقُوا مَا عَلَيْهَا مِنَ الْمَلْبُوسِ» On mit à la nouvelle mariée ses «vêtements de nuit.» Le même verbe, à la cinquième forme, signifie: *ôter ses vêtements pesants*. On lit dans le *Matmah* d'Ibn-Khacan (man. de St. Pétersbourg, fol. 67 r°): فامره
بجَلْعِ ثِيَابِهِ وَالتَّخْفُفِ مِنْ جَسَمِهِ*

Du verbe خَفَّ dérive le mot تَخْفِيفَةٌ qui, ainsi qu'on s'en aperçoit aisément, nous rappelle la deuxième forme du verbe. M. Quatremère (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 295) a déjà appelé l'attention des orientalistes sur ce mot, et en citant plusieurs exemples empruntés aux ouvrages des historiens arabes de l'Égypte, cet illustre savant a cru devoir établir que le mot تَخْفِيفَةٌ désigne un genre de bonnet. Ceci ne me paraît pas tout à fait exact, et je suppose que le mot تَخْفِيفَةٌ désigne un turban léger, par opposition au turban gros et volumineux, qui était porté par les gens de loi et qu'on appelait ordinairement عِمَامَةٌ. En effet, je trouve presque constamment le mot تَخْفِيفَةٌ employé par opposition au mot عِمَامَةٌ. On a déjà vu «ments il y a un grand nombre de cabinets.» Dans le *Matmah* d'Ibn-Khacan (man. de St. Pétersbourg, fol. 67 r°): وحضر عند الحكم المستنصر بالله يوماً
«Il se trouva certain jour «avec Al-Hakim-al-mostancir-billah dans un pavillon, situé dans le jardin d'Az-zahra, «et donnant sur un étang.»

Mais le mot خَلْوَةٌ désigne spécialement la chambre nuptiale; voyez-en un autre exemple dans Makrizi (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 365). Le même mot se prend aussi dans le sens de *concubitus*. On lit dans Ibn-Batoutah (man. fol. 227 v°) que les femmes d'une tribu indienne sont مشهورات بطيب الخلوة
ولهنّ من طيب الخلوة والمعرفة بحركات الجماع ما ليس لغيرهنّ*
ووفور الحظّ من اللذة

plus haut (pag. 85) qu'un kadhi, obligé d'assister au festin d'un prince, se dépouilla des vêtements qui convenaient à sa dignité, et qu'il se coiffa d'une *takhfifah*, au lieu de son gros turban d'homme de loi (وتعمّم بتخفيفة). On lit dans l'*Histoire d'Egypte* par Ibn-Iyas (man. 367, pag. 37): قلع تخفيفته: «Il ôta son turban léger, » se coiffa d'un gros turban, et mit un manteau de drap par-dessus ses autres habits." Dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 o, fol. 58 r°): وقلع شاش التشرّيف والكلوتة: «Il ôta le turban et la calotte, » qu'il avait reçus en guise de vêtement d'honneur, les jeta par terre, et se coiffa d'un turban léger." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Maenaghten, tom. III, pag. 162) on trouve le passage suivant: قالت له اخلع ثيابك وعمامتك والبس هذه الخفيفة. Au lieu de الخفيفة, je n'hésite pas à lire التخفيفة, et je traduis en conséquence: «Elle lui dit: ôtez vos habits et votre gros turban, » et coiffez-vous de ce turban léger."

ثَقَطَانٌ ou خَفْتَانٌ

J'ignore à quel temps ce mot qui est d'origine étrangère, a été adopté par les Arabes, et j'ignore également à quel temps l'usage du vêtement qu'il désigne, a été introduit parmi ce peuple. Mahomet ne faisait par usage du *caftân*, et le mot lui-même semble avoir été inconnu du temps du Prophète. Cependant on le trouve déjà dans des auteurs assez anciens, tels que Masoudi (*apud* Kosegarten, *Chrestomathia Arabica*, pag. 108). Le خفتان du Khalife Al-moktadir était en soie, brochée

d'argent, de la fabrique de Toster; celui de son fils en soie (ou en brocart) de Roum, et orné de figures (*ibid*).

La mode a eu une grande influence sur ce vêtement, comme on va le voir. Commençons par l'Afrique septentrionale.

En parlant des Turcs d'Alger, Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 20, col. 1, 2) s'exprime en ces termes: »Sur ce »*jalaco* [يلك] ils portent ordinairement une robe (*una ropa*) »qu'ils nomment *cafetan* (1), faite en guise de soutane de prêtre, »ouverte sur le devant, et garnie de boutons sur la poitrine. Elle »a de courtes manches, allant jusqu'aux coudes, et elle descend »jusqu'à mi-jambes, et quelquefois plus bas; en tous cas elle »dépasse le genou. Elle est aussi de couleur: les riches la por- »tent en satin, en damas, en velours, et en d'autres sortes de »soie. Cette robe, ainsi que le *jalaco*, est sans collet, de sorte »que le Turc a toujours le cou découvert." D'Arvieux (*Mémoires*, tom. V, pag. 283) parle également du *caftan* des Turcs d'Alger qu'ils mettent sur le صديري. »Ils mettent dessus," dit il, »une veste de drap qu'ils appellent *caftan*. Elle est de »de la même longueur et faite à peu près comme un juste-au- »corps. Elle est ouverte par le devant, pour laisser paroître la

(1) Par une faute d'impression continuelle, on lit constamment dans l'ouvrage de Diego de Haedo *tafetan*. Le mot a été défiguré encore davantage par les imprimeurs dans l'intéressant *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys* (1647—1648), où on trouve (tom. I, pag. 279, 282) constamment *cafferan*. A l'endroit cité, de Monconys parle de la procession de la *Casena*. Je ne doute pas que *Casena* ne soit la même chose que celle que Thévenot (*Relation d'un Voyage fait au Levant*, pag. 277) appelle le «Hazna [خزانة] ou Trésor du Grand Seigneur," envoyé à Constantinople par le Bacha d'Egypte. Or, dans ce dernier passage de Thévenot, il est parlé fréquemment de *caftans*. Il ne peut donc y avoir aucun doute qu'on ne doive substituer *caffetan* à *cafferan* dans le *Journal de Monconys*.

»camisolle, qui est toujours de couleur différente. Ils ne la
 »font joindre que vers le milieu du corps, où ils la ceignent
 »d'une écharpe si grande et si large qu'elle leur vient jusques
 »sur les reins [حزام].» On lit dans l'ouvrage de Höst (*Nach-*
richten von Marokos und Fes, pag. 115). »Sur la chemise on
 »porte un *kaftan* قفطان ou *veste*, garni quelquefois de manches
 »que quelques-uns portent courtes et d'autres longues (comme
 »celles des *Feredges* turcs); mais souvent cet habit n'a point de
 »manches. Ordinairement ces habits sont en drap rouge, bleu
 »ou vert; quelques-uns de ces *kaftans* sont même composés de
 »toutes ces couleurs, soit à carreaux, soit à raies. Plusieurs
 »personnes y ont une broderie d'or, bien que ceci soit contraire
 »aux commandements de leur religion. Le *kaftan* ne dépasse
 »le genou que peu, et il n'est pas si long qu'un Doliman
 »turc. — — Les petits boutons de cet habit sont rapprochés
 »les uns des autres. On peut voir la façon de cet habit sur
 »la Pl XV^e, fig. 1 et 3,» Je ne doute pas que Diego] de Torres
 (*Relation des Chérifs*, pag. 85) ne parle de cet habit, quand
 il dit que les hommes à Maroc portent »des jacquettes jusques
 »aux genoux de drap de couleur.» Je pense que les passages
 suivants de Marmol se rapportent également au *caftân*. En
 parlant des habitants de Maroc, il dit (*Descripcion de Affrica*,
 tom. II, fol. 33, col. 3); »Les autres personnes du commun se vêtent
 »à moins de frais, mais de la même manière; beaucoup d'entre
 »eux portent des jacquettes (*unas jaquetas*) en drap de couleur
 »et boutonnées, à quatre plis (*de quatro faldas*), avec des demi-
 »manches étroites.» Ailleurs (tom. II, fol. 102, col. 2) en par-
 lant des habitants de Fez: »Les ouvriers et d'autres person-
 »nes du commun, et spécialement les fantassins, les fusilliers,

»et les arbalétriers à cheval, portent des jaquettes à quatre plis »(*de quatro haldas*), qui leur viennent jusqu'aux genoux." Et encore (*ibid.*): »Les marchands et les artisans — — portent des »vêtements de drap, soit entièrement noir, soit bleu, soit d'une »autre couleur, et ils portent des robes (*los sayos*) très-longues, »descendant jusqu'à mi-jambes, avec des broderies en dessous »(*cosidos a girones*), et avec des demi-manches courtes qui ne »leur viennent jamais qu'un peu plus haut que le coude." Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 240, col. 1) parle aussi du *Kafetan* en drap d'un des ambassadeurs qui vinrent à Amsterdam en 1659. Voyez encore sur le *caftán*, tel qu'on le porte à Maroc, St. Olon (*The present state of the Empire of Morocco*, pag. 90), M. Jackson (*Account of Morocco*, pag. 138) et M. Gråberg di Hemsö (*Specchio etc.*, pag. 80, 81). Le *caftán* à Tripoli d'Afrique, est une longue robe, brodée sur le devant et aux manches. (Voyez le capitaine Lyon, *Travels in Northern Africa*, pag. 6).

A Maroc et à Fez, les femmes portent aussi des *caftáns*. On lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten etc.*, pag. 119): »D'autres femmes portent sur la chemise une espèce de *Kaftán* qui, »à peu près, est semblable à celui des hommes." Lempriere (*A Tour to Morocco*, pag. 386) qui, en sa qualité de chirurgien, avait eu l'occasion de fréquenter le harem de l'empereur de Maroc, rapporte que le *caftan* des femmes est un habit ample et sans manches, qui descend à peu près jusqu'aux pieds, et qui est tantôt en soie et coton, et tantôt en brocart.

Le *caftán* égyptien diffère beaucoup du *caftán* de l'Afrique septentrionale. Voici comment le décrit M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 39—41): »C'est une longue veste

»d'étoffe de soie et coton à raies. Celles-ci sont rarement unies, »mais ordinairement ornées de figures ou de fleurs. Cette veste »descend jusqu'à la cheville du pied, et elle a de longues man- »ches, dépassant de quelques pouces le bout des doigts, mais »endues un peu au dessus du poignet, ou vers le milieu du »bras, de sorte que la main est généralement découverte; ce- »pendant, quand cela paraît nécessaire, on peut la couvrir de la »manche: car, en présence d'une personne d'un rang supérieur, »la politesse exige qu'on se couvre les mains." Je lis dans la Relation de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhaftiger Bericht von der Reysz*, fol. 393 v^o) que les hommes au Caire portent, sous le vêtement que je suppose être la جُبَّة, »une veste (*ein Wam- »mes*) d'étoffe de soie, de toutes sortes de couleurs mêlées en- »semble; les manches en sont très-longues, pour qu'on puisse »les croiser sur le devant du corps." Du temps de Niebuhr (*Reise naar Arabië*, tom. I, pag. 152), le *caftân* devait dépasser les pieds. M. le comte de Chabrol (dans la *Description de Egypte*, tom. XVIII, pag. 138) décrit ainsi le قفطان: »Robe ouverte par »devant, avec de très-grandes manches; elle se met sur le corset."

L'habit des dames en Egypte, qui ressemble beaucoup au *caftân* des hommes, ne s'appelle pas *caftân* mais *yelek*.

Le *kaftan* des marchands de Massava ressemble bien plus au *caftân* du nord de l'Afrique, qu'à celui qu'on porte en Egypte. On lit dans le Voyage de M. Rüppell (*Reise in Abyssinien*, tom. I, pag. 119): »on porte sur cette chemise un juste-au- »corps (*Leibroek*) (*Kaftan*) de coton, broché d'un peu de soie; il des- »cend jusqu'au gras de la jambe, n'a point de manches, et s'attache »autour du corps au moyen d'une étroite pièce de batiste."

Nous retrouvons le *caftân* sur la côte de la Syrie, et c'est,

selon d'Arvieux (*Mémoires*, tom. I, pag. 353), «une veste de »Damas blanc.» Les Bédouins de la Syrie portent également des *caftans*, ou en portaient du moins quand le voyageur que je viens de nommer, visita l'Orient. Il dit (*Voyage dans la Palestine vers le grand Emir*, pag. 206) que les émirs et les scheikhs des Bédouins ont pour leur habit d'hiver «— — un »*caftan* de satin ou de moire, fait comme une soutane, qui va »jusques au milieu de la jambe, avec des manches larges;» et plus bas (pag. 210) il rapporte que les dames chez les Bédouins, »ont aussi des *caftans* faits comme des camisoles, dont elles se »couvrent en Hyver, hors qu'ils descendent jusqu'à terre; elles »troussent les pointes de devant et les passent dans les côtés de la »ceinture, tant pour marcher plus librement dans la maison, que »pour faire voir la broderie en fleurs, qui est sur le caleçon et »sur la chemise.» Enfin il dit ailleurs (pag. 211) que les Arabes du cominun portent »un caftan d'une grosse toile de coton.»

A en croire Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 106), les femmes à la Mecque portent »un *caftan* en coton des Indes.»

Au rapport de Kér Porter (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia etc.*, tom. II, pag. 226), le peuple de Kanaki sur le Diala, au nord-est de Bagdad, porte »des »*kaftans* amples à larges manches.»

Bien que dans les auteurs anciens ce mot soit écrit خفتان, la forme قفطان semble exclusivement en usage depuis quelques siècles: et peut-être l'orthographe de ce mot a-t-elle été changée après la conquête de l'Egypte par les Turcs. La forme قفطان, avec le pluriel قفاطين, se trouve constamment dans l'*Histoire du Jémen* (man. 477, pag. 177, 298, 319); on la rencontre également dans les *Mille et une Nuits*; on a vu plus

haut que Höst et M. le comte de Chabrol écrivent ce mot de la même manière; Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82) écrit قَفْطَان; enfin M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 40) atteste qu'on prononce قَفْطَان, mais plus ordinairement قُفْطَان.

خَفِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, comme nom d'un vêtement.

Le voyageur Ker Porter (*Travels etc.*, tom. II, pag. 292), en parlant des Arabes Zobeides (*Zobeide Arabs*), dans l'Irak Arabi, près de Bagdad, s'exprime en ces termes: «On les voit fréquemment sans autre couverture que la *kaffia* ou manteau, faite d'une étoffe rayée à raies extrêmement larges. Ceci est le costume ordinaire (*domestic attire*), dans lequel on les rencontre dans le voisinage de leurs maisons.»

Comme le verbe خَفِيَ, à la deuxième et à la quatrième forme, signifie: *abscondit, occultavit, celavit*, et à la première *abscondit se*, et que le mot خَفَاء signifie *operimentum, tegimentum*: je pense que خَفِيَّةٌ peut très-bien désigner: *un grand manteau qui couvre tout le corps* (1).

(1) Je ferai observer ici que la cinquième forme du verbe خَفِيَ manque dans le Dictionnaire, et qu'elle signifie: *se déguiser, se travestir*. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 293): «تَخَفَيْتُ أَنَا وَغَلَامِي» Je me déguisai ainsi que mon esclave." Ibn-al-Khatib (*Dictionnaire Biographique*, man. de M. de Gayangos, fol. 37 v°) fait usage d'une forme analogue pour exprimer la même idée, car il emploie le verbe خَاف (يَخِيف). Voici ses paroles: فَصَارَ مَتَخِيفًا إِلَى مَالِقَةَ لِيُرَكَّبَ مِنْهَا الْبَحْرَ إِلَى جِهَةِ ابْنِ مَرْدَنِيشَ

خُلِّي

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

A en croire le capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 39), le mot *kholi* désigne chez les Arabes de Tripoli d'Afrique, une espèce de *barracan*, qui tient le milieu entre l'*aba*, qui est très-grossier, et le جريد, que est très-fin.

خُمُر

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Le voyageur Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 7) nous apprend qu'il portait sa lettre de change, son argent et ses papiers «cachés dans une ceinture secrète (*inner girdle*) que les indigènes appellent *khummr*; on s'en sert généralement à cet usage, puisqu'on ne peut la perdre, et qu'elle ne peut être arrachée au voyageur, à moins qu'il ne soit tout à fait dépouillé de ses habits."

On se souviendra que le verbe خَمَرَ signifie: *operuit, texit* etc.

خَمَار

A Djeuhari et à Firouzabadi ce mot semble avoir été si connu, qu'il n'avait pas besoin d'explication. Malheureusement, je dois avouer que, n'ayant pas rencontré ce mot dans

«Il se déguisa et se rendit à Malaga, pour s'embarquer de là en se rendant vers Ibn-Mardanisch." Mais peut-être faut-il substituer ici متخفيا à متخيفا.

un auteur qui me l'expliquât un peu exactement, je ne puis donner aucun détail sur l'espèce de voile qu'il désigne. Si je ne me trompe, le terme *خمار* ne se trouve pas dans les historiens arabes du temps de Nowairi, Makrizi etc., et j'oserais presque affirmer qu'on le chercherait vainement dans les *Mille et une Nuits*. Je ne le trouve pas non plus dans les voyageurs européens qui, à différentes époques, ont parcouru l'Orient. Ce voile semble avoir été en usage cependant du temps de Golius, car ce savant atteste que c'est « un voile de femme, » qui cache le devant du cou, le menton et la bouche, et qui « s'attache sur le sommet de la tête. » Comme Golius n'indique ni la longueur, ni l'étoffe, ni la couleur de ce voile, il serait extrêmement hasardé de rapprocher de sa description assez inexacte, des passages de voyageurs qui ont visité l'Orient au même temps que lui (1).

خَمِيصَةٌ

Ce mot désigne, suivant Djeuhari, un habit carré et noir, orné de deux bords de couleur différente. Suivant le *Oyoun al athar* (man. 340, fol. 189 r^o) le Prophète laissa entre autres en mourant une *خبيصة*. Dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II,

(1) Le mot *خمار* désigne encore : un mouchoir dont on se couvre l'oeil. On lit dans l'ouvrage, intitulé *Madjma al anhor* (éd. de Constantinople, tom. II, pag. 259):

ولا باس ان يُشَدَّ خمار اسود من الحرير على العين الرامدة او الناظرة الى الثلج « Il n'y a pas de mal à couvrir d'un mouchoir de soie noir, l'oeil d'une personne qui a de la chassie aux yeux, ou celui d'un homme qui est obligé à regarder fixement la neige. »

man. 356, fol. 168 v°) la tradition suivante est rapportée sur l'autorité d'Ayischah et d'Abdollah ibn-Abbas: لما نزل برسول الله صلى الله عليه وسلم طفق يطرح خبيصة له على وجهه فاذا اغتم كشفها عن وجهه فقال وهو كذلك لعنة الله على اليهود والنصارى اتخذوا قبور انبيائهم مساجد يُحَدِّر ما صنعوا

»Après être entré dans la demeure de l'Envoyé de Dieu, il vit que celui-ci jeta une *khamīṣah* qu'il possédait, sur son visage, et qu'après s'en avoir couvert (1), il l'ôta dans cette posture, le Prophète dit: Que la malédiction de Dieu repose sur les Juifs et les Chrétiens, parce qu'ils ont converti en temples les tombeaux de leurs prophètes! Par ces paroles il voulut indiquer qu'on devait se garder d'en agir comme eux (2).»

Dans le même ouvrage (*ibid.*) la tradition suivante est rapportée sur l'autorité de l'épouse chérie du Prophète: قالت رسول الله صلى الله عليه وسلم في خبيصة له لها اعلام فنظر الى اعلامها نظراً فلما سلم قال اذهبوا بخبيصتى هذه الى ابي جهم فإئها ألّهتني انفا عن صلاتي وأيتوني بانبجانية ابي جهم بن حذيفة بن غانم من بنى عدى بن كعب

»L'Envoyé de Dieu fit (certain jour) sa prière, revêtu d'une *khamīṣah* qu'il possédait, et qui avait des bords. Alors son regard tomba sur ces bords. Après avoir fini sa prière, il dit: Portez cette *khamīṣah* à Abou-Djahm (3), car elle m'a distrait tout à l'heure

(1) Tel, si je ne me trompe, est, dans notre passage, le sens de la huitième forme du verbe غمّ. Comparez la septième forme dans le Dictionnaire.

(2) On sait que le sublime législateur de l'Arabie condamnait toutes sortes d'hommages rendus à un mortel, et qui n'étaient dus qu'à Dieu seul.

(3) Nawawi (*Tahdhīb al asma*, man. 357, pag. 241) nous donne sur ce personnage les détails suivants: ابو الجهم ويُقال ابو جهم يجذب الالف والسلام الصحابي رضى الله عنه بفتح الجيم واسكان الهاء المذكور في

»dans ma prière, et apportez-moi le biscuit, apprêté avec de
 »l'huile et arrosé d'eau, d'Abou-Djahm-ibn-Hodhaifah-ibn-
 »Ganim de la tribu d'Adi-ibn-Kab (4).» On y lit encore la tra-
 dition suivante, rapportée sur l'autorité de أم خالد بنت خالد
 (fol. 169 v°, et la même tradition fol. 170 v°): أتتني النبي صلى
 الله عليه وسلم بثياب فيها خميصة سوداء صغيرة فقال من

المختصر والمهذب في الخطبة في النكاح ان فاطمة بنت تيس
 قالت خطبني معوية وابو الجهم ومذكور في المهذب ايضا في باب
 ما يفسد الصلاة في حديث الخميصة ذات الاعلام وانبجانية
 واسمة عامر وقيل عبيد تضم العين ابن حذيفة بن غانم بن
 عامر بن عبد الله بن عبيد بفتح العين وكسر الباء بن عوج
 (? عويج: sic. Fandrait-il lire: بفتحها ايضا بن عدى بن كعب القرشي
 العدوي اسلم يوم الفتح وصحب النبي صلى الله عليه وسلم
 وكان معظما في قريش ومقدما فيهم قال الزبير بن بكار كان ابو
 الجهم عالما بالنسب وكان من المعمرين شهد بنيان الكعبة في
 الجاهلية وشهد بنيانها في ايام ابن الزبير وفي (le titre du livre manque)
 انه توفي في ايام معوية وهو احد افاضى عثمان بن عفان وهو
 اربعة حكيم بن حزام الخ. Nous voyons donc qu'Abou'l-Djahm ou Abou-
 Djahm-Amir (ou Obaid), surnommé al-Koraschi, al-Adawi, fils de Hodhaifah, fils de
 Ganim, fils d'Amir, fils d'Abdollah, fils d'Abid, fils d'Awidj (?), fils d'Adi, fils de
 Kab, était un des hommes les plus distingués parmi les Koraischites, et qu'il possé-
 dait une grande connaissance des généalogies. Il prétendit avec Moawiah, à la main
 de Fâtimah, fille de Kais. Le jour de la conquête de la Mecque, il embrassa l'Is-
 lamisme, et il devint un des *compagnons* du Prophète. Il était parmi ceux qui enve-
 loppèrent le khalife Othmân dans le linceul, et il mourut sous le khalifat de Moawiah.
 Il avait encore vu bâtir la Kabah dans le Paganisme, il la vit rebâtir sous l'Is-
 lamisme.

(4) J'avoue que je ne vois pas pourquoi le Prophète ajoute ces mots. J'ai cherché
 vainement le mot أنبجانية dans le *Tadhîb al asma* de Nawawi, où j'espérais
 trouver quelques remarques propres à éclaircir notre passage.

تروون ان نَكَسُو هذه فسكت القوم فقال ايتونني بِأَمّ خالد فَأَتَيْتِ بِهَا تُحْتَمَلُ فاخذ الخميصة بِيَدِهِ فالبسها وقال اَبْلَى وَأَخْلَقِي وكان فيها علم اخضر او اصفر فقال يامّ خالد هذا سناه وسناه بالحبشية جَسَنُ »On apporta au Prophète des habits, parmi lesquels se trouvait une petite *khamīṣah* noire. A qui jugez-vous que nous donnerons celle-ci? dit-il. Le peuple se tût. »Conduisez ici, dit-il alors, Omm-Khalid. A cet ordre, Omm-Khalid fut portée vers lui. Il prit donc la *khamīṣah* et il en revêtit cette femme, en disant: usez-la et portez-la jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux. Or cet habit avait un bord vert ou jaune. O Omm-Khalid, ajouta-t-il, ceci est *sanah* (5)! »(*sanah*, dans la langue de l'Abyssinie, signifie: *beau*).» Enfin dans le même ouvrage (*ibid.*) انس raconte ce qui suit: قال لهما ولدت أُمَّ سُلَيْمٍ قالت الى يانس انظر هذا الغلام ولا يُصَيِّبَنَّ شَيْئاً حتى تغدو به الى النبي صلى الله عليه وسلم يُحَنِّكُهُ فغدوتُ به فاذا هو في حائطٍ وعليه خميصة حُرَيْثِيَّةٌ وهو يسم الظاهر الذي قدم عليه في الفتح. »Omm-Solaim, étant devenue mère, me dit: ô Anis! voyez cet enfant! qu'il n'obtienne rien (6), »avant que vous soyez allé avec lui vers le Prophète afin qu'il mâche une datte et la place dans la bouche de l'enfant (7). Je

(5) Dans l'autre récit du même fait, on trouve سَنَا. C'est le mot éthiopien **WZP**. Omm-Khalid était née dans l'Abyssinie, au rapport du *Oyoun al athar* (*apud Hamaker, Liber de expugnatione Memphidis et Alexandriae*, pag. 71).

(6) C'est-à-dire, je pense, il ne sucera pas le sein de sa nourrice.

(7) On lit dans Nawawi (*Tahdhib al asma*, man. 357, pag. 334): فصل حنك قوله في المهدب في باب العقيقة يستحب ان يحنك المولود بالتمر واستدل بحديث انس رضي الله عنه في ذلك وهو حديث صحيح قال صاحب المطالع التكنيك هو ان يمضغ (تمضغ) (lis. platôt) التمرة وتجعلها في فم الصبي وتحنك بها حنكه بسبابتك حتى

»me rendis donc chez lui avec l'enfant; je le trouvai s'appuyant
 »contre un mur, revêtu d'une *khamîsah* de Horaith ⁽⁸⁾, et ap-
 »ppliquant une marque au cheval ⁽⁹⁾, sur lequel il avait devancé
 »(ses compagnons), le jour de la conquête de la Mecque.»

Si l'on rapproche les uns des autres ces passages qui, je n'en doute pas, intéresseront les Orientalistes à plusieurs titres, on obtiendra, pour le mot خميصة, le résultat suivant: c'est une sorte de manteau noir, porté tant par les hommes que par les femmes, et orné d'un bord de couleur, ou de plusieurs bords de diverses couleurs. Un certain lieu nommé Horaith, semble avoir été renommé pour la fabrication de cette espèce de vêtement. On voit que dans aucun des passages que nous venons de citer, l'étoffe dont la *khamîsah* était faite, n'est in-

تَنخَالٌ فِي حَلَقِهِ وَالْحَنَكُ أَعْلَى دَاخِلِ الْفَمِ وَاللَّهُ أَعْلَمُ قَالَ الْهَرَوِيُّ
 يُقَالُ حَنَكُهُ وَحَنَكُهُ يَعْنِي بِتَخْفِيفِ النُّونِ وَتَشْدِيدِهَا وَاللَّهُ أَعْلَمُ

Je dois faire observer, à l'occasion de ce passage, que le mot مستكَبّ est opposé à

مستكق, et que le premier mot signifie: *ce qui est devenu une coutume générale, ce qui a été adopté généralement, sans avoir été commandé par une loi,*

tandis que مستكق signifie: *ce qui a été ordonné effectivement par une loi.*

C'est un passage de Nowairi (*Encyclopédie*, man. 273, pag. 592) qui démontre clairement ce sens de مستكَبّ et de مستكق qu'on chercherait vainement dans nos

dictionnaires. (J'observe en passant que, dans notre manuscrit de Nowairi, quelques mots ont été déplacés, en cet endroit, par le copiste). La phrase استدلّ بحديث

signifie: *il fait usage du HADITH, comme d'un passage propre à prouver son assertion.* Dans un manuscrit de l'ouvrage d'Ibu-Khallican qui a appartenu à Willmet, et qui, actuellement, fait partie de la Bibliothèque de l'Institut des Pays-Bas, on trouve

(pag. 22): استدلّ بحديث أبي لبابة.

(8) J'ai cherché vainement ce mot, qui, je pense, est un nom de lieu, dans plusieurs ouvrages, tant imprimés que manuscrits.

(9) Voyez sur le mot ظَهْر. M. Quatremère, *Mémoire sur Meidani*, pag. 42.

diquée; Djeuhari ne nous l'apprend pas non plus, et j'ignore où M. Freytag a trouvé que ce vêtement était en laine ou en soie. Bien certainement il n'était pas en soie du temps de Mahomet.

Dans un vers, cité par Djeuhari, et qu'on peut lire dans le Dictionnaire de M. Freytag, les cheveux noirs d'une jeune fille sont comparés à une خبيصة.

خَبِيصَةٌ et خَفِيفٌ

La forme خبيصة manque dans le Dictionnaire.

Ces mots désignent un manteau de laine grossière, porté en Barbarie. Marmol (*Description de Affrica*, tom. II, fol. 4, col. 1) dit, en parlant des Berbères de la province de Héha, la plus occidentale du royaume de Maroc: »Ils portent aussi »des capotes grossières, faites d'une certaine étoffe de laine, »grossière comme de la bure; ils nomment ces capotes *Hañy-* »*fas*." Ailleurs (tom. II, fol. 33, col. 3): »Par-dessus cet habit »[probablement le خفتان], ils [les hommes du commun à Ma- »roc] portent des capotes, grossières comme de la bure, qu'ils »nomment *hañifas*." Et enfin (tom. II, fol. 102, col. 4), le même auteur dit, en parlant des hommes du commun à Fez, qu'ils portent »des capotes de laine, grossière comme la bure, »appelées *Hanifas*." Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 240, col. 1) dit, parmi les détails qu'il donne sur le costume des ambassadeurs du roi de Maroc et de Fez, qui vinrent à Amsterdam en 1659: »L'ambas- »sateur Ibrahim Duque portait aussi un tel *Hayik*, mais par-

»dessus cet habit, il portait un large manteau, allant jusqu'à
 »la ceinture, fait de poil de chèvre noir, ou de laine, garni
 »par derrière d'un capuchon, et fermé sur la poitrine avec
 »des boutons. On porte ordinairement ce large manteau, ap-
 »pelé en arabe *chanyf* ou *chanyfa*, par-dessus le *Hayik*;
 »mais en hiver on en entoure la tête, qu'on couvre du ca-
 »puchon; et porté de cette manière, cet habit se nomme *Mu-*
 »*gannes*." Voyez la façon de ce vêtement dans l'ouvrage de
 Dapper (pag. 240, le second personnage à gauche). Quant au
 mot *Mugannes*, je dois avouer, bon gré mal gré, que j'ignore
 comment on l'écrit au Magreb. Suivant la prononciation hol-
 landaise, on écrirait *مُعَنَّس*, mot qu'on ne trouve pas, à la vé-
 rité, dans les dictionnaires, mais qui néanmoins peut bien
 avoir été employé par les habitants du Nord de l'Afrique.

درع

Les Arabes expliquent le mot *درع* par *قميص*, *chemise*, et j'ignore ce qui distingue le *درع* du *قميص*; mais le mot *درع* ne s'applique qu'à une chemise de femme et les poètes font souvent usage de ce mot pour désigner la femme elle-même. On trouve dans un poème d'Al-motamid (*apud* Ibn-Khacan, *Kalayid al-ikyan*, tom. I, man. 306, pag. 8):

(الكامل) ان تَشَرَّتْ تِلْكَ الدَّرْعُ حِنَادِسا
 مَلَأَتْ لَنَا هَذِي الْكُوسَ ضِيَاء

Pour comprendre ce vers, il faut se rappeler que les poètes comparent les jeunes filles à la nuit, à cause de leur chevelure noire, et le vin au jour ou au soleil à cause de son éclat. Je traduis en conséquence :

»Si ces jeunes filles (littéralement: ces chemises) répandent l'obscurité, en revanche ces coupes sont pleines pour nous de lumière.»

Le même poète dit encore (*ibid.*, pag. 35):

قد رُمْتُ يوم نزالهم (الكامل)
الا تحصنني الدروع

»Je désirais ardemment de combattre les ennemis, mais les femmes (littéralement: les chemises) m'en ont empêché.» On voit par ces passages que le pluriel دروع, et non seulement أدراع, comme nos dictionnaires le feraient croire, est en usage pour désigner des chemises de femme; en effet le poète Ibn-al-Labbanah (*ibid.*, pag. 38) fait également usage du pluriel دروع pour indiquer des chemises de femme.

دِرَاعَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 241, col. 2) le mot *Dhiraa* désigne, au Magreb, ce grand voile ou manteau, qu'on appelle également *izâr* (ازار), Voyez ce mot.

دِرَاعَةٌ

Silvestre de Sacy a donné quelques détails, sur ce mot, dans sa *Chrestomathie arabe* (tom. I, pag. 125). Il résulte du passage du *Kamous*, cité par ce savant, qu'anciennement la *dor-râäh* n'était faite que de laine. Makrizi (*ibid.*) nous apprend que c'était l'habillement qui distinguait les vézirs des autres

officiers de plume ou de justice, et cet auteur le décrit comme étant ouvert par devant jusque vers la hauteur du coeur et garni de boutons et de boutonnières. On lit dans le même historien (dans la *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 50 du texte arabe) que le Khalife Hakim-biamr-Allah portait une *dorrââh* d'une étoffe unie.

On trouve dans Ibn-Khallikan (*Wafayat al ayan*, tom. I, pag. 231) un passage assez remarquable, dans la vie d'Al-wezir-al-magrebi. Cet homme, égyptien de naissance, avait quitté sa patrie, parce qu'il craignait Hakim, qui avait déjà mis à mort son père, son oncle et ses deux frères. Errant de cour en cour, il fut enfin créé vèzir par le prince Bouyide Moscharraf-ad-daulah; mais, ajoute Ibn-Khallikan, il ne reçut pas un titre d'honneur, ni une *khilah*, et il ne cessa point de porter la *dorrââh* (ولا لقب ولا قتّد الوزارة من غير خلع ولا مفارقة الدرّاعة). M. le baron de Slane (*Ibn-Khallikan's Biographical Dictionary*, tom. I, pag. 455) dit qu'il ne comprend pas pourquoi Al-Magrebi fut obligé de porter constamment la *درّاعة*. Il faut avouer que le point est assez difficile à décider, tant qu'on n'aura pas trouvé quelque part une description du costume des vèzirs de la dynastie Bouyide. Faute de faits, je me permettrai de soumettre au jugement éclairé de M. de Slane une conjecture. Je suppose donc que la *dorrââh* n'était pas portée par les vèzirs de la dynastie Bouyide, et que Moscharraf-ad-daulah, en obligeant Al-Magrebi à porter constamment cet habit, voulut indiquer qu'il le considèrait toujours comme un étranger, (comme un vèzir Egyptien), auquel il n'avait pas donné du tout son entière confiance, et qu'il ne considèrait pas comme un de ses sujets nés dans ses états.

Au rapport de l'auteur du *Mesalik al absar* (*Notices et Extraits*, tom, XIII, pag. 216), la *dorrâäh* était portée dans l'Inde pas les kadhis et les gens de lettres, ainsi que par la masse du peuple.

Dans Nowairi (*Histoire d'Égypte*, man. 2 m, fol. 144 r^o) il est question d'une *dorrâäh* de couleur violette (دراعة بنفسجي), ainsi que dans Makrizi (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 149).

La *dorrâäh* était en usage en Espagne. On trouve dans Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 373 v^o) que les Arabes d'Espagne adoptèrent dans le printemps, au conseil de Zeryâb, «des *dorrâähs* sans doublure» (الدراربع التسي), et l'on trouve ailleurs chez le même auteur (man. fol. 86 r^o) que le vêtement d'honneur, donné par Al-Hakim II à Ordoño IV, se composait d'une *dorrâäh*, brochée d'or (دراعة منسوجة بالذهب), et d'un *bornos*.

Nous retrouvons encore cet habit à Alger. En parlant des habitants arabes de cette ville, Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 8, col. 2) s'exprime en ces termes: «au lieu de «cet habit [la غلالة] beaucoup de personnes portent une autre «chemise (*camisa*) en lin délic, qui est longue, très-ample, «très-blanche et qui porte le nom d'*Adorra*." Et ailleurs (fol. 27, col. 2) le même auteur dit que les femmes arabes de cette ville, portent, sur leur chemise, une autre sorte de chemise, de trois manières 1^o «soit une chemise extrêmement ample, très-«fine et très-blanche, semblable à celle que portent leurs maris les *Baldis* ou citadins, et dont nous avons parlé ci-dessus; «elles la nomment *dorat* ou *adorat*" (1).

(1) Je profite de cette occasion pour demander aux orientalistes, s'ils connaissent un

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. Gayangos, fol. 106 v°), atteste que les habitants de Makdaschau (مَقْدَشَوَا, le *Magadoxo* de nos cartes, sur la côte orientale de l'Afrique) portent: دراعة من المقطع المصرى معلمة »une *dorráäh* en lin (2) »d'Égypte, ornée de bords.»

mot arabe, ayant tant soit peu le son de *dorre*, et désignant du drap jaune. Je lis dans la relation du Voyage du Sienr van Ghistele (*T Voyage van Mher Joos van Ghistele*, pag. 31), que les Magrebins »portent ordinairement des habits longs en toile blanche, aux manches amples, et généralement sans ceinture; beaucoup les portent aussi »en drap de toutes sortes, et de diverses couleurs, comme rouge, vert clair, bleu et »*dorre*, c'est-à-dire du drap jaune." (»draghende gheemeenlijck langhe cleederen, met »witten lywade wide mauwen, [je corrige: van witten lywade, met wide mauwen] »meest onghegort, vele van lakene van alle soorten ende diversche coleuren, als rood, »licht groen, licht blau, ende dorre dats ghelu laken.»)

(2) Le mot *مقطع* désigne le lin, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *olanda lienço* par *تونسى* et par *مقطع*, au pluriel *مقاطع*, et *alva* (anbe) par *قبيص من مقطع*. Ibn-al-Khatib (*Dictionnaire Biographique*, man. de M. de Gayangos, fol. 14 r°) compte parmi les étoffes dont se revêtent les Grenadins: *المقاطع التونسية*. Au mot *التونسية* il faut substituer *التونسية*, et traduire: »des étoffes de lin de Tunis." La ville de Tunis était célèbre par le lin qu'on y fabriquait, et voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'ouvrage de Marmol (*Descripcion de Africa*, tom. II, fol. 241, col. 1): »Les habitants de la ville »de Tunis sont pour la plupart des tisserands, et on fabrique dans cette ville le meilleur lin qui se trouve en Afrique, parce que les femmes de Tunis filent le lin très-»fin et bien tordu; et c'est de ce lin qu'on tisse ces riches turbans (*tocas*) qu'on nomme *Tuncois* (de Tunis), et qui sont très-estimés parmi les Mores." Ces turbans en toile de lin de Tunis, ne sont pas restés inconnus aux poètes chrétiens de l'Espagne. On lit dans le *Romancero de Romances Moriscos* (pag. 35):

»Un bonete verde oscuro

»Con la toca tunecina." »

»Un bonnet vert foncé, avec un turban de toile de Tunis." Et ailleurs (pag. 164): »*tocas tunecias*." »

Enfin, je ferai encore observer que l'on semble avoir porté plusieurs *dorrâähs* l'une sur l'autre. Dans l'*Histoire des Abbassides* de Nowairi (man. 2 h, pag. 190) on trouve: وفي هذه السنة أمر المتوكل [باخذ] (3) أهل الذمة بلبس دراعين » (دراعتين l. عسليين (عسليتين l. على الدرايع والاقبية) «En l'année 239, Al-motawakkil ordonna aux peuples tributaires » de se revêtir de deux *dorrâähs* jaunes (4) par-dessus les autres *dorrâähs* et les *kabás*»

مِدْرَعَةٌ, مِدْرَعٌ

Ces mots désignent, à ce qu'il semble, la même chose que le terme دَرَّاعَة; suivant le *Kamous*, le مدرع et la مدرعة sont toujours en laine. En effet, ces mots désignent un vêtement

Je crois retrouver le mot مَقْطَعٌ, au pluriel مقاطع, pris dans le sens d'étoffe de lin, dans le *Mesulik al absar*. Suivant la traduction de M. Quatremère (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 200) on lit dans cet ouvrage: «Suivant ce que m'a raconté Siradj-eddin-Omar Schébéli, les habits de lin, que l'on apporte d'Alexandrie et du pays des Russes sont portés exclusivement par ceux que le sultan en gratifie. «Quant aux autres leurs tuniques et leurs robes sont de coton fin. On fabrique avec cette substance des habits qui ressemblent aux robes مقاطع de Bagdad.» Je ferai observer qu'à ma connaissance, le mot مقاطع n'est jamais employé dans le sens de robes. Le texte porte probablement: وَتُصَنَعُ بِهِ ثِيَابٌ تُشَبِّهُ الْمِقْطَاعَ البغدادية. Le mot ثياب doit se traduire ici par pièces d'étoffe (voyez ci-devant p. 21, 22) et je pense que le sens du passage est: «On fabrique avec cette substance des pièces d'étoffe qui ressemblent aux étoffes de lin de Bagdad.» Je ferai encore observer qu'immédiatement après il est question de la finesse (رفعة) de ces مقاطع, comparée à celle des étoffes indiennes, et que celles-ci sont comparées aux mousselines; tout ceci s'applique à merveille aux étoffes de toile de lin.

(3) Il faut biffer ce mot.

(4) Voyez sur le mot عسلي les *Additions et Corrections*.

de laine grossière, et qui n'était porté que par les esclaves ou par le menu peuple. Dans le *Kartas* (éd. Tornberg, pag. 6) on lit qu'un esclave portait une «midraäh de laine» مدرعة صوف. Dans le *Siradj al-molouk* de Tortouschi (man. 70, fol. 43 v^o) on trouve qu'un personnage revêtu d'une *schimlah* et d'une *midraäh* de laine, entra chez le khalife Moawiyah, et qu'on le blâma de manquer ainsi à l'étiquette. Al-Bikâi (*ap. Kosegarten, Chrestomathia Arabica*, pag. 58) parle de femmes qui portaient de *midraähs* en poil (وعليهن مدارع الشعر).

دَرَوَازَةٌ, دَرَوَزَةٌ

Ce mot, d'origine persane, manque dans le Dictionnaire.

On lit dans Al-Makkari ou plutôt dans Ibn-Saïd (*apud Freytag, Chrestomathia Arabica gramm. histor.*, pag. 145): وطريقة الفقر «على مذهب اهل الشرق في الدرَّوَزَةِ التي تكسل عن الكَدَرِ» Les *fakirs* (en Espagne) ressemblent à ceux de l'Orient, en ce qu'ils «portent la *derwazah*, qu'on n'ose toucher (1) à cause de sa «saleté.

Comparez M. de Gayangos, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain*, tom. I, pag. 114 et la note pag. 404.

دَقِيَّةٌ, دِقَاءٌ, دِفٌّ

La dernière forme manque dans le Dictionnaire.

(1) S'il n'y a pas de faute dans ce mot, il faut prononcer, je pense, دَقِيَّةٌ.

Les mots دفاء et دلق désignent un vêtement de laine ou de poil, ou une pelisse, dont on se sert afin de se garantir du froid. (Comparez le *Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 17). De nos jours le mot دِقِيَّة est usité en Egypte. On lit dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 110: «Un deffye^h, » grande chemise en bouracan noir, dont se servent les principaux habitans d'un village. » Suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 45) plusieurs personnes du peuple portent » une sorte de manteau, plus ample que la عباية, d'une étoffe » de laine teinte en noir ou en bleu foncé; on le nomme دِقِيَّة. »

دِقْرَارَةٌ , دِقْرَارٌ

Suivant Djeuhari et le *Kamous*, ce mot désigne le caleçon qu'on appelle aussi تَبَان. Voyez ce mot.

دَلِقٌ

Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 269) et M. Freytag prononcent ce mot دَلِقٌ. M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 346) dit qu'on écrit aussi دَلِيقٌ, mais qu'on prononce généralement دَلِقٌ. Il croit que دَلِيقٌ mérite la préférence. Je n'en vois pas la raison. C'est le mot persan دَلْتَقِي, et la mesure d'un poème dans la *Chrestomathie* (tom. II, pag. 45, ligne 4 du texte arabe) démontre à l'évidence qu'anciennement on prononçait دَلْتَقِي en deux syllabes, et non pas en trois.

C'est l'habit des fakirs, des derwishes et des prétendus saints, et suivant Soyouti (dans la *Chrestomathie*, tom. II, pag. 267), les kadhis et les ulemas portaient un *dilk* ample, qui n'était pas fendu, et dont l'ouverture était sur l'épaule, et les *khatibs* «un *dilk* rond et noir, couleur propre à la dynastie des Abbasides." Suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 346, 373; *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 239) le *dilk* est une sorte de long manteau, composé de lambeaux de drap de diverses couleurs. J'ai déjà promis, au mot خرقه, d'entrer ici dans des détails sur l'habit des contemplatifs, ou, ce qui revient presque au même, des aliénés en Orient. Les voici. On lit dans la Relation de Roger (*La terre sainte*, pag. 247): «Il y a une autre sorte de Religieux qu'on appelle *Quoueli* [?] — — — Les uns ont la teste rasee, et portent des manteaux de mille sortes de lambeaux de toutes couleurs, neantmoins bien apropiiez." Voyez l'estampe, pag. 249. Dans celle de Stochove (*Voyage du Levant*, pag. 433, 434) (dans la description du Caire): «Au reste il n'y a ville dans la Turquie où le peuple soit plus superstitieux, et où il se trouve tant de sorte de Santons et de Dervis, il y en a qui vont tout nuds par les ruës, des autres vont habillez de peaux de Lions ou de Tigres, — — — il y a d'autres Santons qui se vestent de mille differentes façons fantasmiques, j'en recontray un le plus crotiquement habillé du monde, il marchoit sur des eschasses de la hauteur d'environ de deux pieds, il avoit sur le corps une robe, qui lui venoyt iusques aux genoux, moytié faite de toute sorte de peaux, et l'autre moytié de toute sorte d'estoffe de differentes couleurs, et une ceinture faite de peaux de serpens, laquelle n'empeschoit

»pas, qu'a chaque desmarche sa robe s'ouvrant on ne luy vit
 »la nature, laquelle il avoit percée d'une grosse boucle de fer." Dans les *Mémoires* de d'Arvieux (tom. I, pag. 209) : Les Derviches en Egypte »sont vêtus d'une manière extraordinaire: les uns
 »ont des habits tout chargez de guenilles de toutes sortes de
 »couleurs; les autres sont tout couverts de plumes; d'autres
 »sont réellement tout nuds, avec la barbe et les cheveux he-
 »rissez." Ailleurs (tom. I, pag. 324) le même voyageur dit d'un derviche à Seide, qu'il portait: »une veste composée de
 »tant de pieces de differentes couleurs, que c'est un vrai mas-
 »carade. Sa ceinture large d'un bon pied, est agrapliée par
 »un grand nombre de boucles de cuivre."

 مَدْمَاجَة

Le *Kamous* (éd. de Calcutia. pag. 233) explique ce mot par
 عمامة *turban*.

 دَنْبِيَّة

C'est, suivant les Dictionnaires, un bonnet de Kadhi, ayant la forme d'un دَنْبِيَّة c'est-à-dire, d'un grand tonneau à vin. Dans une lettre, adressée par Hamzah au Kadhi (*apud* de Sacy *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 92 du texte), Hamzah ordonne, entre autres, à ce dernier, de porter une *dannīyah* longue et noire, à longues bandes jaunes qui devaient pendre sur la poitrine.

 دُورَاج

J'ignore jusqu'à présent si ce mot désigne en général un

manteau, ou bien une sorte spéciale de manteau. Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 234) l'explique par الْحَافُ الَّذِي يُلَبَّسُ
Comparez Makrizi (*apud* Kosegarten, *Chrest. Arab.*, pag. 116).

دَائِرَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne, suivant Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 102), qui écrit *Déira*, un manteau bleu que le fiancé porte par-dessus le حيك, et je suppose que ce mot est le participe actif au féminin, du verbe دَار: (*vestis ambiens (corpus)*).

مَدَّاسٌ

Dans un passage de Noiwairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 k (2), pag. 201) les mots نَعْل et مَدَّاس sont employés sans distinction. Il en résulte que le mot مَدَّاس désigne une sandale, ainsi que le mot نَعْل. En effet, le capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 156) atteste qu'on entend par le mot *medaas* »des sandales très-ornées et d'un travail exquis, dont »se chaussent les hommes et les femmes.» On peut lire une historiette très-amusante, relative au مَدَّاس, dans les *Analecta Arabica inedita* (pag. 41—45) de M. J. Humbert.

ذيل

Ce mot désigne, comme on sait, la queue d'un manteau,

D'une robe etc.; mais à Malte il désigne encore : un jupon de toile blanche. (Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 157). M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 6) écrit *i-deil*, et il dit que c'est : »un jupon de toile ou de coton blanc,» porté par les paysannes de Malte.

تَرْجِيلٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens de *soulier*.

Des passages qu'on trouve dans les *Mille et une Nuits* (on trouve trois fois ce mot, en ce sens, à la page 87 du tome I^{er} de l'édition de Macnaghten), ne laissent aucun doute sur cette signification du mot *ترجیل*. En effet, à la page citée, le mot *ترجیل* sert à désigner la même chose que *مركوب* *soulier*. C'est donc avec raison que M. Torrens (*Arabian Nights entertainments*, tom. I, pag. 114) traduit *shoes*, et M. Lane me pardonnera, j'espère, si je n'approuve pas sa traduction, quand il rend le mot *ترجیل* par *sandals* (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 163).

رَخَايَةٌ, au pluriel رَخَايَاتٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit ainsi les mots espagnols *escarpin* et *peal*. Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 86) parle des »escarpins qu'ils appellent *reyas*» et M. Jackson (*Account of Marocco*, pag. 138) des *Rayahal* »ou pantoufles »rouges» des femmes de Maroc.

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 764) explique ces mots par رِصَّةٌ. Voyez ce mot.

رِصِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Je crois qu'il désigne la même espèce de coiffure que celle qu'on nomme رِصَّةٌ, c'est-à-dire la رِصَّةٌ, et je suppose en outre que les mots رِصَّةٌ, رِصَّةٌ, رِصَّةٌ et رِصَّةٌ dérivent du mot رِصَّةٌ tête, en hébreu רִשָׁתָא : je prononce en conséquence رِصِيَّةٌ. En décrivant un palais, le poète sicilien Ibn-Hamdis (*apud* Noḡairi, *Encyclopédie*, man. 273, pag. 106) dit :

(الكامل) خَلَعْتُ عَلَيْهِ غِلَالًا وَرِصِيَّةً شَمْسُ الْبَيْتِ

»Le soleil lui a donné, en guise de vêtement d'honneur, des *gilâlahs* (vêtements jaunes) et une *rosīyah*.»

Le poète a en vue ici l'éclat de l'or dont brillait ce palais, et qui était augmenté par les rayons du soleil. Il semble donc résulter de ce vers que la coiffure appelée رِصِيَّةٌ était de couleur jaune.

رِصَافِيَّةٌ

Dans un passage d'Ibn Khallican (éd. de Slane, tom. I, pag. 155) il est question de cette espèce de coiffure; un peu plus loin elle est nommée رِصَّةٌ. M. le baron de Slane (voyez la traduction anglaise d'Ibn-Khallican, tom. I, pag. 315) a déjà fait observer que la *rosāfīyah* était une espèce de bonnet, dont

nous ne connaissons plus aujourd'hui la forme précise. J'ignore si la *rosáfíyah*, portée à la cour de Bagdad, était exactement la même espèce de calotte ou bonnet, que celle qu'on nomme *kalansoweh* (voyez ce mot).

رُطْفَلٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

En Espagne on donnait le nom de رُطْفَلٌ à une espèce de coiffe, faite en forme de réseau, et semblable à celle qu'on nommait بناتة. Voyez Pedro de Alcala, *Vocabulario Español Arabigo* aux mots *alvanega de red* et *capillejo de muger*. Selon cet auteur, le pluriel de رطفل est رُطْفَلَاتٌ et aussi رَطْفَائِلٌ.

مَرَقَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

Il désigne une sorte de دِلْقٌ ou de خِرْقَةٌ un habit rapetassé, dont les prétendus saints et les fakirs font usage. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 102 v°) dit, en parlant d'un hermite: لباسه مرقعة وقلنسوة لبد »son vêtement consistait en une *morakkaäh* et une *kalansoweh* de »laine;» et ailleurs (fol. 112 r°) il dit, en parlant du saint ou hermite (وليّ) du mont Lomân (لُمان): وعليه مرقعة وقلنسوة: »Il portait une »*morakkaäh*, et une *kalansoweh* de laine; il ne possédait ni »vaisseau pour contenir l'eau qu'il buvait, ni aiguière, ni bâ-

»ton, ni sandales." Ou lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Égypte*, man. 367, pag. 133): فلما قرأ مراسيم السلطان اخذ على راسه المعكف وتشقق بانه ما بقى يلبس الولاية ولا وضع على راسه «كلوتة وقد لبس مرقعة وصار من جملة الفقراء» Après avoir lu «les ordres (1) du sultan, il posa le Coran sur sa tête, et il «pria (2) de ne plus être obligé à accepter un emploi et de ne «plus se coiffer désormais d'une *kaloutah*, parce qu'il avait «adopté la *morakkaäh* et qu'il s'était fait fakir." Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 89 v°): وأمّرة في الكرم غريب وربها جاد بكل ما عنده وبالثياب التي عليه ويلبس مرقعة فيدخل عليه كبراء المدينة فيجدونه على تلك الحالة فيكسونه «Cet homme était généreux au plus haut degré. Souvent il fai- «sait présent de tout ce qu'il possédait, et même des habits «qu'il portait; en pareille occasion il revêtait une *morakkaäh*, «et les grands de la ville, en entrant chez lui, le trouvaient «en cet état; ils prenaient cependant soin alors de lui donner «d'autres habits."

Cette espèce d'habit rapetassé est aussi porté par les femmes. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 228): «ولبست مرقعة ووضعت على راسها ازاراً عسلياً» La «vieille se revêtit d'une *morakkaäh*, et posa sur la tête un «*izâr* jaune (3)."

(1) Voyez sur le mot مَرَسُوم، au pluriel مَرَّاسِيم، M. Fleischer, de *glossis Habichtianis*, pag. 16.

(2) La construction de la cinquième forme de شَفَع avec ب، manque dans le Dictionnaire.

(3) Voyez sur le mot عسلي les *Additions et Corrections*.

مَرَكَوبٌ, au pluriel مَرَكَيبٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne un *soulier*, et il se trouve quelquefois dans les *Mille et une Nuits*. Voyez, par exemple, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 86, 87; éd. Habicht, tom. I, pag. 219, 220, 222. On lit dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 110): »une paire de *markoub* ou souliers rouges." M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 42) atteste que les مَرَكَوبُ »sont en »maroquin rouge et épais; ils sont pointus, et les pointes »sont tournées en haut." Dans le voyage de M. Stephens (*Incidents of Travel in Egypt, Arabia Petraea and the Holy land*, tom. I, pag. 225) il est fait mention des »souliers amples et rouges," d'un marchand du Caire, qu'il porte sur des »mules jaunes" (*yellow slippers*) (مَرَ).

Ce mot, à ma connaissance, n'est en usage qu'en Egypte.

زَوْبِرَى

C'est, suivant le *Kamous*, le طيلسان. Voyez ce mot.

رَايَطَةٌ, رَيْطَةٌ

On lit dans Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 507 r°): الرَيْطَةُ «c'est la *molâäh* quand celle-ci est faite d'un seule pièce d'étoffe, et non pas »composée de deux." Dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 941): الرَيْطَةُ كل ملاءة غير ذات لفقين كلها نسج واحد وقطعة: (941): «Toute *molaäh* est ap-

»pelée *raitah*, quand elle n'est pas composée de deux pièces, mais
 »qu'au contraire elle est tissée d'une seule pièce d'étoffe; ou bien
 »on appelle *raitah* tout habit délié et fin. Le mot *rāītah* a
 »le même sens." Dans les scolies sur Hariri (*Makamat*, pag.
 255): الرِبْطَةُ الْمَلَاءَةُ إِذَا كَانَتْ قِطْعَةً وَاحِدَةً قَالَ الشَّرِيشِيُّ الرِبْطَةُ: (255)
 »La *raitah* est la *molaäh*
 »quand celle-ci est d'une seule pièce. Scherischi dit que la
 »*raitah* chez les Bédouins, est un habit fin, comme la *milha-*
 »*fah*." Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 492) ex-
 plique رِبْطَةٌ par مَلَاءَةٌ, et plus bas (pag. 504) il dit هِيَ الْمَلَاءَةُ
 إِذَا لَمْ تَكُنْ لِفَقَّيْنِ *

En effet, on verra au mot مَلَاءَةٌ que cet habit se compose
 de deux pièces cousues ensemble; la حَبْرَةٌ moderne se compose
 de même de deux pièces d'étoffe cousues ensemble. Le grand
 manteau, appelé رِبْطَةٌ est porté par les femmes (*Kitab al agani*
apud Kosegarten, Chrestomathia Arabica, pag. 137). Voyez
 au reste au mot مَلَاءَةٌ. Les *raitahs* de Syrie étaient surtout
 fameuses (رِبْطَةُ الشَّامِ. Voyez Nowairi, *Encyclopédie*, man 273,
 pag. 96).

Mais dans un passage de Hariri (*Makamat*, pag. 254) le
 mot رِبْطَةٌ ne peut pas désigner un grand manteau. On y lit:
 «فَإِذَا شَيْخٌ عَارَى الْجِلْدَةَ — — وَقَدْ اعْتَمَّ بِرِبْطَةٍ
 »vint un vieillard qui avait le corps nu, — — il portait une *rai-*
 »*tah* pour turban." Le scoliaste (pag. 255) observe avec raison que
 le mot رِبْطَةٌ ne peut avoir ici le sens qu'il a ordinairement; car si
 رِبْطَةٌ désignait ici un manteau, l'auteur n'aurait pas pu dire que le
 vieillard était nu. En outre, je me permettrai d'observer qu'il
 suit immédiatement dans Hariri: وَاسْتَنْفَرَ بِفَرْبِطَةٍ; or, si le mot
 désignait ici un grand manteau, on n'aurait pu voir la pièce

d'étoffe qui couvrait les parties naturelles du vieillard. Le scoliaste dit donc que ريطه désigne une sorte de كُرْزِيَّة (ses paroles sont: شبه الكرازي), c'est-à-dire, une pièce d'étoffe de laine dont on s'entoure la tête; et que le mot est détourné de son sens primitif (مغير عن اصله), de même que le mot فوطه qui, dans l'origine, ne désignait qu'une étoffe grossière qui vient des Indes, mais qui ensuite servait à désigner une sorte de turban (ضرب مما يعتم به). On voit que ni le scoliaste, ni l'auteur de cet ouvrage, ne sont d'accord avec M. Freytag, pour le sens qu'ils donnent au mot ريطه dans ce passage.

 زَبُون

Ce mot, d'origine turque, manque dans le Dictionnaire.

C'est le nom que porte à Tripoli d'Afrique, une sorte de gilet ou jaquette à manches brodées. Voyez le Voyage du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6) où on trouve *zibboon*.

 زَزْبُون, زَزْبُول

Comme je pense que ces mots ne sont qu'une altération du terme شَرَبِيل, je renvoie le lecteur à ce dernier mot.

 زَرْمَاتِقَةُ

N'ayant jamais rencontré ce mot, je ne puis rien ajouter

aux détails donnés par M. Freytag. Ce mot désigne donc une *جبة* de laine. Suivant quelques-uns ce terme est une altération du terme persan *اشتربانه*, et ce vêtement aurait reçu ce nom parce qu'il sert surtout aux conducteurs de chameaux. (De *اشتر* *chameau*, de *بان* *gardien* et de l'affixe *ـه*). D'autres pensent que c'est un mot hébreu (?).

زلكم

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 116, 117) : « Par-dessus le *Háik* quelques-uns portent un » *zolhám* *زحم*, de la même étoffe que le *Háik*. Il est garni » d'un capuchon dont on se couvre la tête, quand il fait mau- » vais temps; à ce capuchon est attachée une longue houppe de » soie ou de laine, qui pend sur le dos. Sur le devant ce vê- » tement est quelquefois garni de houppes à la mode turque; » celles-ci sont bordées en bas de petites franges. Voyez Pl. » XV, fig. 3 et 4. » Lempriere (*Tour to Morocco*, pag. 229, 295) écrit *sulam*, et il dit que c'est » un manteau flottant, en » laine blanche ou bleue d'Europe; il descend jusqu'aux pieds et » il est garni d'un capuchon pour s'en couvrir la tête. » Riley (*Loss of the American brig Commerce*, pag. 196, 198, 431) écrit ce mot de la même manière, et ce voyageur nous offre les détails suivants : » Le manteau ou *sulam* est composé de drap » noir, grossier et très-velu; la façon dont il est fait ressemble » beaucoup à celle d'un manteau européen, et il est garni d'un » capuchon. Cependant il est fermé depuis le milieu de la poi- » trine; ainsi, pour le mettre, ils passent la tête par l'ouverture

»d'en haut, et il leur couvre les bras." M. Gråberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell' Impero di Marocco*, pag. 81) écrit *sulham*, et il dit que c'est un manteau, ordinairement en cachemire blanc, plus léger que le *bornos*, et que l'on porte au lieu de ce dernier. M. Jackson (*Account of Marocco*, pag. 138) prononce *silham*; c'est, selon ce voyageur, »un manteau en drap bleu foncé, et qui est porté par les Berbères." Plus bas (*ibid.*) le même auteur nous apprend que les courtisans ne portent jamais un *haik* en présence de l'empereur, mais toujours un *silham*, ou grand manteau en laine blanche.

زَعْبُوطٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 44) le زعبوط est porté, en Egypte, par les hommes du peuple, et il est fait d'étoffe de laine brune; il est ouvert depuis le cou environ jusqu'à la ceinture et il a les manches larges. On le porte la plupart en hiver. M. Parthey (*Wanderungen durch Sicilien und die Levante*, tom. II, pag. 75) dit que les Fellahs d'Egypte »ne portent qu'un sarrau brun et grossier."

Sans doute ce mot n'est pas d'origine arabe. On verra plus bas que le mot espagnol *capote* a passé dans le langage arabe des Africains (كَبُوط). Il se pourrait que زَعْبُوط fût *capote*, prononcé avec un *c* cédille (*çapote*). Cependant je n'avance ceci que comme une conjecture.

زَنَارٌ — زُنْجَبٌ

زُنْجَبَانٌ, زُنْجَبٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 98) explique ces mots par المنطقة, c'est-à-dire, la ceinture d'or ou d'argent.

 زُنْجَبَةٌ

Ce mot désigne une tournure, comme on dit en français. Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 98) l'explique par العظامَة.

 زُنَّارٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

On sait que le mot زُنَّارٌ désigne une ceinture, mais cette espèce de ceinture n'était portée que par les Chrétiens, comme l'atteste Zamakhschari (*Lexicon Arab. Pers.*, part. I, pag. 51). C'est en ce sens qu'on rencontre constamment le mot زَنَارٌ chez les écrivains orientaux. Il n'appartient pas à ma tâche de parler des vêtements, portés par les Chrétiens en Orient, et si le mot زَنَارٌ n'avait pas encore un autre sens, je n'aurais pas dû l'admettre dans mon Dictionnaire. Mais en Espagne ce mot désignait aussi: un manteau grossier, porté par les paysans. Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) explique capote vestidura rustica, ainsi que vestidura para el campo, par زَنَارٌ, au pluriel زَنَانِيرٌ, et l'on trouve dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 187 r^o) le passage suivant: فرجعتُ الى دارى وقلتُ اخرج الى الوادى الى باب القنطرة اغسل ثيابى من درن السجن وافتر الى

العدوة فقلت لامرأة تغسل الثياب اغسلي ما عليّ وجردها
 ودفعت لي زنارا البسه فبينما انا كذلك وانا بالخصي قائد ابن
 مردنيش (sic) يسوق سنين (ستين. lis.) رجلا من اهل الجبل لابسين
 الزنانيير فراني على شكلهم فامر بحملني الى السخرة والخدمة بحصن
 »Alors مشقوط عشرة ايام فقامت أُحَدِّمُ واحفر مدة عشرة ايام
 »je retournai chez moi, et je me dis: je veux me rendre à la
 »porte du pont, pour laver mes habits et pour les nettoyer
 »de la saleté qu'ils ont contractée dans la prison; ensuite je
 »prendrai la fuite vers la rive opposée. Près de la rivière, je
 »trouvai une femme qui s'occupait à laver des habits; je lui
 »ordonnai de laver les miens que j'ôtai, et elle me donna un
 »zonnâr [manteau grossier] pour m'en revêtir. Ayant mis cet
 »habit, l'eunuque qui était le général d'Ibn-Mardhanisch, vint
 »vers ce lieu. Il avait enrôlé soixante montagnards qui por-
 »taient des zonnârs [manteaux grossiers], et me voyant dans
 »le même costume, il ordonna de m'emmener vers la forteresse
 »de Mashecut, pour y travailler en qualité d'ouvrier (1), sans

(1) J'ai observé ailleurs (*Journal asiatique*, 4^e série, tom. III, pag. 400) qu'il me paraît assez probable que le mot خديم désigne un soldat. En effet, Mouette (*Histoire des conquêtes de Mouley Archy*, à la fin) atteste que les archers à Maroc se nomment *Le Codem*. Il est facile de voir que le mot *Lo Codem* n'est autre que le terme arabe الخُدَام, pluriel de خَادِم, qui a le même sens que خديم. Le mot خِدْمَة qui se trouve dans notre texte, se prend dans le sens de *service militaire*. En parlant d'un illustre général, Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 110 v^o) s'exprime en ces termes: كان له في الخدمة مكان كبير وجاءه عريض »Il occupait un haut rang et il jouissait d'un grand pouvoir dans le service »militaire." Ceci pourrait faire penser qu'on doit traduire ici: *pour y servir en qualité de soldat*, et qu'un peu plus bas les mots arabes فقامت أُحَدِّمُ doivent se traduire: *je servis dans cette forteresse en qualité de soldat*. Je ne crois pas cependant qu'il faille traduire ainsi ce passage. La seconde forme du verbe خدم se

»recevoir un salaire, pour l'espace de dix jours. De cette manière, je travaillai en qualité d'ouvrier dans cette forteresse et je creusai les fossés, pendant dix jours.»

زِنَط au pluriel

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Égypte*, man. 367, pag. 390, événements de l'année 840): أشهر السلطان المنادى فى القاهرة بان لا فلاح ولا غلام يلبس زِنَط (sic) احمر فامتثلوا ثم انه نادى (?بأن) لا فلاحًا (ajoutez: بأن) ذلك. Et plus bas (pag. 401) prend en plusieurs acceptions qu'on chercherait vainement dans nos dictionnaires. Elle s'emploie dans le sens de *travailler*. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 196 v°): وكان يُجَدِّمُ احسابه ومباليكه فى خدمة البستان وبنائه ويقول لا ارضى ان ياكلوا طعامى وهم لا يخدمون »Ses amis, ses esclaves et ses pages travaillaient en cultivant le jardin et en y bâtissant, car il avait contume de dire: je n'aime pas qu'ils mangent mon pain sans travailler.» Le substantif *خِدْمَة* se prend également dans le sens de *travail*. On lit dans Ibn-Saïd (*apud Freytag, Chrestom. Arab. gramm. hist.*, pag. 145): قادرا على الخدمة. Elle signifie encore *cultiver*. On lit dans Ibn-Batoutah (man. fol. 201 r.): كان عبيده يُجَدِّمُونَ تلك الارض نهارًا: »Ses esclaves cultivaient cette terre pendant le jour.» On a vu que dans le passage précédent d'Ibn-Batoutah, le substantif *خِدْمَة* est employé dans le sens de *la culture* (d'un jardin). Enfin on se sert spécialement de ce terme, en parlant du travail des maçons et autres ouvriers. Ibn-Batoutah (man. fol. 86 v.) nous offre le passage suivant: ولما بُنِيَ اساسه رُفِعَ عن اهل المدينة التخدم فيه وصارت الفعلة تخدم فيه «Quand les fondements de l'édifice furent achevés, le peuple de la ville fut exempté d'y travailler, et désormais on travailla à l'entreprise moyennant un salaire.» L'infinitif *تخدم* qui se trouve dans ce dernier passage me justifiera d'avoir prononcé le verbe *خدم* à la seconde forme dans les exemples précédents, et dans notre passage d'Ibn-al-Khatib, qui, en effet, a beaucoup d'analogie avec le dernier passage d'Ibn-Batoutah.

ولا عبدا يلبس زنطا (sic) احمر وكانت الغاسلة اذا طَلَبَتْ
الى مينة تفعل كما تقدم (1) وقيل انه راى فى المنام عربا
بزنوط (sic distincte) حمر شاء حنينه (?ختينه. lis.) *

La seule raison qui m'ait engagé à placer ce mot sous la lettre ز et non pas sous la lettre ر, c'est, que le point sur le ر peut être plus facilement omis qu'ajouté par un copiste. Au reste, j'avoue que j'ignore parfaitement quelle espèce de vêtement ce mot désigne.

سَبِيحَةٌ, سَبِيح, سَبَجَةٌ

Djeuhari (tom. I, fol. 142 r°) dit de سَبَجَةٌ que c'est un vêtement noir (كساء اسود); le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 238) dit la même chose, mais il ajoute que ce mot désigne également la بَقِيرَة. Quant à سَبِيح et سَبِيحَة, Djeuhari dit: البقير وأصله بالفارسية شبى وهو القميص. On sait que le mot persan شبى désigne une chemise de nuit, قميص النوم, comme diraient les Arabes.

سَبَلَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est le premier des habits dont se compose la تَزْيِيرَة, c'est-à-dire le costume que les femmes en Egypte mettent par-dessus leurs autres habits, quand elles sortent. On lit dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 113): « سَبَلَةٌ Grande chemise en taffetas qui couvre tous les vêtements, » [excepté

(1) Voyez au mot عصابة.

la حبرة et le برقع; il couvre tous les autres vêtements que les dames portent dans leurs maisons] » et tombe jusqu'à terre. Les femmes la mettent quand elles sortent, qu'elles vont au bain ou en visite. Elles ne l'ôtent que lorsque celle à qui elles rendent visite les en prie, surtout, si elle est d'un rang supérieur." M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 61) atteste que ce vêtement est une robe ample et flottante, qu'on nomme *tob* [voyez ثوب] ou *sebleh*; la largeur des manches de cette robe égale à peu près toute sa longueur; elle est faite de soie, généralement de couleur d'oeillet, de rose ou de violette.

Ce mot dérive, sans aucun doute, du verbe *أسبَل*.

سَبْنِيَّةٌ

Ce mot est proprement le collectif féminin du nom relatif *سَبْنِي*, et il désigne des étoffes, fabriquées à *Saban* (ville près de Bagdad). Mais au Magreb, le mot *سَبْنِيَّة* désigne une ceinture (*strophium*), selon Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arabicae*, pag. 82) (1).

تساخين

Suivant les lexicographes arabes, ce mot désigne une espèce de bottines (الخفاف), et une sorte de *طيلسان*.

(1) Le mot *سَبْنِيَّة* désigne encore une pièce d'étoffe, ou une serviette. Motarrezi (*Ikna*, man. arabe de l'Institut des Pays-Bas, n° 73, pag. 64) l'explique par شقّة, et Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 259 v°) dit: ثم جاء احد الفتيان ببقشة والبقشة بضم الباء الموحدة وسكون القاف وفتح الشين المعجم هي السبنية. On peut voir sur le mot *بُقْشَة* les notes de M. Quatremère, que j'ai citées plus haut pag. 95.

سَدَوْس^s ou سُدَوْس^s

Sur la prononciation de ce mot, on peut consulter une note de l'illustre et savant Hamaker, insérée dans un ouvrage de M. Weijers (*Locī Ibn Khacanis de Ibn Zeidouno*, pag. 128).

Ce terme désigne, suivant les lexicographes arabes, un طيلسان vert. Un vers d'Abou-Obeidah (ابو عُبَيْدَةَ), rapporté par Ibn-Kotaibah (voyez Hamaker, *loco laud.*), Djeuhari (au mot سندس, tom. I, man. 85, fol. 420 r^o), et le scoliaste d'Ibn-Khacan (*apud Weijers, libro laud*, pag. 37, 126), est conçu en ces termes:

(الطويل) ودأويتها حتى شتت حَبَشِيَّةً
كانَ عليها سندسًا وسُدوسًا

»Je l'ai guérie ⁽¹⁾ de sorte qu'à présent elle puisse passer
»l'hiver comme une femme de l'Abyssinie (c'est-à-dire: à peu
»près nue); elle peut le faire avec autant de sûreté que si elle
»fût revêtue de soie et d'un *sodous*.»

Il semble résulter de ce vers que le سدوس était porté surtout en hiver par les femmes, afin de se garantir du froid.

سِيدَارَةٌ

On lit dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 549): السِيدَارَةُ بالكسر الوقاية تحت المقنعة والعصابة طائفة.

(1) Le manuscrit d'Ibn-Kotaibah porte ودأويتها; Hamaker préfère cette leçon; cependant Djeuhari et le scoliaste d'Ibn-Khacan sont d'accord pour la leçon du texte, et celle-ci donne un sens bien meilleur.

سِربال

Je n'oserais pas affirmer, ainsi que l'a fait M. Freytag, que ce mot soit une altération du terme persan شَلْوَار; du moins, il a un tout autre sens. C'est, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1470): القميص او الدرع او كل ما يُبس. Dans le *Commentaire sur les poésies de Djerir* (man. 633, fol. 211 r°) le mot سربال est expliqué par قميص. Suivant Cañes (*Gram. Arab. Esp.*, pag. 171) le mot سربال désigne une chemise ou tunique blanche dont se revêtent les soldats et les cochers, pour ne pas salir leurs habits.

جَرْمُوقٌ، زَرْمُوزَةٌ، سَرْمُوجٌ، سَرْمُوزَةٌ، سَرْمُوزٌ

Tous ces mots ne sont que des altérations du terme persan سَرموزة, espèce de guêtre qu'on chausse par-dessus la botte. Anciennement on prononçait ce mot جَرْمُوقٌ, terme que Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 111 v°) explique par: »une bottine ample qu'on met sur l'autre bottine" (الحف الواسع الذي يُلبَس فوق الحف). Mais en des temps plus récents le mot سَرموزة paraît avoir été employé pour indiquer une espèce de sandale, ou peut-être de mule, que les femmes mettaient par-dessus leurs bottines (حف); de nos jours on se sert du بابوش ou بابوج au même usage. On lit dans Makrizi (*Description de l'Égypte*, tom. II, man. 372, pag. 360): وبه الى الآن سكنن بياعى اخفاف النساء ونعالهنّ التي يقال للنعل منها سَرموزة وهو لفظ فارسي معناه رأس الحف فان سر رأس وموزة حف. On serait enclin à penser, par ce passage de Makrizi, que la سَرموزة n'était portée que par les femmes; mais elle était portée également par les hom-

mes, du moins pendant le seizième siècle de notre ère, quand les *Mille et une Nuits* ont été écrites. (Voyez éd. Macnaghten, tom. II, pag. 65; éd. Habicht, tom. II, pag. 34 etc.).

Ce mot ne semble plus être en usage en Egypte. Il faut observer cependant que M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 109) fait mention du »babouch et du *sarmeh*, chaussures de maroquin dans lesquelles on met le pied couvert du mest [Voyez مَرّ]. En entrant dans un appartement, garni de tapis, on quitte le *babouch* et le »*sarmeh*: la politesse le veut ainsi." Ce mot *sarmeh* serait-il une abbréviation de سرموزه?

سراتيل

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Je ne sais pas trop bien ce que ce terme désigne. Seulement on lit dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 347) que les prostituées portaient des سراتيل rouges aux pieds (وفي ارجلهن سراتيل حمراء). Le manuscrit B présente la même leçon.

سراويل : سروال , شرّوال , سِرّوال

On lit dans Bokhari (*Sahih*, tom. II, man 356, fol. 167 v°) que le Prophète défendit à celui qui faisait le pèlerinage de la Mecque, de porter des سراويل; on devait les remplacer par un ازّار, seulement quand on ne pouvait se procurer un ازّار il était permis de porter des سراويل. On voit que le mot سراويل,

dérivé du terme persan *شلوار*, était en usage dès les premiers temps de l'islamisme.

Les *سراويل* étaient en usage en Espagne; plusieurs auteurs arabes de cette péninsule en parlent, et les espagnols ont formé leur *zaraguelles* (*çaraguelles*) du terme arabe.

Au Magreb ce vêtement est également en usage. On lit dans l'ouvrage de Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 28, col. 2): «Quand les femmes sortent, elles portent toutes des pantalons de lin, rendus très-blancs au moyen du savon, qui leur viennent jusqu'à la cheville du pied (1).» Dans les *Mémoires* de d'Arvieux (tom. V, pag. 289), en parlant des hommes à Alger: «quelques-uns ont des chemises et des caleçons, la plupart n'en ont point, et sur-tout en été: la chaleur du climat exempte de cette dépense. Les Marabouts de la campagne, qui sont leurs Docteurs de la loi, ont toujours des chemises et des caleçons par bienséance.» Et plus bas (pag. 285): «Les femmes de quelque considération ont des caleçons.» Diego de Haedo (fol. 8, col. 2) fait également mention du «pantalon de toile» des habitants d'Alger. Marmol (*Descripcion de Africa*, tom. II, fol. 102, col. 2) dit, en parlant des hommes à Fez: «Ils portent tous un caleçon de toile, allant jusqu'à la cheville du pied, et très-étroit en bas.» Le «haut-de-chausse» des hommes à Fez est mentionné également par Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 85). On trouve chez Guillaume Lithgouw (19 *Jaarige Lant-Reyse*, tom. II, pag. 17) que «les hommes et les femmes» à Fez «portent des pantalons (*lange broecken*), tandis que la cheville du pied est à

(1) «çaraguelles de lienço muy blancos y muy javonados, que les llegan a los tobillos.»

»découvert.» Marmol (tom. II, fol. 103, col. 1) affirme que les femmes à Fez, et surtout celles qui sont originaires de l'Espagne, mettent en sortant, »des pantalons très-longs, dans lesquels elles font plusieurs plis pour donner, d'après leur manière de voir, de la proportion à la jambe (*para proporcionar la pierna*), puisque les robes (*las marlotas*) ne leur viennent que jusqu'à mi-jambes.» A en croire Diego de Torres (pag. 86) les femmes à Maroc »portent des caleçons — — qui sont larges par haut et s'estroissent par en bas, qui leur descendent jusques au gras de la iambe.» Cependant Marmol (tom. II, fol. 33, col. 3) remarque expressément que les femmes de Maroc ne portent point cet habit (*no acostumbran traer çaragueles como las de Fez*). Et même les hommes à Fez ne porteraient pas ce vêtement, si Léon l'Africain (*Descriptio Africae*, pag. 319) rapporte la vérité. Enfin on lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 117): »Ceux qui sont assez riches, portent un pantalon de toile blanche, qu'on nomme *Serual* سروال, et qui est souvent très-ample. Les mariniers le portent ordinairement en drap. Voyez pl. XV°, fig. 2.»

A ma connaissance, les Magrebins n'ont pas d'autre terme pour désigner ce vêtement; ceci n'est pas du tout le cas en Egypte où, comme nous le prouverons ci-après, le mot لباس sert à désigner la même chose que سروال, et même de nos jours, le terme لباس est uniquement en usage pour désigner le caleçon. (Voyez au mot لباس). Au rapport de M. le comte de Chabrol, le mot سروال (sic) désigne une »culotte de Mamlouk; elle est rouge et faite de saie de Venise.» (*Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 107). Dans ce passage il faut

substituer *pantalon* à *culotte*. Comparez l'estampe dans l'ouvrage de Wittman (*Travels in Asiatic Turkey, Syria and Egypt*, pag. 242).

Il paraît que, parmi les Bédouins de l'Égypte, ni les hommes, ni les femmes, ne portent un caleçon, une culotte, ou un pantalon.

Passons de l'Égypte à la Syrie. Selon (*Observations*, pag. 327) dit dans son chapitre sur Nazareth: »Ilz ne portent point »de brayes, et n'ont usage de bas ne de haut de chausses, »mais leurs femmes en portent, comme aussi font les Turques." Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 49) atteste que les habitants de Tripoli de Syrie »portent, surtout en été, »des pantalons de coton, qui sont amples, et blancs comme »neige; ils leur viennent jusqu'à la cheville du pied, et ils »sont un peu plus serrés en bas qu'ailleurs. Ils sont sans cor- »dons (qu'ils ne souffrent pas non plus chez d'autres) et sans »pont-levis ⁽²⁾, afin de pouvoir se laver sans gêne les parties »naturelles et les pieds, dans leurs purifications légales et jour- »nalières, dans lesquelles ils se lavent aussi les bras et les mains." Plus bas (pag. 50, 51) ce voyageur dit des femmes de cette ville, qu'elles portent des pantalons amples, semblables à ceux des hommes; »elles les font si longs, qu'ils passent quelque- »fois leurs habits par en bas, d'un bon empan; ils sont à l'or- »dinaire d'une étoffe fine, et composés élégamment de plu- »sieurs couleurs; en bas, sur les côtés, ils ont des bords." Enfin le même voyageur mentionne plus loin (pag. 133), en décrivant son costume pour partir d'Alep à Bagdad, son »pantalon

(2) »daran haben sie keine lätz (welche sie auch an anderen nit leyden) noch »fürfüsz."

»de coton blanc, qui descendait jusqu'à la cheville du pied." Dandini (*Voyage au Mont Liban*, pag. 46) dit des hommes à Tripoli: »Ils couvrent leurs jambes de calçons larges, qui sont »de toile ou d'étoffe, et descendent jusqu'aux pieds." Et plus bas (pag. 48): »Les femmes se servent aussi — — de calçons." De Bruyn (*Reizen etc.*, pag. 362) fait mention du »pantalon de »toile" des femmes d'Alep, »mais elles le portent aussi," ajoute-t-il, »d'autres sortes d'étoffes, selon que la saison l'exige." Voyez la façon de ce vêtement, fig. n° 189. D'Arvieux (*Mémoires*, tom. VI, pag. 425) dit que les femmes d'Alep »portent de »longs caleçons comme les hommes." Light (*Travels in Egypt, Nubia, Holy Land, Mount Libanon and Cyprus*, pag. 146) décrit, dans son voyage de Jaffa à Ramla et à Jerusalem, le costume des muletiers, appelés *Mocarris* [مكاري] (3). »Le *sharweel*," dit-il, »ou la culotte, est ample; elle descend jusqu'aux genoux, et elle est faite de drap vert."

Au rapport de d'Arvieux (*Voyage dans la Palestine vers*

(3) Ce mot se trouve souvent chez les voyageurs. Dans la Relation de Baumgarten (*Peregrinatio*, pag. 57) il est corrompu en *Mucrèli*. Jean Zuallart (*Le tres devot Voyage de Jerusalem*, pag. 72—74) a tout un chapitre, intitulé: *Des Mouqueres*, où il indique comment les pèlerins doivent se conduire envers ces hommes. Ce chapitre commence ainsi: »Les Mouqueres, sont ceux qui nourrissent et donnent à louage les »Asues, sur lesquels les Chrestiens montent, pour cheminer par les champs, de ville »ou lieu à autre, servans et suivans les personnes, comme font les Vetturins en Italie: »mais un peu plus barbarement, aussi ce sont des hommes rudes et de peu ou point de »conscience. Ilz se disent la pluspart Chrestiens: mais ce sont de ces maronites Chrestiens »à la ceinture, guere plus beaux ny plus courtois que les Arabes, et se cognoist la difference »d'entre eux, par les Barretins noirs qu'ils portent en teste, sans estre envelopé d'un peu »de linge blanc, comme sont ceux des mores mahometistes, et les susdits Arabes." Du mot arabe المكاري les Portugais et les Espagnols ont formé leur *almocreve*.

le *Grand Emir*, pag. 206) les émirs et les scheikhs des Bédouins de la Syrie portent en hiver «un caleçon de toile» comme en été (*ibid.*, pag. 208; comparez *ibid.*, pag. 374). «Les Dames ont des caleçons — — de mousseline brodés de soie aux extrémités et sur les coutures.» (Idem, *ibid.*) Les Arabes «du commun» portent «un caleçon de toile» (pag. 211).

Les Arabes de la classe moyenne au Jémen portent, au rapport de Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 58), un pantalon ample; les Arabes de la haute classe en font de même (*ibid.*, pag. 60). Quelques-uns des Arabes du commun en portent aussi. Les femmes arabes, dans les contrées montagneuses, en font aussi usage (*ibid.*, pag. 61), et les leurs sont faits de toile bleue, et ornés de quelques broderies de couleur.

Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 106) rapporte que les femmes de la Mecque portent «un pantalon immense, qui descend dans leurs mules, ou dans leurs bottines, et qui est fait de «coton rayé des Indes. Celles qui sont plus pauvres le portent «en drap bleu.» Burckhardt (*Travels in Arabia*, tom. II, pag. 339) dit qu'elles ont «un pantalon bleu et rayé, qui est très-«ample, et qui va jusqu'à la cheville du pied; en bas il est «brodé d'argent.» Il s'en faut de beaucoup que ce vêtement soit généralement adopté par les hommes à la Mecque. (Comparez Ali Bey, tom. II, pag. 108 avec Burckhardt, tom. I, pag. 336).

Nous retrouvons ce vêtement dans les contrées orientales. Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 6) fait mention du «*sherwal* de drap bleu.» (On voit que ce voyageur prononce سروال avec le ش comme M. le comte de Chabrol). Comparez Pietro della Valle (*Viaggi, della Turchia*, tom. I, pag. 750 et della Persia, tom. I, pag. 161). Il s'en faut ce-

pendant de beaucoup que ce vêtement soit général dans l'Al-djezireh et dans l'Iraq Arabi. Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 190) donne dans son intéressant mémoire sur son voyage sur l'Euphrate, après avoir parlé de la petite ville de *Schara* et avant de parler d'Ana, la description des *Moren*, qu'il compare aux *Zigeuner* (Bohémiens), et qui peut-être sont les Bédouins appelés Benou-Saïd, puisque M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc.*, tom. I, pag. 366) nomme »la tribu de Beni Saeed, les Arabes qui se trouvent le plus au nord sur l'Euphrate, à *Shereen*." Rauwolf dit à cette occasion: »Les hommes ne portent pas de pantalon, mais seulement leurs femmes; les pantalons de celles-ci sont pour la plupart bleus, et ils leur viennent jusqu'à la cheville du pied comme aux Turques.»

Je parlerai plus bas de l'expression سروال الفتوة. (Voyez au mot لباس).

سقمیان

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 350), les émirs, les soldats et le sultan lui-même portaient, sous la dynastie turque (circassienne), »sur la bottine, un سقمیان qui est une seconde bottine." وفي ارجلهم من فوق الخف سقمیان وهو خف ثانٍ*

سالاری

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

السلاري ou القباء السلاري (le *kabā* de l'émir Selar) était le vêtement qu'on nommait jadis بغلطاق ou بعلوطاق. Voyez ce mot.

سَلْطَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 58), il désigne une jaquette, ordinairement en drap ou en velours, et brodée de la même façon que la جِبَّة, que les femmes au Caire portent souvent au lieu de ce dernier habit. M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 41) écrit *sallah*, et il explique ce mot par »veste de dessus pour homme ou femme.»

سَلِيْفَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire

La *Slifa* سليفة est, au rapport de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 119), une sorte d'ornement de tête ou de coiffure, qui ressemble à la عذبة et dont les femmes à Maroc font usage. M. Gräberg di Hemsö (*Specchio etc.*, pag. 81) écrit *sfifa*, mais c'est peut-être une faute d'impression.

مَسْمَاة

Serait-ce une sorte de guêtre? On lit dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1895): واستنى الصائد لبس المسماة للجورب: او استعارها لصيد الطباء في الحر وطلبها في غيرها عند مطع شهيد *

سنتبر

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 241, col. 1), un des serviteurs qui accompagnaient les ambassadeurs du roi de Fez et de Maroc, qui se trouvèrent en 1659 à Amsterdam, portait: »un habit fourré, ouvert »sur le devant, garni d'un capuchon qui pendait sur le dos, »et à manches pendantes, dans lesquelles on passe quelquefois »les bras. Sur les deux côtés du devant il s'y trouvait de haut »en bas, quelques morceaux d'étoffe rouge, petits et ronds, »avec des lacets ou des cordons au milieu, qui servent à attacher cet habit; on attache surtout ceux d'en haut. Un tel habit »est appelé chez eux *Sant à Barra* et aussi *Kabout* [voyez »كَبُوط], et il est porté fort souvent par les marins, surtout »en hiver; en effet, c'est un vêtement commode pour ceux qui »doivent travailler, car on l'ôte et on le passe facilement."

Je suppose que ce mot est d'origine espagnole, mais, jusqu'à présent, je n'ai pu découvrir quel mot espagnol peut avoir été corrompu en *Sant à Barra*.

ساج

C'est suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 240) le *طيلسان* de couleur verte ou noire (الطيلسان الاخضر والاسود).

سيقان

Ce terme, pluriel du mot *ساق*, désigne proprement *les jam-*

bes, mais il faut ajouter au Dictionnaire qu'il se prend aussi dans l'acception de *pantalon très-ample*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit çahon par سيقان, et je pense que le mot espagnol çahon n'est qu'une altération du terme arabe سيقان. Du temps de Cobarruvias, les savants espagnols semblent en avoir jugé de même; du moins, ce lexicographe atteste que çahon est un mot d'origine arabe.

شامي

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 171), les femmes à Morzouk portent des chemises en soie rayée, auxquelles on donne le nom de شامي. Ce voyageur ajoute que l'on apporte ces chemises de l'Egypte, mais, comme le mot شامي exprime *ce qui vient de la Syrie*, je suppose que ces sortes de chemises sont fabriquées en Syrie, qu'elles passent de ce pays en Egypte, et que les habitants de Morzouk les croient de fabrique égyptienne, parce qu'ils les achètent des marchands de l'Egypte. Auparavant, on aura dit, je pense, قميص شامي, mais, par laps de temps, le mot شامي lui seul a reçu la signification de *chemise en soie rayée*.

شَايَات, au pluriel شَايَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Les Arabes d'Espagne ont emprunté ce mot à leurs voisins chrétiens. C'est le mot espagnol *sayo, saya* qui, comme on

sait, dérive à son tour du latin *sagum*. Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *saya de muger* par شَايّة, au pluriel شَايَات; il traduit de la même manière *sayo de varon*. On sait que *sayo* désigne: »une casaque large et sans »boutons, que portent les paysans espagnols,» et *sayo*: »une »jupe de femme.» (1)

On lit dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 178 v°), dans la vie de Mohammed I^{er}, roi de Grenade: وحَدَّثَ أَبُو مُحَمَّدٍ الْبَسْطِيُّ قَالَ عَايَنْتُهُ يَوْمَ دَخَلَهُ وَعَلَيْهِ شَايَّةٌ مَلْفٌ مُضَلَعَةٌ اِكْتَانَهَا مَخْرُتَةٌ. Le mot مَضَلَعٌ qui se trouve dans ce passage, se prend dans plusieurs acceptions, comme on peut le voir dans le Dictionnaire, au mot مُضَلَّعٌ. Voyez sur le mot مَلْفٌ plus haut p. 112.

Le mot *sayo* s'est aussi introduit dans la langue des Mandingos, et ce peuple le prononce *saió*. (Voyez M. Macbrair, *Grammar of the Mandingo language*, pag. 42).

شُدُوْدٌ, au pluriel شَدٌّ

Ce mot manque dans le Dictionnaire dans les divers sens que nous allons établir.

Selon Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 240, col. 1), le mot *Sied* ou *Sjed* désigne la pièce de toile de coton fine, dont on s'enveloppe la tête, et qui sert à former le turban. Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 114) atteste également que le mot شَدٌّ désigne la même

(1) »saya el vestido de la muger de los pechos abaxo, y lo de arriba sayuelo,» dit Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611).

chose que *عمامة*, c'est-à-dire, »une pièce de mousseline, ou »d'une autre étoffe fine et blanche, qu'on aplatit et que l'on »fait faire avec art plusieurs tours, en l'arrangeant sur la calotte »rouge [*شاشية*]. La valeur en est de cinq *Marks* jusqu'à cinq »ducats." Suivant Höst, cette coiffure n'est portée que par les Schérifs, les Hadjj [ceux qui ont fait le pèlerinage de la Mecque], les Kâids, les Reis ⁽¹⁾ et les Talbs (*طالِب*, docteur). Marmol (*Description de Affrica*, tom. II, fol. 102, col. 3) dit des habitants de Fez: »Quelques-uns ont la coutume de porter des »toques (*tocas*) fines et blanches, qui sont très-estimées parmi »eux; ils les nomment *Tunecis* ⁽²⁾, et ils les roulent six ou sept »fois autour de la tête."

Le mot *شد* a le même sens en Egypte, comme M. Quatre-mère l'a prouvé par un passage d'Ibn-Iyas (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part 1, pag. 150). Il désigne encore dans ce pays: *une ceinture de coton blanc de Baalbek* (*الشد البعلبكي*, *ibid.*).

Mais le mot *شد* a encore un autre sens. Il désigne: *une pièce d'étoffe dont on s'enveloppe le cou, pour le garantir du froid ou de la chaleur, une espèce de cravate*. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 409): *أَلْبَسَهُ قَمِيصًا رَفِيعًا وَثَوْبًا مِنْ ثِيَابِهِ وَعِمَامَةً لَطِيفَةً وَحِزَامًا رَفِيعًا وَلَقَّ* *له شد* ⁽³⁾ *على رقبتة* »Il le revêtit d'une chemise fine, d'un de

(1) Le mot *رَئِيس* désigne: *un patron de navire*. Voyez les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 93, 95, etc. On rencontre ce terme en ce sens dans presque toutes les relations des voyageurs qui, à divers temps, ont visité l'Orient; cependant cette signification n'est pas notée dans le Dictionnaire!

(2) *تونسي* de *Tunis*. Voyez au mot *دراعة*, note (2).

(3) Ceci tient à l'arabe vulgaire; selon la grammaire on écrirait *شدًا*.

»ses propres habits, d'un turban élégant, et d'une ceinture
 »fine, et il aplatit pour lui un *schedd* (qu'il mit) autour de son
 »cou." On s'aperçoit aisément qu'il ne peut être question ici
 d'un turban : car d'abord le turban a déjà été nommé, et en-
 suite on ne porte le turban autour du cou, que pour donner
 un témoignage de soumission; or, le jeune homme dont il est
 question dans notre texte, n'avait aucune raison de donner un
 tel témoignage. Enfin le sens que j'attribue en cet endroit au
 mot شد, est prouvé, il me semble, par un grand nombre de
 passages de voyageurs européens. On lit dans la Relation de
 Cotovic (*Itinerarium*, pag. 485): »En voyage, ils entourent
 »le cou d'une pièce d'étoffe ou d'un mouchoir (*linteola vel*
»sudario), pour se protéger contre l'ardeur du soleil." Dans
 l'ouvrage, intitulé: *A Relation of a Journey begun An: Dom:*
 1610 (pag. 209): »Ils portent des serviettes (*towels*) de toile
 »autour du cou." Roger (*La terre sainte*, pag. 204) s'exprime
 en ces termes: »Dessous le Turban ils mettent dessus leur teste
 »un grand voile de soye noire, dequoy ils s'entortillent le col
 »de plusieurs tours iusques sur les espales." (Voyez la figure,
 pag. 206). Et Pococke (*Beschrijving van het Ooste*, tom. I,
 pag. 327): »Le peuple de l'Egypte porte autour du cou une
 »pièce d'étoffe bleue, qui quelquefois est très-large. On s'en
 »couvre aussi la tête, pour se garantir du froid et des rayons
 »du soleil." On trouve dans l'ouvrage de M. Lane (*Modern*
Egyptians, tom. I, pag. 41): »En hiver, beaucoup de person-
 »nes portent autour de la tête et des épales, un châle de
 »mousseline ou d'une autre étoffe, semblable à celui dont ils
 »font usage pour former le turban."

مشدة

»Mitra (si lectio codicis *Tochfat Ichwan* bona est).” M. Freytag. Il se peut très-bien que مُشدة désigne une coiffure semblable au شَد turban. Du moins le mot existe en arabe pour désigner : une écharpe, attachée autour du cou du cheval. (Makrizi, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. I, p. 150).

شودر

On lit dans Djeuhari (tom. I, man 85, fol. 309 r^o) : الشودرُ (sic) الملحفة وهو معرب واصله بالفارسية جَادَر (sic) *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 562) : الملحفة معرب. En effet, c'est le mot persan چادر, et ce vêtement répond exactement, quant à la façon, au grand manteau ou voile de femme, appelé *milhafah*. Le شودر ou چادر est en usage dans l'Iraq Arabi et dans la Perse. On lit dans la relation, écrite en espagnol, du portugais Teixeira (*Viage hecho desde la India Oriental hasta Italia por tierra*, pag. 121) »Toutes (les femmes à Bagdad) vont par les rues, couvertes d'une pièce d'étoffe qui ressemble à un manteau (*como mantos*), et qui porte le nom de *chaudel*; cependant ce manteau n'est pas de couleur noire,” [comme en Espagne et en Portugal]. Dans celle de Pietro della Valle (*Viaggi*, tom. I della Turchia, pag. 752) (Bagdad): »Enfin les manteaux dont les dames se couvrent, en sortant de leurs maisons, diffèrent, plus qu'aucune autre partie de l'habillement, des autres manteaux que j'ai vus jusqu'à présent : car ce ne sont pas des habits de drap, comme à Constantinople [غراجه], ni des pièces de toile blanche, comme

» en Syrie et en Egypte [ازار]: mais les femmes du commun por-
 » tent de certaines pièces de toile à carreaux blancs et bleus, com-
 » me celles de la même classe en portent aussi au Caire [ملاية
 » (ملاءة)]; celles d'une condition meilleure portent des étoffes de
 » soie de la même couleur; celles-ci sont très-fines et très-légères,
 » vu la grande chaleur qui règne dans ce pays; enfin, celles qui
 » sont d'une condition plus élevée portent, ainsi que mon épouse
 » [la belle *Maäni*], les mêmes étoffes d'une seule couleur, soit
 » violette, soit bleue foncée, avec de certaines bandes aux bords
 » d'une autre couleur, également foncée. Elles ressemblent exac-
 » tement au manteau, avec lequel on peint d'ordinaire Notre-
 » Dame." Dans celle du Père Pacifique (*Voyage de Perse*, pag.
 412) » Quant au vestement il est égal par dehors à toutes les
 » femmes [persanes], car elles n'ont qu'un grand suaire blanc
 » qui les couvre tout, depuis le dessus de la teste iusques aux
 » talons." Dans le voyage d'Oléarius (*Voyages en Moscovie, Tar-
 » tarie et Perse*, pag. 819): » Les femmes [en Perse] ne se décou-
 » vrent point le visage en allant dans les rues, mais elles sont
 » cachées sous un voile blanc, qui leur va jusqu'aux jambes,
 » dont elles n'ouvrent qu'une petite fente à l'endroit des yeux,
 » pour pouvoir se conduire. Les Poètes *Persans* en font une
 » emblème, pour signifier, que bien souvent dans un beau corps
 » est cachée une mauvaise ame, et que sous une belle apparence
 » de bonne vie se cachent un grand nombre de vices énormes;
 » tout ainsi que ce voile blanc couvre bien souvent sous de très
 » beaux habits une très laide femme." Dans celui de Thévenot
 (*Suite du Voyage de Levant*, pag. 177): » Lorsqu'elles [les Per-
 » sanes] vont par la ville, elles sont, tant riches que pauvres,
 » couvertes d'un grand voile ou linceul de toile blanche, fort

»fine, dont la moitié leur bride le front jusques sur les yeux,
 »et passant dessus la teste, va jusques aux talons, et l'autre
 »moitié leur bride le visage, au dessous des yeux, et s'attache
 »avec une épingle sur le côté gauche de la teste, et leur tombe
 »jusques sur les souliers, couvrant mesme leurs mains avec les-
 »quelles elles tiennent les deux côtez de cette toile; de sorte
 »qu'excepté les yeux elles sont entièrement couvertes de toile."

Dans celui d'Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte
 et la Perse*, tom. V, pag. 262): »Lorsqu'une femme [persane]
 »sort de sa maison, elle s'enveloppe d'un grand voile de mous-
 »seline ou d'une étoffe de coton moins fine. Les femmes du
 »peuple se servent d'une toile de coton peinte." Ker Porter
 (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia,
 etc.*, tom. I, pag. 123) atteste: »Quand les femmes [persanes]
 »sortent — nous les voyons aller à pas chancelants, enveloppées
 »depuis la tête jusqu'aux pieds dans le voile ample de l'Asie,
 »appelé *chadre*." Plus (bas (*ibid.*): »En allant vers la citadelle
 »et en passant le bazar, je vis plusieurs femmes de différentes
 »conditions, aller prendre l'air sous l'abri de l'impénétrable
 »*chadre*, et il n'était pas facile alors à découvrir si celui-ci cou-
 »vrait la richesse ou la pauvreté." (Voyez tom. I, pag. 454:
 »a Persian Woman envelopped in her *Chadre*"). Ailleurs (tom.
 I, pag. 208), dans la description de Yengashah (entre Erivan
 et Nakshivan): »Le *chadre* (couverture de coton blanc, ou à
 »carreaux bleus et blancs, qui les entoure en guise d'un linceul)
 »duquel on s'enveloppe le corps." Et enfin (tom. II, pag.
 268): »Tout le beau sexe de la ville [de Bagdad], les femmes
 »riches et les femmes pauvres, sortent en portant le *chadre* à
 »carreaux bleus et blancs: tandis que cette draperie, en entou-

»rant le corps, n'indique la naissance illustre de la femme
 »qui la porte, que par un peu d'or, tissé dans sa lisière." Dans un ouvrage de Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. II, pag. 195): »Le costume des femmes de Bagdad est aussi
 »simple que celui dont on fait usage dans les villages les plus
 »pauvres de la Mesopotamie, car les femmes de toutes condi-
 »tions s'enveloppent dans une pièce de toile à carreaux bleus
 »et blancs, qui ressemble à celle que portent les femmes de la
 »plus basse condition en Egypte [مَلَاءَة (مَلَايَة)]." M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia*, etc., tom. I, pag. 119) atteste qu'il ne lui fut pas possible de voir les dames courdes:
 »elles ne semblaient," dit-il, »qu'une foule de *chaders*, ou cou-
 »vertures bleues et à carreaux bleus et blancs." Ailleurs (tom. I, pag. 278) le même voyageur dit dans la description de Bagdad:
 »Leurs grandes couvertures de toile teinte en bleu foncé, ou
 »en bleu et blanc, qui couvrent le corps depuis la tête jus-
 »qu'aux pieds, cachent en effet la taille et le costume."

Les poètes et les prosateurs persans nomment très-souvent le چادر dans leurs métaphores.

Suivant le *Kamous* (pag. 562) le mot شَوذِر désigne aussi le vêtement, indiqué par le terme ائِب.

شَرِيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne, suivant Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82), *strophium capitis*, un bandeau que les femmes au Magreb attachent autour de la tête.

شَرَابِيْشُ et شَرَابِيْشُ au pluriel شَرْبُوشُ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. I, pag. 245) a déjà emprunté à un passage de Makrizi, les mots essentiels, propres à nous expliquer ce terme. J'espère qu'on ne sera pas fâché de trouver ici ce passage en son entier. Le voici (man. 372, tom. II, pag. 351):

وأما الخلع فإن السلطان كان إذا أمّر أحدًا من الاتراك البسه الشربوش وهو شيء يشبه التاج كانه شكل مثلث يجعل على الرأس بغير عمامة ويلبس معه على قدر رتبته اما ثوب نخب او طرد وحش او غيره فعرّف هذا السوق بالشرابشيين نسبة الى الشرايبش المذكورة وقد بطل الشربوش في الدولة الجركسية وكان بهذا السوق عدة تجار لشرا التشاريف والخلع وبيعها على السلطان في ديوان الخاص وعلى الامراء وينال الناس من ذلك فوائد جليلة ويقتنون بالمتجر في هذا الصنف سعادات طائلة فلما كانت هذه الحوادث منع الناس من بيع هذا الصنف إلا للسلطان وصار يجلس به قوم من عمال ناظر الخاص لشرا سائر ما يحتاج اليه ومن اشترى من ذلك شيئاً سوى عمال السلطان فله من العقاب ما قدر

» Pour ce qui concerne les *khilaks*, il faut savoir que le sultan, en conférant le titre d'émir à quelqu'un des Turcs, avait la coutume de le revêtir du *scherbousch*: (ce mot désigne une coiffure qui ressemble à une couronne, qui est à peu près de forme triangulaire, et que l'on pose sur la tête sans turban), et de le revêtir en outre, suivant son rang, soit d'un ⁽¹⁾ ثوب نخب,

(1) Le mot نخب désigne une espèce d'étoffe de brocart. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 129 r°): ولم يبعث التي الا ثوبا واحدا من الحرير المذهب يسمونه النخب بفتح النون وخاء معجم

»soit d'un *tardonhasch*, soit enfin d'autre chose. Le marché dont
 »nous parlons, était donc connu sous le nom de *marché des*
 »*vendeurs des scherbouschs*, car les marchands empruntaient
 »leur dénomination au vêtement en question. Mais le *scher-*
 »*bousch* a été aboli sous la dynastie circassienne. Auparavant
 »il se trouvait, dans ce marché, un grand nombre de mar-
 »chands qui vendaient les vêtements d'honneur ⁽²⁾ et les *khi-*
 »*lahs*; car le sultan était obligé de les acheter en les payant
 »avec les revenus de ses biens particuliers, et les émirs étaient
 »également obligés de les acheter: de sorte que ces marchands
 »en retirassent des profits considérables et qu'ils gagnassent de
 »grandes ⁽³⁾ richesses ⁽⁴⁾ par cette branche du commerce. Mais
 »après les événements qui viennent d'avoir lieu, on a défendu

»Il ne m'envoya qu'un seul habit de soie brochée d'or, qu'ils nomment *nakh*." Ail-
 leurs (man. fol. 143 r^o) cet auteur dit, en parlant des servantes de la *khatoun* des

Bolghares du Volga: وعلى كل واحدة ثوب حرير مذهب يسمى النخ
 »Toutes étaient revêtues d'un habit de soie, orné d'or, qu'on nomme نخ.

Plus bas (fol. 149 r^o) on lit: على الخاتون حلة يقال لها النخ ويقال
 لها ايضا الشيخ مرصعة بالجواهر وعلى راسها تاج مرصع
 Cette sorte d'étoffe se fabriquait, par exemple, dans la ville de Nisabour, car Ibn-

Batontah atteste (man. fol. 167 v^o): وَيُصَنَعُ بِنِيسَابُورِ ثِيَابَ الْحَرِيرِ مِنْ
 النخ والكحخا وغيرها وتحمل منها الى الهند*

⁽²⁾ Le manuscrit B (man. 276, pag. 566) porte en cet endroit: وكان بهذا
 السوق عدة تجار لشرا الشربيش وقيل لشرا التشاريف الخلع.
 Le copiste de ce manuscrit corrige fréquemment de cette manière les fautes qu'il
 vient de commettre. Voyez Hamaker, *Specimen Catalogi*, pag. 200.

⁽³⁾ Le mot طائل manque, en ce sens, dans le Dictionnaire. On lit dans Ibn-
 Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 194 r^o): اعطاه اموالاً طائلة:
 »il lui donna une grande somme d'argent." Ailleurs (fol. 237 r^o): صاحب الاموال:
 الطائلة »celui qui possédait de grandes richesses." Dans Marrakischi (*Al-modjib*,

»aux marchands de vendre cette sorte de marchandise, excepté
 »au sultan; et quelques employés des intendants de l'inspecteur
 »du domaine particulier, se tiennent ordinairement dans ce mar-
 »ché, pour vendre tout ce dont on a besoin; et contre celui
 »qui vend quelque chose de cela, et qui n'est pas un des em-
 »ployés du sultan, des peines ont été déterminées. Les choses
 »en sont à ce point, au jour présent auquel nous vivons." On
 voit, par ce passage, que le sultan s'était arrogé le monopole
 des *scherbouschs*.

Le شربوش était la coiffure distinctive des émirs, et il n'était pas porté par les hommes de loi (Voyez le passage de Djemal-
 eddin-ibn-Wasel, cité par M. Quatremère, *libro laud.*, tom. I,
 part. I, pag. 244). Les historiens de l'Egypte mentionnent fré-
 quemment cette espèce de coiffure. On lit par exemple dans
 Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 132 v°): **وركب**
 man. 546, pag. 258): **ما يعدل امراً طائلة** »ce qui équivaut à de grandes
 richesses."

(¹) Je pense que le mot **سعادة** se trouve, dans le même sens, dans ce passage
 des *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 346): **عليهما اثر النعمة**
والسعادة عليهما لائحة »On voyait clairement qu'au paravant elles
 avaient vécu dans l'opulence et au milieu des richesses." On lit dans l'*Histoire du*
Jémen (man. 477, pag. 3): **شملت سعادات الدولة العثمانية** »Il fut
 »tout-à-fait convert des bienfaits de la dynastie Othomane" (proprement: *des riches-*
ses que la dynastie Othomane répandait sur lui). Dans *les Biographies des hommes*
illustres par Dhahabi (man. 320 (2), pag. 257): **ونال سلا من سعادة الدنيا**:
ما لا يوصف »Selar acquit une telle quantité des biens de ce monde qu'on ne peut
 »la décrire." Par l'expression **اهل السعادة** il faut entendre les musulmans (*le peuple*
de la félicité): on trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag.
 35) l'expression: **صارت من اهل السعادة** qui signifie: elle se convertit à
 l'Islamisme. On a vu dans l'Introduction, pag. 8, note (2), ce qu'il faut entendre par
دار السعادة.

« Les émirs — بالنشارييف والشرايبيش على عادة امثالهم » se promenèrent à cheval, revêtus des vêtements d'honneur et » des *scherbouschs*, comme c'est la coutume de ces dignitaires. »

Ailleurs (man. 2 m, fol. 215 r°): انعم على الامير سيف الدين قلاون تشريف (يتشريف. lis.) كامل بشربوش كان قد لبسه ثم » Il donna à l'émir Saif-eddin-Kelaoun un vêtement » d'honneur complet, avec un *scherbousch* qu'il avait porté lui-même, et qu'il avait ôté de sa tête, pour en revêtir l'émir, » etc.

Cette sorte de coiffure était aussi en usage dans les contrées plus orientales, par exemple à Bagdad, car nous lisons dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 49 v°) qu' Al-melik-an-nasir-Daoud, se trouvant à Bagdad, en 633, reçut comme vêtement d'honneur » un *kabâ* de satin et un *scherbousch* » (خُلِعَ عليه قباء اطلس وشربوش).

A Damas un collége (*medreseh*) semble avoir emprunté son nom à cette coiffure; du moins je lis dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 30 v°): فنزلت منها بمدرة المالكية المعروفة بالشرايبشية *

Le mot شربوش a passé dans la langue syriacque, شربوش (Voyez Bar-Hebraeus, *Chronicon Syriacum*, tom. I, pag. 313). On ne cherche pas ce mot avec plus de fruit dans les Dictionnaires syriaques, que le mot شربوش dans les dictionnaires arabes. Au reste, le mot شربوش approche encore plus que شربوش, du mot persan سرپوش duquel, suivant M. Quatremère, le terme arabe est une altération. Je ne doute pas de la vérité de cette assertion, mais je dois faire observer, qu'à ma connaissance, le mot persan سرپوش ne désigne pas une coiffure d'homme, mais seulement: une coiffure de femme. Cette coiffure était en usage à Constantinople, à Smirne et en d'autres villes, du temps de

de Bruyn. Ce voyageur écrit *carpous*, ce qu'il faut prononcer, je pense, avec un *c* cédille (Voyez *Reizen* etc., pag. 35, 58, 59, et le dessin n° 18).

زَرَبُونٌ، زَرَبُولٌ، شَرَبِيلٌ

Les mots شربیل et زربون manquent dans le Dictionnaire, et j'ignore parfaitement où Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 146) a trouvé que زَرَبُول (?) signifie en Orient: *des savates, de vieux souliers*, ce qui, en tous cas, n'est point admissible.

Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 4) dit, en parlant des femmes à Alger: »quelques-unes (surtout les »femmes mores) portent une espèce de pantoufles (*unas servillas*) à la moresque, faites avec beaucoup d'élégance, de »cuir de couleur; on les nomme *xerecuilla*." On lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 117): »Tous ont »pour chaussure des pantoufles en maroquin, appelées *schernobil* شربیل; celles des hommes sont jaunes, et les femmes en »ont des rouges. On sait que les unes et les autres sont »sans talon."

Dans la liste des mots arabes, donnée par Breitenbach (*Beschreibung der Reyse uund Wallfahrt*, fol. 115 v°), voyageur qui visita l'Orient en 1483, le mot *serbul* est expliqué par *schuh* (soulie). D. Germano de Silesia (pag. 905), déjà cité par Habicht dans le glossaire du troisième volume de son édition des *Mille et une Nuits*, dit que زَرَبُول, au pluriel زَرَابِيل, est un soulier garni d'un talon (*scarpa con tallone; calceus cum talo*). Tant qu'on ne m'aura pas prouvé le contraire, je

me sens forcé de croire que le زربول, ainsi que le شربيل, manque de talon. La forme زربون se trouve quelquefois dans les *Mille et une Nuits*: on la trouve, par exemple deux fois à la page 79 du tome premier de l'édition de Macnaghten. M. Amari a bien voulu m'apprendre que de nos jours encore le mot *sarboṇ*, au pluriel *sraben*, est en usage à Malte.

Je pense que شربيل est identique avec le terme espagnol *servilla*, sorte de chaussure en maroquin à une seule semelle, qui dérive de *serva* (*sierva*), parce que les servantes faisaient usage de cette sorte de chaussure ⁽¹⁾. Du mot شربيل s'est formé, selon moi, le mot زربول; la substitution du ز au ش n'a rien d'étonnant, et on se rappellera que, dans la poésie arabe, زو et يـ riment ensemble, comme dans la poésie allemande. De زربول s'est formé زربون avec la permutation du ن et du ل, lettres de la même classe. J'ai dit que *servilla* dérive de *serva*, *servante* (*esclave*): il est assez remarquable qu'on lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 25): « جعله في رجلية زربونًا على عادة المماليك » Il lui fit «chausser des *zerbouns*, selon la coutume des esclaves (*sier-vos*).” Au reste on voit par ce passage que زربون est employé, comme collectif dans les *Mille et une Nuits*, pour désigner: une paire de زربون. J'ai fait, plus haut, la même remarque pour le mot خف.

(1) Cobarruvias (*Tesoro*, Madrid, 1611) dit au mot *servillas*: «es un calçado de unas çapatillas, de una suela muy a proposito para las moças de servicio: y assi tomaron el nombre de siervas, o de las que sirven, porque las demas que no han de andar con tanta desemboltura traen chapines, çucros, chinelas, y mulillas. Las moças çapatos, o servillas.”

شُطْفَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27), « quelques-uns [parmi les Anazis] attachent » autour de la tête un fichu qu'on appelle alors *shutfe*." »

شَعْرِيَّة

On voit, par le Dictionnaire de M. Freytag, que Reiske a noté sur la marge de son Golius, que ce mot désigne: *vitta*, *quâ caput tegitur*. Cette explication est erronée. Le mot شَعْرِيَّة désigne: *un voile court, fait de crin*, comme l'indique déjà son étymologie, car il dérive de شَعْر *crines*. On lit dans la Relation de Roger (*La terre sainte*, pag. 260): « Elles se couvrent les yeux d'estamine de crin de cheval noir, et nomment » ce masque *Chaarie*; à travers duquel elles voyent pour se » conduire, et n'oseraient se demasquer pour parler à qui que » ce soit." Dans celle de Belon (*Observations*, pag. 233, 234): « Mais celles des plus grandes villes [en Egypte] suyvent la maniere qu'elles ont apprins des Turques, qui mettent un petit » voile tissu du poilz de la queue d'un cheval, au devant du » visage." Je n'ai nulle raison de douter de la vérité de ce que Belon avance ici, et je suis très-enclin à croire qu'en Egypte l'usage de la شعرية ne date que de la conquête de ce pays par Sélim, car je n'ai pas trouvé le mot شعرية dans un auteur arabe qui ait écrit à une époque plus reculée que celle dans laquelle les *Mille et une Nuits* ont été publiées. A son tour

cette circonstance est une preuve de plus, si, après les recherches récentes, il est encore besoin de le prouver, que les *Mille et une Nuits* ont été écrites après la conquête de l'Égypte par les Turcs.

La شعرية en Égypte était un voile petit et court, qui ne couvrait que les yeux et qu'on portait sur le نقاب, voile plus grand, qui couvrait le visage et qui était garni de trous à l'endroit des yeux. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Habicht, tom. II, pag. 146): فشالت الشعرية فنظرتُ الى احداق سود عظيمة: »Elle leva la *schariyah*, et je vis alors des yeux noirs et grands.» Et un peu plus loin, dans la même histoire (tom. II, pag. 149): وشالت النقاب فنظرتُ نظرةً أعقبتني حسرةً »Elle leva le *ni-kāb*, et un profond soupir fut la suite du regard que je jetai sur son visage.» Quelques voyageurs disent, moins exactement que Roger, que ce voile couvre le visage. On lit dans la Relation de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhaftiger Bericht von der Reysz*, fol. 393 v°): »Elles [les femmes au Caire] se couvrent le visage (*jr Angesicht*) d'une petite pièce d'étoffe noire et brochée (*mit einem schwartzen gewirckten Thüchlein*), faite de poil de chameau (*camelszhaaren*), par lequel elles peuvent reconnaître tout le monde.» Dans l'*Afrique* de Marmol (*Descripción de Affrica*, tom. III, fol. 112, col. 3): »Au devant du visage (*delante del rostro*) elles [les femmes au Caire] portent des voiles noirs, faits de crin (*hechos de cerdas, o de cabellos*), qui sont si peu épais, qu'elles voient les hommes, tandis que ceux-ci ne les voient pas.» Cotovic (*Itinerarium*, pag. 488) dit, plus exactement, que les femmes se couvrent »les yeux (*oculi*) d'un petit voile, en forme de réseau, qui est fait de crin de cheval très-fin.» La شعرية était

encore en usage au Caire, du temps de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 330, note (4)). On peut voir la forme de ce voile sur la Pl. LIX^o, fig. I (les lettres de la planche ne s'accordent pas avec l'explication à la page 330); et Pococke dit que c'est «une sorte de voile en crin noir et étendu avec art.» Mais depuis ce temps la شعرية et le نقاب ont été remplacés par le برقع, et de nos jours les deux premières sortes de voile semblent être tout-à-fait inconnus en Egypte.

On a vu plus haut, par un passage de Roger, que la شعرية était en usage dans la Syrie. Ce fait est confirmé par le témoignage de Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 51), qui affirme que les femmes à Tripoli de Syrie se couvrent le visage «de tissus noirs (*schwartzzen gewürcken*), »dont quelques-uns sont très-fins et en soie, mais d'autres en «crin de cheval, et ceux-ci sont portés ordinairement par les «femmes d'une condition inférieure.» De nos jours la شعرية n'est pas plus portée en Syrie qu'en Egypte.

Cependant la شعرية est encore très-commune dans les contrées plus orientales, l'Aldjezireh et l'Iraq Arabi. Olivier (*Voyage dans l'empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, tom. IV, pag. 221) dit, en parlant des femmes à Orfah: «Elles portent en «outre une pièce carrée de crin noir qui se rabat sur le visage, «et qui leur permet de voir sans être vues.» Je pense donc que Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 152) se trompe, quand il dit des femmes d'Orfah qu'elles «portent, «en guise de voile, une gaze noire et roide, qui saillit plusieurs «pouces sur le visage;» je crois qu'il faut substituer *voile de crin* à *gaze*. Au reste la description de Buckingham s'accorde

parfaitement avec la forme de ce voile, telle qu'on peut la voir sur la planche de Pococke. Ker Porter (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia, etc.*, tom. II, pag. 269) dit en parlant des dames à Bagdad: »Au lieu du voile blanc des Persanes, qui ressemble à une serviette, ces dames se cachent le visage derrière un masque bien plus hideux, savoir une enveloppe d'étoffe de crin de cheval noir." M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc.*, tom. I, pag. 278) dit de même des femmes à Bagdad: »un voile de crin de cheval noir, mais d'un tissu mince, protège tout à fait la figure de celle qui la porte, contre les regards des passants; en même temps elle peut voir à merveille tout ce qui passe devant elle." Je pense donc que Buckingham (tom. II, pag. 195) se trompe encore, quand il dit des femmes à Bagdad, qu'elles se couvrent le visage d'une pièce de gaze roide et noire." Il ajoute que »les femmes de la campagne environnante ne portent point de tels voiles."

 مَشْلَخ

Ce mot manque dans la Dictionnaire.

»Dans le nord de la Syrie," dit Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27), »toute espèce de manteau de laine, soit blanc, soit noir, soit à raies blanches et brunes, ou blanches et bleues, se nomme *meshlakh*." Ce mot se trouve aussi écrit مشلخ dans la liste des mots arabes, à la fin du volume; mais ailleurs (pag. 131) on trouve *meshlah*.

مَشْدُ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 441) explique ce mot par
 عمامة *turban*.

تَشَامِير, au pluriel

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit de cette manière le mot espagnol *paletoque*, et ce dernier terme est expliqué dans le *Tesoro de las tres lenguas* (Genève, 1609) par «une casaque ou saye, un palletoc, une iacquette.» En effet, l'auteur de l'*Histoire des Abdolwadites* (man. 24 (2), fol. 102 r^o) dit en parlant d'un meunier: وهو لابس تشامير «il portait des jaquettes.»

شَمِير

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On sait que le chapeau était autrefois inconnu aux Musulmans; ils ont donc été obligés d'emprunter un mot, pour désigner cet objet, à une des langues européennes, et les Magrebins ont adopté le mot espagnol *sombrero*. C'est ce qu'atteste Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 114), mais il paraît, par la liste des vêtements des Magrebins, donnée par Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82), que le peuple a corrompu *sombrero* en شَمِير.

شمشك

Dans l'historiette d'Abou-'l-hasan le bouffon, historiette qui ne se trouve que dans l'édition de Habicht des *Mille et une Nuits* (comparez M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 356), et dont le sujet a une grande analogie avec celui de l'introduction du *Taming of the Shrew* de Shakspeare, et avec celui du *Krelis Louwen* de Langendijk, on trouve le passage suivant, déjà cité par M. Freytag: *فقدم له المملوك شمشك مطبوع* ⁽¹⁾ *بالابرسيم والحريير الاخضر مرصع بالذهب الاحمر فاخذة ابو الحسن ووضعها في كفة وصاح المملوك وقال يا الله يا الله يا سيدى هذا شمشك مداس لرجليك حتى* (Tom. IV, pag. 357). ⁽²⁾ *تدخل المسترفق*.

M. Lane (tom. II, pag. 357) traduit ici: *une paire de souliers (a pair of shoes)*. Comme l'historien El-Ishaki raconte, suivant M. Lane, une anecdote semblable, il serait important de savoir s'il emploie ici le même mot ou bien un autre qui nous explique le mot شمشك. M. Fleischer (*de glossis Habichtianis*, pag. 92) a trouvé, dans un glossaire copte-arabe, le mot *μουτζαxiv* traduit par شمشك. Or *μουτζαxiv* n'est autre que le mot persan *موزه*, *botte* ou *bottine*, en arabe *موزج* ⁽³⁾. Je n'ai jamais rencontré le mot شمشك ailleurs.

(1) Sans signe de l'acensatif, selon l'arabe vulgaire.

(2) Voyez sur cet euphémisme, M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 92.

(3) On se rappellera, qu'en Egypte on prononce le ج comme le g français devant a, o et u.

مِشْمَلَةٌ, شِمْلَةٌ, شَمْلَةٌ

Le mot شِمْلَةٌ forme au pluriel شِمْلٌ, ce qu'il faut ajouter au Dictionnaire.

On a déjà vu plus haut, au mot برد, que la شملة est la بردة, et que ce qui la distingue de ce dernier vêtement, c'est qu'on a tissé quelque chose (quelque ornement) dans la lisière de la بردة, ce qui n'est pas le cas pour la شملة. Ce vêtement était, comme on l'a vu (*ibid.*), en usage du temps du Prophète, et un voyageur arabe du XII^e siècle de notre ère, Ibn-Djobair (voyez au mot خرقة) compte la شملة parmi les vêtements des Bédouins. C'est dans ce passage qu'on trouve le pluriel شِمْلٌ⁽¹⁾.

(1) Selon les lexicographes arabes شملة et مشملة désignent une sorte de قطيفة, mais elles en diffèrent en ce qu'elles ne sont pas si larges. Le mot قطيفة désigne une *couverture de lit*. Marmol (*Description de Affrica*, tom. II, fol. 4, col. 2) dit, dans la description de Héha, la province la plus occidentale du royaume de Maroc: «Les lits ordinaires des principaux consistent en ces *alcatifas* velues, que nous voyons apporter de l'Afrique; ils les doublent plusieurs fois, et se servent d'une d'elles, qui est longue, comme de couverture de dessus." Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 277 r^o) on trouve: القِطَائِفُ الجِيَادِ يفتَرشونها عند رقادهم «Les couvertures excellentes qu'ils étendent quand ils dorment." Il désigne également une sorte de tapis, car l'auteur de la *Mission Historial de Murruecos* (pag. 50, col. 2) dit que le roi s'assied, dans la salle du conseil, «sur un tapis ou *Alcatifa* de laine." Pedro de Alcala traduit *alhonbra* (*tapis*) par قَطِيفَةٌ. Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 259 v^o) on lit: واتوا بنا الى بستان عليه حائط خشب وفي وسطه دار بناؤها بالخشب مفروشة بقطائف قطن «ils nous conduisirent à un jardin, entouré d'un mur de bois; au milieu de ce jardin se trouvait une maison, construite en bois et dans laquelle on avait mis des tapis de coton."

Mais je ferai observer, à cette occasion, que le mot قطيفة désigne encore le *velours*. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaughten, tom. II, pag. 119):

Ce mot nous rappelle le terme hébreu *בִּמְזָה*, qui désignait un grand manteau dont les pauvres se servaient aussi en guise de couverture pendant la nuit. On a vu, au mot *بردة*, que ce dernier vêtement servait, et sert encore, au même usage.

 مِشْمَالٌ

Suivant le *Kamous*, ce mot désigne la *ملحفة*. Voyez ce mot.

 شَنْتِيَانٌ

Ce mot qui, sans doute, est d'origine étrangère, manque dans le Dictionnaire.

Il désigne en Egypte, *un pantalon de femme*, qu'on porte en guise d'un caleçon. Du temps de l'expédition française, le mot *شنتيان* ne désignait qu'une «culotte d'hiver» de femme, tandis que le caleçon ou la culotte d'été s'appelait *لباس*. (Voyez

رزمة قطيفة, ce que M. Lane (tom. II, pag. 304) traduit: *a bale of velvet*. En effet, Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) rend *terciopelo* (velours) par *قطيفة*. On trouve dans l'*Histoire du Jémen* (man. 477, pag. 62): — — *امر له بجملة من الكساء النفيس من ملابيسة من القطائف ونحوها* »Il ordonna de lui donner un grand nombre d'habits, faits de velours et d'autres étoffes semblables.» Et plus loin (pag. 65): *امر له بجملة كساء من الشاش: الغالي والقطائف النفيسة* »Il ordonna de lui donner un grand nombre d'habits, faits d'étoffes de mousseline de grande valeur, et d'étoffes de velours magnifiques.»

Le mot *شملة* a encore un autre sens qui manque dans le Dictionnaire. Il désigne, au rapport de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 39) qui écrit *shemle*, «un sac, fait de poil de chameau, dont les Bédouins couvrent le pis de la femelle du chameau, pour empêcher les petits de sucer.»

M. le comte de Chabrol, dans la *Description de l'Égypte*, tom. XVIII, pag. 112). Mais, de nos jours, il n'y a que le mot شنتيان qui désigne le caleçon ou pantalon de femme, tandis que le mot لباس est réservé au caleçon des hommes, ainsi qu'on peut le voir, en consultant l'ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 39, 56, 57, 58), où on trouve la description suivante du شنتيان : »un caleçon très-ample, »appelé شنتيان, d'une étoffe de couleur rayée, savoir de soie »et coton, ou de mousseline soit peinte, soit brochée, soit blan- »che et unie, s'attache autour des hanches, sous la chemise, »au moyen d'un دَكَّة [voyez au mot دَكَّة]; les extrémités d'en »bas sont repliées et attachées, justement sous les genoux, »avec des cordons; mais il est suffisamment long, pour dépen- »dre jusqu'aux pieds, ou à peu près jusqu'à terre, quand il »est attaché de cette manière.»

Au rapport du lieut. col. Napier (*Reminiscences of Syria*, tom. I, pag. 144), ce vêtement est aussi porté par les femmes à Beyrout. Ce voyageur écrit *shintien*, et il explique ce mot par *loose silken drawers*.

M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 41) écrit peu correctement *chakserann*.

شوبر

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans un ouvrage de Burekhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 28) on lit que les dames chez les Bédouins »portent sur la tête un fichu, appelé *shauber* ou *mekroune*; les »jeunes filles l'ont de couleur rose, les femmes âgées de couleur

«noire.» Ce mot est écrit شَوْبَر dans la liste des mots arabes, à la fin du volume.

مَشْوَانٌ، مَشْوَدٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 441) explique ces mots par عمامة *turban*. Ces termes désigneraient-ils la même espèce de coiffure que celle qui est indiquée par le mot مَشْوَشٌ?

شَاشٌ، au pluriel شَاشَاتٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Deux savants du premier ordre, Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 199) et M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 137) ont déjà donné quelques détails sur le mot شَاش. Selon ma coutume, je ne citerai aucun passage, déjà cité par ces savants, sans avertir le lecteur à qui j'en suis redevable.

Le mot شَاش désigne: *la pièce d'étoffe qu'on roule autour de la calotte du turban*. On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 192 r°): «تعمم بشاش دخانى عتيق» il prit «comme turban un *schásch* vieux et enfumé.» Et les mêmes mots se trouvent dans Makrizi (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 63). Ailleurs (man. 19 B, fol. 135 r°): فَاكْرَمَهُ السُّلْطَانُ وَأَحْسَنَ إِلَيْهِ وَأَنْعَمَ عَلَيْهِ بِتَشْرِيفِ أَطْلَسٍ مَعْدَنِي بَطْرَزٍ زَرْكَشٍ وَكَلُوتَةَ زَرْكَشٍ وَشَاشٍ رَقْمٍ وَحِيَاصَةَ ذَهَبٍ مُجَوَّهَةً عَلَى عَادَةِ أَكْبَرِ نَوَابِ السُّلْطَنَةِ الشَّرِيفَةِ. Il est donc question ici d'une «calotte de soie, brochée d'or, et d'un *schásch* »rayé.» Plus loin (man. 19 B, fol. 135 v°): رَكِبَ — — فِي الْمَوْكَبِ بِالْأَقْبِيَةِ الْإِسْلَامِيَّةِ وَالْكَلُوتَةَ وَالشَّاشَ عَلَى عَادَةِ الْعَسَاكِرِ الْمِصْرِيَّةِ

Ce Naïb »se promena à cheval, et ses compagnons étaient re-
 »vêtus à cette occasion de *kabās* à la façon musulmane, de
 »calottes et de *schāschs*, selon la coutume de ceux dont se
 »composait l'armée égyptienne." On lit dans les *Mille et une*
Nuits (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 159): فَاخَذَ بَدْرُ الدِّينِ
 حَسَنَ الرِّقْعَةِ وَطَوَّاهَا وَخَيَّطَهَا بَيْنَ الْبَطَانَةِ وَالظَّاهِرَةِ وَلَفَّ
 عَلَيْهَا شَاشَةً »Alors Bedr-ed-din-Hasan prit le morceau de
 »papier, le plia et le cousit dans sa calotte, entre la dou-
 »blure et l'étoffe elle-même, et il roula son *schāsch* autour de
 »la calotte." (Dans ce passage il faut nécessairement ajouter
 شَاشِيَّتَهُ après وَخَيَّطَهَا; cette correction est rendue encore
 plus probable par le récit du même fait dans l'édition de Ha-
 bicht, tom. II, pag. 29, ligne 3). Ailleurs (éd. Macn., tom. I,
 pag. 165): وَكَانَ عَلَيْهِ الطَّرْبُوشُ وَالشَّاشُ »Il portait le *tar-*
bousch (bonnet, calotte) et le *schāsch*." Dans l'édition de Ha-
 bicht (tom. II, pag. 44): وَعَلَيْهِ شَاشَةٌ بِطَرَفَيْنِ »Il portait son
 »*schāsch* qui avait deux bouts pendants." Plus bas (éd. Habicht,
 tom. II, pag. 44): شَاشٌ بِطَرَفَيْنِ. Et enfin (éd. Macnaghten, tom.
 I, pag. 171): وَقَلَعَ شَاشَهُ وَعَلَقَهَا عَلَى الْكُرْسِيِّ »Il ôta son *schāsch*
 »et la posa sur le *korsi*" (c'est-à-dire sur la chaise, qui sert
 uniquement à y poser le turban; comparez au mot عِبَامَةٌ). Dans
 une historiette arabe (*apud* Gaussin de Perceval, *Grammaire*
arabe vulgaire, pag. 9 du texte arabe): اشْتَرَى قَرطَاسَ حَلَاوَةٍ
 وَجَعَلَهُ فِي عِبَامَتِهِ — — — فَرَأَى فِي شَاشِ الْحَكَمِ قَرطَاسَ حَلَاوَةٍ
 »Hakim acheta un cornet de *halāweh* et il le plaça dans son
 »turban; — — — alors le khalife vit le cornet de *halāweh*
 »dans le *schāsch* de Hakim." Dans l'ouvrage, intitulé *A Re-*
lation of a Journey begun An: Dom: 1610 (pag. 63): »*Sha-*
shes sont de longues serviettes de calicot, qu'on roule autour

»de la tête." Dandini (*Voyage du Mont Liban*, pag. 44, 45), dit des habitants de Tripoli de Syrie: »Et ils mettent au tour »[de la طاقية] fort proprement une longue et fine toile de »coton blanche, qu'ils appellent *Sessa*, dont ils font un Turban grand ou petit selon la qualité des personnes. Ceux qui sont au dessus des autres, ou par la naissance ou par la dignité, le portent plus gros, et il y en a qui le portent d'une grosseur excessive." On trouve dans le *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys* (tom. I, pag. 381): les Schérifs portent la *cesse* verte." Dans le *Voyage de la Terre-Sainte* de M. J. D. P.: »La tocque de velours rouge et la seiffe blanche, qui n'est permise qu'aux Mahometans et deffendue à tous les Chrestiens, si elle n'est meslée de quelque autre couleur." (C'est sans doute une faute d'impression pour *seisse*). Tavernier (*Voyages*, tom. I, pag. 630) ⁽¹⁾ dit des Persans: »Leur *Sesse* on toque, que nous appellons Turban, est faite d'une piece d'étoffe de soye fine mêlée d'or et d'argent, et est à peu près de forme d'une de nos grosses citrouilles rondes. Le dessus est un peu plat, et c'est où un bout de l'étoffe garny de fleurs d'or ou d'argent vient finir par une espee de bouquet. Ces toques sont fort pesantes, sur tout celles où il y a un peu de soye, et qui ne sont presque qu'or et argent. Les moindres de ces dernieres valent bien deux cens écus, et il y en a sur la teste du Roy et des Grands Seigneurs qui vont à quatre ou cinq cens. On verra rarement un

(1) Ce passage a déjà été cité par M. Quatremère, *loco laudato*, si toutefois ce savant a le même passage en vue. Il cite tom. I, pag. 699 pour شاشية. Le passage qu'on lit dans le texte, se rapporte, sans aucun doute, au شاش et non pas à la شاشية.

»Officier considérable qui ne porte à sa toque quelques pier-
 »reries." Dans les *Voyages en Europe, Asie et Afrique* (tom.
 I, pag. 111) par de la Motraye, on trouve: »Sesse, pièce de
 »mousseline ou toile de Coton, dont les Orientaux entourent
 »leur bonnet, qui ainsi entouré s'appelle en un mot *Tubend*
 »[دَلْبَنْد], ou Turban, selon notre prononciation." Dans la *De-
 scription de l'Arabie* de Niebuhr (*Beschrijving van Arabië*,
 pag. 59) (2): »Ils entourent cette multitude de bonnets d'une
 »grande pièce de mousseline, nommée *sasch*, qui est ornée
 »aux deux bouts de franges de soie et même d'or, et qu'ils
 »laissent pendre sur le dos, entre les épaules." En effet, le mot
 شاش se trouve en ce sens dans l'*Histoire du Jémen* (voyez
 M. Rutgers, *Historia Jemanae*, pag. 159).

Comme donc le mot شاش sert à désigner la pièce d'étoffe
 qui entoure la calotte, ou les calottes, on ne s'étonnera pas
 si on lit que cet objet sert encore à d'autres usages. (Il en est
 de même du *turban* ou *عمامة*). Dans l'*Histoire d'Égypte* de
 Nowairi (man. 2 m, fol. 87 r°) on trouve: فخنقوه بشاش عليه
 »وقيل بوتر وعَلَّقوه بعمامته واظهروا انه شنق نفسه
 »Ils l'étran-
 »glèrent avec un *schâsch* qu'il portait, ou, suivant d'autres,
 »avec une corde, et ils le pendirent au moyen de son turban;
 »ensuite ils firent semblant qu'il s'était étranglé soi-même." Dans ce passage le terme شاش est, comme on voit, l'équiva-
 lent de *عمامة*.

Le pluriel شاشات se trouve dans un vers rapporté par
 Soyouti (*apud* Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I,
 pag. 145), et je lis dans Makrizi (*Description de l'Égypte*,
 tom. II, man. 372, pag. 351): لبسوا الشاشات.

(2) Ce passage a déjà été cité par de Sacy et par M. Quatremère.

Mais anciennement le mot شاش désignait encore quelque autre chose. C'était, comme M. Quatremère (*loco laud.*) l'a prouvé par un passage du *Solouk* de Makrizi: « Une coiffure عصابة que les femmes inventèrent vers l'année 780, et qui ressemblait à une bosse de chameau. Elle prenait sur le front de la femme, et se terminait vers le dos. Quelques-unes avaient de longueur environ une coudée, et de hauteur, moins d'un quart de coudée. » En effet, je lis dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 16, événements de l'année 787): وفي رجب وجرت حديثه وهي ان امرأة سالحة رات النبي صلى الله عليه وسلم في منام وهو يقول لها قولي للنساء ينتهوا عن لباس الشاش وكان شيئاً قد اقترحته النساء يلبسونه على رؤسهم مثل صنم [سمن] الجمل طوله نحو ذراع وارتفاعه ربع ذراع ويزخرفونه بالذهب واللؤلؤ وبالغواني ذلك وكان بدعة سيئة من السيئات

« Au mois de Redjeb (de l'année 787) un événement étrange eut lieu. Une femme pieuse vit en songe le Prophète qui lui dit: « Allez dire aux femmes, qu'elles doivent s'abstenir de se revêtir du *schâsch*. Or le *schâsch* était une coiffure que les femmes avaient adoptée étourdiment (3). Elle ressemblait à la bosse du chameau; sa longueur était d'environ une coudée, et sa hauteur d'un quart de coudée. Les femmes l'ornaient d'or, de pierreries et de(4). En agissant ainsi, elles inventèrent une nouveauté des plus infamantes. »

Le mot شاش, pris dans le sens de *pièce d'étoffe qui en-*

(3) Je ne doute point que la huitième forme de قرح n'ait ici ce sens. Comparez Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 47.

(4) Le mot غواني m'est inconnu jusqu'à présent. Faudrait-il y substituer القواني et faudrait-il alors traduire: *les ornements au derrière de la tête*? Ceci n'est qu'une conjecture, à laquelle je n'attache moi-même aucun prix.

toure la calotte du turban, était en usage, comme on vient de le voir, en Arabie, en Syrie, en Egypte et en Perse. C'est de ce terme que les Anglais ont formé leur mot *sash* qu'ils emploient pour désigner *une écharpe, une ceinture* (5).

شَاشِيَّة

Obligés, presque à chaque pas, d'accuser le Dictionnaire d'être incomplet, il n'est que juste de dire que le mot شاشية s'y trouve deux fois. La première fois, M. Freytag (tom. II, pag. 419, col. 2) l'a placé, dans le sens de *calotte*, sous la racine ششأ, et la seconde fois (tom. II, pag. 464, col. 2) à sa véritable place, sous la racine شوش, comme désignant *la mousseline*. A la première racine personne n'irait chercher ce terme, et, en vérité, c'est par erreur qu'il s'y trouve; car un jeu de mots, dans un vers, rapporté par Soyouti (*ap. de Sacy, Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 145), sur les mots تشويش et شاشات, et en outre la forme مَشُوش, prouvent évidemment qu'un Arabe placerait les mots شاش et شاشية sous la racine شوش.

Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 199) et M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 137) ont déjà parlé de ce terme, en expliquant le mot شاش.

Le mot شاشية désigne au Magreb, et désignait en Egypte: *la calotte qu'on pose sur la tête, et autour de laquelle on roule la pièce d'étoffe pour former de cette manière le turban.*

(5) Johnson (*Dictionary of the English language*) dérive ce mot du verbe français «savoir, to know, a sash worn being a mark of distinction»!!!

des habitants de Fez : »Leurs toques (*tocados*) consistent en des »bonnets d'écarlate, semblables à ceux que transportent les »marchands espagnols, pour les vendre." Marmol ajoute qu'il n'y a que peu de personnes qui roulent une pièce d'étoffe autour de ce bonnet; cette assertion est confirmée par le témoignage de Höst. (Voyez au mot شدة). En effet, au Magreb on se contentait généralement du bonnet lui seul, comme en Espagne, où la شاشية s'appelait غفارة. (Voyez ce mot). Au rapport de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 114) (1): »Une partie des hommes mariés ne portent qu'un bonnet de laine rouge, »appelé *Sesia* ساسية; ce bonnet a chez les Mores un effet si »particulier, que dans le cas qu'un Chrétien ou un Juif en »posât un sur la tête, et ne l'ôtât pas, quand un More en porterait un, ils regarderaient cette action comme une déclaration d'avoir adopté la religion de Mahomet, et il ne pourrait »presque pas se tirer d'affaire."

Quant à l'Egypte, ce mot se trouve souvent dans les auteurs de ce pays, tels que Makrizi, et il se trouve employé aussi fréquemment dans les *Mille et une Nuits*. Mais je ne comprends pas du tout comment Silvestre de Sacy (*loco laudato*) peut dire : »Dans notre texte, je pense que شاشية signifie la pièce de »mousseline, et dans l'usage même, en Egypte, ce mot est le »nom qu'on donne à la mousseline." Je suis extrêmement fâché d'être dans la nécessité de devoir dire, qu'il y a ici tant d'erreurs que de mots. Le texte (tom. I, pag. 67 du texte arabe) porte : وصار الحاكم يركب حماراً بشاشية مكشوفة بغير عمامة, ce que de Sacy traduit très-bien (pag. 109): »pour lui il sortait monté sur son âne et n'ayant sur la tête qu'un petit bon-

(1) Ce passage a déjà été cité par de Sacy et par M. Quatremère.

»net découvert et sans turban.» Le mot شاشية, du reste, ne signifie jamais *la mousseline*, comme de Sacy l'assure, sans preuve aucune, et comme M. Freytag l'a admis assez témérairement; ce sont les mots شاش et شاشات qui ont ce sens, comme M. Quatremère (*loco laud.*) l'a prouvé. Mais ce qu'ajoute de Sacy: »Les bonnets rouges de Tunis, qu'on imite en France, »net particulièrement à Orléans, sont connus en Egypte sous le »nom de طربوش, pluriel طرابيش,» est exactement conforme à la vérité, car de nos jours le mot شاشية semble être inconnu en Egypte, et on nomme à présent la même coiffure طربوش.

A Siwah, ce mot semble se prononcer شاشة, car Hornemann (*Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuck*, pag. 22, 24) écrit *tshatschet*, et il dit que c'est un bonnet en laine rouge, ou en coton blanc.

A Alger ce mot avait encore un autre sens; il y désignait: *un bonnet de femme*. Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 4) rapporte que les femmes de cette ville portent sur la بناطة trois espèces de coiffures: 3° »Quand elles »assistent aux fêtes et aux noces, elles portent aussi sur la tête, »surtout quand elles sont riches, un béret rond, fait soit de brocart, »soit d'une étoffe de satin ou de damas, brochée magnifiquement »d'or. Cette étoffe est très-dure et garnie de doublures au de- »dans. Elles nomment ce béret *xixia* ⁽²⁾, et plusieurs femmes

(2) Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) rend aussi presque constamment le لـ par é, et il écrit comme Diego de Haedo: *bonete Xixia, Xaviri*, c'est-à-dire شاشية, au pluriel شواشي. Plusieurs noms propres de villes espagnoles s'écrivent en espagnol avec le é, et en arabe avec le عـ. Ainsi Xerez s'appelle en arabe شريش; Albacete البسيط; Alcedo اليط etc. Le mot *billete* forme en arabe بليطة (voyez mon *Historia Abbadidarum*, tom. 1, pag. 20). Il paraît donc que les Arabes d'Espagne n'aient point distingué le son é du son ē.

»l'ornement d'une foule de bijoux et de pierreries, le plus qu'elles peuvent.»

مشوش

Golius a noté sur l'autorité de Maroufi, que ce mot désigne un *petit turban*. Il paraît donc que c'est un *schásch* court, qui ne tourne que peu de fois autour de la tête.

شال

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est le terme persan شال *châle*, qui a passé dans plusieurs langues de l'Europe. On lit dans l'*Essai* de M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Égypte*, tom. XVIII, pag. 108): «شال Longue pièce de mousseline ou de tissu de laine que l'on plisse et tourne plusieurs fois autour du *tarbouch*. Les riches ont ce châle en cachemirê.»

On trouve dans un ouvrage de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 28) que toutes les dames de la tribu de Rawalla, portent sur la tête «des fichus de soie noirs, qui ont deux aunes carrés, et qu'on nomme *shâle kás*; on les fabrique à Damas.» Je pense que *shâle kás* est شال قاسح *châle épais*.

صتية

C'est, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 185), la *mil-hafah*, ou bien une sorte d'étoffe (ou de vêtement), qui vient

du Jémen, (الملحفة او ثوب يمني). Je pense que ce vêtement était à raies.

(1) صَدُودٌ

Dans l'édition de Calcutta du *Kamous* (pag. 380), ce terme se trouve expliqué par المَبْجُول. Je trouve également ce mot avec le ح dans les manuscrits de Leyde n° 375 et n° 37. Mais le manuscrit de feu M. van der Palm, acquis récemment par la Bibliothèque de Leyde, et portant maintenant le numéro 1581, offre المَبْجُول avec le ج. Si ceci est la véritable leçon, le mot صدود désigne: *une courte chemise de femme.*

صِدَارٌ

Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage de Djeuhari (tom. I, fol. 316 v°): قميص صغير يلي الجسد وفي المثل كل ذات صدار خالة: (316 v°) اي من حق الرجل ان يغار على كل امرأة كما يغار على حرمه
 »Le mot صدار désigne une petite chemise qui touche la peau.
 »Le proverbe dit: quiconque porte un *sidâr* est une tante:
 »c'est-à-dire, qu'il convient à l'homme de prendre le même
 »soin pour conserver la chasteté d'une femme quelconque, que
 »pour conserver la chasteté de celles dont se compose son propre *harem.*” Ce proverbe se trouve aussi dans Meidani (éd. Freytag, tom. II, pag. 310), où on peut lire la circonstance, à

(1) Afin qu'on ne pense pas, que j'aurais dû placer ici le mot صِدَاد, je ferai observer que ce mot désigne *un rideau*, et non pas *un voile*, comme le Dictionnaire pourrait le faire croire. Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 380) dit: ما اصطدت به المرأة وهو الستر*

به المرأة وهو الستر*

laquelle il doit son origine. Il paraît par ce proverbe, que le صدر était un vêtement adopté autrefois par toutes les femmes sans exception. Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 576) explique le mot صدر ainsi: ثوب رأسه كالمقنعة واسفله يُعَشَّى الصَدْرُ »C'est un habit dont la partie d'en haut ressemble à la «miknaäh, et dont la partie d'en bas couvre la poitrine.» Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 801), déjà cité par M. Freytag, s'accorde plus avec le *Kamous* qu'avec Djeuhari. Il dit que صدر est: الثوب الذي يبلغ الصدر »l'habit qui va «jusqu'à la poitrine.»

صَدْرَةٌ

Les explications de Djeuhari (tom. I, fol. 316 v°) et de Firouzabadi (*Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 576) sont bien peu satisfaisantes. Le premier dit: الصَدْرَةُ التي تُلْبَسُ, et le second l'explique par الثوب. Je pense qu'il désigne une veste, comme les mots صدرية et صدیری, sur lesquels nous allons donner des détails.

صَدْرِيَّةٌ ou صَدْرِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On trouve dans les *Mémoires* de d'Arvieux (tom. V, pag. 282, 283): »Le reste de l'habillement des Turcs d'Alger, consiste en une camisolle sans manches qu'ils appellent *Sadderrie*. Elle n'a aucune ouverture par devant ni par derrière, »mais seulement trois trous, un pour passer la tête, et deux »pour les bras. Ils passent d'abord les mains dans les deux

»trous, et élevant doucement les bras, la camisolle descend insensiblement, et la tête se trouve passée par le trou du milieu, et la camisolle couvre le corps fort juste." Dans le voyage du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6) »*Sidrea*. C'est un gilet qui va juste au corps, qui n'est pas ouvert par devant, et qui n'a que des trous pour y passer la tête et les bras." Cet habit est porté par la plupart des habitants de Tripoli en Afrique. Le major Denham (*Voyages dans le Nord de l'Afrique*, tom. I, pag. 27) parle d'une »*sidiria* de soie," portée sous le بنش. Cañes (*Diccionario*, tom. II, pag. 340, au mot *justillo*) dit que صدريّة est un vêtement de dessous, qui va juste au corps et qui n'a pas de manches. Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82) traduit *interula* par صَدْرِيَّة ou صَدْرِيَّة.

Cet habit était aussi porté à Malte, et de nos jours encore les paysannes de cette île portent un gilet sans manches, qu'elles nomment *sidria*. (Voyez M. G. Fesquet, *Voyage en Orient*, pag. 6, et Vassalli, *Lexicon Mlitensè*, col. 610).

صَدْرِيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans l'*Essai* de M. le comte de Chabrol (*Description de l'Égypte*, tom. XVIII, pag. 108) on lit: »صَدْرِيَّة Petit corset sans manches." Dans l'ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 39): »Sur la chemise, plusieurs personnes portent en hiver, ou en général quand il fait froid, un صَدْرِيَّة c'est-à-dire une courte veste sans manches, en drap, ou en soie et coton à raies de couleur." Je ne doute point que ce

ne soit de ce vêtement que parle Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327), quand il dit: »Le costume turc (1) se compose d'abord d'une espèce de manteau court, sans manches, fait de futaine, ou de toile. Quelquefois cet habit n'est pas ouvert sur le devant, mais attaché sur le côté." Voyez la façon de ce vêtement dans l'ouvrage de Pococke, tom. I, Pl. LXVIII, L.

صَوْتَعَةٌ, صِقَاعٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1051) explique le mot صقاع par البرقع — — — وخزرة تقى الخمار عن الدهن صقاع كالصوتعة. Ibn Djinni (*Commentaire sur les poésies de Motenabbi*, man. 126, pag. 103) prend le mot صقاع dans la seconde des deux acceptions, mentionnées par le *Kamous*. Il désigne donc le voile appelé برقع, et صقاع désigne encore, de même que صوتعة, une pièce d'étoffe que protège le voile, appelé خمار, contre l'huile dont la femme se parfume la tête. C'est donc une sorte de طائية.

(1) صولق

Au rapport de Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II,

(1) C'est-à-dire, des Turcs au Caire, adopté, à peu d'exceptions près, par les Arabes de la haute classe de cette ville.

(1) Suivant Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 119) le mot *Sualf* صوالف, qui manque dans le Dictionnaire, désignerait une sorte d'ornement de tête, une sorte de coiffure, ressemblant à celle qu'on appelle عزابة. Afin qu'on ne pense pas que ce mot désigne réellement une espèce de coiffure, je citerai le passage suivant de Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 4), qui nous prouve que les

man. 372, p. 350, 351), le sultan, les émirs et les soldats portaient, sous la dynastie turque (circassienne), sur le *kabâ*: صوالق بلغارى كيار يسع الواحد منهم اكثر من نصف وبيبة غلثة معروز »de grandes gibecières en cuir »de Bulgarie, dont chacune contenait plus d'une demi *wai-* »*bah* (2) de grain. Dans chacune était enfoncé un mouchoir qui »avait trois coudées de longueur." Ce passage, déjà cité par M. Quatremère (*Hist. des sult. maml.*, t. II, part. 1, p. 152), nous offre le pluriel صوالق qu'il faut ajouter au Dictionnaire. Voyez au reste la note de M. Quatremère, d'où il résulte que le mot صولق désignait *une poche de cuir, que l'on portait à la ceinture du côté droit.* — Il paraît par plusieurs passages des *Mille et une Nuits*, que l'on serrait aussi la bourse dans le صولق.

مُضَامَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport de Hüst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 115),

renseignements de Hüst sont inexactes. On y lit: »Toutes, en général, ont la coutume »de conper, avec un rasoir, tous les cheveux qui se trouvent autour du cou et du »derrière de la tête, où la *albanega* [بناقة] ne peut venir, et de couper aussi »une partie des cheveux du front: de manière qu'aux deux côtés de la tête, elles »aient des touffes de cheveux peignées avec soin, qui tombent sur la poitrine; elles »les nomment *sualfe*" (y llaman estos copetes SUALFE). Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique de même *coieta* (cheveux de derrière) par صَالِف au pluriel صَوَالِف. Cañes (*Gramatica*, pag. 173) écrit سالف, au pluriel سوالف, et il explique ce mot par *guedejas de cabellos, tresses de cheveux.*

(2) La *wai bah* est une mesure de blé, actuellement la sixième partie d'un *ardebb*: celui-ci vaut cinq boisseaux anglais. (Voyez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. II, pag. 417).

on porte à Maroc sur le caftan soit une écharpe de soie حزام, » soit une *Modhéma* مضمة, c'est-à-dire: une ceinture en cuir et garnie d'une boucle; les courtisans la portent comme ornement; voyez Pl. XV, fig. 3; mais à la plupart des personnes elle est indispensable, parce qu'on retrousse les habits au moyen de cette ceinture, et sans elle, ceux-ci embarrasseraient.' On voit par la Planche qu'on porte un mouchoir dans cette ceinture.

Ce mot est sans doute d'origine arabe, et je pense que c'est le féminin du participe actif de la troisième forme du verbe ضم; je suppose encore, que Höst écrit mal à propos مضمة, tandis qu'il prononce très-bien *Modhéma*, car au Magreb le ضم se prononce é. مَضَامَةٌ signifie donc proprement *res unam rem cum aliâ coniungens*, c'est-à-dire: une ceinture qui fait que les deux parties du devant de l'habit se touchent, ou, si l'on aime mieux, la ceinture qui fait que l'habit ample touche le corps.

Bien que cette conjecture puisse paraître assez probable, je ne dois pas passer sous silence que Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82) écrit également مضمة (sic), et qu'il prononce مَضَمَةٌ. Il explique ce mot par *cingulum ex corio, une ceinture de cuir*.

طَرْبُوشٌ

Il faut distinguer entre le *tarbousch* tel qu'on le porte en Egypte, et entre celui qui est en usage dans la Syrie et dans les contrées plus orientales.

Suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41, 42), le turban se compose actuellement, en Egypte, de trois objets.

Premièrement, de la petite calotte, appelée طاتية, ensuite du «طربوش», qui est un bonnet (ou une calotte) en drap rouge, «allant justement à la tête et garni au sommet d'une houppe de soie bleue foncée,» et enfin de la longue pièce d'étoffe qu'on roule autour du *tarbousch*. «Le *tarbouch* d'Égypte,» dit M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 182, 183) «est la calotte ronde de laine foulée rouge, terminée par un flot de soie plus ou moins fourni.» Les dames portent aussi le *tarbousch* (M. Lane, *ibid.*, pag. 58). On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 165): *وكان عليه كما ذكرنا الطربوش والشاش* «Il portait, comme nous l'avons dit, le *tarbousch* et le *schâsch* (*turban*).» (Comparez M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 324). Dans *Les Voyages fameux du Sieur Vincent le Blanc* (tom. II, pag. 139): Les dames au Caire portent «un petit bonnet sur la teste de quelque riche estoffe, un cordon et un flocon au dessus.» Dans la relation de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 328): «Le bas peuple porte, au lieu du turban, le bonnet de laine rouge, qui va justement à la tête. Il est porté par les Arabes [bédouins], et par ceux qui sont nés en Égypte; mais les marchands, les maîtres d'hôtel des princes arabes, et les prêtres coptes se servent de l'autre bonnet.» Dans l'ouvrage de M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Égypte*, tom. XVIII, pag. 108): «طربوش Bonnet ou grande calotte en feutre, qui couvre la tête jusqu'aux oreilles.» Plus bas, dans la description du costume des femmes (pag. 113): «طربوش Bonnet qui se met sur le premier [طاتية].» M. Stephens (*Incidents of Travel in Egypt*, etc., tom. I, pag. 225) nomme, parmi les vêtements d'un marchand du Caire: «un

»*tarbouch* rouge." Voyez la façon de ce bonnet dans l'ouvrage de Pococke Pl. LVIII, a, et dans celui de M. G. Fesquet.

On vient de voir, par un passage de Pococke, que ce bonnet est aussi porté par les Bédouins de l'Égypte. En effet Mantegazza (*Relatione del Viaggio di Gierusalemme*, pag. 112) rapporte que les cavaliers, parmi les Bédouins, »portent un petit »bêret de toile" (*un' picciolo berettino di tela*). Dans *Le Bouchier de l'Europe* (pag. 325) par Coppin, on trouve: »ceux du »commun sont seulement couverts d'une longue pièce d'étoffe »de laine entortillée autour du corps [بردّة] avec un bonnet »rouge garni d'un morceau de toile blanche ou bleue." Dans la Relation de M. Stephens (*Incidents of Travel*, etc. tom. I, pag. 224): »Paul eut bientôt mis le costume arabe [bédouin] »ordinaire: la chemise de coton bleue, le *tarbouch*, et les sou- »liers [sandales] bédouins [فعل].” M. Parthey (*Wanderungen durch Sicilien und die Levante*, tom. II, pag. 77) atteste que les Bédouins près d'Alexandrie, portent: »de petits bonnets »rouges.”

Ce qui distingue le *tarbousch* égyptien de celui qu'on porte en Syrie, et dans les contrées plus orientales, c'est que le dernier ne va pas juste à la tête, mais qu'il a un bout pendant en arrière ou sur le côté. On lit dans un ouvrage de Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 6): »un large »*tarboosh*, ou bonnet rouge, qui pend en arrière, sur le cou »et sur les épaules.” Von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 68) dit des habitants d'Acca: »En guise de coif- »fure, ils se servent d'un bonnet rouge qui pend d'un côté, et »qui se fixe à la tête au moyen de deux pièces d'étoffe bigar- »rées.” Et ailleurs (p. 82) des habitants de Baalbek: »Ils portent

»sur la tête le bonnet rouge qui pend d'un côté" (*die hängende rothe Mütze*). Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 151) dit des hommes à Orfah: »Le *tarboosh* ample qui pend en arrière (*the large overhanging tarboosh*), est »porté généralement." Peut-être est ce encore du *tarbousch* que parle Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman, l'Égypte et la Perse*, tom. IV, pag. 327), quand il dit des femmes à Bagdad: »Dans la parure ordinaire, elles ont un grand bonnet »noir, de velours, qui pend en arrière, et qui est terminé par »une houpe en soie ou en or: si la houpe est en or, les cou- »tures sont couvertes d'un galon. Ce bonnet est fixé à la tête »par un schal de Cachemire (Pl. 27)." Mais je ne veux pas assurer qu'il soit question ici du *tarbousch*; car je n'ai pas trouvé ailleurs que ce bonnet soit en velours noir.

Je ferai encore observer que, sur la côte de la Syrie, le *tarbousch* ne semble pas toujours différer du *tarbousch* égyptien, car von Richter (*Wallfahrten etc.*, pag. 123) mentionne, en décrivant le costume qu'il avait acheté à Beirouth, pour se rendre dans l'intérieur de la Syrie: »un *Fes* rouge qu'on appelle »ici *Tarbasch* (1), c'est-à-dire un petit bonnet rond."

Peut-être ce mot, dont l'usage ne semble remonter chez les Arabes qu'au commencement du XVI^e siècle de notre ère, n'est-il qu'une altération du terme persan سرپوش, en arabe شربوش. Il est vrai que ces mots désignent une espèce de coiffure différente; mais dans l'origine, le mot persan سرپوش est assez vague, puisqu'il ne désigne qu'un *ornement de tête* en

(1) C'est probablement une faute d'impression pour *Tarbusch*, ou bien von Richter, qui mourut avant la publication de son ouvrage, aura écrit ce mot un peu illisiblement.

général. Il se pourrait donc à merveille, je crois, qu'on ait appliqué ce terme à différentes sortes de coiffures.

En Arabie on appelle ce bonnet قَس, comme à Constantinople; anciennement on le nommait en Egypte شاشية, nom qu'il porte encore au Magreb; cependant le mot طربوش n'est pas inconnu dans ce dernier pays, car Dombay (*Gramm. ling. Maurio-Arab.*, pag. 83) traduit طربوش par *galericus nautarum*. En Espagne on appelait ce bonnet غفارة.

طَرَحَّة

M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 21, 22) a déjà donné des détails sur l'espèce de voile appelé طردجة; on remarque dans la note de ce savant cette profonde érudition qui caractérise tous ses écrits. Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 269), déjà cité par M. Freytag, a parlé également de la *tarhah*. Je tâcherai de donner aux renseignements, fournis par ces savants, une forme tant-soit-peu historique, en y ajoutant le fruit de mes propres lectures.

Commençons par décrire la *tarhah* des hommes. C'est un voile empesé (مَقْوَر), fait de mousseline, qu'on pose sur le turban, ou seulement sur les épaules, et qui retombe sur le dos. Il est identique avec le طيلسان, et la différence que de Sacy a cru trouver entre la *tarhah* et le *tailesân* n'est qu'imaginaire. Ce savant pense que, ce qui distingue la *tarhah* du *tailesân*, c'est qu'on met le *tailesân* sur le turban, et qu'on pose la *tarhah* sur les épaules. Les paroles de Makrizi (*apud* Quatremère): «فوق عمامته طردجة سوداء» Sur son turban

«était une *tarhah* noire,” et: «البس طرحة على عمامته» On lui «fit mettre une *tarhah* par dessus son turban,” prouvent que cette supposition n'est que gratuite. On lit encore dans une *Histoire d'Egypte* (man. de M. Quatremère): حضر القاضي وعلى رأسه طرحة «Le kadhi se présenta, portant sur sa tête «une *tarhah*.” Anciennement on portait la *tarhah* avec le turban (شاش, عمامة) comme on peut le voir par divers passages de Makrizi, du *Mesalik al-absar* et de Nowairi, cités par M. Quatremère. En des temps plus modernes, la *tarhah* elle-même semble avoir servi de turban, car on trouve dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 109): «طرحة Pièce de mous-seline ou partie du châle qui retombe derrière la tête après «avoir fait plusieurs tours sur le *tarbouch*”; cette espèce de voile «s'arrête à la hauteur des épaules, et produit un effet fort «agréable: il est quelquefois brodé en or sur les lisères.”

La *tarhah* était propre aux kadhis (kadhi-'l-kodhats). Anciennement, il n'y avait que le kadhi Schaféite qui le portât. (Soyouti *apud* de Sacy, pag. 267; *Mesalik al-absar apud* Quatremère). En l'année 663, sous le règne d'Al-melik-al-thahir-Bibars, les quatre kadhis (kadhi-'l-kodhats) reçurent la permission d'adopter la *tarhah*. (Makrizi, *Solouk*, traduction de M. Quatremère). Ceci est confirmé par le passage suivant que j'emprunte à Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 o, fol. 88 r^o). Cet historien dit, en rapportant les événements de l'année 716: فوّض قضا القضاة الحنفية بمصر للقاضي سراج الدين عمر بن شهاب الدين بن محمود وخلع عليه بطرحة على عادة القضاة «Le sultan donna la charge de kadhi-'l-kodhat des Hanéfites «en Egypte, au kadhi Siradj-al-din-Omar-ibn-Schihâb-al-«din-ibn Mahmoud, et il lui donna, comme *khilah*, la *tarhah*,

»comme cela se pratiquait envers les kadhis.” Mais je dois faire observer que ceci ne s'accorde point du tout avec un passage de Soyouti (*Hosn-al-mohadharah*, man. 113, fol. 346 v°, événements de l'année 773), où on lit: وفي هذه السنة أراد السراج الهندي قاضي الحنفية أن يساوي قاضي الشافعية في لبس الطرحة وتقدير القضاة في البلاد وتقدير مودع الايتام فاجيب الى ذلك فاتفق انه تَوَعَّك عقب ذلك وطال مرضه الى ان مات ولم يتم الذي اراده En cette année Al-Siradj (Siradj-al-din)-al-hindi, le Kadhi des Hanéfites, désira égaler le Kadhi des Schaféites, en ce qu'il lui serait permis de se revêtir de la *tarhak*, d'investir les kadhis dans les villes et à la campagne, et d'installer le tuteur des orphelins. Ces demandes lui furent accordées; mais, ayant été atteint de la fièvre ⁽¹⁾, sa maladie se prolongea, jusqu'à ce qu'il mourut, sans avoir vu son désir s'accomplir.” Or le témoignage exprès d'Ibn-Habib (*Dorrat-al-aslak*, man. 425, pag. 579) ne laisse aucun doute que le kadhi-al-kodhat Hanéfite, Siradj-al-hindi, ne soit réellement mort en 773. Pourrait-on résoudre cette difficulté, en supposant que le kadhi schaféite lui seul portait la *tarhak* habituellement, et que les trois autres kadhis ne la portaient que dans les occasions solennelles? En effet, c'était le kadhi schaféite qui jouissait, en Egypte, du premier rang, et c'était à lui, qu'on pouvait appeler du jugement des kadhis des autres sectes. (Leon-l'Africain, *Descriptio Africae*, pag. 706).

Les khatibs (prédicateurs des mosquées) portaient aussi la *tarhak*. (Soyouti *apud* de Sacy).

Le premier qui donnât la *tarhak*, comme vêtement d'hon-

(1) La cinquième forme du verbe *وعك* manque dans le Dictionnaire. On peut en voir un autre exemple dans les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 43

neur, aux grands et aux principaux officiers de l'état, fut Al-melik-al-Said-Bérékeh-Khan (676) (Nowairi *apud* Quatremère). On lit dans Nowairi (*Histoire d'Égypte*, man. 2 n, fol. 32 v°): خلع عليه خلعة الوزارة وكانت الخلعة جبة عتابي حمراء وفوقه فرجية زرقاء مسنجة مقندرة (مقندزة ل.) وطرحة (Comparez au mot فرجية).

La *tarhak* des kadhis semble avoir été constamment noire.

J'ai dit plus haut que la طرحة était identique avec le *tailesân*. Cette remarque a besoin d'être modifiée, car on lit dans Nowairi (*apud* Quatremère): «لبس الطرحة والقي الطيلسان» Il «adopta la *tarhak*, et rejeta le *tailesân*.” La différence entre la طرحة et le طيلسان consiste-t-elle peut-être en ce que le premier mot désigne spécialement un voile empesé? Ce qui m'engage à le croire c'est qu'on lit dans Makrizi (*apud* Quatremère): «يلبس الطيلسان المقور ويسمى اليوم بالطرحة» il prend le *tailesân* empesé, que l'on désigne aujourd'hui par le mot «de *tarhak*.”

Nous devons parler maintenant de la *tarhak* des femmes. C'est également un voile qu'on pose sur la tête, et qui retombe en arrière, mais il est beaucoup plus long que celui que portent les hommes. Au rapport d'Abou-'l-mahasin (*apud* de Sacy), les femmes de l'Égypte l'adoptèrent, sous le règne d'Al-melik-al-nasir-Mohammed-ibn Kelaoun (693—741), et à en croire cet historien, cette espèce de voile était très-coûteuse, puisque chaque *tarhak* valait de cinq à dix mille dinars. Je ne crois pas cependant que ces *tarhaks* précieuses fussent portées généralement; car on voit par le passage suivant de Makrizi, que la *tarhak* était portée aussi par une classe infâme de la société, et qui était pour la plupart pauvre, savoir par

les prostituées. On y lit (*Description de l'Égypte*, tom. II, man. 372, pag. 347): وانرکت سوق الشماعين عن الجانبيين ومعمر الحوانيت بالشموع الموكبية والفانوسية والطوافات لا تزال حوانيتها مفتحة الى نصف الليل وكان يجلس به في الليل بغايا يُقال لهنّ زعيرات الشماعين لهنّ سيما يُعرفنّ بها وزى يتميّننّ به وهو لبس الملاوات الطرح وفي ارجلهنّ سراويل حمراء وكنّ يعانين الزعارة ويقفنّ مع الرجال السالقين في وقت لعبهم ومنهنّ من تحمل الجديد معها وكان يباع في هذا السوق في كلّ ليلة من الشمع بمال جزيل وقد خرب ولم يبق به إلاّ الخمس حوانيت بعد ما ادركتها تزيد على عشرين حانوتًا وذلك «J'ai encore vécu du temps que le marché, appelé *le marché des vendeurs de cire*, était rempli de boutiques des deux côtés. On y trouvait les bougies (flambeaux) qui servent dans les cavalcades (*maukebs*), celles qu'on met dans les lanternes, et celles dont on se sert, quand on fait le tour de la ville (2). Les boutiques, destinées à la vente de ces objets, étaient ouvertes jusqu'à minuit; et la nuit il se trouvait dans ce marché, des prostituées

(2) Le mot *طوافة*, au pluriel *طوافات*, ne se trouve pas dans le Dictionnaire. En lui donnant le sens, indiqué dans ma traduction, je crois ne m'être pas trop écarté de la vérité. Il me semble que l'usage qu'on fait du verbe *طاف* le prouve. *الطَوَافُ* dit Al-Makkari ou plutôt Ibn-Saïd (*apud Freytag, Chrestomathia Arabica gramm. hist.*, pag. 144), des archers du guet, qui parcouraient la ville, pendant la nuit pour attraper les voleurs. *التطواف بالليل* dit Ibn-Khaldoon (dans de Saey, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 132 du texte) des promenades nocturnes de Haroun-al-raschid, et la même chose est exprimée plus haut (*ibid.*, pag. 131) par: *تَطَوَّفَ* بسكك بغداد. Au reste, d'autres passages doivent indiquer à quel usage sert précisément le flambeau appelé *طوافة*. — Quant à la drôle espèce de lanterne, appelée *فانوس*, voyez — en la description et la figure dans les *Modern Egyptians* de M. Lane, tom. I, pag. 225, 226.

» nommées *Bohémiennes* (*prostituées*) ⁽³⁾ *des vendeurs de cire*.
 » Elles avaient un signe pour être reconnues, et portaient un

(³) Par le mot زعر sont indiqués les *Bohémiens*, appelés aussi الرماذية المشاعلية (voyez M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 4—6), الزنجية (voyez M. Caussin de Perceval, *Grammaire arabe vulgaire*, pag. 161), etc., *la lie du peuple*. On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d’Egypte*, man. 367, pag. 44): التّف عليه جماعة من الزعر (الزعر. lis. العياق). Ailleurs (pag. 58): ومعه السّوّان الاعظم من الزعر والعشير. Plus bas (pag. 138): ثم إنّ الزعر تزايد امرهم حتى انهم كسروا باب حبس. ومعه السّوّان الاعظم من الزعر وغيرهم. Ailleurs (pag. 176): فثر على الزعر الذهب والفضة بيده فاجتمع تحته. Plus loin (pag. 414): ثار جماعة من العوام على الكتسب — — امره (والى الشرطة). Et enfin (pag. 477): ثار جماعة من العوام على جماعة من الزعر والعبيد ويقطع ايديهم. Voyez sur le terme عياق une note au mot طرطور. Les expressions اهل الذعرة, اهل الذعارة, ذوو الذعارة désignent la même classe d’hommes. Un prince de moeurs dissolues, Mohammed VI de Grenade, est appelé par Ibn-al-Khatib (*Dictionnaire Biographique*, man. de M. de Gayangos, fol. 163 r.): مألّفًا للذعرة. On lit dans Makrizi (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 26 du texte): وكان قد ثار بدمشق جماعة من اهل الذعارة والفساد وحاربوا عمّال السلطان واشتدّ امرهم وكان كبيرهم يُعَرّف بابن الماورد. Dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 60 r°): اتّفق في بعض السنين ان اوتى امير الحاج بصبي من ذوى الذعارة بمكة. Le mot ذُعّار designe également les *Bohémiens*. On trouve dans Makrizi (dans de Sacy, *Chr. ar.* tom. II, pag. 29 du texte) وصار في عدة وافرة من الذّعّار *

Les mots زعيرات الشماعين signifient donc proprement: les *Bohémiennes*, ou les *Egyptiennes*, *des vendeurs de cire*. En effet on sait que de nos jours encore, les danseuses publiques (courtisanes) appartiennent, en Egypte, à la classe des *Bohémiennes*. On voit encore par notre passage de Makrizi que le mot زعارة est employé dans le sens de *scortatia*.

»habillement particulier, savoir l'espèce de *molââh*, connue
 »sous le nom de *tarhah*, et aux pieds elles avaient des. . . .⁽⁴⁾
 »rouges. Elles avaient poussé l'effronterie au plus haut de-
 »gré ⁽⁵⁾, et avaient communication avec les hommes, qui les
 »jetaient sur le dos ⁽⁶⁾ quand ils étaient en humeur de s'amu-
 »ser. Quelques-unes portaient avec elles un sac, renfermant les
 »matériaux de leur divination ⁽⁷⁾. Auparavant, on vendait
 »chaque nuit, dans ce marché, des bougies pour des sommes
 »immenses; mais aujourd'hui il est désert, et on n'y trouve
 »plus que cinq boutiques; cependant je l'ai vu contenant vingt
 »boutiques; mais son déclin doit s'attribuer au peu d'opu-
 »lence ⁽⁸⁾ dont jouissent les hommes, qui ont cessé de se ser-
 »vir de bougies."

Il me semble que la *tarhah* des femmes était faite de lin ou

(4) J'ai déjà dit plus haut (pag. 203) que le sens du mot سراقيل m'est inconnu.

(5) Littéralement: Summo cum studio se scortationi applicuerant.

(6) Je me rappelle avoir lu la même circonstance dans un voyage en Egypte d'un ancien auteur français, mais je ne puis retrouver le passage.

(7) Je ne doute pas que le mot جديد n'ait ici le sens, exprimé dans ma traduction, bien que cette acception ne se trouve pas dans le Dictionnaire. Je ferai observer que le mot جديد signifie entre autres *heureux* (*felix, fortunatus*) et d'ailleurs, qu'y a-t-il de plus particulier aux Bohémiennes que ce sac? «Beaucoup de »Bohémiennes," dit M. Lane, »et je crois même la plupart, sont des diseuses de »bonne aventure; — elles portent habituellement une peau de gazelle, contenant les »matériaux de leur divination." (*Modern Egyptians*, tom. II, pag. 120).

(8) Le man. B porte ici تلف, ce qui est absurde. Au reste le mot قرف signifie réellement *opulence, luxe, aisance* etc., car le mot est modifié par le sens. Voyez-en des exemples dans la *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 120, 128; tom. II, pag. 116, 119 du texte. On lit encore dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. pag. 347): حال الترف الذي كان فيه أهل مصر, etc.

de coton. Je lis dans Makrizi (tom. II, man. 372, pag. 354; 355): وفي اوله كثير من البزازين الذين يبيعون ثياب الكتان A l'en-
 »trée de ce marché se trouve une grande quantité de vendeurs
 »d'habits, du nombre de ceux qui vendent des habits de lin,
 »soit de l'étoffe appelée *kham*, soit de celle qu'on nomme *ar-*
 »*zak* ⁽⁹⁾, différentes espèces de *tarhahs*, et diverses sortes d'ha-
 »bits de coton." De nos jours encore la *tarhah* est faite de
 lin, ou de coton. M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag.
 60) dit, en parlant du costume des dames de la haute classe
 et de celles d'une condition aisée: »On porte sur la tête une
 »longue pièce soit de mousseline blanche, dont chaque bout
 »est brodé de soie de couleur et d'or, soit de crêpe de cou-
 »leur ornée de fil d'or, etc., et de paillettes. Ce voile, en re-
 »tombant en arrière, touche à peu près, ou tout-à-fait, la terre;
 »on l'appelle طرحة, et c'est le voile de la tête." (Les orne-
 ments mentionnés par M. Lane, expliquent tant-soit-peu le
 prix exorbitant qu'Abou-'l-mahasin attribue aux *tarhahs*). La
tarhah des femmes du peuple est d'un bleu foncé et en mous-
 seline ou en lin. (M. Lane, tom. I, pag. 64). Dans la Haute-
 Egypte la *tarhah* est faite d'une étoffe de laine brune. (M.
 Lane, tom. I, pag. 69). Voyez la façon de ce voile dans l'ou-
 vrage de M. Lane, tom. I, pag. 57, 64, 68.

Je pense que nous retrouvons la *tarhah* à Alep. Du moins
 de Bruyn (*Reizen*, etc., pag. 362), parle de »la pièce de lin
 »blanc, attachée à la coiffure et retombant en arrière." Voyez

(9) J'ai suivi ici la leçon du man. B (pag. 568); le man. A porte والازرق. Je pense que ارزق n'est qu'une autre forme pour exprimer رازقية, mot que les Dictionnaires expliquent par *panni albi linei genus*.

dans son ouvrage la figure n° 189. Seulement la *tarhah* des dames d'Alep n'était pas si longue que celle des dames égyptiennes.

On a vu par deux passages de Makrizi, cités plus haut, qu'il faut ajouter le pluriel طرَح au Dictionnaire. J'ignore comment les Arabes prononcent ce pluriel, mais, suivant la grammaire, on peut prononcer طَرَح^s et طُرَح^s. (Voyez de Sacy, *Grammaire arabe*, tom. I, pag. 359, 360). M. Quatremère (*loco laudato*) a déjà observé que du mot طرحة s'est formé le verbe تَطَّرَحَ prendre pour coiffure la tarhah. ⁽¹⁰⁾

طرطور^s ou طُرطور^s

M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 77) a déjà parlé du طرطور; mais cet illustre savant n'avait pas à écrire un ouvrage spécial sur les vêtements des Arabes: nous sommes donc obligés d'entrer en des détails plus amples, que M. Quatremère aurait pu donner aussi, sans doute, s'il l'avait voulu, mais qui ne pouvaient trouver leur place dans un commentaire sur un auteur.

Le mot طرطور doit désigner: un *bonnet haut*; c'est ce qu'indique déjà son étymologie. Il est vrai que le verbe طَرَطَرَ ne se trouve dans le Dictionnaire que dans son sens figuré: *gloriatu8 fuit*; mais ce verbe signifie proprement *in altum sus-*

⁽¹⁰⁾ Ici devrait suivre le mot طَرَدُ وَحَشٍ. Il est vrai que j'ai rassemblé un petit nombre de détails sur ce mot, mais, ayant vu dans les *Notices et Extraits* (tom. XIII, pag. 271) que M. Quatremère se propose d'écrire une note sur ce genre de robe," et de l'insérer dans son *Histoire des sultans mamlouks*, je n'ai point osé entrer en lice avec un auteur d'une érudition aussi vaste.

tulit, elevavit. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 8) «طرطر ذيله وضرط» «In altum sustulit »caudam suam, et cacavit.» Nous parlerons premièrement du *tartour* des femmes, et ensuite de celui des hommes.

Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, t. III, pag. 161) on lit qu'une larronnesse, en faisant prendre à ses amants des habits de femme, fit mettre à son troisième amant, le vézîr: «une *ghilâlah* bleue et un *tartour* rouge» (البستة غلالة) (زرقاء وطرطورا احمر). Dans le *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys* (tom. I, pag. 381) on trouve que les femmes des schérifs portent «un ruban vert à leur *tartour*.» Je n'hésite donc pas à penser, que c'est du *tartour* que parle Belon, voyageur qui visita l'Egypte du temps que les *Mille et une Nuits* ont été écrites, quand il décrit le bonnet haut, porté par les Egyptiennes, en ces termes (*Observations*, pag. 234): «La consideration de l'acoustrement de teste que portent »les Egyptiennes est moult a noter: car il est antique, tel qu'on »peut voir portraict sur diverses medales. Les autheurs l'ont »nommé *Turritum capitis ornamentum*, ou *turritam coronam*, »ou *vittam turritam*. Comme qui diroit coiffure eslevee en »manière de tour. Et puisque telle manière de coiffure se re- »sent tant de son antiquité, avons été meuz d'observer, voyans »mesmement qu'il semble que noz Poetes Latins en ayent fait »mention.» Comparez l'estampe dans l'ouvrage de Belon, qui, sans doute, ne se recommande pas sous le rapport de l'art.

Je crois retrouver le *tartour* sur la côte de la Syrie, à Beirout. Du moins M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 81) dit de la fille de son hôte dans cette ville, qu'elle portait: «un bonnet rouge et très-haut, sur lequel

»étaient répandus des sequins, des rubiels, et d'autres pièces
 »de monnaie turque, dont le nombre s'élevait au moins jusqu'à
 »cent-cinquante; ces pièces de monnaie sont réunies sur des
 »rubans de soie, suspendus à des chaînes d'argent." En effet,
 le *tartour* est porté par les femmes maronites et druses, mais
 chez elles, il est formé de quelque métal. C'est ce que Pagès
 (*Voyage autour du monde*, éd. de Berne, 1783, tom. II, pag.
 141) atteste expressément: »*Tantoura*," dit-il, »ou coiffures en
 »cône d'argent que portent les femmes Druses (1)." M. Napier
 (*Reminiscences of Syria*, tom. I, pag. 135), mentionne égale-
 ment le *Tontura* »or horn" des femmes de Beyrout, et plus
 bas (tom. I, pag. 233) le »*Tontura* or horn" des femmes du
 Liban. Une description détaillée du *Tontoura* de ces dernières
 se trouve dans l'ouvrage du même voyageur (pag. 262, 264).
 M. Quatremère, en citant le passage de Pagès, a cru devoir
 substituer *tartoura* à *tantoura*; mais vu que le terme se trouve
 aussi écrit avec le *n* dans l'ouvrage de M. Napier, et que le *r*
 et le *n* sont des lettres qui appartiennent au même organe et
 qui se permutent facilement et souvent, il ne me paraît pas
 improbable qu'on prononce aujourd'hui طنطورة chez les Dru-
 ses. En tous cas ce mot n'est qu'une altération de طرطور.

Plusieurs autres voyageurs ont parlé de cette coiffure des
 femmes maronites et druses, mais sans en indiquer le nom. On
 lit dans le voyage de Light (*Travels in Egypt, Nubia, Holy
 Land, Mount Libanon and Cyprus*, pag. 220): »Sur la tête,
 »lès femmes maronites et druses portaient un tube d'étain ou
 »d'argent, en forme de cône, ayant environ douze pouces de

(1) Ce passage a déjà été cité par M. Quatremère (*loco laud.*), mais suivant une
 autre édition.

»longueur; cet objet était peut-être deux fois plus grand qu'un
 »cor de postillon ordinaire." (Comparez l'estampe). Plus bas
 (pag. 232) le même voyageur, en parlant de l'épouse de l'émir
 du Mont Liban, s'exprime en ces termes: »Elle se montrait
 »quelquefois dans le costume du pays, ayant orné la tête d'une
 »corne d'or (*a golden horn*), enrichie de pierres précieuses, au
 »lieu de celle que portent ordinairement les autres femmes de
 »la montagne." On lit dans le voyage de M. Turner (tom. II,
 pag. 57): »Je vis sortir plusieurs femmes maronites de leur
 »église [à Beirout]. Elles se font remarquer, par une corne
 »étroite, ayant environ dix-huit pouces de longueur. Cou-
 »verte du voile, elle s'élève, en prenant sur le front, exac-
 »tement dans la même direction et de la même manière que
 »nous représentons la corne d'une licorne. Le rang des femmes
 »est indiqué par la grandeur de la corne, et par la matière
 »dont elle est faite; car quelques-unes sont faites de corne,
 »d'autres d'argent; il y en a même qui sont formées d'or." Ailleurs (tom. II, pag. 67) (Anti-Liban): »Je demandai au *Pa-*
 »*dre*, comment les femmes font, pour fixer la corne très-élevée,
 »qui leur couvre le front; il m'apprit qu'elle se fixait sur le
 »derrière de la tête au moyen d'une bande; qu'un ruban,
 »attaché à celle-ci, entourait le front, et un autre ruban la
 »gorge, et que la pesanteur et l'étreinte de cette coiffure étaient
 »si excessives, qu'aucune femme ne pouvait la porter, à moins
 »d'y être accoutumée depuis l'enfance. Les femmes d'un rang
 »supérieur la portent en or, et celles du commun en argent,
 »ou bien leur coiffure consiste en une corne ordinaire, et
 »recourbée, si elles sont assez riches pour pouvoir se la pro-
 »curer." Plus bas (tom. II, pag. 68, 69): »Dans ces mon-

»tagnes, les femmes portent une espèce de corne plus courte, »qui, en prenant sur l'oreille droite, s'élève à angles droits, »au lieu de s'élever en ligne droite. Je rencontrai une de ces »femmes, et j'obtins facilement, en lui donnant quelques *paras*, »qu'elle ôtât sa corne. Je trouvai que cette espèce de corne »était attachée tout simplement au moyen d'un fichu; quel- »quefois elle est percée, pour pouvoir la fixer plus aisément. »Celle que je vis ici, n'était que de corne." Plus loin (tom. II, pag. 71) on lit que le voyageur est instruit que les femmes qui portent la corne sur le front, sont toutes Maronites, et que celles qui la portent sur l'oreille sont aussi pour la plupart Maronites, mais quelquefois Druses. Enfin on lit ailleurs (tom. II, pag. 73): »Je persuadai à la femme maronite d'ôter sa corne »(qui s'élevait en ligne droite), et de me la montrer; cette corne »était faite d'argent, sans aucun autre ornement, si ce n'est »qu'on y avait pratiqué de petits trous à distances égales." Voyez aussi von Richter, *Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 90, 91.

Nous allons parler maintenant du *tartour* des hommes. C'était le bonnet ordinaire des Bédouins de l'Égypte. Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 365) on lit qu'une jeune dame, après avoir terrassé le prince Scherkân (شركان) dans la lutte, lui dit en riant: كانك طرطور بدوى تقع من بطشة »Vous ressemblez à un *tartour* de Bédouin, parce que vous »tombez par un seul coup." Ce proverbe se trouve aussi dans l'ouvrage de Burckhardt sur les proverbes égyptiens modernes (*Arab. Proverbs*, n° 398), mais il est marqué d'un astérisque, ce qui signifie qu'il n'était plus en usage au commencement de ce siècle. On y lit: طرطورى يقع من لطشة. Malgré Burck-

hardt, et même malgré M. Fleischer (*de glossis Habichtianis*, pag. 80) qui semble être de la même opinion, je ne puis admettre que طرطورى soit une autre forme de طرطور; au contraire je traduis طرطورى par: *mon tartour*. Le sens du proverbe, rapporté par Burckhardt, est donc, selon moi: »mon *tartour* tombe par un seul coup (3);" c'est-à-dire: je suis un homme fort traitable, un rien me fait changer d'opinion. Dans un autre passage des *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 419) un Bédouin jure par son *tartour*: وحق طرطورى
 »Par mon *tartour*." Ceci nous conduit naturellement à rechercher, quel était le bonnet haut, porté par les Bédouins de l'Égypte, dans le XVI^e siècle, ou même auparavant. Or, l'auteur de la Relation du voyage de van Ghistele (*T Voyage van Mher Joos van Ghistele*, pag. 30) s'exprime en ces termes: »Ils portent sur la tête de grands chapeaux rouges, faits de feutre très-épais, et de forme ovoïdale aplatie; cette coiffure ressemble donc à une mitre, mais en haut elle n'est pas pointue, mais ronde (4)." Autour de ce bonnet ils roulent trois ou quatre fois une pièce d'étoffe (عمامة). Dans le voyage de Salignac (*Itinerarium Hierosol.*, tom. VIII, cap. 2) on lit: »ils se revêtent de peaux de bêtes, et d'un bonnet haut, comme les Turcs." Melchior von Seydlitz (*Gründliche Beschreibung der Wallfahrt*, fol. 261 r^o) atteste que les enfants des Bé-

(3) »In the Egyptian dialect لطشة signifies a blow not very violent." Note de Burckhardt. Voyez l'excellente note de M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 80. Je pense qu'il faut substituer بطشة à لطشة dans le passage des *Mille et une Nuits*, cité plus haut.

(4) »Dragende op t'hoofst groote roode hoen van dicken vilten, plat te gader ghe-donwen als eenen Mytere, boven niet scheerp maar ront."

douins »courent, parmi le bétail, en portant de petits bonnets pointus et gris." Dans la Relation de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhaftiger Bericht von der Reysz*, fol. 379 r^o) on trouve que les Bédouins portent »sur la tête, un chapeau rouge, »pointu et velu, entouré d'une pièce d'étoffe blanche." Dans celle du prince Radzivil (*Jerosolymitana peregrinatio*, pag. 38) la *tiara* des Bédouins est également mentionnée. On lit dans le voyage de Mantegazza (*Relatione del Viaggio di Gierusalemme*, pag. 112): »Sur la tête ils portent une sorte de chapeau haut, sans plis (*ma senza piega*), de couleur noire; les bords d'en haut s'élèvent à la ronde un peu plus d'un doigt (5)." Je ne trouve pas le طرطور, ou bonnet haut des Bédouins d'Égypte, mentionné par les voyageurs qui ont visité l'Égypte après Mantegazza. (Mantegazza visita l'Orient en 1600). Il semble qu'il a été remplacé chez eux par la petite calotte, appelée طربوش, qui, comme on l'a vu plus haut, quand nous parlions de cette coiffure, était déjà portée par les cavaliers Bédouins, quand le voyageur italien se trouva en Égypte.

On sait que les Bédouins d'Égypte, hommes rudes et peu civilisés, avaient à éprouver de la part des habitants polis des villes, le plus grand mépris. Il ne paraîtra donc pas étrange que les citadins aient considéré le grand bonnet des Bédouins comme une coiffure parfaitement ridicule, et qu'ils aient posé continuellement un *tartour* sur la tête du criminel, ou de l'ennemi vaincu, qu'ils promenaient ignominieusement par les rues.

(5) J'ai traduit un peu librement. Voici le texte: »e nella sommità avanza fuori »d'ogn'intorno poco più d'un dito in traverscio." C'est, je crois, le »plat te gader »ghedouwen" de van Ghistele.

En effet, on lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 k (2), pag. 99): «وابو ركوة على جمل وعلى راسه طرطور وطيف به على هذه الصفة وخلفه قرد يصفعه ثم صلب وضربت عنقه» «Abou-Rekwal⁽⁶⁾ fut placé sur un «chameau; sur sa tête on posa un *tartour*, et de cette manière on le promena par les rues. Derrière lui était un singe «qui le souffletait. Ensuite on le crucifia, et on lui coupa la «tête qu'on envoya dans les provinces.» Ailleurs (man. 2 o, fol. 108 v°): «فحلفوا ذنقه وألبسوه طرطوراً وسَمَّروه وطافوا به» «المدينة السلطانية» «Ils lui rasèrent la barbe, le coiffèrent d'un «*tartour*, le clouèrent sur une croix⁽⁷⁾, et le promenèrent

⁽⁶⁾ Prince de la maison d'Omayah en Espagne qui, après avoir tâché de détrôner le khalife d'Egypte, Hakim-biamrallah, fut trahi et livré à Hakim. Comparez, entre autres, sur cet événement, M. Hammer-Purgstall, *Gemäldeaal groszer Mostlimischer Herrscher*, tom. III, pag. 245, 246.

⁽⁷⁾ Le verbe *سَمَّر*, à la deuxième forme, signifie: *clouer un criminel sur une croix, crucifier* quelq'un. Ce verbe étant assez fréquent chez les historiens, et se trouvant très-mal expliqué dans le Dictionnaire, je dois entrer, sur ce sujet, dans quelques détails. Le mot *مِسْمَار* désigne *un clou*, fait d'un métal quelconque. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 194 r°): «ثم صرفه واعطاء اموالا طائلة وفي جملة ما اعطاه بمجلة (جملة 1.) من صفائح الخيل ومساميرها كل ذلك من الذهب الخالص وقال «Ensuite il le congédia, et «lui donna de grandes richesses. Parmi les présents qu'il lui donna se trouvaient quelques fers de cheval, avec leurs clous, le tout en or pur; en sortant du vaisseau, «lui dit-il, vous en ferrerez votre cheval.» Dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 k (2), pag. 154): «عشرة مسامير من الذهب» «d'or.» Dans l'ouvrage d'Ibn-Batoutah (man. fol. 43 v°): «مسار فضة» «Un clou «fait d'argent.» Et ailleurs (fol. 71 r°): «مسامير الفضة.» C'est de ce mot que s'est formé le verbe *سَمَّر* *clouer*. On lit dans l'*Histoire d'Espagne* de Nowairi (man. 2 h, pag. 479): «أُخْرِجَ فُسِّمِرَ عَلَى خَشْبَةِ» «On le conduisit hors de la

»ignominieusement par la résidence.» Je publierai à cette occasion un passage d'Ibn-Iyas qui est très-intéressant sous divers rapports. On lit dans l'*Histoire d'Egypte* (man. 367, pag. 16 et suiv., événements de l'année 787) de cet historien:

ومن الحوادث ان السلطان رسم بابطال ما كان يُعْمَل يوم النوروز وهو اول يوم من السنة القبطية ومما كان يُعْمَل في ذلك اليوم بالديار المصرية وهو انه كان يجتمع في ذلك اليوم السّوان الاعظم من العوام وغيرهم من الاسافل ويُرَكَّبون منهم شخصًا خليعا على حمار وهو عريان وعلى راسه طرطور خوص فيسمونه امير النوروز ويكون ذلك قوى الطباع فيتوجه الى بيوت الاكابر واعيان الناس ويقف على الابواب ومعه السّوان الاعظم من الاسافل فيكتب على صاحب تلك الدار الوصولات بالجمل الثقال وكل من امتنع من العطا بهَدْ لُوهُ وسَبُوهُ ولو انه اكبر مَنْ في

ville, et on le cloua sur une croix.» Plus bas (pag. 482) l'historien dit du même

individu: «أُنزل شنشول عن خشبته» On descendit Schanschoul de sa croix.»

On trouve dans l'*Histoire d'Egypte* du même auteur (man. 19 B, fol. 138 recto):

«Il passa la nuit du deuxième

jour de la semaine, sur la croix sur laquelle il était cloué.» (Je parlerai plus bas

du mot خشبة, au pluriel خشب, et de ses différentes significations. Voyez au

mot طاقية, note (3)). Mais il n'est pas nécessaire que les mots على خشبة,

on خشب, soient ajoutés, pour exprimer: clouer quelqu'un sur une croix.

Le verbe سَمَّر suffit pour exprimer l'idée, et cette sorte de supplice s'appelle تَسْمِير.

On trouve dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 170 v°):

فَطَوَّلِع السلطان في امرهم وامر بتسْمير الخبيسة فسبّروا تحت القلعة

وشفع بعض الامراء في اطلاق المرأة واطلقت وفكّت المسامير

«Le sultan, ayant été instruit de leurs crimes, ordonna de les

clouer tous cinq sur des croix; ceci fut exécuté au-dessous du château, mais un des

émirs intercédâ pour qu'on mit la femme en liberté. Ceci fut accordé. On retira

les clous, mais la femme succomba quelques jours après.» Ailleurs (fol. 186 v°):

امر بتسْمير جماعة كانوا معتقلين بخزانة البنود

سَمَّرُوهُ وطاقوا به المدينة.

القاهرة ولا يزالوا مرسمين على بابها حتى ياخذوا منه ما قرروه عليه وياخذوا منه ذلك القدر غصبا وكان منهم طائفة يقفون في الطرقات ويتراششون بالماء المنجس او بالخمر ويتراجمون في وجوههم بالبيض ويتصافعون بالاخفاف على رقابهم ويتراجمون بعبائهم حتى قيل في المعنى

(الطويل) يدارى رجال للمجنون ترجّلت

عبائهم عن هامهم والطيبالس

فلدراج ما زرت عليه جيوبها (حبوبها lis.)

وللماء ما دارت عليه القلانس

مساحب من حر الرقاق على القفا

وصفع بانطاع حبي رياس (sic)

وكانوا يقطعون الطريق على الناس ويمنعونهم من الخروج في ذلك اليوم الى الاسواق وتغلق في ذلك اليوم الدكان وتتعطل الناس عن البيع والشرى وكل من ظفروا به في الطريق بهدلوه ولو كان من اعيان الناس او من الامراء فيرشونه بالماء المتنجس ويرجمونه بالبيض حتى يفدى نفسه منهم بشيء حتى يخلص من ايديهم فيحصل للناس في ذلك منهم غاية الضرر ويتعطل عن اسبابهم وكانوا يتجاهرون في ذلك اليوم بشرب الخمر وكثرة الفسوق في اماكن المفترجات حتى يخرجوا في اليوم عن الحد وربما كان يقتل في ذلك اليوم جماعة مما يعربدوها على بعضهم في السكر والعيافة وكان هذا الامر ماشى بمصر على القاعدة القديمة من الدول الماضية ولا تنكر ذلك من ذلك (في الدول الماضية ولا يُنكر ذلك : lisez) وكان في ذلك اليوم يُحمل الى اكابر مصر من الاقباط والمباشرين اصناف الفواكه وغيرها من جميع الاصناف وكان يوم النوروز من اجل المواسم بمصر فلما تسلطن الظاهر برقوق امر بابطال ما كان يُعمل في ذلك اليوم وارسل الحجاب مع والى القاهرة ومعهم الماليك السلطانية فطافوا باماكن المفترجات وقبضوا على من وجدوه من العيباق من يفعل ذلك وضربوه بالمقارع وربما

تقطعوا ايدي جماعة منهم واشهروهم واشهروا النداء بالتهديد على من يفعل ذلك بالشنق والتوسيط فرجعوا الناس عن ذلك من يومئذ وانكفوا عما كانوا يفعلونه في ذلك اليوم وما راوا يفعلون جماعة من (في 1.) ذلك اليوم في اماكن المفترجات ونحو ذلك وهذه الواقعة ذكرها المقريري من حوادث سنة سبع وثمانين « Un des événements remarquables de cette année, » fut que le sultan ordonna d'abolir la coutume qui se pratiquait le jour du *neurouz* (le jour de l'an) qui est le premier jour de l'année (solaire) des Coptes. En ce jour, les hommes du commun en Egypte, avaient la coutume de se réunir, et de placer l'un d'eux, qui était connu pour un bouffon (8), sur un âne. Cet homme était nu, et portait sur sa tête un *tartour*, fait des feuilles du palmier. Ils le nommaient *l'émir du jour de l'an*, et c'était toujours un homme de force musculaire. Accompagné du peuple, il se rendait vers les palais des grands et des principaux de l'état. Arrivé à la porte, il y écrivait: Le possesseur de cette maison est obligé d'écrire des cédules (9), par lesquelles il promettra de donner de fortes sommes. Ils insultaient (10) et injuriaient quiconque refusait de

(8) Voyez sur le mot خَلِيع M. Fleischer, de *glossis Habichtianis*, pag. 95. et M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 377.

(9) C'est M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 25) qui m'apprend qu'il faut traduire le mot وصولة de cette manière.

(10) Le verbe بَهَدَلَ signifie *insulter*. Voyez les *Mille et une Nuits*, éd. Habicht, tom. VI, pag. 143, et le glossaire, ajouté au septième volume de cet ouvrage. On lit ailleurs dans l'ouvrage d'Ibn-Iyas (pag. 386): ثم قال (السلطان) ايش اعظم ما تبهدوا به الناس عندكم قال فرميههم بثيابهم في الماء. Je pense qu'il faut substituer تَبَهَدُوا à تَبَهَدُوا, et je traduis en conséquence: « Alors le sultan lui demanda: quelle est la plus grave insulte qu'on fasse essayer aux hommes dans votre pays? — Revêtus de leurs habits, nous les jetons dans l'eau,

»satisfaire à ce qu'ils demandaient, fût-il même l'homme le
 »plus distingué du Caire; et ils restèrent postés devant sa por-
 »te, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu la somme qu'ils exigeaient.
 »Quelques-uns d'eux se trouvaient dans les rues, et ils s'arro-
 »saient les uns les autres (11) d'eau sale ou de vin, se jetaient
 »des oeufs au visage, s'appliquaient réciproquement des coups
 »sur la nuque avec leurs *khoffs* (bottines), et jetaient leurs
 »turbans les uns aux autres: de sorte qu'un poète ait dit à
 »cette occasion:

»Dans ma maison, il y a des hommes, livrés à la frénésie;
 »les turbans et les *tailesâns* ont quitté leur tête.

»C'est au vent qu'appartient tout ce que son souffle attaque
 »fortement, c'est à l'eau qu'appartient tout ce que.....(12)

»Ces hommes coupaient le chemin à tout le monde, et em-
 »pêchaient chacun ce jour-là d'aller aux marchés; aussi fer-
 »mait-on alors les boutiques, et les hommes ne pouvaient ni
 »vendre, ni acheter. Le peuple insultait chacun qu'il pouvait
 »attraper dans les rues, fût-il même un des principaux de
 »l'état, ou un des émirs; on l'arrosait d'eau sale, et on le

»répondit-il." Le substantif **بَهْدَلَةٌ** se trouve dans un autre passage de l'auteur que
 je viens de citer. On y lit (pag. 452): **وقد حصل للقاصد من العوام غاية**
البهدة من السب والرجم وغير ذلك »Celui qui était allé vers le peu-
 »ple, eut à essuyer les plus graves insultes, car on lui dit des injures, le jeta
 »avec des pierres et l'outragea en d'autres manières."

(11) Il faut ajouter la sixième forme du verbe **رَشَّ** au Dictionnaire. Il en est de
 même de la sixième forme du verbe **صَفَع**.

(12) Le mot **قلنسوة** ne peut désigner ici, je pense, la coiffure, appelée **قلنسوة**,
 mais j'ignore ce qu'il désigne en outre. J'ai omis le troisième vers, car j'avoue fran-
 chement que je n'y comprends absolument rien, et le manuscrit paraît très-fautif en
 cet endroit.

»jetait avec des oeufs, jusqu'à ce que, pour être délivré d'eux,
 »il eût payé quelque chose pour sa rançon. Les bourgeois
 »avaient donc à essayer de la canaille les plus grandes im-
 »portunités, et ils ne pouvaient s'occuper de leur négoce ⁽¹³⁾.
 »Pendant ce jour le peuple buvait aussi publiquement ⁽¹⁴⁾ du
 »vin, et se livrait à un libertinage extrême, dans les maisons
 »des prostituées ⁽¹⁵⁾; de sorte qu'il passât au delà des bornes

(13) Selon Burekhardt (*Arab. Proverbs*, n° 531) le mot أسباب signifie en Egypte négoce (*trade, buying and selling in general*). Dans les pièces arabes publiées par Sousa (*Documentos arabicos para a historia Portugueza*, pag. 2) on lit: لياتون التجار من كل جهة ويبيعون ويشترون ويكون الأسباب، جاری ومتواصل. Le mot الأسباب se trouve ici au lieu de الأسباب، ainsi que الخبار (*ibid.*, pag. 38) au lieu de الأخبار.

(14) La sixième forme du verbe جهه، construite avec ب، signifie souvent faire une chose en public, sans se gêner en aucune manière. On lit dans l'*Histoire d'Espagne* de Nowairi (man. 2 h, pag. 473): «تجاهر يشرب الخمر» Il buvait du vin en public." Et ailleurs (pag. 479): «متجاهراً بالفسق» Il se livrait publiquement au libertinage."

(15) Ce mot manque dans le Dictionnaire. Dans un autre passage du manuscrit d'Ibn-Iyas (p. 296), ce mot se trouve écrit avec les points diacritiques, de cette manière مُفْتَرَجَات. On y lit: «وكان يحب التنزه المُفْتَرَجَات» Il prenait plaisir à se divertir, et il aimait les prostituées." On trouve ailleurs (pag. 74): le sultan défendit: «ان احدا لا يخرج الى المفترجات قاطبة» que personne, qui que ce fût, ne se rendit chez les prostituées." Plus bas (pag. 297): «وقد تقدم» Nous avons déjà dit ce qu'il pensait des prostituées." Et enfin (pag. 415): «وهو كلام ملحن مُطَوَّل وصاروا يغنون» C'étaient des mots qu'on pouvait chanter, et composés sur le mètre appelé *at-tawil*; on les chanta dans les maisons des prostituées." Je dois faire observer que je n'ai trouvé ce mot dans aucun autre auteur, et que les voyageurs européens, qui rapportent souvent le nom que les prostituées portaient de leur temps dans l'Orient, ne les désignent jamais sous le nom de مفترجات.

» de la bienséance. Souvent aussi plusieurs furent tués à cette
 » occasion, quand, ivres de vin et de débauche (16), ils allèrent
 » se battre. Tout ceci se continua en Egypte, *more maiorum*,
 » sous les dynasties précédentes, et ne fut pas désapprouvé. On
 » avait coutume d'apporter, en ce jour, aux grands de l'Egypte
 » qui étaient du nombre des Coptes et de celui des intendants,
 » diverses sortes de fruits, et d'autres présents de toute espèce;
 » et le jour de l'an était en Egypte une des fêtes les plus ma-
 » gnifiques. Mais Al-thahir-Barkouk étant parvenu à l'empire,
 » ordonna d'abolir ces réjouissances, et il envoya les *hadjibs* et
 » le *wali* du Caire, accompagnés des Mamlouks du sultan, pour
 » faire la ronde dans les lieux, habités par les prostituées. Ils
 » arrêtrèrent ceux des paillards qu'ils y trouvèrent prenant part
 » à la fête, et ils leur donnèrent la bastonnade; il y en avait
 » même plusieurs auxquels ils coupèrent les mains, et qu'ils
 » promenèrent ignominieusement (17); ils firent proclamer qu'ils
 » puniraient ceux qui se livreraient aux réjouissances de la fête,

(16) Dans Ibn-Iyas le mot عيافة désigne la paillardise, et le mot عياف des paillards. Suivant le Dictionnaire, le mot عوق désigne: *vir in quo nil boni est*. Voyez au reste des exemples du mot عياف, au mot طرحة, note (3).

(17) Le verbe شهر ne se trouve en ce sens dans le Dictionnaire, qu'à la deuxième forme. Mais la quatrième exprime quelquefois la même idée. On lit ailleurs dans l'ouvrage d'Ibn-Iyas (man. pag. 66): أشهرهم في القاهرة: «Il les fit » crucifier, et promener ignominieusement par le Caire.» Plus bas (pag. 180): أشهرهم أشهرهم في القاهرة على جمال «Il les fit promener ignominieusement par le Caire, » montés sur des chameaux.» Et ailleurs (pag. 416): ضربه بالمقارع وأشهره في القاهرة. Dans le Recueil des pièces, relatives aux Druses (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 90 du texte): إظهارك بالقاهرة المقدسة وشوارع مصر وأزقتها *

»du supplice de l'étranglement et de celui par lequel on coupe
 »un homme en deux (18). Dès lors les hommes du peuple ne
 »célébrèrent plus cette fête, et on ne les vit plus se livrer au
 »libertinage dans les demeures des prostituées. Makrizi a rap-
 »porté cet événement, en parlant des événements remarquables
 »de l'année 787." Sans aucun doute, Ibn-Iyas cite ici le *Solouk*
 de Makrizi, ouvrage que malheureusement la bibliothèque de
 Leyde ne possède pas.

On me blâmera peut-être d'avoir publié et traduit ce passage
 dans son entier; mais il me semblait trop curieux de retrouver
 en Orient une fête, ressemblant tant-soit-peu à la fête des
 fous du moyen-âge et au carnaval, pour que j'eusse pu me
 déterminer à ne publier de ce passage que quelques mots. Je
 ferai encore observer qu'une fête semblable se célèbre dans
 quelques pays de l'Orient, au commencement du mois de
 Ramadhan. Voyez la description d'une de ces fêtes dans la
Relation d'un voyage fait au Levant (pag. 278, 279) de
 Thévenot.

Je pense qu'il est question du طرطور dans le passage sui-
 vant de Thévenot (*Suite du Voyage de Levant*, pag. 69)

(18) Voyez sur le supplice cruel, appelé توسيط, Silvestre de Sacy, *Chrestoma-
 thie arabe*, tom. I, pag. 468 et M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*,
 tom. I, part. 1, pag. 72. En outre, on peut consulter encore la Relation d'Etienne
 de Gumpenberg (*Warhaftige beschreibung der Meerfahrt*, fol. 239 r° et v°). On
 raconte de même qu'Isaïe fut scié en deux. Comparez le voyage de Werli de Zimber
 (*Eigentliche beschreibung der hin und wider Fahrt*, fol. 138), celui de Daniel
 Ecklin d'Arow (*Vom heyligen Landt, was darin und unterwegs zu sehen*, fol.
 403) et les observations de Gesenius, dans sa savante introduction sur le livre
 d'Isaïe (*Commentar über den Jesaia*, tom. I, part. 1, pag. 12—14).

qui, en décrivant la *Zineh* ⁽¹⁹⁾ à Alep, s'exprime en ces termes: »Ce qui est de plus beau dans ces Zinehs, c'est de voir passer les métiers. Ce plaisir commença — par le métier des Cordonniers, qui marche en cet ordre. Premièrement il y avoit plusieurs petits garçons, qui avoient tous la tête couverte de capes de papier pointuës comme des pains de sucre.»

Le طرطور est encore porté par les Derwishes. M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 369; tom. II, pag. 190) dit expressément que quelques Derwishes portent le طرطور ou bonnet haut, garni au sommet d'une touffe de pièces de drap de diverses couleurs, et ayant ordinairement la forme d'un pain de sucre. Je lis dans la Relation de Stochove (*Voyage du Levant*, pag. 433), qui parle d'un Derwische au Caire: »Sur la teste il avoit un bonnet fait en pain de sucre tout couvert de mille petites plumes de différentes couleurs.» Dans celle de Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 231): les Derwishes portent »un bonnet fait en pain de sucre.» Dans le *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys* (tom. I, pag. 167): »Ils ont — sur leur teste un gros bonnet de feutre rose seiche en pain de sucre, l'un à la vérité l'a presque en forme de mitre toute close qui a tout du long un liston de fleuret vert, presque en cette façon: il y en a un qui a une taiolle blanche autour, comme l'on met aux turbans.» Comparez la figure n° 19, celle qui est collée à la page 346 du tome premier, et enfin celle qui se trouve dans l'ouvrage de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, Pl. LVIII, O).

(19) Comparez sur la زينة M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 29.

Il paraîtra assez probable que les Derwisches en Syrie portent également le bonnet haut, appelé *tartour*; ceci est confirmé par le témoignage de Roger (*La terre sainte*, p. 245) qui dit: »Au lieu de turban ils ont un bonnet blanc de feutre »de l'épaisseur d'un pouce, et haut d'un pied." D'Arvieux (*Mémoires*, tom. VI, pag. 465) dit également en parlant des Derwisches à Alep: »ce qui les distingue est un bonnet de »laine blanche, qui est fort long et pointu."

Le *tartour* est encore porté par les cavaliers turcs, appelés *Delis*. (Comparez Burckhardt, *Arab. Proverbs*, n° 149, à l'occasion du proverbe: جندی ما قیل شیخ طرطوره).

Sur le *tartour* des Turcs à Alger on peut consulter la description exacte qu'en donne Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 20, col. 3 et 4). Cet auteur écrit *tortora*.

طَلَسْ

C'est suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 772) le *tailesân* noir (الطيسان الاسود).

طَيْلَسَانْ , طَيْلَسَانْ

Les détails que j'ai donnés sur le mot *طرحة*, me permettent d'être bref en parlant du *tailesân*.

M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. II, p. 512) dit du *tailesân* ce qui suit: »Je n'ai jamais eu l'occasion d'examiner le *طيلسان* et je ne puis donc le décrire exactement. »Je crois que c'est une sorte de simple voile qu'on jette sur la »tête et sur les épaules. ou quelquefois sur les épaules seules.

» Il est propre aux *fakirs*, ou professeurs de théologie et de droit (1). » Ces détails sont exacts, comme on peut s'en convaincre en lisant mon article sur le mot *طرحة*.

Auparavant le *tailesân* n'était porté que par les gens de loi; c'est de là que vient l'expression qui se trouve dans l'ouvrage d'Ibn-Habib (man. 425, pag. 283): *اهل السيف والطيلسان*; mais nous avons vu plus haut que depuis l'année 676, la *طرحة* fut aussi adoptée par les grands de l'Egypte, et cessa d'être propre uniquement aux juges et à ceux qui n'exerçaient qu'une autorité spirituelle et judiciaire. Il en fut de même du *طيلسان*. On lit, par exemple, dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 41, 42): فلما وقعت عينه على الملك الظاهر برفوق جرى وقبل يده وقال للظاهر برفوق انت استادنا كلنا ونحن مماليكك قاطبة ثم ان برفوق قام ولبس عمامته ولف عليها « Ayant aperçu Al-melic-al-thahir-Barkouk, il courut vers lui, lui baisa la main et lui dit: Vous êtes le maître de nous tous, et nous tous sommes vos esclaves. Alors Barkouk se leva, se coiffa de son turban, et roula autour de celui-ci un grand *tailesân*. » On lit dans un passage de Soyouti (*Hosn al mohadharah*, man. 113, fol. 308 r°) que le *tailesân* empesé (مقوّر) fut donné comme vêtement d'honneur (خلعة) à un émir des armées (امير الجيوش).

Dans les *Voyages* de Mohammed-ibn-Djobair (man. 320 (1), pag. 46) on trouve que le *khatib* (خطيب) à la Mecque, portait un *tailesân* de lin fin (وعليه طيلسان شرب رقيق). Suivant Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 64 r°) il était de couleur noire (عليه طيلسان أسود).

(1) M. Lane ajoute: » I am inclined to think that it is similar, not only in this respect, but also in its origin, to our academical scarfs and hoods. »

En Espagne le *tailesân* était presque général parmi les grands et parmi le peuple, mais on le portait sur les épaules, et il n'y avait que les Scheikhs principaux qui le missent sur la tête (Al-Makkari, ou plutôt Ibn-Saïd, *apud* Freytag, *Chrestomathia arabica gramm. hist.*, pag. 148). C'est sans doute un *tailesân* que le voile, porté par le vieillard du milieu de la XLV^e Planche du superbe ouvrage de M. Cavanah Murphy (*The Arabian Antiquities of Spain*). Dans le *Raihan al-albab* (man. de M. de Gayangos) on trouve le passage suivant, qui est assez remarquable: ثم مات هشام ويقال بل قتله المعتضد « Ensuite » وشمسى في جنازته دون طيلسان راجلاً مشى الحُجَّاب » Hishâm mourut (d'autres disent qu'il fut tué par Al-Motadhid), » et Al-Motadhid suivit son convoi à pied et sans *tailesân*, selon » la coutume des *hadjibs* (chambellans).”

Hadji K̄halipha (éd. Flügel, tom. I, pag. 162) parle d'un ouvrage, intitulé: الاحاديث الحسان في فضل الطيلسان. Deux exemplaires de cet opuscule se trouvent dans la bibliothèque de l'Escurial.

طاق

C'est suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1307) le *tailesân* ou bien le *tailesân vert* (ضرب من الثياب والطيلسان) (او الاخضر).

طَوَاقِي, au pluriel طَاقِيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

En arabe, ce mot désigne une petite calotte, portée sous le turban; peut-être est-il d'origine persane, mais je dois faire

observer qu'en Perse il ne désignait pas une petite calotte, mais, à ce qu'il semble, une sorte de ruban qu'on portait sur la tête. Mirkhond (*Historia Seldschukidarum*, pag. 66) dit en parlant du sultan Seldjoukide Alp-Arslân : وطاییه طویل نیز بر سر می نهاد گویند که از سر طاییه تا نهایت لحيه او دو گز در نظر بیننده آمدی. Khondemir (*Habib as-siyar*, tom. II, man. pers. 296, fol. 204 r^o) rapporte le même fait en ces termes : وطاییه طولاً فی (نیز) لیس بر سر میکداشت؛ چنانچه بیننده از بدایت طاییه تا نهایت لحيه دو گز می بیند. Ce dernier passage doit se traduire ainsi : « Il portait sur la tête une longue *tākīyeh*, de sorte que celui qui voyait ce personnage, aperçût (1) deux aunes de la *tākīyeh*, à partir de l'endroit où prenait celle-ci jusqu'à la barbe. » Il est très-remarquable que Mirkhond et Khondemir comptent ceci parmi les bonnes qualités, et même parmi les bonnes qualités morales du sultan. Je pense néanmoins que quand Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 82 r^o) dit, dans son article sur Ispahan : و طلبتُ منه ان یلبسني طاییه من راسه « Je priai le Scheikh de me revêtir d'une *tākīyeh* qu'il portait sur la tête, » il est question dans ce passage d'un bonnet, d'une calotte, car tel est constamment le sens de ce terme chez les écrivains arabes.

Dans la *Description de l'Egypte* de Makrizi (tom. II, man. 372, pag. 358) on lit le passage suivant, qui est d'une grande importance : سوق البخانقیین هذا السوق فیما بین سوق الجملون الكبير و بین قیساریة الشرب الآتی ذکرها ان شاء الله تعالی عند ذکر القیاس و باب هذا السوق شارع من القصبة و يعرف بسوق الحشیبة تصغیر خشبة فانه عمل فی بابه المذكور خشبة

¹) Ajoutez le verbe بیند آشتن aux Dictionnaires persans.

تمنع الراكب من التوصل اليه ويسلك في هذا السوق الى قيسارية الشرب وغيرها وهي معمورة الجانبين بالحوانيت المعدة لبيع الكوافي والطواقي التي تلبسها الصبيان والبنات وبظاهر هذا السوق ايضا في القصبه عدة حوانيت لبيع الطواقي وعملها وقد كثر لبس رجال الدولة من الامراء والماليك والاجناد ومن يتشبه بهم للطواقي في الدولة الجركسية وصاروا يلبسون الطاقية على رؤسهم بغير عمامة ويمرّون كذلك في الشوارع والاسواق والجوامع والمواكب لا يرون بذلك بأسا بعد ما كان نزع العمامة عن الراس عارا وفضيحة ونوعوا هذه الطواقي ما بين اخضر واحمر وازرق وغيرها من الالوان وكانت اولا ترتفع نحو سدس ذراع ويعمل اعلاها مدور مسطح فحدث في ايام الملك الناصر فرج منها شيء عرف بالطواقي الجركسية يكون ارتفاع عصابة الطاقية منها نحو الثلثي ذراع واعلاها مدور مقبب بالفواقي يتبطين الطاقية بالورق والكثيرة فيما بين البطانة المباشرة للرأس والوجه الظاهر للناس وجعلوا من اسفل العصابة المذكورة زيقا من فرو القرض الاسود يقال له القندس في عرض نحو ثمن ذراع يصير دائرا بجبهة الرجل واعلا عنقه وهم على استعمال هذا الزي الى اليوم وهو من اسجح ما عاوه وتشبه بالرجال في لبس ذلك النساء لمعنيين احدهما انه فشى في اهل الدولة محبة الذكران فقصد نساءهم التشبه بالذكران لتستميلن قلوب رجالهن فاقتدى بفعلهن في ذلك عامة نساء البلد وثانيهما ما حدث بالناس من الفقر ونزل بهم من الفقر والفاقة فاضطرّ حال نساء اهل مصر الى ترك ما ادرکنا فيه النساء من لبس الذهب والجواهر بل ولبس الحرير حتى لبسن هذه الطواقي وبالغن في عملها من الذهب والحرير وغيرها وتواصين على لبسها ومن تأمل احوال الوجود عرف كيف تنشأ امور الناس *« Marche des vendeurs de »* BOKHNAKS. — — — — — La porte de ce marché donne dans la grande rue, appelée Al-Gasabah (2). On

»appelle ordinairement ce marché le *marché d'al-khoschai-bah*. C'est un diminutif de *khaschbah*, car on a pratiqué à la porte dont nous avons fait mention, une barrière (3),

(2) C'est encore aujourd'hui la rue principale du Caire. Elle s'étend depuis la porte appelée باب الزويلة jusqu'à celle qu'on nomme باب النصر.

(3) Le mot خشب désigne, en général, du bois. On lit dans le *Kartás* (man. 17, fol. 81 v°): «وإذا بطاق في الدار عليه شبك خشب» «Or il y avait cette maison une fenêtre, garnie de jalousies de bois.» Cette signification est connue et il est inutile d'en multiplier les exemples; mais le mot خشبة, au pluriel خَشَبات ou خَشَبات ou أخشاب, s'emploie en plusieurs sens. Il désigne 1° un tronc d'arbre. On lit dans le *Commentaire d'As-schadhili sur le Traité de jurisprudence malékite* d'Ibn-Abi-Zaïd (man. 1193, pag. 526): خشبة ينشرها «un tronc d'arbre qu'on coupe avec une hache, et qu'on trouve ensuite pourri.» Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 258 v°): أقوا أينا «Ils vinrent à notre rencontre embarqués dans de petits canots, dont chacun était fait du tronc d'un seul arbre creusé.» 2° un pieu. Ibn-Batoutah (*Voyages*, fol. 91 r°) dit en parlant du pont de bateaux de la ville d'Al-Ilillah (الحلّة): ولها جسر عظيم معقون على مراكب متصلة منتظمة فيما بين الشطّين تحفّ بها سلاسل حديد مربوطة في كلا الشطّين الى خشبة عظيمة مثبتة بالساحل «Cette ville a un grand pont, construit sur des bateaux qui sont unis et liés ensemble, entre les deux rives, et qui sont entourés de chaînes de fer. Celles-ci sont attachées, sur chacune des deux rives, à un grand pieu, fiché en terre.» Ailleurs (fol. 132 v°): واخبرنا الناس ان المعدية أسفل من ذلك الموضع فتوجّهنا اليها وهي اربع خشبات مربوطة بالحبال يجعلون عليها سروج الدوابّ والمتاع ويجذبها الرجل من العدوّة الأخرى «On nous dit qu'il fallait descendre la rivière, pour arriver au lieu où se trouvait le bac.» (Voyez sur le mot معدية M. Quatremère, *Hist. des sult. maml.*, tom. II, part. I, pag. 156). «Nous nous y rendimes. Ce bac consistait en quatre pieux, liés ensemble avec des cordes. Là-dessus ils placent les selles des bêtes de somme et les ustensiles,

»destinée à empêcher les hommes à cheval d'y entrer. C'est
»en passant par ce marché, qu'on se rend dans la *kaisariyah*

»et un homme, placé sur la rive opposée, tire le bac à soi avec une corde. Les hom-
»mes s'embarquent dans ce radeau, et les bêtes de somme passent la rivière à la nage.

»Nous en nsâmes de la sorte." Plus bas (pag. 274 v°): **لها مرسى عجيب**
»عليه خشب كبار دائرة عليه » Cette ville a un port magnifique, entouré de
»grands pieux." Voyez encore Ibn-Batoutah, fol. 270 r°. 3° *une poutre*. Pedro de

Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *viga para edificio* par **خَشَبَة**,
au pluriel **خَشَب**, et on lit dans l'*Histoire d'Espagne* de Nowairi (man. 2 h,

pag. 477): **انتهب الزاهرة حتى قُلعت الابواب والاشباب** » Ez-Zahirah
»fut pillée, et on en arracha même les portes et les poutres." 4° *l'arbre* du pressoir. Voyez

Alcala au mot *viga de lagar*. 5° *une croix, un gibet*. On lit dans l'*Histoire d'Espagne*
par Al-Makkari (man. de Gotha, fol. 528 r°):

وبلغ من سرقته انه سرق وهو مصلوب لان ابن عباد امر بصلبه على ممر اهل البادية لينظروا اليه فبينما هو على خشبته على تلك الحال ان جاءت زوجته
» Cet homme était voleur à tel point qu'il vola même quand il fut
»attaché à la croix. Ibn-Abbad avait ordonné de le crucifier dans un endroit où pas-
»saient ordinairement les habitants de la campagne afin que ceux-ci pussent le voir.

»Quand il fut attaché à sa croix, sa femme vint chez lui" etc. Dans les *Mille et*
une Nuits (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 202):

نصب للنصراني خشبة واقفه » **تحتها وجاء المشاعلى رمى في رقبته النصراني الحبل واراد ان يعلقه**
» Il fit élever un gibet pour le Chrétien, et l'y plaça dessous. Alors le
»bourreau vint, jeta la corde autour du cou du Chrétien et voulut le pendre."

Le mot *خشبة* désigne 6° *une planche*. On lit dans la *Hamasa* (éd. Freytag,
pag. 365):

والمخَرش اسم لما يُخَرش به خشبة كان او غيرها » On ap-
»pelle **مخَرش** l'instrument avec lequel on racle soit une planche, soit autre chose."

Dans Ibn-Haijan (*apud* Ibn-Bassam, *Dhakhirah*, man. de Gotha, fol. 4 v°): **خشبة**
من القنطرة » une planche du pont." Ibn-Djobair (*Voyage*, man. 320, pag. 194)

dit en parlant du port de Messine en Sicile: **ومرساها اعجب مراسى البلاد البحرية لان المراكب الكبار تدنو فيه من البر حتى تكاد تمسكه وتنصب منها الى البر خشبة يتصرف عليها والحمال يصعد بحمله اليها** — **الها** » Le port de cette ville est le

»où l'on vend le lin fin, et dans d'autres *kaisariyahs*. On
 »a bâti, sur les deux côtés du marché, des boutiques, desti-

»plus beau du monde, car les navires approchent de si près de la terre, qu'ils sem-
 »blent y toucher. On n'a qu'à jeter une planche, qui conduit du vaisseau à la terre,
 »et sur laquelle on va et vient, et de cette manière les colporteurs se rendent au vais-
 »seau. Ceci peut se pratiquer à cause de la grande profondeur de la mer en cet en-
 »droit." En décrivant un naufrage, Ibn-Batoutah (man. fol. 238 v^o) dit qu'une femme:

كانت قد التزمت خشبة في موخر الكنك »s'était cramponnée à une plan-
 »che de la poupe du vaisseau." C'est de là que le pluriel *خَشَب* qui signifie *des*
planches, se prend aussi (7^o) dans l'acception de *pont-levis*, comme dans ce passage
 d'Ibn-Batoutah (man. fol. 10 r^o): ولها قنطرة خشب ترسو المراكب عندها
 فاذا كان العصر رُفعت تلك الخشب وجازت المراكب صاعدة
 ومنحدرة »La ville d'Ashmoun-ar-rommân a un pont de bois près duquel les
 »vaisseaux jettent l'ancre, mais le soir on lève ce pont-levis, et les vaisseaux passent
 »en remontant et en descendant la rivière." Le mot *خشبة* désigne 8^o *une porte*.

On lit dans Ibn-Batoutah (fol. 262 v^o): وجلسها مفروش بالحريز وعليه
 »ستور وخشبة من الصندل وعليه صفائح الذهب
 »La salle de la
 »reine est ornée de tapis de soie, de rideaux, et d'une porte, faite de bois de san-
 »dal, et garnie de lames d'or." Dans Ibn-Haijan (*loco laud.*, fol. 4 r^o), en par-

lant de palais superbes qui furent bâtis à Valence: واتسع الحدس في عظيم
 ذلك الإنفاق فمنهم من قُدِرَتْ نفقته على منزلة مائة الف
 دينار واقل منها وذوقها حسب تناهيهم في سَرْوِها من نضار الخشب
 »On s'efforça à déterminer par supposition les sommes énormes qu'ils avaient dépensées,
 »et on évalua les dépenses de quelques-uns de ceux qui avaient bâti un palais, à cent
 »mille *dinars*, ou à une somme plus ou moins considérable, à raison des ornements
 »qu'ils y avaient apportés, savoir l'or aux portes." Enfin le mot *خشبة* désigne en-
 core 9^o *une petite chambre de bois*. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man.

fol. 244 v^o): ولا سجن عندهم بتلك الجزائر إنما يجتنبس ارباب الجرائم
 في بيوت خشب هي معدة لامتعة التتجار ويجعل احدهم في خشبة
 »Les habitants de ces îles n'ont point de
 »prison, mais on place les criminels dans des chambres de bois, destinées à y déposer

»nées à la vente des *koufîyahs* [voyez ce mot] et des *tâ-*
 »*kîyahs*; ces dernières sont portées par les jeunes gens et
 »par les jeunes filles; au dehors de ce marché, dans la rue
 »appelée *Al-Casabah*, il se trouve aussi un grand nombre de
 »boutiques où on fabrique et où on vend des *tâkîyahs*. Sous la
 »dynastie circassienne, les émirs, les mamlouks, les soldats, et
 »ceux qui les imitaient ont fait fréquemment usage de la *tâkîyah*;
 »ils ont commencé à la porter sans turban (roulé autour); et de
 »cette manière ils parcouraient les rues et les marchés, se ren-
 »daient aux grandes mosquées, et assistaient aux marches pom-
 »peuses, ne voyant pas de mal en cela, comme si ce n'était pas
 »une honte et une ignominie, que le turban ne se trouvât pas
 »sur leur tête! Ils portaient ces *tâkîyahs* de couleur verte, rou-
 »ge, bleue etc. D'abord elles avaient la hauteur de la sixième
 »partie d'une coudée, et en haut elles étaient rondes et
 »plates. Du temps d'Al-melic-an-nasir-Faradj, on inventa
 »les *tâkîyahs* circassiennes, dont la bosse avait à peu près deux
 »tiers de coudée d'élévation, la partie d'en haut était ronde
 »et le sommet était fait en guise de voûte ⁽⁴⁾; la *tâkîyah* était
 »doublée de morceaux de papier; cette partie aussi qui se
 »trouvait entre la doublure qui touchait la tête, et entre le
 »côté, vu par les hommes, était, pour la plupart, remplie de
 »morceaux de papier. Au dessous de la bosse dont nous avons
 »parlé, ils placèrent une bordure ⁽⁵⁾ de fourrure de belette ⁽⁶⁾,

» les marchandises; et l'on place chaque prisonnier dans une chambre de bois séparée,
 »ainsi qu'on en agit chez nous avec les prisonniers chrétiens."

(4) En m'appuyant sur l'étymologie, j'ai traduit le pluriel الفواتى par *le som-*
met. Je crois que مقبب بالفواتى répond à la phrase *hooge van hoofde* de van
 Ghistele (voyez plus bas note (8)).

»que l'on désigne par le nom de قندس⁽⁷⁾; cette bordure
 »est large d'environ la huitième partie d'une coudée, et il en-
 »toure le front de l'homme, et la partie d'en haut du cou.
 »Ils font usage de cette coiffure jusqu'aujourd'hui, et c'est
 »une des plus vilaines choses qu'ils aient pratiquées.' Peut-
 être est-ce de la طاقية qui parle l'auteur du Voyage du Sieur
 van Ghistele (*T Voyage van Mher Joos van Ghistele*, p. 28),
 qui visita l'Égypte en 1481, quarante années seulement après
 la mort de Makrizi, quand, en parlant des mamlouks, il s'ex-
 prime en ces termes: «Il y en a aussi quelques-uns qui portent
 »sur la tête des bérêts, c'est-à-dire des bonnets ronds et
 »hauts⁽⁸⁾. Ils sont plus étroits en bas qu'en haut, et la
 »partie d'en bas est faite de velours ou d'une autre étoffe, et
 »la partie d'en haut de camelot vert.' Si je ne me trompe,
 Pierre-Martyr (*Legatio Babylonica*, pag. 401), ambassadeur
 espagnol auprès de Kandsouh-Ghauri en 1501, parle également
 de la *tákîyah*. Voici ses paroles «Mamluchi qui Soldanici sunt
 »ministri⁽⁹⁾, pileum ferunt laneum aut cymatilem, spithama

(8) On voit par ce passage que le mot زيقي désigne en général: la bordure (d'un habit quelconque) et non pas seulement, comme le dit le Dictionnaire, *indusii pars ambiens collum*.

(6) Le Dictionnaire n'offre que ابن مقرض dans le sens de *mustela*. Dans l'*His-
 toire d'Égypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 22 r^o) ce mot est écrit قرظ. On y lit:
 وكان — يبعث اليه بعض اصحابه في الشتاء بفرقة قرظ يلبسها
 »un de ses amis avait la coutume de lui envoyer en hiver une pelisse en marte lustrée,
 »pour qu'il s'en revêtît.'»

(7) Voyez sur le mot قندس, pris dans le sens de *bordure* la note de M. Quatre-
 mère dans les *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 217. L'illustre savant n'a pas
 négligé de citer ce passage de Makrizi.

(8) »stwelck syn mutsen boven ront, hooge van hoofde.'»

»altiozem, valde ponderosum, durum, duobus consutum coloribus, viridi ab imo, a superiore nigro." Bien qu'en général ces descriptions répondent assez bien à celle de Makrizi, je dois avouer que les détails ne sont pas exactement les mêmes. Mais pourquoi ne supposerions-nous pas que la طاقية des Mamlouks était sujette à des changements opérés par la mode? Makrizi ne rapporte-t-il pas lui-même qu'avant le règne d'Almelic-an-nacir-Faradj la طاقية des Mamlouks différait essentiellement de celle que ceux-ci portaient de son temps?

Makrizi continue en ces termes : »Les femmes ont imité les hommes, en adoptant cette coiffure, et cela pour deux raisons. La première était que, sous cette dynastie, l'amour contre nature était devenu très-général. Les femmes s'efforcèrent donc de ressembler aux hommes, pour attirer vers elles l'amour de leurs maris ⁽¹⁰⁾. Celles de la province les imitèrent en ceci. La seconde raison était que, les hommes étant devenus pauvres et indigents, les femmes égyptiennes furent obligées de quitter l'or, les pierreries, et même la soie, qu'elles portaient jadis, et dont elles se revêtaient encore de notre temps. »Voulant économiser, elles adoptèrent ces *tákîyahs* qu'elles

⁽⁹⁾ Ce sont, sans doute, ceux que les auteurs de l'Égypte appellent المماليك السلطانية. Comparez, par exemple, le passage d'Ibn-Iyas que j'ai publié au mot طرطور, pag. 271.

⁽¹⁰⁾ Les historiens arabes et persans racontent de même que, quand Emin, fils de Haroun-ar-raschid, eut contracté le vice infâme dont Makrizi accuse les Égyptiens de son temps (accusation qui est amplement confirmée par les voyageurs Européens contemporains), la mère du prince, la célèbre Zobeide, fit prendre à de très-belles esclaves des habits de garçon, pour le détourner ainsi de sa conduite blâmable. Les esclaves, ainsi habillées, prirent dès lors dans les Harems des Khalîphes le nom de الغلامية.

» firent d'or, de soie etc. avec beaucoup de luxe, et elles s'encouragèrent mutuellement à les porter. Celui qui considère attentivement les modifications qui ont lieu dans ce qui existe, sait comment les coutumes, les moeurs et les usages des hommes reçoivent leur origine.

De nos jours, le mot طاقية désigne en Egypte la même chose que عرقية, c'est-à-dire »une petite calotte de coton qui va justement à la tête,» comme dit M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41). Les personnes des deux sexes la portent sous طربوش (Idem, *ibid.*, pag. 58), autour duquel on roule une pièce d'étoffe; de cette manière se forme le turban. M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 182) écrit *takie*, et c'est, selon ce voyageur, un »petit bonnet de coton blanc piqué, dont le bord est ordinairement festonné ou même orné de jours très-variés.» Burckhardt, dans son ouvrage sur les proverbes égyptiens modernes (*Arab. Proverbs*, n° 101), dit de même que ce mot désigne: »un bonnet, ou une calotte blanche, faite de batiste et fréquemment brodée, qui va justement à la tête et qu'on porte sous le bonnet rouge ou *Tarbosh*." Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom I, pag. 328) parle également de »la petite calotte blanche, faite de lin, qui sert à couvrir le cerveau,» et qu'on porte sous le طربوش. En ce sens, ce terme était déjà en usage du temps où les *Mille et une Nuits* ont été écrites. On lit dans cet ouvrage (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 172): »فَنظَرُوا شَابَا مَلِيحًا بِقَمِيصٍ وَطَائِيَّةٍ كُشِفَ مِنْ غَيْرِ لِبَاسٍ» Ils virent un gracieux jeune homme, revêtu seulement d'une chemise, et d'une *tākīyah* qui était à découvert" (c'est-à-dire: qui n'était pas couverte du bonnet rouge, ni de la pièce d'étoffe عمامة), »et sans caleçon." L'édition de Habicht (tom.

II, pag. 63) porte ici قبع, terme qui indique exactement le même objet, comme on le verra quand nous parlerons de ce mot.

Du temps que Dandini visitait la Syrie, c'est-à-dire en 1599, le mot طاقية désignait, en ce pays, le même bonnet que celui qu'on y nomme aujourd'hui طربوش. On lit dans le *Voyage du Mont Liban* (pag. 44) que les habitants de Tripoli »mettent sur leur teste un bonnet qu'ils appellent *Takia*, et qui »est de drap ou de Soye avec du Coton." Immédiatement après le voyageur parle du شاش. Plus bas (pag. 48) il dit des femmes: »Elles mettent sur leur tête un *taquia* de drap ou »de soye ordinairement rouge ou bleu, qu'elles embellissent »d'ouvrage d'or et d'argent. Il y en a qui portent tout d'or et »d'argent." De nos jours encore le terme طاقية désigne, chez les Bédouins, la même coiffure que celle qui est indiquée par le mot طربوش, car on lit dans un ouvrage de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) que quelques riches Scheikhs parmi les Bédouins, »portent quelquefois des bonnets rouges, ou »*takie*, appelés en Syrie *tarboush*." Ce qui répond en Syrie à la طاقية égyptienne, c'est la عرقية, chez les Bédouins مَعْرَقَة.

On a vu plus haut, par le passage de Makrizi que j'ai publié, que le pluriel de ce mot est طوائفي. Ce pluriel se trouve encore dans un autre passage de Makrizi (au mot حياصة), et dans un passage de l'*Histoire d'Égypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 52 v°) où on trouve طوائفي الاولياء »les *takīyahs* des »Saints."

Le mot طاقية ressemble assez au mot français *toque* et au mot espagnol *toca*. Je dois faire observer cependant que les anciens auteurs espagnols et français appellent *toca*, *toque*, le turban dans son entier, et qu'ils ne donnent pas ce nom à

la calotte. On lit, par exemple, dans un ouvrage espagnol, en caractères arabes (publié par de Sacy dans le *Journal des Savants*, an 5, 16 Germinal, n° 7): »Alli los que vereis con »tocas balancas son Turcos: los que vereis con amarillas son »Judios mercaderes del garan Turco." Bertrandon de la Brocquière (*Voyage d'outremer*, dans les *Mémoires de l'institut National des sciences et arts. Sciences morales et politiques*, tom. V, pag. 504) qui visita l'Orient en 1432—33, dit qu'il acheta à Damas »une toque accomplie;" ce que feu M. Le Grand d'Aussy explique très-bien par un »turban complet."

عَبْرُوق

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten von Marokos und Fes*, pag. 119): »Il n'est pas permis aux femmes mariées »de montrer la chevelure, et elles l'entourent d'un voile de »soie, appelé *Abruk* عبروق, dont les longs bouts retombent »sur le dos, et qui, par devant, est arrangé comme un *Sched* »(turban)." M. Gråberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell' Impero di Marocco*, pag. 81) écrit *a'bruc*. Voici ce qu'il dit: Les femmes de Maroc »entourent la tête d'une »ou de deux bandes à raies d'or et de soie, nommées *a'bruc*; »on y fait un noeud à la hauteur du cou, et les bouts de ces »bandes, entrelacés dans les tresses des cheveux, descendent »jusqu'à la ceinture."

عَبَائِيَّةٌ, عَبَائِيَّةٌ, عَبَاءَةٌ

Ce mot désigne une sorte de manteau court et ouvert sur le devant; il n'a point de manches, mais on y a pratiqué des trous pour y passer les bras; c'est l'habit caractéristique des Bédouins d'à peu près tous les temps. Commençons par la Syrie.

En parlant des habitants de Tripoli de Syrie, Dandini (*Voyage du Mont Liban*, pag. 45, 46) dit qu'ils portent sur le *juupon* (جبة) une veste de dessus qui »est le Spain (1) ou Abb. »On appelle Spain quand le Drap est de laine fine, et quand »elle est bien faite et propre comme on les porte en Italie. »Car ils n'ont pas tant d'adresse que nous en ce pays-là. L'Abb »est tissu plus grossièrement d'une laine fort torse, et rayé et »divisé par de longues et larges bandes blanches et noires." On lit dans l'ouvrage de Roger (*La terre sainte*, pag. 205) que les »simples soldats ou paysans," parmi les Bédouins, portent »un *aba*, qui est une petite robe ouverte, le devant de »laquelle est bigarré de blanc et de noir, et d'autres couleurs." Plus bas (pag. 426): »Les Religieux [maronites] ne portent »point de chemises, ny de cannessons, mais deux robes, qu'ils »appellent *abla*, qui sont de couleur enfumée, tissuës de poil »de chevre, avec une capuce de camelot noir." Dans ce passage il faut, sans doute, substituer *abba* à *abla*. En décrivant le costume d'hiver des émirs bédouins, d'Arvieux. (*Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir*, pag. 208)(2) s'exprime

(1) Je dois avouer que j'ignore comment on écrit ce mot, soit en arabe, soit en turc.

(2) Les passages de d'Arvieux et de Niebulir, qu'on trouve dans cet article, ont

en ces termes : » Ils ont aussi des Abas de drap rouge, verd,
 » ou d'autre couleur, garnis d'un galon d'or et d'argent sur
 » les épaules, et de quelques roses en broderie, et de bouton-
 » nieres sur le devant; ces Abas se font en cousant les deux
 » côtés du drap de toute sa largeur, comme si on en vouloit
 » faire un sac, puis ils fendent le devant pour le mettre sur
 » les épaules, en évuidant l'endroit qui doit passer autour du
 » col, ils laissent deux ouvertures dans les coins pour y passer
 » les bras, et cet habit est proprement pour porter à che-
 » val." Plus bas (pag. 210, 211) le même auteur dit, en par-
 » lant des dames chez les Bédouins : » Leurs vestes de dessus sont
 » des Abas de satin, ou de velours, comme celles des hommes,
 » et quelquefois de brocards d'or dont elles se font des habits
 » pour mettre aussi par dessus." Ailleurs (pag. 212) d'Arvieux
 dit, en parlant des hommes du commun : » Leur manteau est
 » un Aba de bourracan, raïé de blanc et de noir." Les femmes
 du commun portent aussi un *Aba* au dessus de la chemise.
 (Idem, *ibid.*, pag. 213). L'*Aba* porté par le voyageur lui-même
 était » fait d'une espece de bourracan barriolé de blanc et de
 » noir, avec de petites fleurs tissuës d'or." (Idem, *ibid.*, pag. 4).
 Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27)
 parle également du manteau, appelé *abba*, et il atteste que c'est
 un habit grossier, à raies blanches et brunes. » Les *abbas* de Bag-
 » dad," ajoute-t-il, » sont les plus estimés. — Parmi les Anazis
 » je n'ai point vu d'*abbas* noirs, mais fréquemment parmi les
 » Scheikhs de l'Ahl-el-Schemâl; quelquefois ils étaient brochés
 » d'or, et valaient alors jusqu'à dix livres sterling." Von Richter

déjà été indiqués par M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part.
 2, pag. 73.

Wallfahrten im Morgenlande, pag. 21) dit, en parlant des Bédouins de la Syrie: »Les *Abas* des deux sexes se ressemblent.»

Les عباآت sont comptés parmi les vêtements des habitants de l'Arabie proprement dite, par le voyageur arabe-espagnol Ibn-Djobair (*Voyage*, man. 320 (1). pag. 73). Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 61) rapporte ce qui suit: »Dans »la partie occidentale de l'Arabie, je n'ai vu porter le vêtement de dessus, appelé *abba*, que par des marchands en »voyage. Mais dans la partie orientale de cette péninsule, et sur »tout dans la province de Lachsa, c'est le vêtement ordinaire, »tant des hommes que des femmes.» En parlant de la province de Lachsa, Niebuhr (pag. 322) décrit ainsi le عباآة. »Ce »qu'on appelle *Abba* est un ample surtout sans manches. On »peut se figurer facilement la façon de ce vêtement, en prati- »quant dans le dessous d'un sac à blé, une ouverture pour y »passer la tête, aux côtés des ouvertures pour les bras, et en »fendant enfin le sac de haut en bas. Je vis à Zobeir ou »vieux-Basra, un tailleur aveugle qui avait gagné sa vie par »son métier, sans avoir vu la lumière. On n'a donc pas be- »soin de beaucoup d'art, pour faire un *Abba*.» C'est sans doute du même vêtement que parle Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 108), quand il dit: »L'Arabe bédouin porte ordinairement sur »son habit un ample manteau sans manches, formé d'un tissu »de laine grossière, ou de drap mince; les deux côtés en sont »égaux et ordinairement à raies alternatives de brun et de »blanc, chacune de celles-ci ayant un pied de largeur.»

Ce vêtement est fort en usage dans les contrées orientales. Je n'hésite pas à penser que ce soit de ce vêtement que parle Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 190) quand

il dit des Bédouins que je suppose être les Benou-Saïd : »Ils
 »portent ordinairement de petits manteaux d'étoffe grossière,
 »qui sont tout-à-fait ouverts sur le devant, n'ont point de man-
 »ches, et sont passablement longues; ils vont jusqu'aux genoux.
 »En voyage, j'en ai porté un moi-même, qui avait des raies
 »blanches et noires." On lit dans le *Voyage dans l'Empire*
Othoman, l'Egypte et la Perse (tom. IV, pag. 221) d'Olivier
 que les hommes à Orfah »portent en voyage des *abas* tout noirs
 »ou à bandes longitudinales, blanches et noires, larges ou
 »étroites, qui ressemblent beaucoup, par la forme, aux cha-
 »subles des prêtres Catholiques." Et plus bas (pag. 222) : »Les
 »*abas* sont en laine ou en laine et poil de chèvre; les plus com-
 »muns valent dix ou douze piastres; les plus chers se vendent
 »jusqu'à cent piastres." En parlant des habitants de la même
 ville, Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, p. 343)
 s'exprime en ces termes : »Les personnes de condition quelcon-
 »que, portent un *abba* en laine pesante sur leurs habits de
 »dessus." M. B. Fraser (*Travels in Koordistam, Mesopotamia*
etc., tom. I, pag. 86) dit, en parlant des Courdes : »Par des-
 »sus tous leurs habits, il mettent une sorte de manteau, ou
 »*abba*, en poil de chameau, de couleur blanche ou noire, ou en
 »raies blanches, brunes et noires; il se boutonne sur la poitrine et
 »flotte en arrière d'une manière fort pittoresque." Ailleurs (tom.
 I, p. 228) le même voyageur dit des Arabes à Bagdad, tant Bé-
 douins que résidents : »Ils portent tous un *abba*, ou manteau,
 »d'une forme singulière; il est ample, sans manches, mais garni
 »de trous pour y passer les bras; il est fait de laine filée très-
 »serrée, et à raies larges et perpendiculaires, blanches et bru-
 »nes, mais quelquefois noires et blanches. Ceci est le costume

»national, le manteau arabe à vrai titre." Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. II, pag. 195) mentionne également le »*abba*, ou ample manteau de laine" des Arabes bédouins qu'il vit à Bagdad. Les femmes à Bagdad portent aussi ce vêtement. (M. B. Fraser, *libro laud.*, tom. I, pag. 287; comparez encore tom. I, pag. 340; tom. II, pag. 67, 76).

Nous retrouvons le manteau, nommé *abâh*, en Egypte, mais surtout chez les Bédouins de ce pays. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 419): فقال له (للتاجر) البدوي وما يصلح لهذه الكورة من القماش والله «Alors le »Bédouin dit au marchand: quel habit donc, à votre avis, »sérail à cette prostituée (3)? Par Dieu Cette *abâh* dans laquelle elle est enveloppée, est déjà beaucoup pour elle." Dans l'ouvrage de Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 325): »Les »plus riches" (parmi les Bédouins) »ont par dessus cela une *Abe* »qui est une espèce de veste ou de casaque noire." Dans le *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys* (tom. I, p. 313): un Bédouin »se jeta sur mon *abe* pour la prendre." Dans le voyage de Pietro della Valle (*Viagge*, tom. I, pag. 670): »Les »Bédouins portent quelquefois sur la chemise un surtout de »laine grossière, et rien d'autre; il est tout-à-fait ouvert sur »le devant, et n'a point de manches; les Arabes le nomment »*Aba*, et ils le portent, surtout ceux qui veulent prendre un »air d'élégance, boutonné sur la poitrine en guise d'un *feraiuolo* (4)." Les femmes chez les Bédouins portent aussi

(3) Tel est le sens que le mot grec *νόση* a reçu en Egypte. Voyez les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 86, 87, et M. Fleischer, *de glossis Hæbichtianis*, pag. 16, dans la note.

l'*Abba*, mais la leur est épaisse et étroite (Id., *ibid.*, pag. 739). M. Stephens (*Incidents of Travel in Egypt*, etc., tom. I, pag. 225) mentionne le «*abas* de poil de chameau noir” d'un marchand du Caire. Mais la عباءة qu'on porte aujourd'hui en Egypte, n'est plus le vieil *abâh* de l'Arabie, de la Syrie, de l'Al-Djézireh, de l'Irak Arabi. Elle a reçu des manches: elle descend jusqu'aux pieds. Cependant l'étoffe dont elle est faite, est encore la même; les hommes d'une condition aisée portent cette عباءة quand il fait froid, et encore de nos jours, ce vêtement est en laine de couleur noire. Les pauvres le portent de même quand il fait froid, mais chez eux l'étoffe dont il est fait, est plus grossière; quelquefois, au lieu d'être noire, il a de larges raies, brunes et blanches, ou bleues et blanches, mais ce n'est que par exception que le dernier cas a lieu, et les raies sont généralement brunes et blanches, comme dans les autres pays. (M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41, 45, et la figure à droite, pag. 44).

Le mot *abâh* n'est pas inconnu en Barbarie, et il y désigne un *barracan* grossier et pesant. (Voyez le capitaine Lyon, *Travels in Northern Africa*, pag. 39, et comparez Hornemann, *Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuck*, p. 85).

Je ferai encore observer qu'une classe de Derwisches à Bagdad porte le «*abba*” blanc (Fraser, *Travels in Koordistan*, etc., tom. I, pag. 302).



Ce mot semble désigner une espèce de coiffure. On lit dans Ibn-Khacan (dans mon *Historia Abbadidarum*, pag. 45): لها

(¹) Sorte de manteau, en usage à Naples. Voyez plus bas au mot فرجية.

«Les édifices étaient entièrement couverts de décombres, ainsi qu'une femme est couverte depuis les pieds jusqu'à la tête par son grand manteau et par sa coiffure.»

عَرَقِيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

En Egypte il désigne, suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41), le même objet que celui qu'on indique par le mot طاقية, c'est-à-dire, une petite calotte en coton, allant justement à la tête. On la met sous le bonnet rouge (طربوش) qu'on enveloppe ensuite de la pièce d'étoffe (عمامة). C'est de cette manière que se forme le turban. Au rapport de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) le mot عَرَقِيَّة (ce voyageur écrit *arkye*) désigne en Syrie la même espèce de calotte. Selon Cañes (*Gramatica*, pag. 172) le mot عَرَقِيَّة désigne un petit bonnet de lin (*birreta de lienzo*).

Mais en des temps plus anciens, ce mot désignait en Syrie un tout autre genre de coiffure. On lit dans l'ouvrage de Roger (*La terre sainte*, pag. 257): «Une mitre d'argent, qu'ils appellent *Arquié*, faicte comme un petit pain de sucre, qu'elle »porte sur la teste.» Ailleurs (pag. 204): Les épouses des princes bédouins »ont sur leur teste une Mitre d'argent, faite de la »forme d'un pain de sucre; l'entourans d'un voile de soye »noire, bordée de perles et de pierres precieuses.»

مَعْرَقَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne, au rapport de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) une petite calotte, portée par les Bédouins; c'est la même chose que la *arkyé* de la Syrie, mais la *maaraká* (c'est ainsi que ce mot est écrit par Burckhardt) est faite de poil de chameau. M. B. Fraser (*Travels in Koor-distan, Mesopotamia* etc., tom. I, pag. 228) dit également que la plupart des Arabes de Bagdad portent, sous la *كوفية*, «une calotte, ressemblant à une perruque galloise (*a Welsh wig*) et faite de poil de chameau.»

عري

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne, suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, p. 44), «une longue et ample chemise, ou robe, en lin bleu ou en coton de même couleur, ouverte depuis le cou jusqu'à la ceinture et garnie de grandes manches.» Cet habit est porté par les pauvres. C'est donc à ce vêtement que doivent s'appliquer les paroles de Wittman (*Travels in Asiatic Turkey, Syria and Egypt*, pag. 373): «Le costume des hommes qui appartiennent à la basse classe des Arabes, consiste en une chemise de coton bleu», et celles de M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 395): Les hommes du commun portent un turban, «et une chemise de coton bleue; c'est le costume complet du peuple, qui ne porte ni caleçon, ni culotte, ni souliers, ni bas.» Les femmes en Egypte portent également cette espèce de sarrau, mais les leurs ne sont pas si amples, et ils descendent jusqu'aux pieds; ceux des hommes, au contraire, ne vont que jusqu'à mi-jambes. (M. Lane, *libro laud.*,

pag. 44 avec l'estampe, pag. 63, 64, avec l'estampe; M. Turner, *libro laud.*, pag. 396).

J'ignore à quel temps le mot عري s'est introduit dans le langage arabe, usité en Egypte, mais le vêtement qui porte à présent ce nom, est déjà en usage depuis plusieurs siècles. Dans la Relation de Schweigger (*Eine Neue Reiszbeschreibung aus Teutschland nach Konstantinopel und Jerusalem*, pag. 268), voyageur qui visita l'Egypte en 1577, on lit: »Les »Egyptiens, hommes et femmes, ne portent, ainsi que les Arabes bédouins, qu'une chemise blanche ou bleue, à grandes »manches qui ont à peu près deux aunes de largeur;» comparez l'estampe: A. paysan Egyptien, B. homme du commun. Pour le sarrau de femme, voyez pag. 272 avec l'estampe. Dans celle de Wild (*Neue Reysbeschreibung eines Gefangenen Christen*, pag. 204): »Le paysan se met très-simplement; il »porte une grande et ample chemise, de couleur bleue ou »noire, et dont les manches ont plusieurs aunes de largeur.» Voyez sur le sarrau bleu des Bédouins d'Egypte, Jaques Wormbser (*Eigentliche Beschreibung der Auszreysung und Heimfahrt*, fol. 223 r°), Jean Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhaftiger Bericht von der Reysz*, fol. 379 r°, 387 r°, 397 r°), Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 324, 325), Pietro della Valle (*Viaggi*, tom. I, pag. 738, 739).

(1) عَصَابَةٌ, عَصَبَةٌ.

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 128) explique le mot

(1) M. Freytag a écrit, mal à propos, عَصَبَةٌ; le témoignage exprès d'un homme

عصابة par العمامة *turban*. Il se peut que ce mot désignât anciennement une espèce de turban (comparez M. Freytag, *Proverbia Arabica*, tom. I, pag. 333); mais de nos jours cela n'est plus le cas. Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 67), le mot عَصْبَة désigne «un fichu de soie, »carré et noir, ayant un bord rouge et jaune; on le double »en diagonale; ensuite on s'en entoure la tête, et par derrière, »on y fait un seul noeud.» Cette sorte de coiffure n'est portée aujourd'hui que par les femmes. On lit dans l'histoire d'Ibn-Iyas (*Histoire d'Égypte*, man. 367, pag. 398, événements de l'année 840): وكانت الغاسلة اذا خرجت تغسل ميتةً تاخذ ورقة من عند الكتسب وتجعلها فوق عصابتها محيط (مُحَيِّطَةٌ. lis.) في ايزار حتى يُعَلِّمَ انها غاسلة Le sultan défendit aux femmes de sortir de leurs maisons: «alors celle qui devait »laver les femmes mortes allait prendre chez le Mohtesib un

tel que M. Lane, ne laisse aucun doute que عَصْبَة ne soit la véritable prononciation. Le mot عصابة, au pluriel عَصَائِب, désigne encore: un drapeau. Voyez M. Quatremère, *Histoire des sultans mamloûks*, tom. I, part. 1, pag. 135, 192, 227, 228. Plus bas (pag. 250) l'illustre orientaliste dit avec toute la franchise qui caractérise le vrai savant, qu'il a eu tort de traduire عصابة par drapeau, dans deux passages de Makrizi, où il est question des femmes. A mon tour, je dois faire observer que Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 268) a eu tort de traduire, dans un passage de Soyouti, les mots العصائب السلطانية par les turbans royaux; il faut y substituer: les drapeaux royaux. — Lorsque, dans un passage de Makrizi, au mot طاقية, il était question de la عصابة de la طاقية, j'ai traduit عصابة par la bosse de ce bonnet, et j'ai voulu indiquer par ce mot la partie d'en haut de cette coiffure, qui ne touche pas la tête. J'ai traduit de cette manière, parce que je lisais dans un passage du *Traité de Rhétorique* d'Ibn-Athir, cité par M. Quatremère (*libro laud.*, pag. 250) عصاب كأمثال الاسنية, et j'ai cru que, par extension, on a pu donner le nom de عصابة à d'autres choses qui ressemblent, pour la forme, à la bosse du chameau.

»morceau de papier, qu'elle plaçait sur son *isābeh*, et qu'elle
 »cousait dans son *izār*, afin qu'on pût voir quel était son em-
 »ploi." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I,
 pag. 369): على رؤسهنّ العصائب المزركشة بالفصوص التي هي
 من سائر اصناف الجواهر «Elles portaient des *isābehs* en bro-
 »cart, garnies de toutes sortes de pierres précieuses (2)." Ail-
 leurs (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 101): تَعَصَّبَتْ أُمَّهُ بِعَصَائِبِ
 الْحَزْنِ «Sa mère s'entoura la tête des *isābehs* du deuil." Enfin
 dans un autre passage, déjà cité par M. Freytag, il est ques-
 tion d'une عصابة هائلة, c'est-à-dire, je pense, d'une *asbeh*
 dont les deux bouts pendaient d'un côté (éd. Habicht, tom. II,
 pag. 146, ou éd. Macnaghten, tom. I, pag. 208; traduction de
 M. Lane, tom. I, pag. 338).

Dans l'ouvrage de Höst (*Vachrichten von Marokos*, pag.
 119), ce mot est écrit عزابة *Azéba*, et à Maroc il désigne une
 sorte de coiffure, ornée de perles et de ducats d'or. On vient
 de voir que ce luxe existait aussi en Egypte. On porte l'*Azéba*
 sur le عبروق. M. Gräberg (*Specchio*, p. 81) écrit *azzàba*.

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 17
 v°) dit, en parlant des Bedjahs (البيجاة) de la ville d'Aidhab
 وهم سود الالوان يلتكفون ملاحف صفر ويشدون على (عيداب)
 رؤسهم عصائب يكون عرض العصابة منها اصبعا «Ils sont de
 »couleur noire, s'enveloppent le corps de *milhafahs* jaunes,
 »et s'entourent la tête d'*isābehs*, ayant chacune un doigt
 »de largeur." Plus bas (fol. 258 v°) le même voyageur, en

(2) Voyez sur le mot فصوص une note de M. Quatremère, *Histoire des sultans mam-
 louks*, tom. II, part. I, pag. 270 et suiv. Dans l'*Histoire du Jemen* (apud But-
 gers, *Historia Jemanae*, pag. 169) il est parlé d'un خنجر مفصص »poi-
 »guard, incrusté de pierreries."

parlant de l'île, appelée البرهنگار, non loin de Java, s'exprime en ces termes: واتی اینا سلطانهم راکبا علی فیل علیہ شبه بردعة من الجلود ولباس السلطان ثوب من جلود المعز وقد جعل الوبر الی خارج وفوق راسه ثلاث عصائب من الحریر « Leur sultan vint vers nous, » monté sur un éléphant. Cet animal portait une sorte de housse, » faite de peaux; et le costume du sultan consistait en un ha- » bit, fait de peaux de chèvres, dont il avait mis le poil en de- » hors; sur sa tête se trouvaient trois *isâbehs* en soie de couleur. » Dans sa main, il tenait une courte lance, faite de roseau."

عَصَا

C'est, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1917), le *khimâr* (sorte de voile) de femme (الخمار للمرأة). Mais ce mot doit désigner aussi: une espèce de voile, en forme de réseau, que les Bédouins portent sur les épaules; car on lit dans les *Extraits du Roman d'Antar* (pag. 24): لبس حوائج خلیقات مختلفات: « Il se revêtit de divers habits (1) » usés (2), et mit l'*asâ* sur ses épaules, en guise de réseau."

مَعْقَبٌ

Ce mot désigne la même chose que celui qui précède im-

(1) Le mot حوائج a souvent ce sens dans les *Mille et une Nuits*. On lit, par exemple, dans cet ouvrage (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 178): امر بشیل الحوائج: « Il leur ordonna de retrousser leurs habits. » Et ailleurs (tom. I, pag. 192): نظر: « Il vit son turban et ses autres habits. » Mouette (*Histoire des Conquistes de Mouley Archy*, à la fin) traduit *vestemens* par *lehaouïche*.

(2) Ajoutez ce sens de l'adjectif خلیق au Dictionnaire.

médiatement, savoir un خمار de femme (*Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 130).

عَقَالُ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans un ouvrage de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) on lit: «Au lieu d'un turban, les Anazis »entourent la coiffure appelée *keffie* [كوفية], d'une corde, faite de »poil de chameau, et nommée *akâl*." M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc.*, tom. I, pag. 228) dit de même, après avoir parlé de la كوفية des Arabes de Bagdad: «Autour du »sommet de la tête qui se trouve couverte de cette manière, on »tourne deux ou trois fois une espèce de bourrelet, fait de poil »de chameau brun (*a wisp of brown camels hair*), et tordu »en partie." (Comparez aussi tom. I, pag. 340).

عَقْمَةٌ, عَقْمَةٌ, عَقْمٌ, عَقْمٌ

Ces mots désignent, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1666) le مرط rouge, ou bien tout vêtement rouge (المرط الاحمر او كل ثوب احمر). Voyez au mot مرط.

عَلَقَةٌ

On lit dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1316): اول ثوب يتخذ للصبي »C'est le premier vêtement qu'on met aux »garçons." C'est donc une chemise; car, quand les enfants des Bédouins ne sont pas tout-à-fait nuds, ce qui arrive

assez souvent, ils ne portent qu'une chemise. Melchior de Seydlitz (*Gründliche beschreibung der Wallfahrt*, fol. 261 r^o) atteste expressément que les enfants des Bédouins, âgés de cinq ou six ans, ne portent que des chemises, et sur la tête le **طرطور**. Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 155) dit de même que le fils d'un prince bédouin, âgé de deux ans, » ne portait qu'une petite chemise de coton. » On lit dans la Relation de Wild (*Neue Reysbeschreibung eines Gefangenen Christen*, pag. 220) que les enfants des Bédouins » vont en » partie nus, et portent en partie des chemises. » Dans celle de M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 480): Les enfants des Bedouins » sont fréquemment nus, et » quand ils ne le sont pas, ils portent seulement une chemise » en coton grossier, de couleur blanche ou bleue. » Le *Kamous* ajoute: **او قميص بلا كمين** » ou bien ce mot désigne une chemise sans manches. » **او ثوب يُجاب ولا يُخاط جانباه تلبسه الجارية** » Ou encore un habit, ouvert » sur la poitrine et qui n'est pas cousu sur les côtés, dont se » revêtent les jeunes filles et qui va jusqu'à la ceinture; ou en » fin, il désigne, en général, un habit précieux. »

عِمَامَةٌ

Ce mot se prend dans deux acceptions, car il sert à désigner le turban dans son entier: c'est-à-dire, la calotte, ou les calottes, avec la pièce d'étoffe roulée autour (ce turban entier se nomme aussi **عِمَامَةٌ**; *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108; Ibn-Saïd, *apud* Freytag, *Chrestom. arab. gramm. hist.*, p. 147 (1)), et aussi la pièce d'étoffe seule, qu'on roule

plusieurs fois autour de la calotte ou des calottes. Les détails qu'on pourrait rassembler sur le turban, rempliraient un livre entier; nous nous bornerons donc ici à reproduire les renseignements principaux, en renvoyant le lecteur qui désire des détails plus amples, à l'excellent article de M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 183 et suiv.), le meilleur, sans contredit, qui ait été écrit sur le turban; mais nous tâcherons surtout, dans cet article, d'indiquer l'usage qu'on fait du turban.

Le turban est ordinairement blanc et fait de mousseline; mais on le porte aussi en d'autres étoffes et en d'autres couleurs; par exemple, en soie noire à raies d'or, en cachemire, en laine rouge ou blanche, etc.

Parmi les anciens Arabes, سعيد بن العاص بن أمية se distinguait par la beauté de son turban (Meidani, *Proverbia Arabica*, tom. I, pag. 333; Nowairi, *Encyclopédie*, man. 273, pag. 137). Le prophète portait un turban auquel on le reconnaissait, et qui portait le nom de السحاب (*le nuage*); il le légua à Ali. (*Oyoun al athar*, man. 340, fol. 189 r^o). C'est probablement par allusion à ce turban blanc du prophète, qu'Ibn-Djobair (*Voyage*, man. 320 (1), pag. 83) parle du عمامة شرب رقيق سحابي اللون قد علا كعبتها على رأسه كأنها سحابة مركومة وهي مصفحة بالذهب de l'émir de la Mecque.

En Espagne, comme au Magreb, on ne portait que rarement le turban (Ibn-Saïd, *loco laud.*); et sans doute, il n'était pas adopté par l'armée, car on lit dans Nowairi (*Histoire d'Es-*

(1) Silvestre de Sacy, en rendant compte, dans le *Journal des Savants*, de l'ouvrage de M. Freytag, pense qu'il faut substituer عمامة à عمة dans ce passage; mais la leçon عمة se trouve dans le manuscrit de Gotha (fol. 45 v^o) qui, en général, est très-correct, et elle est confirmée par le témoignage de M. de Chabrol.

pagne, man. 2 h, pag. 474): ثم عزم على الغزاة وتقدم اليه هشام أن يتعمم هو وسائر الجند ففعل وعقد الويتة وخرجوا في «*Ensuite, ayant*» العمائم وكانوا بها في أتبج زي لخالفه العادة »l'intention de faire la guerre aux Infidèles, Hischâm lui or- »donna de prendre lui-même, ainsi que toute l'armée, le turban. Il le fit, noua les drapeaux, et l'armée sortit de la ville, »en portant le turban; c'était un spectacle infâme, parce que »cela était contraire à la coutume.»

Les gens de loi en Espagne, portaient assez fréquemment le turban.

Au reste, le turban des gens de loi était beaucoup plus gros que celui des autres Arabes, et c'est de là qu'ils portent le nom de ربّ العمامة, صاحب عمامة, معتمّ ou متعمم (2). Voyez à ce sujet, une note très-intéressante de M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 245, 246). Tous les Musulmans, mais surtout les gens de loi, font consister leur honneur en leur turban.

L'usage de laisser pendre un bout de la pièce d'étoffe est fort ancien, et il existe encore de nos jours. Ce bout porte le nom de عذبة ou ذؤابة (3), et il est tellement général qu'un

(2) La coutume des gens de loi de se distinguer par une coiffure grosse ou haute, se retrouve dans l'Occident. Je lis dans un manuscrit hollandais, qui traite du jeu des échecs (*Van 't schacespeel*, manuscrit hollandais de la Bibliothèque de Hambourg, n° 49, pag. 47): «Des conyux raet zal aldus wezen gheformeerd: Twee mannen out »van jaren — elk met eenen hoghe hoede op zijn hoofd.» Comparez l'estampe dans ce manuscrit.

(3) Le mot ذؤابة manque en ce sens dans le Dictionnaire; mais Al-Makkari ou plutôt Ibn-Saïd (*apud Freytag, Chrestomathia arabica gramm. hist.*, pag. 148) et Soyouti (*apud de Sacy, Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 267) l'emploient en ce sens. On lit dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 128 r°):

poète s'est servi de l'expression *كل ميال عمامة* *quiconque laisse pendre le turban d'un côté*, pour exprimer: *tout Arabe*. (Voyez le vers de ce poète dans la *Chrestomathia arabica* de M. Kosegarten, pag. 76). Le turban de Bagdad (العمامة البغدادية) avait deux de ces appendices (عذبة). Voyez M. Quatremère, *libro laud.*, tom. I, part. 1, pag. 133).

Les Schérifs, ou descendants du Prophète, portent aujourd'hui le turban vert; anciennement ils attachaient une pièce d'étoffe verte au turban, et ce fut en l'année 773, que le sultan d'Egypte et de Syrie, Al-Melik-al-aschraf-Schaban, leur ordonna d'attacher une pièce d'étoffe verte à leur turban. (Ibn-Habib, *Dorret-al-aslak*, man. 425, pag. 578, 579; Soyouti, *Hosn al mohadharah*, man. 113, fol. 346 v°).

On serre diverses choses dans son turban, et les Orientaux en font usage en guise de poche. On lit dans l'ouvrage d'Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 429): *تغيّر خاطر السلطان على القاضي عبد الباسط ونقله من المكان الذي كان بالحوش الى برج من أبراج القلعة فلما استقرّ به دخل عليه الوالي وقال له أن السلطان رسم بنزع ثيابك فعراه ثياب بدنه حتى أخذ عمامته من على رأسه وتركه وهو عريان ودخل باثوابه بين يدي السلطان وكان قد وشى به عند السلطان ان معه شيء من السكر فلما فتشوا عمامته وجدوا فيها قطعة من اديم ووجدوا اوراقا فيها ادعية جليلة وخواتم فضة لا غير فبعث السلطان يساله عن تلك القطعة الاديم ما هي فقال هذه من نعل النبي صلى الله عليه وسلم فباسها السلطان ووضعها*

أتى شيخ على رأسه عمامة لها ذؤابة. Et ailleurs (man. fol. 177 r°): *عليه ثياب بيض وعمامته كبيرة لها ذؤابة وهي مائلة الى جهة جانب* «Il portait des habits blancs et un large turban, garni d'un appendice qui »pendait d'un côté.»

على عينيه واعاد اليه ثيابه ونقله الى المكان الذي كان به أولاً
 »Le sultan se fâcha contre le kadhi Abd-ol-bâsit, et il le fit
 »transporter de l'endroit de l'enclos (4) où il se trouvait, à une
 »des tours du château. Lorsque le kadhi y fut arrivé, le wali
 »entra chez lui, et après lui avoir dit: »le sultan m'a ordonné
 »»de vous ôter vos vêtements,» il le dépouilla des habits qu'il
 »portait sur son corps, lui prit même son turban, et le laissa
 »nu. Le wali entra, avec ces vêtements, chez le sultan. Or, on
 »avait accusé secrètement le kadhi de porter sur lui quelque
 »objet, ayant rapport à la magie. Mais, en examinant son tur-
 »ban, on n'y trouva qu'un morceau de cuir, des morceaux
 »de papier, sur lesquels de belles prières étaient écrites, des
 »bagues gravées en cachet, faites d'argent, et rien d'autre.
 »Le sultan envoya alors quelqu'un pour le questionner sur ce
 »morceau de cuir. C'est, répondit-il, un morceau de la san-
 »dale du prophète. A cette réponse, le sultan baisa la relique,
 »la plaça sur ses yeux, fit remettre au kadhi ses habits, et le
 »fit transporter à l'endroit où il se trouvait précédemment.» On
 trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I,
 pag. 313): فاخذ الكتاب نور الدين وباسه وحطه في عمامته
 »Nour-od-din prit la lettre, la baisa, et la plaça dans son
 »turban.» On met aussi fréquemment la bourse dans le tur-
 ban, et c'est à cause de cela, qu'en Orient les voleurs tâchent

(4) Comparez sur le mot حوش, M. Lambert, *Analecta arabica inedita*, pag. 118, et M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, préface, pag. VII—IX. Je ferai encore observer que Breitenbach (*Beschreibung der Reyse unnd Wallfahrt*, fol. 115 vo) écrit *huss* et qu'il explique ce mot par *kloster* (cloître). Dans l'ouvrage intitulé *Narrative of a ten Years' Residence at Tripoli in Africa* (pag. 365) le mot *housh* se trouve expliqué par *maison*.

surtout de s'emparer des turbans des passants. (Voyez les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 201, et la note de M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 420).

Comme le mot *عمامة* désigne la pièce d'étoffe, assez longue, qu'on roule autour de la tête, il ne paraîtra pas étrange, que le turban serve 1° à *lier un prisonnier*. On lit dans l'*Histoire de la Kattálah-as-schodjjan* (apud Kosegarten, *Chrestomathia arabica*, pag. 69): «Il lia le prisonnier avec son turban.» Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 190): *اهدّموه وكتفوه بعمامته وجروه غضبا الى عندى من غير اذية* «Jetez-le par terre, et liez-le avec son turban; ensuite tirez-le par force vers moi, mais sans qu'il lui en advienne aucun mal.» 2° à *s'attacher soi-même sur quelque objet, pour ne pas tomber, ou pour un autre motif*. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 4 r°): *فكنت اشد نفسي بعمامة فوق السرج خوف السقوط*: «Je m'attachai alors avec un turban sur la selle, de peur de tomber, à cause de ma faiblesse.» 3° à *s'étrangler soi-même, ou à étrangler un autre*. On trouve dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man., fol. 157 r°): *فدخل الى بيته وربط عمامة بسقف البيت واراد ان يخنق نفسه* «Il entra dans sa maison, attacha un turban au toit, et voulut s'étrangler.» Dans le *Kartás* (man. 17, fol. 99 r°): *فجعلوا عمامته في عنقه وشنقوه بها* «Ils lui mirent son turban autour de son cou, et l'étranglèrent de cette manière.» On lit dans l'ouvrage intitulé *Narrative of a ten years' residence at Tripoli in Africa* (pag. 4): «Un jeune More se croit tout-à-fait irrésistible lorsqu'il porte le turban, mais celui-ci lui est quelquefois fatal. En effet, on peut en moins de temps tirer à soi un bout de ces turbans

»qui entourent le cou de la victime, qu'il n'en faut pour l'étrangler avec la corde funeste que lui envoie le Pacha." C'est, je pense, parce que le turban servait fréquemment à étrangler un homme, que l'expression *عمامته في عنقه* (Makrizi, *apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 31 du texte) signifie: *il s'était soumis*; car, à mon avis, on voulait indiquer, en portant le turban autour du cou, qu'on reconnaissait au sultan le plein pouvoir de vie et de mort. Voyez d'ailleurs au mot *منديل*. Avec ces détails, on comprendra facilement, je crois, les passages des auteurs arabes, dans lesquels le turban ne sert pas à son usage ordinaire. Je puis encore ajouter qu'on lit dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. fol. 228 r°): *وجعلوا العمام في اعناق خيلهم وهي عادة اهل الهند اذا ارادوا الموت* »Ils mirent les turbans sur la nuque des chevaux; car telle est »la coutume des Indiens, lorsqu'ils désirent mourir" (c'est-à-dire, lorsqu'ils se sont décidés à vaincre ou à mourir).

Il faut se garder de penser que le *turban* ait jamais été porté par les femmes. Cette coiffure est réservée exclusivement aux hommes, et en Orient on sculpte un turban sur la pierre sépulcrale, quand le tombeau renferme le corps d'un individu du sexe masculin; on peut distinguer facilement de cette manière les tombeaux des hommes de ceux des femmes, car sur ces derniers on sculpte une coiffure de femme. (V. Coppin, *Le Bouclier de l'Europe*, pag. 248; *Narrative of a ten years' Residence at Tripoli in Africa*, pag. 37).

عَمْرُوتَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il paraît qu'il désigne une espèce de coiffure dont les femmes en Espagne faisaient usage. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *velo o toca de muger* par *عَمْرُونَة*, au pluriel *عَمَارِن*. *Toca de muger* se trouve expliqué de la même manière, et on lit au mot *Xativa*: »*Xativa toca de* «*alli شطبيبة عمرونة*»

غَطَايَة

Ce mot désigne une tournure (le *Kamous*).

غَفَارَة

Il paraît que ce mot désignait anciennement une sorte de *tākīyah* de femme. Wahidi (*Commentaire sur les poésies de Motenabbi*, man. 542, pag. 33), ayant à commenter ce vers de Motenabbi :

(البسيط) نعيم محاجره دمع نواظره
حمر غفائره سون غدائره

«La partie de son visage qui n'est pas couverte par le voile, est blanche; ses yeux sont noirs, ses *gifârahs* rouges, et ses tresses noires,» dit ce qui suit: *خرقه* وهي خرقه الغفائر جمع غفارة وهي خرقه تكون على رأس المرأة توقي بها الخمار من الدهن وقد تكون اسبًا للمقنعة التي تغطي بها الرأس — — وإن جعلنا الغفائر المقنعات فانما جعلها حمراء لانهن شواب كما قال حمر الحلي والمطايا والجلابيب وان جعلنا الخرق فهي حمر لكثرة استعمالهن الطيب من المسك والزعفران «Le mot غفائر est le pluriel de غفارة, et il désigne une pièce d'étoffe que la femme place sur la tête pour que l'huile dont elle se parfume, ne souille

»pas son *khimâr*; mais on appelle encore ainsi la *miknaäh*
 »avec laquelle la femme se couvre la tête. Si nous entendons
 »par le mot غفائر les *miknaähs*, il faut admettre que le poète
 »leur attribue la couleur rouge, parce que celles qui les por-
 »tent sont des jeunes filles” (qui portent des vêtements rouges;
 voyez mon *Introduction*, pag. 7); »le poète dit de même, en
 »parlant de jeunes filles: *elles portent des bijoux rouges* (1),
 »des *djilbâbs* (grands manteaux) *rouges*. Mais si, au contraire,
 »nous entendons par le mot غفائر des *pièces d'étoffes*, il faut
 »supposer que poète nous dépeint celles-ci comme rouges, parce
 »que les femmes dont il parle, font un usage immodéré de par-
 »fums, tels que le musc et le safran.” Je pense que Wahidi
 prend ici le mot مقنعة dans le sens de *fichu qu'on pose sur la*
tête. C'était une espèce de coiffure plus large que la *pièce*
d'étoffe ou خرتمة dont il parle également. C'est cette dernière
 signification qui est adoptée par Ibn-Djinni dans son commen-
 taire sur ce passage de Motenabbi (man. 126, pag. 103), et ce
 commentateur ajoute: وقوله حمر غفائرها (sic) يُشير الى انهن
 شواب لان الحمر من لباس الشواب او يريد به انهن
 ملطخا (2) بالطيب *

(1) La leçon والمطايا me semble fautive.

(2) Au lieu de ملطخا, il faut peut-être lire مُكَطَّخَات. La seconde forme
 du verbe لَطَخَ, existe dans la langue avec la même signification que celle qui est
 propre à la première. Voyez les *Facetiae* de Thaalebi, éd. de M. Cool, n° 33, et le
 compte rendu de cet ouvrage par M. Weijers, pag. 54. J'aimerais mieux lire cependant
 مُتَلَطَّخَات à la cinquième forme, car celle-ci signifie *se parfumer*, comme le
 prouvent les deux exemples suivants, empruntés à l'ouvrage d'Ibn-Batoutah. Cet auteur
 dit (fol. 241 r°): وَمَيَتَلَطَّخُونَ بِالْغَالِيَةِ الْجَلُوبَةِ مِنْ مَقْدَشُوا; et
 ailleurs (fol. 246 v°): تَلَطَّخُوا بِالصَّنْدَلِ.

Mais en Espagne ce mot désignait aussi *un bonnet, une calotte portée par les hommes*, ce qu'il faut ajouter au Dictionnaire. Al-Makkari ou plutôt Ibn-Saïd (*apud Freytag, Chrestomathia arabica, gramm. hist.*, pag. 147, 148), ayant dit précédemment que les Arabes d'Espagne ne portaient pas ordinairement le turban, et que cette coiffure était surtout rare dans la partie orientale de la péninsule, ajoute plus loin, après avoir parlé du *وغفائر الصوف كثيرا ما يلبسونها : طيلسان حمرا وخضرا والصفرة مخصوصة باليهود* « Ils portent souvent des » *gifârahs* de laine, rouges et vertes; les jaunes sont réservées » aux Juifs." Or Marrakischi (*Al-modjib*, manuscrit de Leyde; ce passage a été publié par M. Munck, dans le *Journal asiatique*, III^e série, tom. XIV, pag. 40, Juillet 1842) dit, en parlant des Juifs, qu'ils portaient *بدلا من العمام كلبوات على* « au lieu de » *تربان، تصفائر تصفائر تصفائر تصفائر* « turbans, des calottes de la plus vilaine forme, qu'on aurait » *تصوير تصفائر تصفائر تصفائر تصفائر* « pris pour des housses de chevaux, et qui descendaient jusqu'au » *تصوير تصفائر تصفائر تصفائر تصفائر* « dessous des oreilles." Ceci, je pense, ne laisse aucun doute, que le mot *غفارة*, chez Ibn-Saïd, ne signifie réellement *une calotte*; et je suppose que les Espagnols donnaient le nom de *غفارة* au bonnet qu'on nomme aujourd'hui au Magreb *شاشية*. La *شاشية* est également en laine rouge, et on la porte ordinairement sans turban.

Le mot *غفارة* se trouve dans le sens de *calotte*, dans le passage suivant d'Ibn-Bassam (*Dhakhirah*, man. de Gotha, n^o 266, fol. 6 v^o), où on lit : *ولابن طاهر عدة نوابر أحمر من الجمر، وأدفع من الصخر، أرسل إليه ابن عمّار وقت القبض عليه، وهو معتقل بين يديه، يعرض له خلعة يتسربلها، ويشير إليه بكرامة هل يقبلها (3)؛ فقال لرسوله لا اختار من خلعه أعزّه*

الله الا غرورة طويلة، وغفارة جبيلة، فعرفها ابن عمار واعترف بها على رؤس اشهادة، وبحضرة من وجوه قواده واجنادة، قال نعم انما يعرض بزيبى يوم قصدته، وبهيئتي حين انشدته، فصبحان من يعطى ويمنع، ويرفع من يشاء ويضع. Pour comprendre ce passage, il faut savoir que le célèbre poète espagnol Ibn-Ammar était né de parents obscurs, et que, forcé par la pauvreté, il avait parcouru, dans sa jeunesse, toute l'Espagne, pour réciter ses vers aux grands et aux princes. Ensuite, après avoir été élevé au rang de vézir par son protecteur Al-Motamid, roi de Séville, il avait fait la guerre, par ordre de ce prince, à Ibn-Tahir, roi de Murcie, qu'il avait vaincu et mis en prison. Le passage que je viens de citer doit donc se traduire ainsi: »Ibn-Tahir a dit un grand nombre de »bons mots qui brûlent plus fort que des charbons ardents, et »qui font verser plus de larmes qu'un rocher ne fait jaillir de »gouttes d'eau (4). Ibn-Ammar, s'étant rendu maître de ce »prince et l'ayant jeté en prison, lui envoya un messenger pour »lui présenter un vêtement d'honneur afin qu'il s'en revê- »tit (5), et pour lui offrir une marque de considération dans »le cas qu'il voulût l'accepter. Mais Ibn-Tahir répondit au »messenger: »je ne veux recevoir des habits d'honneur d'Ibn- »»Ammar (que Dieu l'élève) qu'une longue pelisse et une ca-

(3) Le manuscrit porte *تقبلها*.

(4) Les expressions *ادمع من العنختر* et *احر من الجمر* sont proverbiales. La première est notée par Meidani (voyez M. Freytag, *Proverbia Arabum*, tom. I, pag. 407), et, si je me rappelle bien, j'ai rencontré quelque part la seconde dans le *Kalayid* d'Ibn-Khacau.

(5) Il faut ajouter au Dictionnaire que le verbe *سربل*, à la II^e forme, ne signifie rien d'autre que *لبس*, et qu'il se construit avec l'accusatif.

»»lotte grossière (6).» Ibn-Am̄mar se rappela ces vêtements, »et avoua les avoir portés, en présence de ses témoins, de ses »principaux capitaines et de ses soldats. »Oui,» dit-il, »il a en »»vue mon costume, le jour que je me rendis chez lui, et »»mon extérieur lorsque je lui récitai mes vers. Glorifié soit »»celui qui donne et qui refuse! qui élève et qui humilie selon »»sa volonté!"" On lit dans Ibn-Hayan (*apud* Ibn-Bassam, *Dhakhirah*, man. de Gotha, fol. 232 r°): وَمِمَّا وَقَعَ التَّعَجُّبُ مِنْهُمْ أَنَّهُ أُخِذَ مِنَ الْبِيضِ الْمَقْتُولِينَ مِنْ أَهْلِ طَلِيْطَلَةَ فِي تِلْكَ «الْوَقْعَةِ الْفِ غَفَارَةَ مِنْ لِبُوسِ أَهْلِ الرِّفَاهِيَّةِ أَيَّامَ الْمَبَاهَاتِ» Ce »qui étonna les hommes fut que parmi les dépouilles des hommes riches (7) de Tolède, tués dans cette bataille, se trouvèrent mille calottes, telles qu'en portent les riches quand ils »mettent leurs plus beaux habits.» Ibn-Bassam (*apud* Al-Makkari, *Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 618 r°) dit de même: وَكَانَ مِنْ جَمَلَةِ مَا غَنِمَهُ الْفَرَنْجُ مِنْ أَهْلِهَا لَمَّا خَرَجُوا: «الْبِيْضُ فِي ثِيَابِ التَّرْفَةِ الْفِ غَفَارَةَ» Parmi le butin, ramené par »les Francs sur les guerriers de Tolède, se trouvèrent mille calottes, car ils étaient sortis de leur ville en portant des habits tels qu'en portent les riches.» On voit par ces passages que les guerriers de Tolède, ne doutant point que la victoire ne se déclarât pour eux, avaient mis leurs plus beaux habits, et qu'au lieu de se couvrir la tête de casques, ils s'étaient coiffés de belles calottes.

Au Magreb aussi, le mot غفارة désignait anciennement la calotte qu'on met sous le turban, car l'auteur de l'histoire des Almoravides et des Almohades, intitulée *Al-holal-al-mau-*

(6) Le mot جَبِيل n'est qu'une autre forme de جَبِيل.

(7) Voyez plus haut pag. 147. note (4).

schiyah (man. 24, fol. 9 v^o) compte parmi les présents, donnés par le prince Yousof-ibn-Taschifin à son oncle Abou-Becr-ibn-Omar : مائة عمامة مقصورة واربعمائة من السوسى ومائة غفارة » cent turbans foulés, quatre cents turbans de l'étoffe appelée *sousi* ⁽⁸⁾ et cent *gifârahs* (calottes)."

غَفَافِيرُ, au pluriel غُفَّارَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans la liste des mots arabes, donnée par Breitenbach (*Beschreibung der Reyse unnd Wallfahrt*, fol. 115 v^o), voyageur qui visita l'Orient en 1483, le mot *Goffara* est expliqué par *mantel* (manteau). En effet, on lit dans l'histoire de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 k (2), pag. 161): لم يَبْقِ أَحَدٌ أَلَا نَالَهُ مِنْهُ مَكْرُوهٌ مِنَ الضَّرْبِ وَالنَّهْبِ وَأَخَذَ الْمَالَ وَارْتَفَعَ شَانَهُ عِنْدَ الْأَمِيرِ إِلَى أَنْ كَانَ يَسْتَعْمَلُ لَهُ مَلَابِسَ مَخْصُوصَةً بِهِ بِدَمِيضٍ وَتَنِيْسٍ مِنَ الصُّوفِ الْأَبْيَضِ الْمَنْسُوجِ بِالذَّهَبِ فَكَانَ يَلْبَسُهَا « Il n'y avait personne » qui n'eût à se plaindre de lui; il faisait battre l'un, il dé-pouillait ⁽²⁾ l'autre de ses biens. Cependant Al-amir-biahka-

⁽⁸⁾ Sous, ou Sousah, est le nom d'une ville, située sur le rivage de la mer, dans la province de Tunis. On y fabrique, selon Edrisi (*Géographie*, tom. I, pag. 297), » certains turbans auxquels on a donné le nom de turbans de Sousah. » Al-Bekri (dans les *Notices et Extraits*, tom. XII, pag. 488) et Léon-l'Africain (*apud Ramusio, Navig. e viaggi*, tom. I, fol. 68 v^o) attestent qu'une partie des habitants de Sousah sont des tisserands, et au rapport de Shaw (*Reizen etc.*, tom. I, pag. 173), c'est dans cette ville que se tient le marché principal du royaume pour la toile de lin.

⁽¹⁾ C'est le man. B (man. 2 l, fol. 68 v^o) qui nous offre la véritable leçon غَفَافِيرُ; le man. A. porte عَفَافِيرُ avec un ع au lieu d'un غ.

⁽²⁾ L'infinitif تَهَبُّ ³ *tò diripere* manque dans le Dictionnaire. Il est cependant

«millah (الأمير باحكام الله) faisait de jour en jour plus de
 »cas de lui. Son orgueil s'en enfla encore davantage, et il en
 »vint au point qu'il fit fabriquer pour son usage, à Damiette
 »et à Tennis (3), des habits qui ne devaient servir qu'à lui seul;
 »ils étaient faits de laine blanche, tissue d'or. En les portant,
 »il revêtait par-dessus ceux-ci des *goffārahs* de soie." Ailleurs
 (man. A, 2 m, fol. 96 r°; man. B, 2 l, fol. 188 v°, événements de
 l'année 648) Nowairi raconte l'emprisonnement de Saint-Louis,
 appelé par l'historien ريدافرنس ملك الفرنج, *le roi des Francs*
re da Francia (4), et il ajoute que le sultan en écrivant au gou-
 verneur de Damas, بعث مع الكتاب غفارة ريدافرنس الى الامير
 جمال الدين فلبسها وهي اسقلاط احمر تحته سنجاب وفيها
 شكل بكلة ذهب »envoya, avec la lettre, la *goffārah* du roi
 »de France à l'émir Djemal-al-dîn. Celui-ci s'en revêtit; elle
 »était faite d'écarlate rouge, fourrée de petit-gris et ornée d'une
 »figure avec une rose (5) d'or." Il semble que d'autres historiens
 arabes, dont les ouvrages ne se trouvent pas à la Bibliothèque

fréquent. Voyez de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 37 du texte; Kosegarten, *Chrestomathia arabica*, pag. 80; Marrakischi, *al modjib*, man. 546, pag. 136, etc.

(3) Tennis était, par ses fabriques, une des plus riches et des plus florissantes villes de l'Egypte. (Voyez M. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte*, tom. I, pag. 308, 330). Cette grande ville, autrefois admirée de l'Orient et de l'Occident, ne présente aujourd'hui aucune habitation! Sic transit gloria mundi!

(4) Nowairi semble considérer ces mots italiens comme le nom propre du roi de France. Les Orientaux semblent, pour la plupart, avoir appris les noms des croisés par les Italiens, car dans presque tous on remarque la prononciation italienne.

(5) Le man. B porte مكلّة. Je suppose que بكلة est la véritable leçon et que كلة est le nom d'unité du mot persan گل une rose. Au reste, je n'avance ceci que comme une conjecture.

de Leyde, emploient le même mot à cette occasion; je n'ignore pas que Cardonne (*ad calc.* Joinville, *Vie de Saint Louis*) a traduit *bonnet* dans les passages de Makrizi (pag. 542), d'Abou'l-mahâsin (pag. 549) et d'Ishaki (pag. 555); mais si les manuscrits de ces auteurs portent également غفارة, ce n'est pas غفارة, comme probablement Cardonne l'a pensé, mais غلالة. C'est ce qui est démontré clairement par le mesure d'un poème, rapporté par Nowairi (*loco laud.*) et qui commence ainsi:

(الحفيف) إِنَّ غَفَّارَةَ الْفَرَسِ آتَى الْاَبِيَاتِ

Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 240, col. 2) dit que la *Gaffara* ou *Goffara* est un habit ample, fait de drap de couleur, et garni de boutons sur les épaules.

غَلَالَةٌ

Suivant le *Kamous*, ce mot désigne ce que nous appelons *une tournure*; mais il semble désigner aussi une sorte de robe de femme. Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. III, pag. 161) on lit qu'une femme fait mettre à ses amants les habits de son sexe, et le récit est continué en ces termes: فقالت له يا سيدى اخلع ثيابك وعبامتك والبس هذه الغلالة الصفراء واجعل هذا القناع على راسك حتى فخصر بالماكول والمشروب وبعد ذلك تقضى حاجتك فاخذت ثيابه وعبامته
 Alors elle dit au kadhi (son amant):
 «ô mon maître! ôtez vos habits et votre turban, pour vous revêtir de cette *gilâlah* jaune, et pour vous coiffer de ce *kinâ*;
 «nous ferons venir les mets et le vin, et ensuite vous obtiendrez votre désir. Là dessus, elle lui prit ses habits et son turban, et il se revêtit de la *gilâlah* et du *kinâ*.” Et un peu

plus bas (*ibid.*) on trouve: *قالته اخلع ثيابك وعمامتك والبس هذه الخفيفة (التخيفة 1.) فخلع ما كان عليه وألبستهُ غلالة زرقاء وطرطورا احمر* » Elle dit au vèzir (le troisième amant): ôtez vos habits et votre gros turban, et coiffez-vous de ce turban léger. » Il ôta donc ses vêtements, et elle le revêtit d'une *gilâlah* bleue et d'un *tartour* rouge." Le passage suivant, qui est très-remarquable, se trouve dans l'*histoire d'Égypte* de Nowairi (man, 2 m, fol. 86 v°, événements de l'année 643): *بعث الملك الصالح اسمعيل الى الامير صاحب معين الدين بن الشيخ سجادة وابريقا وعكازا وقال اشتغالك بهذا اولى من اشتغالك بقتال الملوك فبعث اليه الصاحب معين جنكا وزمرا وغلالة حريري اصفر واحمر وقال اما ما ارسلت به الى فهو يصلح لي وقد ارسلت لك* » Al-melic-as-sâlih-Ismâil envoya à l'émir, le » sâhib Moïn-ed-dîn-ibn-as-scheikh, un tapis sur lequel on » s'agenouille quand on fait ses prières, un vase et un bourdon, » en ordonnant de lui dire: Vous ferez mieux de vous occuper » de ceci (1), que de faire la guerre aux rois. Mais le sâhib » Moïn lui envoya, à son tour, une harpe persane, un haut- » bois (2) et une *gilâlah* de soie jaune et rouge, en ordonnant » de lui dire: Quant à ce que vous m'avez envoyé, cela me » convient; à présent je vous envoie ce qui convient à vous (3)." Des vers, cités dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 167), sont conçus en ces termes:

(1) C'est-à-dire: de vous faire moine. Comparez le passage d'Ibn-Batoutah au mot *مرقعة*, pag. 189, et Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. III, pag. 268.

(2) Voyez la figure de l'instrument appelé *جنك*, dans un ouvrage de M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 228) et comparez sur le *زمر* les *Modern Egyptians*, tom. II, pag. 86.

(3) Ceci veut dire: occupez-vous des choses dont une chanteuse s'occupe.

اقبلت في غلالة زرقاة لاوزودية كلون السماء
فتاملت في الغلالة منها فمر الصيف في ليالي الشتاء

»Elle vint, revêtue d'une *gilâlah* bleue, d'une couleur qui ressemblait à celle du ciel! En portant cette *gilâlah*, elle me fit voir la pleine lune de l'été, mais placée dans une des nuits sereines de l'hiver." C'est-à-dire: Son visage ressemblait à la douce pleine lune qu'on voit en été, et sa robe au ciel serein de l'hiver; le poète rapproche ces deux idées l'une de l'autre.

Anciennement la *gilâlah* semble avoir été presque constamment jaune; c'est de là que les poètes se servent souvent de l'expression غلالة نور. Elle se trouve dans l'anthologie intitulée *Jetimah* (man. 502, pag. 562). Voyez aussi *Historia Abbadidarum*, pag. 40, et le commentaire sur ce passage (pag. 87, 88). Un vers, rapporté par Ibn-Khacan (*Kalayid al-ikyan*, man. 306, pag. 264), est conçu en ces termes:

(الكامل) لما تَهَلَّلَ في الظلام جبينها

لبس الظلام بها غلالة نور

»Lorsque son beau front parut avec éclat au milieu des ténèbres, celles-ci semblèrent se revêtir d'une *gilâlah* de lumière."

Dans un vers, rapporté par Ibn-Bassam (*Dhakhirah*, man. de Gotha, fol. 211 r^o) on lit:

(المنسرح) والشمس قد عصفت غلائلها

والارض تَنَدَى ثيابه الخضر

»Les *gilâlahs* du soleil sont teintes en jaune, et les habits verts de la terre sont humectés par la rosée."

On voit qu'il est question dans ce passage des rayons du soleil, auxquels les Arabes appliquent l'épithète de jaunes.

En décrivant la robe jaune d'une jeune fille, un poète (*apud*

Ibn-Khacan, *Matmah*, man. de Pétersbourg, fol. 52 v°) la nomme غلالة نرجس »une *gilâlah* de couleur de narcisse jaune.”

La *gilâlah* semble avoir été une robe très-légère et très-transparente. C'est de là qu'Ibn-Badrout (*Commentaire sur le poème d'Ibn-Abdoun*, manuscrit), en décrivant un pavillon, bâti par un prince de Tolède au milieu d'un étang, et du comble duquel sortait une cascade artificielle, dont l'eau entourait le pavillon de tous côtés, s'est servi de l'expression: فكانت القبة في غلالة من ماء »le pavillon se trouvait entouré d'une »*gilâlah* d'eau.” De là encore des expressions métaphoriques, telles que celle-ci: وقد طرزت غلالة خده (Ibn-Khacan, *Matmah*, man. fol. 81 v°), où il est question du léger duvet qui couvrait les joues d'un jeune page. Un poète (*apud* Ibn-Bassam, man. fol. 228 v°) s'exprime en ces termes :

(البيسط) ابقى الشباب عليه من غلالته
ما أثرت فيه من لين غلالته

Je crois qu'on peut paraphraser ce vers de cette manière: «Que le vêtement léger dont la jeunesse a revêtu cette jeune »fille, soit à jamais porté par elle! Qu'elle est belle en portant »cette robe légère, sa peau fine et transparente!”

Je crois retrouver la غلالة à Alger, et Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 2 et 3) écrit ce mot *gonila* ou *goleyla*. En parlant du costume des femmes d'Alger, cet auteur atteste que, quand il fait grand froid, elles portent sur la seconde chemise »une robe (*sayo*) en drap, ou ouatée (*o de col-»chas*), semblable à celle de leurs maris; elles la nomment »*gonila*, et d'autres *goleyla*. Les turques et les renégates portent habituellement sur leur chemise — une robe qui va »jusqu'à mi-jambes, et qui est faite soit de quelque drap fin

»de couleur, soit d'écarlate de Valence, soit de satin, soit de velours, soit enfin de damas. Ces trois dernières étoffes sont toujours de couleur. Cette robe a le collet très-échancré, de sorte qu'elle est ouverte jusque sur la poitrine. A la hauteur de celle-ci se trouvent quelques grands boutons d'or, ou d'argent, très-bien faits; elles nomment cette robe comme les femmes moresques *gonila*."

Je dois faire observer que, si en Egypte la غلالة était portée exclusivement par les femmes, comme les passages, cités plus haut, me semblent le prouver, ceci n'était point le cas à Bagdad, à Alger et en Espagne. Nowairi (*Histoire des Abbassides*, man. 2 h, pag. 169) dit en parlant d'un khalife: وهو في الحمام فهرب في غلالة. «Il se trouva alors au bain et il s'enfuit ne portant qu'une *gilâlah* (chemise).» Ibn-al-Labbânah (*apud* Al-Makkari, manuscrit de Gotha, fol. 550 v°) dit en parlant d'Al-Motamid: فبرز من قصره — عليه غلالة ترف على جسده. D'autres auteurs, en racontant le même événement, emploient ici le mot قميص (chemise), et, dans un poème, Al-Motamid lui-même appelle ainsi le vêtement qu'il portait ce jour-là. En parlant des hommes d'Alger, Diego de Haedo (fol. 8, col. 2) s'exprime en ces termes: «Quand il fait froid, ils portent une veste ou robe (*un sayo*) en drap de couleur, qui leur vient jusqu'au-dessous des genoux; elle ressemble à une petite soutane, et ils la nomment *Gonela* ou *Goleila*; mais en été ils ne la portent pas.»

غَمْرَةٌ

C'est, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 620), ثوب

«un vêtement noir, porté par les esclaves de l'un et de l'autre sexe.»

غُنْبَاز

M. Freytag est le premier qui ait admis ce mot dans le Dictionnaire arabe; mais il a eu tort, je pense, d'écrire غنبار, avec un ر au lieu d'un ز.

Dans l'*Histoire d'Espagne* d'Al-Makkari (man. de Gotha, fol. 624 v°) on trouve le passage suivant: ولما استولى النصارى على ميورقة في التاريخ المتقدم ثار بجزيرة منورقة وهي قريبة منها الجواد العادل العالم ابو عثمان سعيد بن حكم القرشي وكان وليها من قبل الوالي ابي يحيى المقتول وتصالح مع النصارى على ضريبة معلومة واشترط ان لا يدخل جزيرة احد من النصارى وضبطها احسن ضبط قال ابو الحسن على بن سعيد اخبرني احد من اجتمع به انه لقي منه برّاً حبب اليه الاقامة في تلك الجزيرة المنقطعة وذكر انه ركب معه فنظر الى حمالة سيف ضيقة قد اثرت في عنقه فامر له باحسان وغنباز وكتب معه

حمالة السيف تُوهي جيد حاملها
لا سيما يوم اسراع وانجاز
وخير ما استعمل الانسان يومئذ
لحسم علتها لباس غنباز

والغنباز عند اهل المغرب صنف من الملبوس غليظ يستمر العنق
»Lorsque les Chrétiens se furent rendus maîtres de Majorque,
»à l'époque que nous avons indiquée, Abou-Othman-Saïd-ibn-
»Hakam-al Koraschi, homme généreux, juste et érudit, se souleva
»à Minorque, île proche de Majorque. Il avait été le lieutenant
»du gouverneur Abou-Yahya qui fut tué, et il avait fait la
»paix avec les Chrétiens à condition de payer un tribut dont

»ils étaient convenus; il avait stipulé aussi que nul Chrétien
 »n'entrerait dans son île. Il la gouvernait de la plus louable
 »manière. Abou-'l-hasan-Ali-ibn-Saïd a dit: certain person-
 »nage qui s'était rendu chez lui, m'a raconté qu'il avait éprouvé
 »de lui un bienfait qui le faisait désirer vivement de demeurer
 »dans cette île solitaire; car, accompagnant Abou-Othman dans
 »une promenade à cheval, celui-ci s'aperçut que le baudrier
 »de son épée, étant trop étroit, lui avait effleuré le cou. Abou-
 »Othman ordonna alors de lui donner un présent et un غنباز,
 »et en lui envoyant ce dernier objet, il lui adressa ces vers:

»Le baudrier de l'épée blesse (1) le cou de celui qui le porte,
 »surtout le jour du combat, quand il faut se précipiter, avec
 »la plus grande rapidité, sur l'ennemi.

»Le meilleur dont un homme puisse alors faire usage, pour
 »faire cesser le mal causé par le baudrier, c'est de se revêtir
 »d'un غنباز.

»(Il faut savoir que, chez les Occidentaux, le غنباز est une
 »espèce de vêtement grossier qui couvre le cou)."

Je pense que le mot غنباز est le même que celui que D.
 Germano de Silesia (pag. 276) écrit, selon la prononciation,
 جلد غنباز من جلد et qu'il explique par *Colletto sorte di veste.*
Amictorium ex pellibus.

Ce mot existe aussi en Orient, et il y désigne également,
 une espèce de vêtement, mais différente de celle qui en Oc-
 cident portait le nom de غنباز. D. Germano de Silesia (pag.
 227) explique غنباز au pluriel غنبازات et غنابيز par *Camis-
 ciola di lana. Subucula lanæ.* Von Richter (*Wallfahrten im*

(1) Ibn-Khaean (*Historia Abbadidarum*, pag. 59) dit, dans un sens analogue:
 اوهاه ثقله »la pesanteur de la chaîne lui causa des blessures."

Morgenlande, pag. 123) mentionne parmi les habits qu'il acheta à Beirout, pour se rendre dans l'intérieur de la Syrie: »un Entari, qu'on nomme ici *Kombas*, c'est-à-dire une longue robe, d'une étoffe de demi-soie onchée." Plus bas (pag. 206) il dit: »Je me revêtis d'un *Kombas* déchiré." Enfin on trouve encore le même mot, pag. 213. Burckhardt, ou peut-être son éditeur, commet la même faute que M. Freytag, car il écrit la dernière lettre *ر*, au lieu de *ز*. Voici ce qu'il dit (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 26): »En été, les hommes portent une chemise de coton grossier, sur lequel les riches mettent un *kombar*, ou longue robe, comme on en porte dans les vil-les turques, en étoffe de soie et coton. Cependant la plupart d'entre eux ne portent pas le *kombar*, et ils ne mettent sur leur chemise qu'un manteau de laine." M. Napier (*Reminiscences of Syria*, tom. I, pag. 144) écrit *khumbaiz*, et il explique ce mot par *pelisse*, portée par les femmes de Beyrouth. Cañes (*Gramatica*, pag. 171) a sans doute, le même mot en vue, quand il écrit *قُنْبَازٌ*, ce qu'il explique par *vêtement long qui va jusqu'à la moitié de la jambe*.

En Espagne aussi, le mot *غُنْبَازٌ* semble avoir désigné une sorte de robe, car Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *jubon vestido nuevo* (ce *nuevo* signifie-t-il ici *neuf* ou *nouveau*, c'est-à-dire introduit récemment?) par *غُنْبَازٌ*, au pluriel *غُنْبَائِيزٌ*.

فَدَامٌ

Ce mot désigne, suivant le *Kamous*, le *turban* (عمامة).

فَرُوجٌ

Bokhari (*Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 167 v^o) nous offre un chapitre, intitulé *باب القباء وفروج حرير*. Il observe sur le mot *فروج* «وهو القباء ويقال هو الذى له شق فى خلفه: فروج» «*فروج* est le même vêtement que le *kabā*; d'autres disent que c'est le *kabā*, fendu par derrière.» Il paraît donc que déjà du temps de Bokhari, on ne savait plus au juste ce que c'était que le *فروج*. Au reste la tradition suivante est rapportée dans le *Sahih*, sur l'autorité d'Ocbah-ibn-Amir (عامر) قال أُهْدِيَ لِرَسُولِ اللَّهِ صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ فُرُوجٌ حَرِيرٌ فَلَبَسَهُ ثُمَّ أَنْصَرَفَ فَنَزَعَهُ نَزْعًا شَدِيدًا كَالكَارَةِ لَهُ ثُمَّ قَالَ لَا هَذَا لِلْمُتَّقِينَ تَابِعَهُ «On عبد الله بن يوسف عن الليث وقال غيره فروج حرير» «fit présent à l'Envoyé de Dieu d'un *farroudj* de soie; il s'en revêtit et fit ses prières. Ensuite il s'en alla, et se l'arracha impétueusement comme si c'était un fagot qu'il portait (1), en disant: «Ceci ne sied pas aux hommes pieux.» Abdollah-ibn-Jousof raconte le même fait sur l'autorité d'Al-Laith; mais un autre a rapporté que les paroles du prophète étaient: «*un FARROUDJ de soie ne sied pas aux hommes pieux.*»

فَرَاجِي; au pluriel فَرَجِيَّةٌ

M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 324) décrit ainsi ce vêtement: «La *فَرَجِيَّةٌ* est une robe flottante, faite ordinairement aujourd'hui de drap, à manches amples et longues qui dépassent un peu l'extrémité des doigts, et qui

(1) C'est-à-dire une chose de très peu de valeur. Ceci semble être une expression proverbiale.

»ne sont point fendues. Cet habit est porté surtout par les
»personnes d'une profession savante.»

On lit dans l'*Histoire d'Égypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 49 v°) qu'Al-Melik-an-nasir-Daoud, lorsqu'il se trouva à Bagdad, reçut, parmi les habits qui composaient la *khilah*, فرجية مسوج, c'est-à-dire: »une *feredjÿyah* de camelot (1).» Ailleurs (man. 2 n, fol. 32 v°) il est question d'une فرجية زرقاء مسنجة مقندرة (مقندرة) (1. مقندرة) »*feredjÿyah* bleue, fourrée de »petit-gris et bordée de castor (2).» Dans le *Mesalek al ab-*

(1) Le mot مسوج doit être ajouté au Dictionnaire, comme désignant le camelot. C'est exactement le *vestis undulata, vestis cymatilis* des Latins. D. Germauo de Silesia (pag. 263) explique موج من الجوخ (on y trouve للجوخ, mais c'est une faute d'impression) par: *Ciambellotto drappo. Vestis undulata.* (Afin qu'on ne pense pas que dans notre texte, il faut substituer موج à مسوج, je dois avertir que le manuscrit B de Nowairi porte également مسوج). On lit dans la Relation de Cotovic (*Itinerarium*, pag. 485): »Praeter sericas, ac laneas gossypinasque etiam ex »panno cymatili seu undulato (zambellotam vocant Itali) vestes habent. Is ex capra- »rum pilis contextitur et Ancyrae praesertim (quae urbs Galatiae est, hodie Angori »vulgo dicta, egregiè laboratur, atque omnium praestantissimus habitus per universum »ferè orbem abundantissimè distrahitur.»

(2) On lit dans un autre passage de l'*Histoire d'Égypte* de Nowairi (man. 2 o, fol. 116 v°): وهو بعلطات (بغلطاق) 1. اطلس معدني بسنجاب مقندرة. Et ailleurs (man. 2 n, fol. 28 v°): خلة من خزانة السلطان كاملة مسنجة مقندرة. Je n'hésite pas à substituer مقندرة aux mots مقندرة et مقندرة qu'offrent ces manuscrits, car M. Quatremère (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 216; voyez aussi pag. 271) a prouvé, dans une excellente note, que le participe مقندز ou مقندس signifie composé de fourrure de castor, et qu'il dérive du mot قندز ou قندس qui désigne le castor. En conséquence je traduis le premier passage de Nowairi, que je viens de citer: »c'était un *begtták* »de satin *madini*, fourré de petit-gris et bordé de castor.» Et le second: »un habit »d'honneur complet, pris de la garde-robe du sultan, fourré de petit-gris et bordé »de castor.»

sar (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 216) il est également question de »*feredjyahs*, bordées de castor,» portées dans l'Inde, par la masse du peuple.

On lit dans Soyouti (*Hosn al mohadharah*, man. 113, fol. 349 r° et v°, événements de l'année 827): جَدَدٌ لِلْمَشَائِخِ الَّذِينَ يَحْضُرُونَ سَمَاعَ الْحَدِيثِ بِالْقَلْعَةِ فَرَاغِي سَنَجَابٍ وَهُوَ «*Le sultan fit présent aux scheikhs qui assistaient, dans le château, à la lecture des traditions du prophète, de feredjyahs neuves* (3), doublées de petit-gris. «Ce fut la première fois que les gens de cette classe reçurent un tel don.» Et ailleurs (*apud de Sacy, Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 267): وَأَمَّا مَنْ دُونَ هَؤُلَاءِ (4) فَالْفَرَجِيَّةُ الطَّوِيلَةُ «*Ceux des kadhis et des docteurs الكم بغير تفریح* (علماء) qui sont d'un rang inférieur, portent la *feredjyah* avec des manches longues qui ne sont point fendues (5).» Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Habicht, tom. II, pag. 34), passage cité dans le Dictionnaire de M. Freytag: فَقَصِدْ لِحُو تَرْبَةِ أَبِيهِ: وَشَقَّ بَيْنَ الْمَقَابِرِ وَارْخَى فَرَجِيَّتَهُ وَكَانَتْ فَوْقَانِيَّةً بِجَاجَاتٍ مَعْطَبَةً مَقْصَبَةٌ مَسْجُوجَةٌ بِطَرَّازٍ ذَهَبٍ مَكْتُوبٍ عَلَيْهَا هَذِهِ الْآبِيَاتُ شَعْرٌ

(3) Pour justifier ma traduction de ce passage, il n'est peut-être pas tout-à-fait inutile, que je cite ici un passage des *Voyages* d'Ibn-Djobair (man. 320 (1), pag. 3) où on trouve جَدَدْنَا فِيهِ الْمَاءُ وَالْحَطْبُ وَالزَّان «*Nous fimes provision dans ce port d'eau fraîche, de bois et de vivres.*» J'observe ceci pour que l'on ne soit pas enclin à penser, que j'aurais du traduire جَدَدٌ par: «il introduisit la coutume pour les scheikhs de porter etc.»

(4) Silvestre de Sacy a imprimé ذَلِكَ; mais هَؤُلَاءِ est la leçon de nos deux manuscrits (man. A, n° 113, fol. 354 v°; man. B, n° 376, pag. 460).

(5) Silvestre de Sacy a traduit: qui n'est point FENDUE. La *feredjyah* est sans doute fendue, c'est-à-dire, qu'elle est ouverte sur le devant de haut en bas, mais les mots بغير تفریح se rapportent aux manches.

Dans l'édition de Macnaghten (tom. I, pag. 161) on lit ici tout simplement : وارخى ذيل فرجيته من فوق راسه وكانت منسوجة بطراز ذهب مكتوبًا عليها هذه الابيات. Je traduis ainsi ce passage, comme il se trouve dans l'édition de Ha-bicht: »Il se rendit vers la *turbek* ⁽⁶⁾ (grand mausolée) de son

(⁶) Le mot ⁵تُرْبَة est expliqué dans le Dictionnaire par *tumulus, sepulchrum*. Cette explication n'est pas tout-à-fait exacte. Le mot ⁷تُرْبَة désigne en Egypte et en Barbarie 1° une sorte de grand mausolée, ou plutôt un temple construit sur un tombeau. On lit dans la Relation de Tücher de Nürnberg (*Verzeichniss der Reysz*, fol. 368 v°): »Après avoir vu assez de cette revue, nous nous dirigeâmes vers une »*Muschkea* très-brillante, à laquelle on donne aussi le nom de *Turby*: on nomme »ainsi la sépulture de quelques Amirey Dyoderij (أمير دوانار); mais c'était sur- »tout ce Dyodar-ci qui avait fait bâtir une *Muschkea* ou *Turby* très-magnifique, »sur laquelle on pourrait écrire beaucoup de choses." Dans celle de Helffrich (*Kur-tzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 390 v°): »Il faut savoir que »les grands seigneurs — se font construire, hors de la ville, de grandes maisons ou des »églises, dans les lieux où, après leur mort, ils veulent être enterrés; ils lèguent à »ces édifices certains revenus (*gewisz eyakommen*), dont beaucoup de pauvres sub-sistent. Ils nomment ces sortes de sépultures *Turbe*." Le mot ⁸تربة se trouve assez souvent en ce sens, dans les autens arabes de l'Egypte. Dans l'ouvrage intitulé *Narrative of a ten years' Residence at Tripoli in Africa* (p. 37), le mot *turbah* est corrompue en *Turbar*; l'auteur de cet ouvrage dit que c'est un édifice ressemblant à une mosquée, et dans lequel se trouvent les tombeaux des membres de la famille royale. (Je ferai observer, en passant, que dans cette relation anglaise le *h* final des mots arabes (هـ) est presque constamment corrompu en *r*; ainsi, au lieu de *skiffch* (سقيفة), on y lit *skiffer*; au lieu de *nubah* (نوبة), *nubar*; au lieu de *teskerah* (تذكرة), *teskerar* (pag. 42); au lieu de *Aishch* (عائشة), *Aisher* (pag. 69)). Ces *turbchs* servent aussi de khâns, de caravanserais, car on lit ailleurs dans l'ouvrage de Helffrich (fol. 386 v°): »Cette maison est appelée par les Mores »*Can* (خان); a l'entour il y a plusieurs maisons où demeurent des Mores et des »marchands. Près de celles-ci il se trouve, en outre, plusieurs maisons de commerce »(*Kauffhäuser*), où logent les marchands étrangers qui arrivent avec les Caravanes,

»père, passa parmi les tombeaux, et plaça le pan de sa *feredjîyah* sur sa tête (7). Or sa *feredjîyah* était une *feredjîyah* de dessus (8), garnie de boutons, faite de coton, ornée de pierreries (9), et dans laquelle on avait tissé une broderie d'or;

et qui portent le nom de *Turbie*. Elles sont fondées par les grands seigneurs qui les font bâtir pour que l'on se souvienne d'eux après leur mort. Dans ces édifices beaucoup de pauvres reçoivent aussi leur nourriture." 2° un cimetière. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 75): جاء الى قبر في وسط التربة «Il vint à un tombeau au milieu du cimetière.» Dans le voyage de Niebuhr (*Reize naar Arabie*, tom. I, pag. 206) les mots *Turbet el jhûd* se trouvent expliqués par *les tombeaux des Juifs*.

(7) Ceci est traduit selon l'édition de Macnaghten qui tient lieu ici de commentaire.

(8) Voyez au mot *فوقانية*.

(9) Je ne sais pas trop bien s'il faut traduire مُقَصَّبٌ par *broché d'or*, ou *orné de pierreries*. M. Lane semble être de la première opinion, car, quand on lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom I, pag. 567): بعد ان زوّتوا حيطانها *بالقماش المقصب*, ce savant (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 536) traduit: *stuffs interwoven with gold*. Quand on lit ailleurs dans le même ouvrage (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 222): اخذت الستر وطرزته بالحريز الملون *وزركشته بالمقصب*, M. Lane (tom. II, pag. 443) traduit: *ornamented it with the gold and silver thread*. Pour moi, j'aimerais mieux traduire مُقَصَّبٌ par *orné de pierreries*. Le mot قَصَبٌ désigne *des pierreries*, et dans quelques passages, comme par exemple dans celui qu'on lit dans notre texte, il existe palpablement une tautologie, si l'on traduit مقصب par *broché d'or*. Je sais qu'on m'objectera que le mot زركش dans le dernier passage des *Mille et une Nuits* signifie *brocher d'or*. Mais je ferai observer que, dans l'ouvrage que je viens de citer, le mot زركش ne signifie quelquefois rien d'autre qu'*orner magnifiquement*. On y lit (tom. II, pag. 46): زركش الرفوف بالذهب والقطع المثمنة «Il orna magnifiquement les corniches (de la boutique) d'or et de pièces d'étoffe de valeur.» (Voyez sur le mot رَفٌّ au pluriel رُفُوفٌ, M. Fleischer, *de glossis Habichtionis*, pag. 91). Au reste, on lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 19 B, fol. 25 ro): ان خلع طردوحش خلع طردوحش مقصب «Si le sultan donnait en guise

»sur cet habit les vers suivants étaient écrits etc.” J’ai rapporté les adjectifs معطبة — منسوجة à l’habit lui-même et non pas aux boutons, parce qu’on lit un peu plus bas, dans la même histoire (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 165): الفرجية المنسوجة بالذهب. Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327) parle de cet habit; il écrit *feridsji* et il ajoute que ce vêtement est fait, selon la saison, de drap, DE CAMELOT, ou de soie.

»de *khilah* un *tardouhash*, Kerim-ed-din donnait comme *khilah* un *tardouhash* orné de pierreries.” Plus bas (man. 19 B, fol. 30 v°): خلع على الاثنينين طردوحش مقصب بذهب (ces points voyelles se trouvent dans le manuscrit autographe) »il donna à ces deux hommes comme *khilah* un *tardouhash* orné de pierreries et broché d’or.” Dans l’*Histoire d’Egypte* d’Ibn-Iyas (man. 367, pag. 377) il est question de نحو من ثمانين شقة اطلس مقصب »à peu près quatre-vingt pièces d’étoffe de satin orné de pierreries.” Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 208) une femme demande: هل عندك تفصيلة طردوحش مقصب طرش. Comme le mot طرش ne donne ici aucun sens, il faut y substituer probablement: بطرز. Parce que j’ai eu occasion de parler du mot مقصب, je parlerai encore ici du mot قصبَة, au plur. قصبات. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 576): وفي رقبتك وطوق من الذهب الاحمر وثلت قصبات من الزبرجد. M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 607), dans une note sur ce passage, avoue qu’il ignore quel est ici le sens du mot قصبات; il conjecture cependant qu’il doit signifier *oblong cylindrical beads*. Je crois que cette conjecture est excellente pour ce passage, mais le même mot signifie aussi *une houpe*, de la forme indiquée par M. Lane, car je lis dans l’ouvrage de Nowairi (*Histoire d’Egypte*, man 2 o, fol. 116 v°): شاش تساعي معقم (?) بقصبات زركس »un *schásch*, tourné neuf fois autour de la tête — et garni de houppes de brocart.” Or, de Bruyn (*Keizen* etc., pag. 218) dit en parlant du turban des Arabes au Caire: »un voile de soie noir, tissu à raies d’or, et orné, pour la plupart, de houppes de la même soie.” (Comparez la figure n° 90).

Les *feredjyaks* faites en Egypte, semblent avoir acquis une grande réputation, et même on les transportait vers des pays lointains. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 246 v^o) dit, en parlant du vézir des îles Maldives: «*وعليه فرجية مصرية من المرعز* » Il portait une *feredjyah* de «la fabrique d'Egypte, faite de laine (10).»

En décrivant le costume des Turcs d'Alger, Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 20, col. 3) s'exprime en ces termes: «Au lieu de manteau, tous en général, portent une autre robe en drap de couleur, et plus ordinairement en écarlate, ou en drap de Londres, faite à la mode de Venise, qui va jusqu'aux pieds, et qui est ample et ouverte par devant. Cet habit n'a point de collet, et il se nomme *ferja*; il a les manches larges, et plus longues que celles du *jalaco* et du *tajetan* (l. *cafetan* خفتان), car elles couvrent les bras, et, en tout temps, les hommes graves et de réputation, portent cet habit sur le *tafetan*; tous les autres le portent quand il fait un peu froid; car quand il fait chaud, ou quand l'air est tempéré, ceux-ci le jettent communément, plié en quatre, sur l'épaule gauche, comme (chez nous) les voyageurs en usent avec leurs manteaux; et de cette manière ces gens vont par la ville.» Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche gewesten*, pag. 240, col. 1) parle également de la *Ferezsy* d'un des ambassadeurs du roi de Maroc, qui vinrent à Amsterdam

(10) Le mot *مرعز* se trouve aussi ailleurs dans l'ouvrage d'Ibn-Batoutah, comme désignant une sorte d'étoffe (fol. 129 v^o; 140 v^o; 213 v^o). Il paraît que c'est une étoffe de laine, car on lit ailleurs chez ce voyageur (fol. 99), dans son article sur la ville de Mâredin: *وبها تُصنَع الثياب المنسوبة اليها من الصوف المعروف بمرعز**

en 1659; mais selon cet auteur, c'est un vêtement à demi-manches.

Le *فَرَاجَة* (car c'est ainsi qu'on écrit en ture) de Constantinople, ne diffère pas de la *فَرَجِيَّة* égyptienne. On peut en voir la description dans la Relation de Pietro della Valle (*Viaggi*, tom. I, pag. 190); dans celle de Thévenot (*Relation d'un Voyage fait au Levant*, pag. 56); dans le voyage de Corneille de Bruyn (*Reizen etc.*, pag. 131) etc. Mais dans cette ville, cet habit est porté également par les *femmes* quand elles sortent (Thévenot, pag. 106; de Bruyn, pag. 132), ce qui, je pense, n'est pas le cas en Égypte, ni au Magreb.

Le mot ture *فَرَاجَة* a passé dans le grec moderne: *ὁ φρατζῆς*. Je pense que le mot italien *ferraiuolo* n'est que le diminutif italien du mot ture *فَرَاجَة*, et que le terme espagnol *herreuelo* dérive de ce mot italien.

فَرَمَلَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, p. 6) qui écrit *farmela*, il désigne, à Tripoli en Afrique, »un gilet à larges galons d'or, ouvert sur le devant, et garni de boutons, mais sans boutonnières." On porte ce gilet sur un autre qui porte le nom de *صَدْرِيَّة* (voyez ce mot).

فُرُودِيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

En décrivant le costume des dames au Caire, M. Lanc (*Mo-*

dern Egyptians, tom. I, pag. 58, 59) s'exprime en ces termes: »La coiffure consiste en une طاقية, un طربوش, et un «fichu carré, qu'on nomme قَرُودِيَّة, et qui est fait de mousseline imprimée ou peinte, ou bien de crêpe. On l'attache «étroitement autour de la tête, et l'ensemble de cette coiffure «s'appelle رِبَطَّة (1). Deux ou plus de ces fichus étaient généralement en usage, il n'y a pas longtemps, pour former le turban de dame; on s'en sert encore quelquefois aujourd'hui à cet effet, mais dans ce cas ces fichus sont toujours aplatis de manière à former une coiffure haute et plate, de sorte qu'elle diffère beaucoup du turban des hommes.»

فروق

Ce mot que je cherche vainement dans tous les Dictionnaires, tant arabes que persans, doit désigner *une sorte de coiffure*, car Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 191 v°) dit, dans la description de la ville de Dehli: ويمشى بين يديه أيضا النقباء وهم ثلاثمائة وعلى رأس كل واحد منهم فروق ذهب. Maintenant, il s'agit

(1) Le mot رِبَطَّة manque dans le Dictionnaire. M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Égypte*, tom. XVIII, pag. 113) dit également qu'il désigne: *l'ensemble de la coiffure*. Le mot رِبَطَّة désigne encore: *une balle, un paquet*. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. III, pag. 177): فامر التاجر العبد أن ياتيه بربطة الحرير من صدر الدكان فاتاه «Le marchand ordonna à l'esclave de lui apporter une balle de soie qui se trouvait dans le fond de la boutique: »l'esclave l'ayant apportée, le marchand l'ouvrit, et il en sortit un grand nombre de voiles.»

de savoir si ce mot est magrebin ou persan: c'est-à-dire si Ibn-Batoutah veut indiquer que ces gens portaient une coiffure, ou un bonnet, qu'on appelait au Magreb فِروَق, ou si c'était à Dehli qu'on lui donnait ce nom. Comme je n'ai pas encore rencontré le mot فِروَق ailleurs, je ne puis décider cette question.

فَسْ

Ce mot manque dans le dictionnaire.

On sait que les Turcs à Constantinople, nomment le bonnet qu'ils portent sous le turban, فَسْ; ce bonnet emprunte son nom de la ville de Fez, et l'on peut comparer la description détaillée qu'en donne M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 183, avec la planche). A en croire Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 59), il porte le même nom en Arabie. (Ce voyageur écrit *Fäs*). Mais Niebuhr nous apprend que les Arabes portent dix ou quinze de ces bonnets à la fois, dont quelques-uns sont en toile de lin, et d'autres en drap épais, broché de coton; celui de dessous est quelquefois brodé d'or. (Je n'ai pas trouvé cette particularité ailleurs). Pour la plupart, il se trouve sur ces bonnets la sentence لا اله الا الله محمد رسول الله, ou quelque autre verset du Coran. Le colonel Scott (*Journal of a residence in the Esmailia of Abd-el-Kader*, pag. 5, 6) affirme que le bonnet rouge et haut, appelé *fez*, est porté par toute la milice de l'empereur de Maroc.

فسطان

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 59 v°) dit, en parlant d'un scheikh de la Mecque: وَكُنْتُ أَرَاهُ حِينَ ذَلِكَ لَابَسَ جَبَّةً بَيْضًا قَصِيرَةً مِنْ ثِيَابِ الْقَطَنِ الْمَدْعُوعَةِ «Je l'avais vu alors, revêtu d'une *djobbah* blanche et courte, faite de coton, et appelée فسطان, qu'il portait quelquefois." Serait-ce peut-être le mot ture فِسْتَان? Je n'oserais l'affirmer, car cet habit n'est porté que par les femmes (voyez le Dictionnaire de Meninski, et la *Description de l'Égypte*, tom. XVIII, pag. 112); et d'ailleurs il me paraîtrait assez étonnant de trouver déjà des mots tures, employés à la Mecque, dans le XIV^e siècle de notre ère, à peu près deux siècles avant la conquête de ce pays par les Othomans.

فَشْطُول

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

En Espagne, une espèce de coiffure portait ce nom, car Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*), après avoir expliqué *velo o toca de muger* par عمرونة, dit *velo assi* فَشْطُول, au pluriel فَشَاطِلُ.

فُنْجَانٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire comme désignant une sorte de *coiffure*.

Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 220) dit en décrivant le costume des dames du Caire: »Leur tête est couverte d'un »*fingean* qui est une sorte de couvrechef de carton d'un pied »de haut doré ou peint selon la condition des personnes, et »quelquefois couvert de feuilles d'argent, au haut de la tête il »sort de dessous le couvrechef une partie d'un mouchoir qui »descend jusque sur le front et cache tous leurs cheveux par »devant." (Voyez aussi *ibid.*, pag. 248).

J'avoue que je n'ai pas trouvé ailleurs, soit dans un auteur arabe, soit dans un voyageur européen, le mot فنجان employé en ce sens. Cependant Coppin est un voyageur si exact et si respectable, que, quoique peu connu, il mérite bien plus de confiance, que plusieurs voyageurs modernes qui jouissent d'une grande réputation. D'ailleurs, il n'est pas du tout improbable, qu'on ait donné de nom de فنجان à une sorte de bonnet. Le فنجان est une tasse à café (comparez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 205) qui, si on la place le haut en bas, ressemble assez, pour la forme, au *couvrechef*, décrit par Coppin. Ce que j'avance ici se trouve confirmé, je pense, par le passage suivant de d'Arvieux (*Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir*, pag. 211): »Leur ornement de »tête [des dames chez les Bédouins] est un bonnet d'or ou »d'argent, fait comme une maniere d'ecuelle ou de GOBELET." Je ne dis pas que d'Arvieux parle du فنجان: c'est, selon toute probabilité, la عرقية qu'il a en vue; mais quand un voyageur européen compare une espèce de coiffure à un *gobelet*, ne se peut-il pas très-bien que les Arabes aient appliqué le nom d'une *tasse* à une coiffure semblable?

(1) فُوطَة, diminutif فُويَطَة.

Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 195),

(1) Je donne ici les différentes acceptions dans lesquelles j'ai rencontré jusqu'à présent le mot فوطَة, pendant le cours de mes lectures. Elles manquent dans le Dictionnaire, ainsi que les différentes espèces de vêtements que ce mot indique, et qu'on trouve dans le texte. Le mot فوطَة désigne 1° une serviette. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 191 v°) dit, en parlant du roi de Delhi:

فَإِنَّ كَانَ عِيدَ الْأَضْحَى أَتَى السُّلْطَانَ بِجَمَلٍ فَكَحَرَهَا بِرَمِيحٍ يَسْمُونَهُ النَّيْزَةَ بِكَسْرِ النُّونِ وَفَتَحَ الزَّأْيَ بَعْدَ أَنْ يُجْعَلَ عَلَى ثِيَابِهِ فُوطَةٌ حَرِيرٍ تَوْقِيَا مِنَ الدَّمِ «Quand c'est la fête du sacrifice, on apporte au sultan un chameau qu'il tue avec une lance, appelée [en persan] *nizeh*, après avoir mis une serviette sur ses habits, pour que le sang ne les souille pas.»

Ailleurs (man., fol. 146 r°) le même voyageur dit, en parlant des Bulgares du Volga:

وَيَأْتِي الْبَارُوجِي وَهُوَ مَقْطَعُ الْحَمِّ وَعَلَيْهِ ثِيَابٌ حَرِيرٍ قَدْ رُبِطَ عَلَيْهَا فُوطَةٌ حَرِيرٍ «Alors vient le grand éuyer tranchant qu'ils nomment *baroudji*, revêtu d'habits de soie, sur lesquels est attachée une serviette de soie.» On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 578). سفرة مغطاة بفوطَة من الحرير «une table, couverte d'une serviette de soie.»

Les esclaves portaient ordinairement une serviette, فوطَة, à la ceinture, lorsque le maître prenait son diner. (Comparez les *Mille et une Nuits*, éd. Habicht, tom. III, pag. 300). De nos jours chacun se sert d'une فوطَة ou serviette (*napkin*) pendant le diner.

(M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 212). En Egypte on emploie aujourd'hui le proverbe فوطَة بِجَوَاشِي وَمَا تَكْتَهُ شَيْءٌ que Burekhardt (*Arab. Proverbs*, n° 482) traduit de cette manière: «une serviette avec de (beaux) bords, et rien dessous.» Burekhardt ajoute: «Ce proverbe signifie: beaucoup de bruit et peu de besogne

(*Puff without reality*). On place souvent les présents qu'on offre aux gens d'une condition élevée, sur une planche ou assiette, et on les couvre de serviettes ou mouchoirs, joliment brodés (فوطَة).» Le mot فوطَة désigne 2° un drap de lit. On lit dans le *Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir* (pag. 18) de d'Arvieux: «un autre grand drap de toile et de lin raillée de bleu et de blanc qu'ils appellent *Fotta*, doit servir de drap de dessous.» Or, on lit dans l'histoire d'Abou-l-hasan le bouffon, qui

citée aussi par M. Freytag, a déjà donné quelques détails intéressants sur ce mot.

Le mot فوطَة, d'origine indienne, suivant les scoliastes et les lexicographes arabes, servait originairement à désigner une sorte d'étoffe, apportée de l'Inde; mais, dans la suite, on l'a appliqué à diverses espèces de vêtements qui, sans doute, étaient faites dans l'origine de cette étoffe. Il désigne donc 1° une espèce de caleçon, ou plutôt une pièce d'étoffe que ceux des Arabes qui ne portent pas le caleçon proprement dit, emploient pour se couvrir les parties naturelles et les cuisses; un pagne. On lit dans un passage de l'ouvrage de Hariri (*Makamat*, pag. 254), déjà cité par de Sacy: استثنى بفويطة, c'est-à-dire, suivant le scoliaste, il portait une petite *foutah* dont il s'était enveloppé les cuisses, et dont il avait attaché un bout à sa ceinture, en le faisant passer entre ses cuisses. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 106 v°) dit en parlant des habitants de Magadoxo (مَقْدَشَوًا): وكسوتهم فوطَة خَرٌّ يشدّها الانسان في وسطه عوض السرارويل فانهم لا يعرفونها »Leurs vêtements consistent en une *foutah* de filoselle que l'on attache à sa ceinture au lieu de caleçon, car ils ne connais-

se trouve dans l'édition, donnée par Habicht, des *Mille et une Nuits* (tom. IV, pag. 171) que cet homme, en feignant de mourir, enjoint à sa femme de le couvrir d'une *foutah* de soie (فانشرى على فوطَة حرير). On couvrait donc anciennement les morts d'une *foutah*, c'est-à-dire, je pense, d'un drap de lit. Il semble résulter d'une note de M. Lane (tom. II, pag. 378 n° 17) sur ce passage, que cette coutume ne se pratique plus aujourd'hui.

Du mot فوطَة s'est formé le verbe فَوَّطَ. On trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 46): فَوَّطَ في وسطه بفوطَة من الحرير: مزركشة بالذهب »Il lui mit, à la ceinture, une serviette de soie, brochée d'or."

»sent pas ce dernier vêtement." Le même voyageur dit ailleurs, en parlant du roi de Hinaur (هنور) dans l'Inde: ويشد في وسطه فوطة. Au rapport de Shaw (*Reizen door Barbarijen en het Oosten*, tom. I, pag. 324), déjà cité par de Sacy, les femmes en Barbarie ôtent leurs caleçons, quand elles sont chez elles, et lient, autour des hanches, une pièce d'étoffe qui, tant en Barbarie qu'au Levant, porte le nom de *foutah*. Ces *foutahs* étaient faites de différentes sortes d'étoffes, car je lis dans l'article d'Ibn-Batoutah (man. fol. 259 v^o) sur Sumatra: واخرج من البقشة ثلاث فوط احداهما من خالص الحرير والاخرى حرير وقطن والاخرى حرير وكتنان — — — فلبست «Il prit de la serviette trois *foutahs*: la première en soie pure, la deuxième en soie et coton, et la troisième en soie et lin; — — — alors »je me revêtis d'une de ces *foutahs*, au lieu d'un caleçon, »selon leur coutume." Dans l'ouvrage, intitulé *Ayîni Akberi* (man. pers. 1398) l'étoffe, appelée فوطة, est comptée parmi les brocarts. Les *foutahs* du Jémen semblent avoir été fameuses; du moins on lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 360): قامت الجارية على مهل واخذت: «La jeune fille se »leva lentement, prit une *foutah* de la fabrique du Jémen, la »doubla, et ôta son caleçon." Ce vêtement semble être surtout en usage dans l'Arabie proprement dite, et les voyageurs en parlent; car je n'hésite pas à croire que Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 60) n'ait en vue la *foutah*, quand il mentionne »la pièce d'étoffe, qui est attachée autour des hanches et qui retombe jusqu'aux genoux," que portent les Arabes du commun. C'est sans doute encore de la *foutah* que parle

Burckhardt (*Travels in Arabia*, tom. I, pag. 336), quand il dit: «En été, les hommes du peuple ne portent ordinairement qu'une chemise, et, autour des hanches, une pièce de nankin jaune des Indes, ou de lin rayé d'Egypte, au lieu de caleçon.»

Il paraît que le mot فوطة sert à désigner 2° une espèce de turban, une pièce d'étoffe dont on s'entoure la tête. Je ne me rappelle pas d'avoir rencontré ce mot en ce sens que dans Makrizi (*apud* Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 65 du texte), qui rapporte que Hakim biamrillah portait, pendant ses promenades à cheval, des sandales aux pieds, et une *foutah* sur la tête (وفوطة على رأسه).

Le mot فوطة désigne 3° une pièce d'étoffe qu'on place sur le dos, pour se garantir du soleil. Ibn-Batoutah (man., fol. 109 r°) dit en parlant de la ville de ظفار (وهي آخر بلاد اليمن) ولباسهم القطن وهو: fol. 108 v°): على ساحل البحر الهندي يجلب اليهم من بلاد الهند ويشدون الفوط في اوساطهم عوض السراويل واكثرهم يشدون فوطة في وسطه ويجعل فوق ظهره اخرى من شدة الكسر «Les vêtements des habitants de Dhafâr, la dernière ville du Jémen, située sur le bord de la mer indienne, sont faits de coton qu'ils tirent de l'Inde; ils attachent les *foutahs* à la ceinture, au lieu de caleçon, et la plupart d'entre eux lient une *foutah* à la ceinture, et en mettent une autre sur le dos, pour se garantir de la chaleur extrême.»

Enfin le mot فوطة désigne 4° le linge ou tablier qu'on attache à sa ceinture, en entrant dans le bain. Ibu-Batoutah (*Voyages*, man. fol. 92 v°) dit, en décrivant les bains magnifiques de Bagdad: (lis. احداهما (احداها) وكل داخل يعطى ثلاثا من الفوط احداهما (احداها) والآخرى يتنزر بها عند دخوله والآخرى يتنزر بها عند خروجه والآخرى

«On donne à chacun
 »qui entre dans le bain trois *foutahs*; on se sert de la pre-
 »mière en guise de caleçon, en entrant dans le bain, de la
 »seconde quand on en sort, et avec la troisième on s'essuie le
 »corps." De la Motraye (*Voyages*, tom. I, pag. 107) donne
 à ce tablier son nom turc *Esthimale* (c'est-à-dire *پشتمال*), et
 il dit qu'il est fait »de toile de coton bleuë ou brune."

فَوْقَانِيَّةٌ

Il résulte évidemment d'un passage de l'*Histoire d'Egypte*
 de Nowairi que nous avons publié au mot *بقيار*, et par un
 autre que nous allons donner tout-à-l'heure au mot *قبع*, qu'an-
 ciennement la *فوقانية* n'était portée que par les *kadhis*. Mais
 après la conquête de l'Egypte par les Othomans, il n'en était
 plus ainsi. Je pense que le mot *فوقانية* désigne une sorte
 de *فرجية*; car au lieu des mots qu'on lit dans l'édition de Ha-
 bicht des *Mille et une Nuits* (tom. II, pag. 71), passage cité
 par M. Freytag: وهذا شاشه على الكرسي ونمشته وفوقانيته
 »Ceci est son *schâsch* (turban), placé sur la chaise (1), et voici
 »encore son poignard (2) et sa *faukânîyah*," l'édition de Mac-
 naghten (tom. I, pag. 178) porte: واخذ الشاش والطربوش

(1) Le mot *كرسي* qui se trouve fréquemment, en ce sens, dans les *Mille et une Nuits*, désigne une chaise qui sert exclusivement à y placer le turban, pendant la nuit. Ce meuble s'appelle aussi *كرسي العمامة*. M. Lane en donne une description détaillée dans une de ses belles notes sur sa traduction anglaise de l'ouvrage que je viens de nommer (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 325), et il en parle également dans ses *Modern Egyptians* (tom. I, pag. 47).

(2) Voyez sur le mot *نمشة* M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 173.

واخذ الفرجية » Il prit le *schâsch*, le *tarbousch* (bonnet, calotte) et la *feredjîyah*. » En outre, on lit ailleurs dans le même ouvrage (éd. Habicht, tom. I, pag. 34): *وارخى فرجيتته*: وكانت فوقانية. Mais s'il y a quelque différence entre la فرجية et la فوقانية, ce qui ne me paraît pas improbable, je dois avouer que j'ignore en quoi elle consiste. Par le passage de Nowairi qu'on va lire au mot تبع, il pourra sembler assez probable que la فوقانية est la جبة. Au reste la جبة ne diffère pas, pour la forme, beaucoup de la فرجية.

أَتْبَاعٌ, au pluriel تَبَعٌ.

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans la liste des mots arabes, donnée par Breitenbach (*Beschreibung der Reyse unnd Wallfahrt*, fol. 115 v°), voyageur qui visita l'Orient en 1483, le mot *cobeth* est expliqué par *cappe* (calotte). En effet, c'est la calotte qu'on appelle aujourd'hui en Egypte طاقية ou عرقية, et qu'on met sous le bonnet appelé طربوش, qu'on entoure ensuite de la pièce d'étoffe, pour former de cette manière le turban complet. Si, dans l'édition de Macnaghten des *Mille et une Nuits* (tom. I, pag. 172) on trouve: فنظروا شابا مليحا بقميص وطاقية كُشِفَ من غير لباس, l'édition de Habicht (tom. II, pag. 63) porte en cet endroit: وهو شاب مليح مخفف اللباس بقبع كُشِفَ وقميص بلا سراويل. On lit ailleurs dans le même ouvrage (éd. Habicht, tom. II, pag. 29): « خَيْطَهَا حَرْزًا فِي تَبَعِهِ تَحْتَ شَاشِيَتِهِ » Il cousit le papier, pour « le bien garder, dans son *kob*, sous sa *schâschîyah*, » c'est-à-dire, dans le *kob* qui se trouvait sous son bonnet ou طربوش. Plus bas (éd. Habicht, tom. II, pag. 60): بقى بقميص وتبع. Il s'était

dépouillé de ses habits pour se mettre au lit, »et n'avait gardé
 »que sa chemise et son *kob*,» et un peu plus loin, dans la même
 histoire (éd. Habicht; tom. II, pag. 62): وهو على حالته بقبع
 وخطای ازرق و قميص الخ. Les mots: بقبع خطای ازرق signifient,
 sans doute: un *kob* bleu, fait d'étoffe de Khatai, c'est-à-dire
 de soie de Chine, car on lit également dans Mirklhond (*His-*
toria Seldschukidarum, pag. 11): واز نفائس مملکت خطای
 «Il lui fit présent d'habits pré-
 »cieux, choisis parmi les plus magnifiques du royaume de
 »Khatai,» c'est-à-dire de la Chine. Le passage suivant se trouve
 dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 o, fol. 103 r° et
 v°): عُرِضَتْ عَلَيْهِ الْوِزَارَةُ فِي الدَّوْلَةِ الْمِنْصُورِيَّةِ فَايَاهَا وَتَنْصَلُ
 مِنْهَا كَلَّ التَّنَصُّلُ وَبَالِغٌ فِي رَدِّهَا كُلِّ الْمَبَالِغَةِ وَانْتَهَى حَالَهُ فِي
 الْفِصْلِ مِنْهَا إِلَى أَنْ حَضَرَ إِلَى الدَّرَكَاهِ بَبَابِ الْقَلْعَةِ وَقَدْ طِيلَسَانَتْ
 وَقَلَعَ عِمَانَتَهُ وَفُوقَانِيَتَهُ (فوقابقية: le manuscrit porte: وبقی
 بقبع ودلق وهو قائم فقام الامراء لقيامه وصاروا حوله حلقة
 وهم لا يعرفون موجب فعله لذلك ثم جاء نائب السلطنة الامير
 حسام الدين طرطناني وهو على هذه الصورة فتألم وسأله عن
 خبره فقال له انا انما وصلت من بلدي بمثل هذا الملبوس
 الذي على وانا اكنسبت بحسبتكم وخدمة السلطان زيادة على
 ما جئت به وهو هذا الطيلسان وهذه الجبة والعمامة فان ضمنت
 لي على السلطان اعفائي من هذا الامر الذي طلبني بسببه
 وابقائي على ما انا عليه وإلا فلا ارجع الى لباسي هذا ابداً
 وارجع الى بلدي بهذه الحالة فبكا الامراء وعظموه والبسه نائب
 »On présenta au
 »kadhi-al-kodhât Malékite, Zain-ed-din-Abou-'l-Hasan-Ali, la
 »charge de vézir, sous le règne d'Al-Mansour. Il ne voulut
 »point l'accepter, s'en excusa de toutes les manières, et la re-
 »fusa avec la plus grande opiniâtreté. Il désirait si ardem-

»ment de repousser cet offre, qu'il se rendit vers la salle à
 »l'entrée du château (1). Il avait ôté (2) son *tailesân* (voile
 »qui couvre les épaules), son (gros) turban (d'homme de loi)
 »et sa *faukânîyah* (robe de kadhi), et il ne portait qu'un *kob*
 »(calotte) et un *dilk* (vêtement de moine, composé de lam-
 »beaux de diverses couleurs). Comme il se tenait debout, les
 »émirs se levèrent aussi et l'entourèrent, ne sachant pas la
 »cause de sa manière d'agir. Quand donc le kadhi était habillé
 »de cette manière, le vice-roi, l'émir Hosâm-ed-din Tarantâni,
 »entra ; il montra une douleur très-vive, et demanda au kadhi
 »pour quelle raison il se trouvait dans cet état. En arrivant de
 »mon pays, répondit celui-ci, je n'avais que des vêtements sem-
 »blables à ceux-ci ; mais, après avoir eu le bonheur de jouir de
 »votre amitié et de servir le sultan, j'ai gagné plus que je n'ai
 »apporté ici, car j'ai acquis ce *tailesân*, cette *djobbah* et ce gros
 »turban (la charge de kadhi). Si donc vous voulez me promettre
 »de persuader au sultan de m'excuser de ce poste qu'il m'a of-
 »fert, et de me laisser dans la condition où je me trouve, je
 »m'estimerai heureux ; mais si vous ne voulez pas me le promet-
 »tre, je ne mettrai plus jamais ces habits de kadhi, et je retour-

(1) »Extra Alcairam in confinio suburbii *Beb Zuila*, Sultani castrum in montis
 »dorso constructum visitur, quod eminentibus et vastis moenibus cinctum, elegantis-
 »simisque palatiis exornatum, vix perfectè describi potest," dit Léon-l'Africain (*De-
 scriptio Africae*, pag. 700). On trouve dans la Relation du Voyage de van Ghistele
 (*T Voyage van Mher Joos van Ghistele*, pag. 156) qu'il faut passer par neuf ou
 dix cours, portes et salles, pour arriver au lieu où se trouve le sultan. Je pense donc
 que par l'expression **الدركاة بباب القلعة**, il fait entendre ici la première de
 ces cours, portes et salles.

(2) Le verbe **قل** ne présentant ici aucun sens plausible, je lis : **وقلع طيلسانة
 وعمارته وفوقانيته***

»nerai, en ce costume-ci, vers mon pays. Après ce discours, les émirs se mirent à pleurer et firent au kadhi les plus grands honneurs; le vice-roi lui donna ses propres habits et lui promit de faire en sorte qu'on ne l'importunât plus du vézirat."

Le pluriel du mot قُبُع, savoir أَقْبَاعٌ, se trouve dans le *Me-salek al-absar* (voyez *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 215) et dans la *Description de l'Egypte* de Makrizi (tom. II, man. 372, pag. 354). Ailleurs (tom. II, man., pag. 361) Makrizi parle du سوق الاتباعيين, mais, en cet endroit, il ne donne aucun détail sur l'espèce de vêtement dont nous venons de parler (3).

قُبَابٌ, قَبَابٌ

Les قَبَابٌ, ou, comme en Egypte on prononce plus communément aujourd'hui, قُبَابٌ, sont, suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 61, 62): »des sabots, ou patins, »ayant ordinairement quatre à neuf pouces d'élévation, et »ornés pour la plupart de nacre de perles, ou d'argent, etc. »Les hommes et les femmes en font toujours usage dans les »bains; mais les dames les portent rarement dans leurs

(3) Au Magreb, le mot قُبُع désigne le capuchon du بَرْنَس ou قَبْلَار, ainsi que Dapper (*Naukeurige beschrijvinge der Afrikacnsche gewesten*, pag. 240, col. 2) l'atteste expressément. Il écrit Kob. Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 86) écrit *caban*. — Quant au mot قُبَعَةٌ qui devrait suivre ici, et qui est le Chaldéen קַבְעָה, je n'ai pu l'admettre dans le texte, parce que jusqu'à présent, je ne l'ai pas rencontré dans un auteur arabe, et que je doute qu'effectivement les Arabes aient porté cette coiffure. En Chaldéen קַבְעָה désigne une sorte de turban (voyez le Dictionnaire de Buxtorf), et le *Kamous* explique قُبَعَةٌ par بَرْنَس.

»maisons; quelques-unes ne les portent que pour empêcher les pans de leurs habits de traîner; d'autres en font usage pour se donner une taille élancée." Burckhardt (*Arab. Proverbs*, n° 143) dit, en rapportant le proverbe **بدال** مشيك بقبابك شيلي شراميطك من اكعابك (au lieu ⁽¹⁾ de marcher sur des *kabkabs*, il faudrait ôter les lambeaux ⁽²⁾ de vos talons): »*Kabkabs* sont des échasses ou des mules de bois, ayant quatre ou cinq pouces d'élévation, sur lesquelles les femmes marchent dans les bains, et les dames d'une condition noble dans leurs maisons. Ces dernières portent leurs *kabkabs*, ornés de différentes espèces de houppes d'argent, et marquetés de nacre de perles."

On peut voir la figure de cette singulière espèce de chaussure dans l'ouvrage de Belon (*Observations*, pag. 234) où l'une des dames porte »des patins hauts eslevez de terre." Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 220) dit, en parlant des dames au Caire: »Elles ont une sorte de patins de six ou sept pouces de haut, qui ne sont pas si bien faits que ceux d'Italie."

Nous retrouvons les **قباب** en Syrie. En parlant du costume des habitants de Tripoli de Syrie, Rauwolf (*Aigentliche Beschreibung der Raysz*, pag. 50) s'exprime en ces termes: »Dans les maisons et sur les rues, ils portent aussi souvent des souliers de bois (*Holzschüch*). Ils ont plus d'un demi-empan de hauteur, et sont échancrés profondément au dessous, au milieu, entre les deux morceaux de bois que touchent la terre;

(1) » **بدال** s'emploie, dans le langage arabe de l'Egypte, au lieu de **بدل**."

Note de Burckhardt.

(2) » **شرموطة** est en usage, chez les Egyptiens, pour désigner un lambeau »(a rag) et aussi pour désigner: une vile salope (a vile slut)." Note de Burckhardt.

»ils sont aussi peints joliment de plusieurs couleurs. Les femmes »les portent de même." On voit par l'ouvrage de Corneille de Bruyn (*Reizen*, pag. 362) que cette chaussure était aussi portée par les dames d'Alep. Ce voyageur en donne la figure (n° 189). Encore de nos jours, elle est en usage dans cette ville; car von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 263) dit: »Dans »leurs maisons, les femmes marchent sur des patins (*Stelzschu- »hen*) élégants, marquetés de nacre de perles."

Les قباق sont aussi en usage en Arabie. Les Arabes les portent souvent dans leurs maisons, au rapport de Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 60) qui en donne la figure (Pl. II, A, B, C.)

Comme ce genre de chaussure a plusieurs pouces d'élévation, il ne paraîtra pas étrange que le Lors qui, au témoignage de l'auteur du *Mesalik al-absar* (*Notices et Extraits*, tom: XIII, pag. 331), marchait sur une corde, en portant des قباق, rendit les spectateurs stupéfaits, car en Egypte et en Syrie, l'art du funambule n'était pas encore arrivé à ce point de développement extraordinaire auquel il est arrivé parmi nous.

Je ne retrouve cette chaussure ni au Magreb, ni dans les contrées orientales. Il semble cependant qu'on s'en servait en Espagne, car Pedro de Alcala traduit *çanco de palo* par قباق.

قَبْنُور, قَبْلَار, قَبِيلَة

Ce mot manque dans le dictionnaire.

En espagnol *capilla* signifie *capuchon*; il a passé dans la langue des Arabes d'Espagne, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *capilla de capa* par قَبِيلَة, au

pluriel قَبَائِل. De *capilla* s'est formé *capillar* ou *capellar*, manteau à capuchon. Gobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611) explique *capellar* par «la cubierta a »la Morisca, que sacan en los juegos de cañas por librea, de »marlota y capellar." En effet, les Mores d'Espagne semblent avoir porté le *capellar* sur la *marlota*, et les anciens auteurs espagnols parlent souvent de la »marlota y capellar," que portaient les cavaliers arabes. (Voyez *Romancero de Romances Moriscos*, pag. 60, 130, 131, 147; *Guerras civiles de Granada*, fol. 162 r°, 175 v°, 200 v°, 237 r°). A en croire un ancien commentateur des *Guerras civiles* (fol. 109 v°), le mot *capellar* désignait un »petit mantelet à la Turque qui s'attache dessous »le bras droict." Dans le *Tesoro de las tres lenguas* par Victor (Genève, 1609), ainsi que dans le *Tesoro* de César Oudin (Bruxelles, 1625), le mot *capellar* est traduit par *manteau de gendarme*.

Cependant dans le langage arabe parlé en Espagne, le mot قَبَائِل semble avoir désigné le *capuchon*, et non pas le manteau, car Pedro de Alcala traduit *capiroto vestidura* (capuchon), par قَبَائِل, au pluriel قَبَائِلَات, et قَبِيلَة paraît avoir été employé dans le sens de *manteau à capuchon*, car l'auteur que je viens de citer, traduit *cugulla con capilla* par قَبَائِلَة, plur. قَبَائِل. Au Magreb au contraire, قَبَائِل était employé pour désigner le *manteau à capuchon*. Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 86) dit des habitants de Maroc: »Les habis des principaux »sont de soie, ils les nomment *capellares*, qui sont comme des »manteaux longs, avec leurs capussons ou *cabans* [voyez au mot »قبع] de soye et de laine." Marmol (*Descripcion de Africa*, tom. II, fol. 102, col. 2) dit qu'à Fez les ouvriers et d'autres

personnes du commun, et surtout les fantassins, les fusilliers et les arbalétriers à cheval, portent sur l'habit qui vraisemblablement est le *caftán* » des manteaux qu'ils nomment *capellares* ⁽¹⁾ de » drap bleu ou d'autre couleur." On lit dans l'article de Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 240, col. 2) sur le costume des ambassadeurs Marocains qui vinrent à Amsterdam en 1659: » L'ambassadeur *Mahomed Pina-* » *liez* portait un surtout à peu près semblable au *Chanijf* [خنيف] » de l'ambassadeur *Ibrahim Duque*, mais garni par derrière d'un » capuchon qui avait une houppe au bout, comme on peut le » voir par la figure ci-jointe. On nomme cet habit *Bornouz* » [برنوس] ou *Bornos* [برنس]; mais il était tout-à-fait fermé par » devant, et à cause de cela quelques-uns nomment un tel habit » *Kabbenur* ou *Kabbalar*. La houppe du capuchon, qui pend » en arrière, est faite habituellement d'une autre étoffe, par » exemple de poil de chèvre ou de brebis noir; son nom, en » arabe, est *Kalmouz* ou *Sjaraba* ⁽²⁾; ils appellent le capuchon » *Kob* [قبع], mais il est rare qu'ils s'en servent pour s'en cou- » vrir la tête."

Je n'ai pas retrouvé le mot *Kabbenur* ailleurs; je suppose que *Kabba* est l'espagnol *capa*, mais je ne puis présenter aucune conjecture sur la dernière syllabe *nur*.

(1) » *albornozes o capellares*." Il faut observer que chez Marmol, le substantif qui suit *o* est assez souvent le nom, donné par les résidents, à l'objet dont il parle.

(2) Habicht et M. Fleischer se sont fait la guerre sur le mot شرابة. Voyez le Glossaire sur le tom. I^{er} des *Mille et une Nuits*; de *glossis Habichtianis*, pag. 26; Préface du tome VII^e, pag. 8; Préface du tome IX^e, pag. 14. Le témoignage exprès de Dapper prouve que M. Fleischer a raison et que شرابة signifie houppe, flocon. — Le mot *Kalmouz* n'est inconnu.

A en croire M. Freytag, on lirait dans Djeuhari: »Tunica »virilis exterior, pec. Persica: quae sub axillis per obliquum duplicatur.» Malheureusement Djeuhari ne dit mot de tout cela.

Le seul voyageur européen qui m'explique ce que c'est que le قبا DES ARABES est Rauwolf, qui parcourut l'Orient en 1573. Il dit, en décrivant son costume pour partir d'Alep à Bagdad (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 133) que lui-même et ses compagnons, se firent faire premièrement: »des Cabas »bleus et longs (*blawe lange CABAN*), qui étaient fermés sur le »devant avec des boutons, et tout-à-fait échancrés au cou; ils »ressemblent assez aux habits des Arméniens (*der Armenier »nit ungleich*).» Il se pourrait que ce fût le même habit que celui dont il parle plus haut (pag. 49), en décrivant le costume des habitants de Tripoli: »Ils aiment les habits joliment »colorés, quand cela ne leur coute pas beaucoup; ceux-ci sont »passablement longs, et garnis de boutons sur le devant.» Sous cet habit ils portent la جبة. Le *kabâ* remplaçait donc la فرجية de nos jours. (Ce que Cotovic, *Itinerarium*, pag. 487, écrit *Gaba* est, sans doute, le عبا, et non pas le قبا). Au contraire, deux passages de l'*Histoire du Jémen* font penser que le قبا est la même chose que le *caftân*. Or, on porte le *caftân* sous la جبة. On lit dans cet ouvrage (man. 477, pag. 298): خلع على الامير — خلعة نبيلة⁽¹⁾ من اجل القفاطين القبا. Et ailleurs

(1) Il faut ajouter le sens de *magnifique* que l'adjectif نبيل a quelquefois, au Dictionnaire. On lit ailleurs dans l'*Histoire du Jémen* (man. pag. 303): امر لها بصلة نبيلة »Il ordonna de leur donner un présent magnifique.» Le mot نبيل

(pag. 319): خلع على ابراهيم بن المطاهر فطانا من القبا: الصراصر (2). La raison qui rend ce point assez obscur, c'est que depuis plus de deux siècles, ce vêtement n'est plus porté par les Arabes. Les anciens auteurs de cette nation ne décrivent pas un objet qui, de leur temps, était généralement connu, et les voyageurs européens ne pouvaient décrire ce qui, du temps qu'ils visitaient des pays arabes, n'existait plus.

Le قبا était déjà en usage du temps de Mahomet. On trouve dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II, man. 356, fol. 167 v°) un chapitre, intitulé *باب القبا وفروج حرير*, où on lit: *قسم رسول الله صلى الله عليه وسلم اقبية ولم يُعْطِ فَخْرَمَةَ شَيْئاً فقال فَخْرَمَةُ يَبْنِي انطلق بنا الى رسول الله صلى الله عليه وسلم فانطلقتُ معه فقال ادخل فادعُه فدَعَوْتُهُ له فخرج اليه وعليه قبا منها فقال خباتُ هذا لك قال فنظر اليه فقال رضى فَخْرَمَةَ*

se prend aussi dans le sens de *benignus*. On lit dans l'ouvrage de Marrakischi (*Al-Modjib*, man. 540, pag. 129): *تَلَقَّاهُ لِقَاءَ نَبِيِّلا* »Benigno modo eum exceptit.»

(2) Le mot *صراصر* qui manque dans le Dictionnaire, est sans doute un pluriel de *صُرُصُور*. Suivant le Dictionnaire, ce mot signifie *grand*, et il ne semble s'employer qu'en parlant des chameaux de l'espèce qu'on nomme *بُخْتِي*. Je dois avouer que je n'ai pas rencontré ailleurs le mot *صراصر*, au pluriel *صراصر*, dans le sens de *magnifique*, qu'il a sans doute ici; mais je ferai observer que le mot *عظيم* qui ne se trouve également dans le Dictionnaire, que dans le sens de *grand*, exprime souvent l'idée de *magnifique*, *superbe*. On lit dans *l'Histoire du Jémen* (man. pag. 21): *دخل الامير عبد: (pag. 61): خلع عليه خلعة عظيمة*. Plus loin (pag. 112): *امر له بخلعة: الله مدينة صنعا في هيئة عظيمة*. Et encore (*ibid.*): *عمل هنالك سباطاً عظيماً لم يَرِ مثله: عظيمة*. Et enfin (pag. 208): *فدخل — مدينة صنعا ذلك اليوم في هيئة: عظيمة والرسم والطبل معه والاعلام*. Dans Makrizi (*apud* S. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 43): *كانت جنازته عظيمة*.

»L'Envoyé de Dieu distribua certain jour des *kabās*, et ne donna rien à Makhramah. Celui-ci me dit alors: ô mon cher fils! »Allez avec moi vers l'Envoyé de Dieu. J'allai donc avec lui. »Entrez, me dit-il, et demandez-lui de sortir afin que je lui parle. Je le fis, et le Prophète sortit, revêtu d'un de ces »*kabās*. C'est pour vous, dit-il, que j'ai gardé ceci. Aussitôt »que l'autre vit l'habit, il dit: Makhramah est content."

Au rapport de Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 350), les émirs, les soldats et le sultan lui-même portaient, sous la dynastie circassienne: اقبيية اما بيض او مشهرة احمر وازرق وهي ضبيقة الاكام على هيئة ملابس الفرنج اليوم »des *kabās*, soit blancs, soit rouges et bleus par dehors ⁽³⁾, »ayant les manches étroites comme les habits des Francs d'aujourd'hui." Plus bas (pag. 351) le même écrivain nous apprend que le sultan Al-mansour-Kelaoun abolit la mode de porter les manches étroites (ابطلوا لبس الكم الضيق), et que son fils Al-melic-al-aschraf-Khalil donna à ses *khāssékis* et à ses mamlouks »des *kabās* de satin *madini* ⁽⁴⁾" (الاقبيية الاطلس) (المعدني).

Les *kabās* étaient faits assez fréquemment, à ce qu'il semble, de satin. On lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 49 v°): »On lui donna, »comme *khilah*, un *kabā* de satin, et un *scherbousch*." Plus bas (*ibid.*): »un *kabā* de satin noir." Ailleurs (man. 2 n, fol. 26 r°, événements de l'année 681): ووقف بين يدي السلطان الف مملوك وخمس مائة مملوك عليهم الاقبيية

⁽³⁾ Le man. B porte également مشهرة; le mot مَشَهَّرٌ manque dans le Dictionnaire, mais je crois qu'il désigne la partie extérieure d'un habit.

⁽⁴⁾ Voyez plus haut page 83 note (2).

الاطلس الاحمر بالطرز والكلونات الزركش » Il fit présent au
 »sultan de mille Mamlouks, et de cinq cents autres Mamlouks
 »qui étaient revêtus de *kabás* de satin rouge, garnis de bords
 »de brocart (5), et qui portaient des calottes de brocart." Dans

(5) Le mot طَرَز se trouve dans un passage des *Annales* d'Abou'l-feda (tom. V, pag. 80) et dans un autre d'Ibn-Khaldoun, publié par Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 118). Il manque dans le Dictionnaire, et M. Weijers a changé le طَرَز de ces passages en طَرَّر, dans une de ses notes sur la *Historia Jemanae* de M. Rutgers (pag. 135). Bien que le mot طَرَز se trouve dans le Dictionnaire de Richardson, dans le sens de *bords brodés ou ornés* d'un vêtement, ce n'est pas le témoignage d'un Dictionnaire qu'il faut opposer à l'opinion d'un savant, si justement célèbre, mais des passages nombreux d'auteurs. Les voici. Je lis dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (manuscrit, pag. 129): جَبَّةٌ سوداء بطرز ذهب
 »une *djobbah* noire avec des bords d'or." Plus bas (pag. 242): جَبَّةٌ سوداء
 »بطرز زركش» une *djobbah* noire avec des bords de brocart." Dans l'*Histoire des Toulounides* de Nowairi (man. 2 k (2), pag. 11): أسقطَ أحمد دعوة الموفق:
 وقلع اسمه من الطرز فلما بلغ الموفق ذلك أمر بلعن أحمد
 »Ahmed abolit la prière pour El-Mowaffak, et fit ôter son nom des bords" (brodés des drapeaux, je pense; comparez Soyouti *apud* S. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 268, où عصابٌ doit se traduire par *drapeaux*). »Cette nouvelle étant parvenue a El-Mowaffak, il ordonna de prononcer la malédiction sur Ahmed-ibn-Touloun dans toutes les villes (sujettes à son empire)." Dans un manuscrit *autographe* de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 25 r°): خلع الاطلس المعدني بطرز الزركش il donna
 »naît, comme *khilah*, une pièce d'étoffe de satin *madini* avec des bords de brocart." Ailleurs (fol. 30 v°): فخلع على المشار اليه منهم اطلس معدنيا بطرز زركش
 »Il donna à leur chef, comme *khilah*, une pièce de satin *madini* avec des bords de brocart." Et enfin (fol. 135 r°): تشريف اطلس معدني بطرز زركش
 »un vêtement d'honneur, fait de satin *madini*, avec des bords de brocart." Dans tous ces passages les manuscrits portent bien distinctement طَرَز et non pas طَرَّر.

Le mot طَرَز signifie encore: *des étoffes de brocart*. Je lis dans l'*Histoire*

les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 159):
 « Cet homme portait un
 » *kabā* de satin rouge. »

Le *قباء* était aussi fourré quelquefois de pelleteries (Makrizi,
Description de l'Égypte, tom. II, man. 372, pag. 358) ⁽⁶⁾.

d'Égypte de Nowairi (man. 2 n, fol. 89 r°):
 أَخْضَرَ الصَّنْدُوقَ إِلَى الدِّيْوَانِ
 السُّلْطَانِي وَفُتِحَ وَاعْتَبِرَ مَا فِيهِ مِنَ الذَّهَبِ — حَوَائِصَ ذَهَبٍ
 وَطُرُزَ زَرْكَشٍ « On porta la caisse vers le *divan* du sultan, on l'ouvrit, et on exa-
 » mina l'or qu'il renfermait; on trouva alors des ceintures d'or et des brocarts d'or. »

Ailleurs (man. 2 o, fol. 110 r°):
 رَكِبُوا بِالْكَالُوتِ الزَّرْكَشِ وَالطَّرِزِ الزَّرْكَشِ
 « Ils se promènèrent à cheval, portant des calottes de brocart, et revêtus d'étoffes de
 » brocart d'or. » Dans *l'Histoire d'Égypte* d'Ibn-Iyas (manuscrit, pag. 100):

وَوَجِدُ لَهُ عِنْدَ شَخْصٍ اسْكَافٌ بُقْمَجٍ فِيهَا طُرُزُ زَرْكَشٍ وَحَوَائِصَ ذَهَبٍ
 « On trouva qu'il avait déposé, chez certain homme
 » qui exerçait le métier de cordonnier, des serviettes renfermant des pièces de brocart
 » d'or, des ceintures d'or, et des housses innombrables. » Le mot *طُرُوزَات* se trouve
 dans la même acception chez Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol.

107 r°):
 فَرَجِيَّةٌ قَدْسِي وَتَحْتَهَا مِنْ ثِيَابِ مِصْرَ وَطُرُوزَاتِهَا الْحَسَانُ
 « Une *feredjyah* de l'étoffe qu'on nomme *قدسي*, et au dessous de celle-ci des ha-
 » bits de la fabrique d'Égypte, et de belles étoffes de brocart de ce pays. » (Le mot
قدسي dont l'étymologie et la véritable signification me sont inconnues, se rencontre
 dans trois autres passages d'Ibn-Batoutah, comme désignant une sorte d'étoffe. On lit
 chez cet auteur (man. fol. 129 v°):

ثِيَابًا مِنَ الْمَلْفِ وَالْمَرْعِزِ وَالْقَدْسِي; وَالْكَحْخَا
 وَكَانَ (عَلَيْهِ فِي ذَلِكَ الْحِينِ قَبَاءٌ قَدْسِي أَخْضَرَ وَعَلَى رَأْسِهِ شَاشِيَّةٌ مِثْلُهُ
 « On trouva qu'il avait déposé, chez certain homme
 » qui exerçait le métier de cordonnier, des serviettes renfermant des pièces de brocart
 » d'or, des ceintures d'or, et des housses innombrables. » Le mot *طُرُوزَات* a le même sens. Je lis dans Makrizi (*Description de l'Égypte*,
 tom. II, man. 372, pag. 351):

كَلْفَتَاتِ الزَّرْكَشِ وَالطَّرِزَاتِ الزَّرْكَشِ
 « Les calottes de brocart, les pièces d'étoffes de brocart d'or,
 » et les housses de brocart. »

⁽⁶⁾ Je publierai à cette occasion ce passage de Makrizi dans son entier, parce qu'il est très-important pour la connaissance des diverses espèces de pelleteries, en usage en

On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 88):

قباء حريم بنفسيجي يُفَرِّي (مصرى : le man. porte : بقاتم مطرّز

Egypte, sous la dynastie circassienne: وتجارة ثم سكن فيه صنّاع الفراء وتجارة فَعَرَفَ بهم وصار بهذا السوق في أيام الملك الظاهر برقوق من انواع الفرو ما يجلب اثمنها وتتضاعف قيمها لكثرة استعمال رجال الدولة من الامراء والمماليك لبس السمرور والوشق والقائم والسنبجاب بعد ما كان ذلك في الدولة التركية من اعزّ الاشياء التي لا يستطيع احد لبسها ولقد اخبرني الطواشي الفقيه الكاتب الحاسب الصوفي زين الدين مقبل الرومي الجنس المعروف بالشامي عتيق السلطان الملك الناصر الحسن بن محمد بن قلاوون انه وجد في تركة بعض امراء السلطان حسن قباء بفرو قائم فاستكثر ذلك عليه وتجب منه وصار يحكى ذلك مدّة لعزة هذا الصنف واحترامه لكونه من ملابس السلطان وملابس نسائه ثم تبدّلت الاصناف المذكورة حتى صار يلبس السمرور آجاء الاجناد واجاد الكتّاب وكثير من العوام ولا تكاد امرأة من نساء بياض الناس تخلو من لبس السمرور ونحوه والى الآن عند

Ensuite, «الناس من هذا الصنف وغيره من الفرو شيء كثير»
 «les fabriquants et les vendeurs de pelleteries demeurèrent dans ce marché qui em-
 »prunta d'eux son nom (سوق القَرَائِين). Du temps d'Al-melik-at-thahir-
 »Barkouk, il se trouvait dans ce marché diverses sortes de pelleteries dont le prix
 »était très-élevé, et dont la valeur était portée au double, parce que ceux qui se
 »trouvaient à la cour, savoir les émirs et les mamlouks, faisaient si fréquemment
 »usage de fourrures de zibeline (a), de loup-cervier (b), d'hermine (c) et de petit-
 »gris. Auparavant, ces fourrures étaient comptées, sous la dynastie turque (baharite),
 »parmi les choses les plus rares et que personne ne pouvait se procurer. Un tel m'a
 »raconté qu'on trouva parmi la succession d'un des émirs d'Al-melik-an-nasir-al-Hasan-
 »ibn-Mohammed-ibn-Kelaoun (sultan baharite), un *habá* avec une fourrure d'hermine;
 »le sultan pensa que cet habit avait été une possession immense pour cet homme, et
 »il s'en étonna; pendant longtemps, il racontait toujours ce fait, parce que cette
 »espèce de pelleterie était alors si rare et employée exclusivement pour les habits du
 »sultan et de ses femmes. Ensuite, les différentes sortes de fourrures dont j'ai parlé,

» بطرز ذهب يلبغاوى عريض
 » d'hermine, brodé largement aux bords d'or connu sous le nom
 » d'Ilbogawi" (du sultan Ilboga).

» se succédèrent rapidement, de sorte que les principaux d'entre les gens de l'armée,
 » les principaux *kâtibs*, et beaucoup de particuliers portassent la zibeline, et qu'il n'y
 » eût presque pas d'épouse d'un homme d'une condition aisée, qui pût se passer de
 » fourrures de zibeline etc. De nos jours aussi on porte très-souvent des fourrures de
 » cette espèce et d'autres."

(a) Le mot *سمور* manque dans le Dictionnaire arabe. De Bruyn (*Reizen* etc., pag. 132) explique *Samour* par *zibeline* (*Sabel*). Thévenot (*Relation d'un Voyage fait au Levant* p. 56), dit de même: » L'hiver ils les font doubler [les *فراجة*] de riches
 » fourrures, et ceux qui ont le moyen, dépensent volontiers quatre ou cinq cens
 » piastres pour avoir une doublure de Zibelines qu'ils appellent *Samour*." Les écrivains arabes écrivent ce mot tantôt *سمور*, et tantôt *صمور*. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 145 r°): *والسمور دون ذلك*
تساوى الفروة منه اربعمائة دينار فما دونها ومن خاصة هذه
الجلود انّها لا يدخلها القمل وامراء الصين وكبراءه يجعلون
منه المجلد الواحد متصلاً بفرواتهم عند العنق وكذلك تجار فارس
(القائم), *والعراقيين*, » La zibeline est d'un prix moins élevé que l'hermine
 » et une pelisse de la première espèce vaut quatre cents *dinars* et moins. Ces peaux
 » ont pour propriété que la vermine n'y entre pas. Les grands et les principaux de
 » la Chine, en mettent une seule peau, attachée à leurs pelisses, autour du cou; les
 » marchands de Perse et des deux Iraks en usent de même." Plus bas (man. fol. 147 r°):
واجتمع لي من الخيل والثياب وفروات السنجاب والسمور جملة
» Je réunis quantité de chevaux, d'habits et de pelisses de petit-gris et de zibeline."
 Ailleurs (man. fol. 156 r°): *بعثت اليّ بفروة سمور*: » Elle m'envoya une pelisse
 » de zibeline." Et plus bas (fol. 160 v°): *اعطاني السلطان فروة سمور*:
» تساوى مائة دينار وطلبتها منه لأجل البرد
 » pelisse de zibeline, qui valait cent *dinars*. Je la lui avais demandée à cause du froid."
 On trouve dans l'*Histoire d'Espagne* par Al-Makkari (man. de Gotha, fol. 77 v°):
 (sic) *مائة جلد سمور*. (Voyez aussi *ibid.*, fol. 40 r°). Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*,
 man. 367) écrit *صمور* (pag. 35, 48, 123, etc.).

Ce qu'on appelait قبا سلارى était le بغلطاق. Voyez ce mot.

Le قبا semble avoir reçu l'épithète de اسلامى, car on lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 19 B, fol. 135 v°): ركب — — في الموكب بالاقبية الاسلامية والكلوته والشاش على عاداة العساكر المصرية; l'auteur du *Mesalik al-absar* et Makrizi (voyez *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 213, 295) mentionnent également les اقبية اسلامية, et ces auteurs entendent sans doute par là des kabás, taillés à la façon arabe, pour les distinguer des kabás tatars (voyez *ibid.*), selaris (سلارية), et autres.

Les manteaux des chevaliers chrétiens sont quelquefois appelés قبا par les auteurs arabes. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 388): واذ بالفارس المقدم عليهم لابس قباء ازرق من اطلس — ومن فوقه زردية ضيقة العيون «Le ohevalier qui les commandait, était revêtu d'un kabá bleu, fait de satin; — sur cet habit il portait un haubert

(b) Le mot وشق manque également dans le Dictionnaire. En lui donnant le sens de loup-cervier, j'ai suivi Meninski. Il se trouve fréquemment dans l'ouvrage d'Ibn-Iyas.

(c) Le mot قائم désigne bien certainement l'*hermine*, car on lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 145 r°): والقائم هو احسن انواع الفراء وتساوى الفروة منه ببلاد الهند الف دينار و صرفها ذنبها مائتان وخمسون وهي شديدة البياض من جلد حيوان صغير «Ce qu'on appelle قائم est la plus belle sorte de fourrure, et une pelisse de cette espèce vaut, dans l'Inde, mille dinars, et si l'on change sa queue pour de l'or,» [comparez pour ce sens du mot صرف Ibn-Batoutah, fol. 140 r°, 141 v°, etc.], «on reçoit deux cent cinquante dinars. Cette fourrure est blanche au plus haut degré, et elle est faite de la peau d'un petit animal, long d'un empan et qui a la queue longue. Ils laissent celle-ci dans la pelisse, dans son état naturel.» Cette description de l'animal que nous nommons *hermine*, est assez exacte.

»dont les mailles étaient étroites.” Al-Makkari, ou plutôt Ibn-Saïd (*apud Freytag, Chrestomathia arabica*, pag. 147) dit que les *kabás* des Arabes d’Espagne, étaient faits d’écarlate et ressemblaient aux *kabás* des Chrétiens.

Si nous n’avons pu indiquer qu’imparfaitement la façon du *kabā* arabe, nous connaissons, au contraire, à merveille le *kabā* des Persans. Voici la description qu’en donne Chardin (*Voyages*, tom. III, pag. 67, 68): »Une Robe, qu’ils appellent »*Cabai*, qui est large comme un cotillon de femme, mais fort »étroite en haut, passant deux fois sur l’estomac, et s’attachant »sous le bras: le premier tour sous le bras gauche, et l’autre »tour, qui est celui de dessus, sous le bras droit. Cette Robe »est échancrée de la manière que vous voyez dans la Figure »qui est à côté. Les manches en sont étroites, mais comme »elles sont bien plus longues qu’il ne faut, on les plisse sur le »haut du bras, et on les boutonne au poignet. Les Cavaliers »aussi portent des *Cabai* à la Géorgienne, qui ne diffèrent des »autres qu’en ce qu’elles sont ouvertes sur l’estomac, avec des »boutons et des gances. Quoique cette Veste soit fort juste à »l’endroit des reins, on l’attache là de deux à trois ceintures »par dessus, pliées en double, larges de quatre doigts, riches »et propres, ce qui fait que la Robe fait sur l’estomac une »poche ample et forte, où l’on serre ce qu’on a bien plus sû- »rement que nous ne faisons dans nos poches de haut de »chausse.” La description suivante que donne Thévenot (*Suite du Voyage de Levant*, pag. 173) est encore plus détaillée: »Par dessus ils ont une veste, qu’ils appellent *Caba*, qui est »ordinairement de toile de coton tres-fine, teinte de rouge, »jaune, vert ou autre couleur selon la fantaisie, et tellement lisée

»qu'elle semble du satin; cette veste est cotonnée et picquée,
 »et vient jusqu'à my-jambe; elle est fort échanerée par le de-
 »vant, et le côté droit s'étend juste sur l'estomach, et vient
 »s'attacher sous l'aisselle gauche avec des cordons, et le côté
 »gauche s'étend pardessus et vient s'attacher au côté droit
 »avec quatre cordons, et il en reste un qui ne s'attache
 »point, mais qui pend sur les autres; de cette maniere ils
 »ont l'estomach bien couvert et bien serré, car cela est fort
 »juste sur le corps jusqu'à la ceinture qui est fort étroite, et
 »depuis la ceinture elle va toujours en élargissant, de maniere
 »qu'elle semble une cloche par bas, se soutenant en rond, comme
 »s'il y avoit un cercle de fer, et cela à cause du cotton dont
 »elle est garnie. Les manches sont justes aux bras pour la
 »largeur, mais elles sont beaucoup plus longues, c'est pour-
 »quoy ons les plisse afin qu'elles ne passent pas le poignet.
 »Plusieurs les portent fermées et sans bouton au poignet; mais
 »ceux qui veulent estre plus commodément, y mettent des bou-
 »tons, et à présent plusieurs tant Persans qu'Arméniens, se servent
 »de cette commodité, qu'ils ont apprise des Francs, en effet
 »cela ferme la manche juste au poignet, et empesche que le
 »vent n'y passe. Ordinairement ces *cabas* sont de toile peinte
 »d'une couleur seulement, souvent aussi les gens de qualité en
 »portent de satin ou de Zerbaft [زر بافت], qui est le brocat de
 »Perse, et en Été plusieurs les portent d'aledgia, et non co-
 »tonnée." Thévenot dit plus bas (*ibid*, pag. 175): »Il faut tou-
 »jours avoir un valet pour nouer les cordons du *caba*: aussi la
 »pluspart n'en nouent qu'un et laissent pendre les autres. —
 »Afin d'estre toujours propres, ils se depouillent aussi-tost qu'ils
 »sont au logis, et changent tous les jours de *caba*, et au bout

»de six mois reprennent un de ces *cabas* qu'ils ont déjà portez,
 »que l'on croit neuf, parce qu'on ne se souvient pas de l'avoir
 »déjà veu; ils estiment un homme à sa propreté et aux beaux
 »habits." Voyez aussi Tavernier (*Voyages*, tom. I, pag. 629)
 qui écrit *Cabaye*, et Fraser (*Journey into Khorasan*, pag. 69)
 qui écrit *Kabba*.

C'est du nom d'unité persan (فبای) que les Hollandais ont
 formé leur *kabaai*, qu'ils emploient pour désigner *une robe
 de chambre*.

ثَرْطُق

لبس معروف معرب كَرْتَه dit le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1330). Or le mot كَرْتَه ou كَرْتَه désigne en persan, suivant le Dictionnaire de Richardson: »une courte veste ou chemise, »portée par les femmes, qui prend sur les épaules et qui va »jusqu'au milieu du corps." Le mot persan كَرْتِي semble avoir le même sens et le diminutif كَرْتَك désigne: »une courte che- »mise qui va juste au corps, avec des manches qui vont jus- »qu'aux coudes." Les poètes arabes font assez souvent mention du ثَرْطُق de leurs maîtresses; voyez, par exemple, un vers cité par Ibn-Khallican, tom. I, pag. 364. Au reste, on sait que les Persans prononçaient anciennement le ç final plus fortement qu'aujourd'hui, et que les Arabes représentaient ce son par leur ق.

ثَرْق

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désignait chez les Arabes d'Espagne, une sandale avec la

semelle de liége, et on le retrouve dans l'espagnol *alcorque*. L'étymologie du mot ne m'est pas claire, et les termes qui en arabe servent à désigner le liége, et qu'on va lire, manquent dans le Dictionnaire. Cobarruvias (*Tesoro*, Madrid, 1611) dit au mot *alcornoque* [*Alcornoque, cortiche, cortich. Alcala*]: »Los »Latinos le llaman süber, es una especie de roble [*Roble ar- »bol, chirquē, chirq. Roble arbol y madera, chirque, chirq. »Alcala*], que assi en el fruto como en las hojas se parece a »la enzina [*Enzina de grana o coscoja, chīrque, chirq. Alcala*], »aunque no es tan poblado de ramos, y tiene la corteza mu- »cho mas gruessa, esta le quitan, una y muchas vezes, y na- »turaaleza socorre luego con otra. Es nombre Arabigo: Al dorque, »y vale tanto como el desnudado, o mal vestido, aludiendo a lo »que tenemos dicho de la corteça, que le desnudan della, para »hazer calçado a las mugeres pequeñas; y sobre esto escribe »muchas gracias el Doctor Laguna, en los comentarios sobre »Diosc. lib. I, cap. 121. De dorque se dixo corque, y de alli »corcho [*Corcho o corcha de al conorque, corticha, cortich. Al- »cala*], y al-corque." Et au mot *alcorque*: »genero de calçado, »cuyas suelas eran aforradas en corcho, que como tenemos di- »cho, es la corteza del alcornoque dicho en Arabigo corque, y »con el articulo al-corque."

Les mots arabes qui servaient en Espagne à désigner le liége, dériveraient-ils du latin *quercus*? (Voyez encore au mot باروة).

مَقْرُونَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne, suivant Burckhardt (*Notes on the Bedouins and*

Wahabys, pag. 28) le même objet que celui qu'indique le mot *شَوْبَر*, c'est-à-dire un fichu que les femmes, chez les Bédouins, portent sur la tête. Les jeunes filles le portent rouge, et les femmes âgées, noir.

تَشَاب

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arabicae*, pag. 82) traduit *تَشَاب* par *indusium sine manicis*; c'est probablement le même mot que celui que Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 115) écrit *keséb* كَسَب. Cet auteur dit que c'est une chemise de laine, sans manches, qu'on porte au lieu du *caftán*. Voyez la Pl. XVI^e de l'ouvrage que je viens de citer. Lempriere (*A Tour to Morocco*, pag. 39) parle du *cashore* porté par les Bédouins, hommes et femmes, de Maroc. Le *cashore* est, selon ce voyageur, «un habit long et grossier, en laine non teinte, qu'on ceint
» autour des reins. Les femmes le portent de manière à en
» former un sac sur le dos, dans lequel elles portent leurs en-
» fants.»

Ce mot n'est probablement pas d'origine arabe, et je ferai observer que chez les Mandingos le mot *kusabo* signifie *man-teau*. (Voyez M. Macbrair, *Grammar of the Mandingo language*, pag. 41).

تُقّاص

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit

guante par قفاص, au pluriel قَفَائِيص, et *calçada cosa de guantes* مَلَابِس الْقَفَاص, *calçado assi قفاص*. Cañes (*Diccionario*, tom. II, pag. 204) explique également *guantes* par قفاز (sic). Le mot arabe lui-même fait déjà penser que c'est un gant en forme de réseau, un gant de mailles, car قفص, mot qui se trouve dans le Dictionnaire avec le sens de *reticularis* et de *cavea avis*, signifie, par exemple, un panier fait des branches du palmier, tordus ensemble (Burekhardt, *Arab. Proverbs*, n° 310; M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. I, p. 210; Nowairi, *Histoire d'Egypte*, man. 2 n, fol 33 r°), et قَفَّاز qui probablement est le même mot, signifie un épouvantail fait de pièces de bois minces (Burekhardt, n° 154). En effet, Pedro de Alcala explique aussi *manopla armadura* par قفاص, au pluriel قَفَائِيص. *Manopla* signifie, comme on sait, un gantelet de fer, de mailles.

قَلَصَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est l'espagnol *calzas*, qui a passé dans la langue des Arabes d'Espagne, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *calças* par قَلَصَة, au pluriel قَلَصَات, et *calçada cosa de calças* مَلَابِس الْقَلَصَات. On sait que *calza* signifie: *chausses, pantalon*. A Malte le mot قَلَصَات a le même sens. (Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 401).

قَلَنْسِيَّة, قَلَنْسَوَة

»Cet objet,» dit M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom.

I, pag. 223) »est décrit si vaguement par les lexicographes arabes, que je ne puis obtenir une idée précise de sa forme.'' Ces paroles du plus grand connaisseur des mœurs et des coutumes des Arabes, devraient, sans doute, me faire tomber la plume des mains; d'autant plus que ce mot n'est mentionné, à ma connaissance, par aucun voyageur européen qui ait visité l'Orient à quelque époque que ce soit, et que d'ailleurs mes propres recherches, dans les auteurs arabes, ont été assez infructueuses. Il me semble pourtant, bien que je n'avance point du tout ceci comme un fait incontestable, que ce mot désigne *le bonnet qu'on porte sous le turban* (la pièce d'étoffe), et qu'il équivaut au terme *طربوش*, actuellement en usage. Voici comment je suis arrivé à ce résultat.

D'abord, je ferai remarquer qu'à ma connaissance il n'existe pas d'autre mot, dans l'ancien arabe, qui pourrait désigner la calotte, ou bonnet, qu'on entoure de la pièce d'étoffe, pour former de cette manière le turban complet. Or, il est plus qu'in vraisemblable que les anciens arabes n'aient point porté de calotte sous la *عمامة*. D'ailleurs, le voyageur magrebin Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 152 v°) dit, dans sa description de la capitale de l'empire byzantin :
 ودخلت مع الرومي الذي عيّنهُ المَلِكُ للركوب معي الى مانستار
 يشقّه نهر وفيه كنيسة فيها نحو خمسمائة بكر عليهنّ المسوح
 وروسهنّ محلوقة عليها قلانس اللبد ولهنّ جمال فائت وعليهنّ
 اثر العبادَة. »J'entrai avec le Grec que le roi (l'empereur) avait
 »désigné pour m'accompagner, pendant mes courses par la
 »ville, dans un monastère, traversé par une rivière, où se trouve
 »une église avec environ cinq cents vierges qui portent des
 »habits de poil. Elles ont la tête rasée et portent des *kalan-*

»*sowehs* de laine. Elles sont d'une beauté qui dépasse tout ce qu'on peut s'imaginer, et elles s'occupent constamment d'œuvres pieuses." Plus bas (*ibid.*) Ibn-Batoutah dit dans son chapitre, intitulé ذكر الملك المترهب جرجيس (sur le roi (l'empereur) George devenu moine): فاذا بهذا الملك ماشيا على قدميّه وعليه المسوح وعلى راسه قلنسوة لبد »Ce roi (cet empereur) marchait à pied; il portait des vêtements de poil, et sur la tête une *kalansoweh* de laine." Je crois qu'il paraîtra assez probable que les nonnes et les moines à Constantinople aient porté des *calottes*. Le voyageur que je viens de citer, dit encore dans son article sur le Kiptchak, «où les femmes sont reines (1)» (fol. 141 r° et v°): وربما كان مع المرأة منهنّ زوجها فيظنّه من يراة بعض خدامها ولا يكون عليه من الثياب إلا فروة من جلود الغنم وفي راسه قلنسوة تناسب ذلك يسمونها الكلا »Souvent le mari se trouve avec une de ces femmes. Mais en le voyant, on pense que c'est un des esclaves de la femme; il ne porte d'autres habits qu'une pelisse de poil de chèvre, et sur la tête une *kalansoweh* d'une étoffe semblable; ils donnent à cette *kalansoweh* le nom de كلا." Zamakhschari (*Lexicon Arab. Pers.*, part. 1, pag. 62) traduit قلنسوة par كلاه et on trouve ailleurs chez Ibn-Batoutah (man. fol. 83 v°): نزع شاشيته عن راسه وهو يسمونها الكلا »Il ôta de sa tête la *schâschÿyah* qu'ils nomment كلا." Le mot persan كلاه qui se trouve dans ces passages, désigne une *calotte* ou *bonnet* (comparez une note de Langlès sur les *Voyages* de Chardin), et le mot *schâschÿyah* a le même sens. Enfin les auteurs arabes mentionnent assez souvent, que les hermites ou moines en Orient portent la *kalansoweh*. Or, on sait que la coiffure de ces personnages consiste souvent en un

(1) On se rappellera le beau poème du poète de la France, intitulé *la Nostalgie*.

simple bonnet ou calotte. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man., fol. 112 r°) dit, en parlant du saint ou hermite (ولي) du mont Lomân (لُمَعَان): وعليه مرتعة وقلنسوة لبد: Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m) rapporte, sous l'année 610, la mort d'un saint très-illustre. Il dit (fol. 22 r°): كان — لا يلبس غير — «Il ne portait qu'un habit de coton cru, et une kalansoweh de peau de chèvre.»

Aux preuves que je viens d'avancer, on peut encore ajouter que les Musulmans portent souvent deux bonnets ou calottes (طربوش et طافية, etc.), et qu'Ibn-Batoutah (man., fol. 120 v°, 121 r°) dit, en parlant des الفتيان الاخية (comparez M. Lee, *The Travels of Ibn Batuta*, pag. 68, 69): وعلى راسهم قلانيس بيض من الصوف باعلا كل قلنسوة قطعة موصولة بها في طول ذراع وعرض اصبعين فاذا استقر بهم المجلس نزع كل واحد قلنسوة ووضعها بين يديه وتبقى على راسه قلنسوة اخرى من الزردخاني وسواه حسنة المنظر «Ils portent sur la tête des kalansowehs blanches, faites de laine, et au sommet de chacune d'elles est attachée une pièce d'étoffe (2), longue d'une coudée et large de deux doigts. Quand ils tiennent leur séance, chacun d'eux ôte une kalansoweh et la pose devant soi, mais une autre kalansoweh couvre sa tête; cette dernière est faite de soie fine (3) ou d'une étoffe semblable, et elle est belle à voir.»

(2) Tel est le sens que prend souvent le mot نَظْعَة. Voyez Nowairi, *Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 24 r°, et les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. II, pag. 46. Les mots تَقْطِيع, au pluriel تَقْطِيع, et مَقْطَع ont le même sens. On lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 204 r°): خمس تقاطيع سكندري «cinq pièces d'étoffe d'Alexandrie;» et dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 111): جاء بمقطع حرير «Il apporta une pièce d'étoffe de soie.»

Il se peut que la قلنسوة retombe quelquefois d'un côté, ou en arrière, comme c'est le cas avec le طربوش, actuelle-

(³) Le mot زردخانی se trouve aussi dans d'autres passages d'Ibn-Batoutah, sous la forme زردخانه. Il dit (man. fol. 219 v°), en parlant de deux chameaux: *وجعلت لهما جلتين من زردخانه مبطن بالكمخا*. (Le mot *جُلَّة* signifie *une housse*; Ibn-Batoutah dit ailleurs (man. fol. 149 r°): *وفرسها مجلّل* و*فرسها مزركش بالذهب*). Voyez aussi un passage du voyage dans le Soudan de cet auteur, traduit dans le *Journal asiatique*, 4^e série, tom. I, pag. 208. Je crois retrouver ce terme arabe dans la langue espagnole, sous la forme *zarzahan*. En effet, Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *zarzahan* par زَرْدَكَان. C'est encore à l'aide du terme espagnol que nous pouvons expliquer le terme arabe. Selon Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1610, au mot *çarçahan*), le mot *zarzahan* (ou *zarzalian*) signifie: *une sorte de soie fine, fabriquée par les Mores et ressemblant à du tafetas*.

Puisque j'ai eu l'occasion de parler du nom d'une étoffe, qui nous est expliqué par l'espagnol, je dirai encore quelques mots sur un autre terme arabe qui non seulement nous est expliqué par l'espagnol, mais qui dérive de cette langue, et qui a été mal traduit. C'est le mot تَلَيْس que j'ai en vue. On lit dans Ibn-Batoutah (man., fol. 282 r°): *يصلحون اسقيتهم ويملّونها بماء ويحيطون عليها التلايس* و*خوف الريح*, ce que M. de Slane (*Journal asiatique, loco laud.*, pag. 190) traduit de cette manière: on raccommode les outres à eau, et, »après les avoir »remplies de nouveau, on les coud dans des nattes de feuilles de palmier, pour »empêcher l'évaporation." D'autres passages d'Ibn-Batoutah démontrent que cette traduction est tout-à-fait insoutenable. Ainsi, il dit ailleurs (man. fol. 95 v°): *طَرِحَتْ* هنالك ايامًا مستورة العورة بقطعة تليس. (Le traducteur portugais, le père Moura (tom. I, pag. 283), traduit ici assez exactement *bocado de tapete*). En décrivant le deuil à cause de la mort du fils du roi d'Idhadj, Ibn-Batoutah (man., fol. 80 r°) s'exprime en ces termes: *فوجدت مشور دار السلطان مبتلًا رجالا وصبيانًا من المماليك وابناء الملوك والوزراء والاجناد وقد لبسوا التلايس وجلال الدواب وقد جعلوا فوق رؤسهم التراب والتبن*. Il résulte évidemment de ce passage que le mot تَلَيْس doit désigner une sorte

ment en usage en Syrie. Du moins, à l'occasion du précepte dans l'ouvrage, intitulé *Molleka al abhor* (man. 1211, fol. 164 r^o): ويجد للنساء لبس الحرير ولا يجد للرجال إلا قدر أربع أصابع كالعلم » Il est permis aux femmes de se revêtir de soie, » mais les hommes n'emploieront de cette étoffe que la largeur » de quatre doigts, par exemple pour un bord, » le commentateur (*Madjma al anhor*, éd. de Constantinople, tom. II, pag. 258) fait cette observation: وكذلك اذا كان في طرف القلنسوة لا باس وفي القنية: وفي القنية: et plus bas (pag. 259): تُكْرَهُ التُّكَّةُ المَعْمُولَةُ مِنَ الابرِيسِيمِ وَهُوَ العَكِيجُ وَكَذَلِكَ القلنسوة وَإِنْ كَانَتْ تَحْتَ العِمَامَةِ. Par les mots طرف القلنسوة dans le premier passage, il faut entendre, si je ne me trompe, *le bout flottant* de ce bonnet. Les derniers mots du second passage qui signi-

d'étoffe. En effet, Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*) traduit تَلَيْسَ par *tapes variegatus*, et le terme arabe n'est qu'une altération du mot espagnol *terliz*, en français *treillis*, littéralement *tissu à trois lisses*. On vient de voir que le mot arabe تَلَيْسَ signifie *un tapis grossier à diverses couleurs*. Je trouve le terme espagnol *terliz* employé dans le même sens dans les vers suivants, attribués au roi Philippe IV (*Comedia de disparates del Rey Don Alfonso, et de la mano Horadada* de un ingenio desta corte, Jornada I):

¿Has visto, que en el mismo lugar donde
Bordado estuvo el cristalino velo,
Un bordado terliz de escarcha, y yelo,
Haze que el campo de verdor se monde?

Au reste, si je dérive le mot تَلَيْسَ de *terliz*, ce n'est point une conjecture que j'avance, c'est un fait bien constaté; car Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *terliz tejido a tres lizas* par تَلَيْسَ, au pluriel تَلَالَيْسَ.

En Egypte on donne aujourd'hui le nom de تَلَيْسَ à un sac noir, on à raies blanches et noires, fait de poil de chèvre, dont les paysans se servent pour porter leur blé au marché (voyez Burekhardt, *Arab. Prov.* pag. 68, 97), et de là à une mesure de blé.

fient, je pense: quand même le bonnet est tout-à-fait couvert et caché par le turban, semblent confirmer mon opinion que le mot قلنسوة ne désigne rien d'autre que le bonnet ou la calotte qu'on met sous le turban.

La قلنسوة était en usage en Espagne, du moins sous la dynastie des Ommiades, car je lis dans l'*Histoire d'Espagne* de Nowairi (man. 2 h, pag. 478): «اشار الحاجب بانتراع قلنسوة: شنشول عن راسه فانترعت» Le Hâdjilb donna le signe d'ôter «la kalansoweh de la tête de Schanschoul, ce que l'on fit.» Je n'ai pas trouvé ce mot dans le *Vocabulario* de Pedro de Alcalá.

Ce que, de nos jours, les Coptes appellent قَلَسَوَة, ou قَلُوسِيَة, n'est point du tout une espèce de coiffure, mais une bande, large de quatre pouces, et longue d'un pied, qu'ils attachent sous le turban, et qui pend sur le dos. (Voyez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. II, pag. 354).

قَبِيصٌ

Les Orientaux portent la chemise par-dessus le caleçon, et non pas, comme c'est la coutume en Europe, par-dessous le caleçon. En Egypte, la chemise des hommes est faite de toile de Venise (بنديقي *Mille et une Nuits*, éd. Habicht, tom. II, pag. 62), de lin, de coton, de mousseline, de soie, ou de soie et coton à raies, mais toutes blanches (M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 39). Celle des femmes est faite de soie (*Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 874; *Les Voyages fameux du Sieur Vincent Le Blanc*, tom. II, pag. 139), de toile de coton très-fine (Mantegazza, *Relatione*

del Viaggio di Gierusalemme, pag. 90), de toile de lin, de mousseline, de soie et coton, ou enfin de crêpe de couleur et quelquefois noire (M. Lane, tom. I, pag. 56). »Celle des personnes riches est d'ordinaire ornée aux bords et aux ouvertures d'une broderie de soye à l'aiguille,» dit Coppin (*Le Bouquier de l'Europa*, pag. 220). On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 600): قلعَتْ اثوابها واتت في قميص رفيع مطرز بطراز من الذهب »Elle ôta ses habits de dessus et s'avança revêtue d'une chemise fine, brodée d'un bord d'or.» Ailleurs (tom. I, pag. 828): وعليها قميص بندقي رفيع بطرازين من الذهب وهو مزركش ببدائع التطريزات وراس الكمين مكتوب عليه هذه الابيات »Elle portait une chemise de toile de Venise très-fine, ornée de deux bords d'or et des plus belles broderies; sur l'extrémité des manches ces vers étaient écrits etc.» Les docteurs permettent aux hommes d'avoir la boutonnière et le bouton de la chemise faits d'étoffe de soie (*Madjma al anhor*, éd. de Constantinople, tom. II, pag. 259).

Quant à la façon de la chemise, elle a les manches très-amplés, qui vont jusqu'au poignet, et elle descend jusqu'à mi-jambes (Coppin et M. Lane, *locis laudatis*).

Dandini (*Voyage du mont Liban*, pag. 45) dit, dans la description du costume des habitants de Tripoli de Syrie: »Leurs chemises aussi bien que leurs autres vestes, sont sans collet, et pour l'ordinaire de coton blanc. Il y en a qui en portent de bleües avec des manches fort larges, de sorte qu'on leur voit presque tous les bras nuds. Le bas de leurs chemises n'est point fendu; du moins elles paroissent cousües jusqu'au bout estant hors des calçons, et pour cela ils les font larges.»

D'Arvieux (*Mémoires*, tom. VI, pag. 425, 426) dit, en parlant des femmes d'Alep: »Elles portent de longs caleçons
»comme les hommes, sur lesquels elles mettent une longue et
»ample chemise de mousseline rayée, ou d'autre toile fine, qui
»ne diffère en rien de celles des hommes.»

Il paraît par l'ouvrage de Pietro della Valle (*Viaggi*, tom. I della Turchia, pag. 750; comparez tom. I della Persia, p. 161) qu'à Bagdad la chemise des dames était ordinairement en soie de couleur, et qu'elle avait les manches très-amples et très-longues. Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, tom. IV, pag. 327) dit, dans la description du costume des dames de cette capitale: »La chemise, qui est au-
»dessus (des caleçons), est de mousseline, brodée en soie couleur d'or; elle est ouverte en devant, comme celle des Européens.»

Chardin (*Voyages*, tom. III, pag. 70) dit, en parlant des Persanes: »La chemise, qu'on appelle Camis, d'où est peut-être venu le mot de chemise, est ouverte sur le devant jusqu'au nombril.»

Höst (*Nachrichten von Marokos und Fes*, pag. 114, 115) rapporte que la chemise des Magrebins a les manches ouvertes; chacune de celles-ci a quelquefois cinq aunes de longueur, et on les attache souvent sur le dos, de sorte que les bras restent alors découverts. Autour du cou, cette chemise est presque toujours brodée de soie jaune. Les »chemises de
»toile,» portées au Magreb sont mentionnées par Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 85), par Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 8, col. 2; fol. 27, col. 2) et par Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 102, col. 2).

Si je ne me trompe, le mot قميص est le seul nom de vêtement qui se trouve dans l'Alcoran. Cet habit était porté par Mahomet (*Oyoun al athar*, man. 340, fol. 188 v°), et il était fait de coton blanc (1).

Les Orientaux semblent avoir attaché une grande importance à ce que les manches des chemises ne fussent pas trop larges; car Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 74, 75) rapporte, sous l'année 793: وفي شوال نادى الامير كمشبغا نائبا غيبية — — ان لا امرأة تلبس قميص (sic) باكام كبار وكانوا قد افحشوا في ذلك حتى خرجوا عن الحد » Dans le mois de Schaw-wâl l'émir Kimischboga, le lieutenant pendant l'absence du »sultan, fit proclamer qu'il ne serait permis à aucune femme, »de porter une chemise avec des manches amples, car elles se »conduisaient en ce point d'une manière infâmante (2), et elles »avaient passé au delà des bornes de la bienséance." Soyouti (*Hosn al mohadharah*, man. 113, fol. 348 v°) rapporte le même fait en ces termes: وفي سنة ثلاث وتسعين امر كمشبغا نائبا الغيبة ان — — ومنع النساء من لبسان القمصان الواسعة الاكام وشددن في ذلك *

La chemise de nuit se nomme قميص النوم. Comparez les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 192) et

(1) قميصًا صحاريًا واخر سكوليا (1) dit le *Oyoun al athar*. Je ne puis décider quelle sorte d'étoffe venait de la ville de Zohâr, mais سكولي désigne bien sûrement une étoffe de coton blanc, car je lis dans le *Meracid al ittilla* (man. 295): سكول بالضم واخرة لام قرية من اليمن يُجمل منها ثياب قطن بيض تسمى السكولية *

(2) Ajoutez ce sens de la quatrième forme de فحش au Dictionnaire. On lit ailleurs dans l'ouvrage d'Ibn-Iyas (pag. 133): افحش في حقة »turpiter cum »eo egit."

l'estampe dans la traduction anglaise de M. Lane (tom. I, pag. 301).

On sait que le mot قميص a passé dans les langues romanes.

قمطة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

M. le Comte de Chabrol (dans la *Description de l'Égypte*, tom. XVIII, pag. 113) l'explique de cette manière: «Pièce de mousseline qui fait plusieurs tours sur le *tarbouch* [des dames égyptiennes]: elle est en deux parties; celle qui reste en dessus est rouge ou d'une couleur très-vive: toute la coiffure forme autour de la tête une espèce de bourrelet saillant, que l'on orne de perles ou de pierreries.»

مِقْنَعَةٌ, مِقْنَعٌ, قِنَاعٌ

Les mots قناع, مقنع et مقنعة désignent: une pièce d'étoffe (un fichu) que les personnes des deux sexes posent sur la tête. (Comparez عصابة et كوفية). On trouve dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II, man. 356, fol. 168 v°) un chapitre, intitulé باب التَّقْنَعِ, où on lit ce qui suit: وقال ابن عباس خرج النبي صلى الله عليه وسلم وعليه عصابة دسَاء وقال أنس عصب «Ibn-Abbās» النبي صلى الله عليه وسلم على رأسه حاشية برد» a dit: Le Prophète sortit, coiffé d'une *asbah* (1) de couleur cendrée. Alors Anis dit [par plaisanterie]: Le Prophète s'est coiffé de la lisière d'un *bord*." Dans une histoire qui est racontée,

(1) Dans le texte on lit عصابة, mais sur la marge on trouve عصبه comme correction, car صح y est ajouté.

dans le même ouvrage, sur l'autorité d'Ayischa, on lit: فقال قائلٌ لابي بكر هذا رسول الله صلى الله عليه وسلم مُقْبِلًا مُتَقَبِّعًا . On a vu plus haut, par un passage des *Voyages* d'Ibn-Djobair (au mot خرقعة), que les *kinās* formaient une partie de l'habillement des Bédouins. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 143 r°) dit, dans son article sur les Boulgares du Volga: وعلى رأس الوزيرة والحاجبة مقنعة حرير مزركشة الحواشي والجوهر ملبسا بهما «La *vezirah* et la *hâdjibah* portaient une *miknaäh* de soie, brochée d'or aux bords, et ornée de pierreries. Ceci leur servait de coiffure (2).» Et ailleurs (fol. 156 r°): تعرضت لي بالباب «A la porte, une femme se présenta à moi; elle portait des habits sales, et était coiffée d'une *miknaäh*.» On trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 820): le jeune homme dormait «et sur sa tête se trouvait un *mikna* bleu, de la fabrique de Merw (3).» Ailleurs

(2) Les mots ملبسا بهما se trouvent beaucoup plus bas, après les mots: ويبد كل واحدة منهنّ [des servantes] عمود ذهب او فضة او يكون من عود ملبسا بهما, où ils présentent un contre-sens, et où il n'y a pas de raison pour employer un duel. Or ce duel ne peut se trouver, dans tout le passage, que dans la phrase où il est question de la وزيرة et de la حاجبة. Probablement, ces mots auront été trouvés par le copiste sur la marge de l'exemplaire qu'il copiait, et il les aura insérés mal à propos à un endroit qui ne leur convenait point. Au reste, je crois que les mots ملبسا بهما ont été ajoutés par Ibn-Batoutah, pour faire sentir au lecteur que la *miknaäh* servait de vêtement de tête, de coiffure, à ces femmes, et non pas de voile. Dans un autre passage, il dit expressément que les femmes chez les Boulgares du Volga ne portent point de voile. — Le mot, exprimant orné, qui devait précéder والجوهر, ainsi qu'un autre substantif, ont été omis par le copiste.

(3) Il était donc fait probablement de l'étoffe qu'on appelle ملحم. Voyez au

(tom. III, pag. 161) une aventurière fait prendre à ses amants des habits de femme. Elle dit au premier amant (le kadhi):
 يا سيدى اخلع ثيابك وعمامتك والبس هذه الغلالة الصفراء
 واجعل هذا القناع على راسك حتى فحضر بالماكول والمشروب
 وبعد ذلك تقضى حاجتك فاخذت ثيابه وعمامته ولبس الغلالة
 والقناع «O mon maître! ôtez vos habits et votre turban, re-
 »vêtez-vous de cette *gilâlah* jaune, et coiffez-vous de ce *kinâ*,
 »afin que nous fassions venir les mets et le vin; ensuite, vous
 »obtiendrez ce que vous désirez. Alors elle prit ses habits et
 »son turban, et il se revêtit de la *gilâlah* et du *kinâ* (4).”
 La différence entre le قناع et le مقنع est située, suivant les
 Dictionnaires, en ce que le dernier n'est pas si large que le
 premier.

Le mot قناع (et peut-être aussi مقنع et مقنعة) désigne encore: *un voile de visage* dont se servent les femmes. M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 210) le décrit ainsi: «C'est une pièce de mousseline, ayant un aune ou plus
 »de longueur, et un peu moins de largeur; on en place une
 »partie sur la tête, sous l'*izâr*, et le reste en retombe, par
 »devant, jusqu'à la ceinture; il couvre entièrement le visage.
 »J'ai souvent vu des femmes arabes, et surtout celles des Wahnâ-

mot جبة, note (9). Sur le mot مَرَوَزَى on peut consulter Ibn-Khallikan, *Wafayât al ayân*, tom. I, pag. 4. M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 222) n'a pas saisi le sens de مقنع dans ce passage.

(4) On se tromperait en traduisant dans ce passage قناع par *voile*: 1° parce que l'on ne porte pas de voile, quand on se trouve dans une maison, et qu'on va assister à un festin; 2° parce que, selon ce passage, le قناع doit remplacer le *turban*, et enfin, 3° parce que le troisième amant (le vézir) est invité à se revêtir d'une *gilâlah* bleue et d'un *tartour* rouge. Or, comme on l'a vu plus haut, le mot *tartour* désigne bien sûrement une coiffure.

»bis, portant des voiles de cette espèce; ils étaient faits de mousseline peinte, et cachaient entièrement leurs traits; mais ils étaient d'une fabrication assez déliée, pour ne pas les empêcher de voir leur chemin.»

Le قناع était quelquefois fait de soie (comparez les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. III, pag. 177) et broché d'or. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. III, pag. 176): قُلْ لَهُ اعْطِنِي الْقِنَاعَ الَّذِي عِنْدَكَ مَرْسُومًا ^(٥) بِالذَّهَبِ فَإِنَّ مَا عِنْدَهُ فِي دُكَّانِهِ أَحْسَنَ مِنْهُ فَاشْتَرِهِ يَا وَلَدِي بِأَعْلَى ثَمَنٍ *

Il faut ajouter le pluriel أَقْنَعَةٌ (de قناع) au Dictionnaire; on le trouve dans le passage d'Ibn-Djobair, que j'ai publié au mot خرقَة. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) dit aussi: *toca de muger o tocado* أَقْنَعَةٌ قِنَاعٌ. Dans un auteur persan (Mirkhond, *Historia Seldschukidarum*, pag. 164) on trouve مقنعه, employé comme un pluriel de مقنع. On y lit: جهت دختران سرای مقنعه وامتنعه که مناسب ایشان بود: «Ayant acheté pour les femmes du Sérail des *miknas*» خریده «et d'autres choses qui leur convenaient.»

Le mot قناع était aussi en usage en Espagne (comparez *Historia Abbadidarum*, tom. I, p. 61, ligne 6) et c'est de là que les Espagnols ont formé leur *alquinal*.

(^٥) Le mot مَرْسُومٌ signifie *broché*. On lit dans le *Voyage* d'Ibn-Djobair (man. 320 (1), pag. 46): «لَابِسًا ثَوْبًا مَرْسُومًا بِالذَّهَبِ» Il portait un habit noir, broché d'or.» Le mot مَرْسُومٌ, signifie aussi *broché d'or*. On trouve dans l'ouvrage que je viens de citer (manuscrit, pag. 83): خَلْعَتَانِ مِنَ الدَّبِيقِيِّ: الْمَرْسُومِ الْبَدِيعِ الصَّنْعَةِ «deux *khâlâhs* de l'étoffe, appelée *dabîkî*, brochée d'or et d'une fabrication magnifique.»

قوج

قوج

Il paraît par les deux passages des *Mille et une Nuits*, cités par M. Freytag, que ce mot désigne une sorte de coiffure, portée par les femmes conjointement avec la عصابة, ou عصابة. M. Fleischer (*de glossis Habichtianis*, pag. 39) pense que c'est le mot persan سراغوج, dont on a retranché سرا. »Per aphaeresin sane duram,» dit cet illustre savant. Cependant, je ne sâurais y substituer une étymologie plus vraisemblable. »Aegyptii,» dit encore M. Fleischer, »de hoc vocabulo interrogati se id ignorare fassi sunt.» Je dois avouer que je n'ai trouvé le mot قوج dans aucun autre livre.

Si le mot قوج désigne la même chose que سراغوج, en arabe سواقوج, c'est »une coiffure de femme qui, d'un côté, tombe sur le front, enveloppe les cheveux, et pend jusque sur l'épaule gauche.» (*Borhani-kati ap. Quatremère, Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 236) (1):

(1) Le mot سواقوج, dont M. Quatremère parle en cet endroit, semble désigner exclusivement un bonnet tatar, et c'est pour cela que je ne l'ai pas admis dans mon ouvrage. Je lis, par exemple, dans l'ouvrage de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 253 r°): كان صاحب سيس قد اعتمد ما يقتضى فسخ الهدية التي وقع الاتفاق عليها في سنة ست وستين عند اطلاق ولده ليفون وقطع الهدايا المقررة عليه وخالف الشروط من انه لا يجذ ذنبا ولا يحصن قلعة وصار لا يطالع بخبر صحيح كما تقرّر معه ثم لم يقتصر على ذلك الى ان صار يلبس الارمن السواقوجات ويخيف بهم القوافل ويدعى انهم من عسكر التتار
»Le prince de Sis fit tout ses efforts, pour venir au bout de se délivrer du tribut qu'il s'était engagé à payer, en l'année soixante-six, quand son fils Léon (LhriLh) fut mis en liberté, et il tâcha de se soustraire aux présents qu'il avait promis d'envoyer.

کَبوت

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est le mot espagnol *capote*, qui a passé dans le dialecte des Arabes d'Espagne et des Magrebins, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *capote* par کَبوت, au pluriel کَبَاتِيت. Cañes (*Gramatica*, pag. 171) explique également کَبوت par *capote sin mangas*, et Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 241, col. 1) dit que *kabbout* désigne la même vêtement que *Sant à Barra* [voyez سَنْتَبَرَّ].

کُجَّة

»Pila maior, quae fit ex complicato panniculo." Jean-Jacques Schultens dans le Dictionnaire de M. Freytag. Je n'ai jamais rencontré ce mot, et je ne le trouve pas noté par J.-J. Schultens sur la marge de l'exemplaire du Golius dont ce savant s'est servi, et qui se trouve à présent à la bibliothèque de Leyde.

کَرزِيَّة, au pluriel کَرَزِيَّيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Le voyageur arabe-espagnol, Ibn-Djobair (*Voyages*, man.

»En conséquence, il viola les traités, qui portaient qu'il ne commettrait pas de nouvelles offenses, et qu'il ne fortifierait plus ses châteaux; en outre, les renseignements qu'il devait donner, selon le traité, n'étaient pas exacts. Il ne se contenta pas de cela: au contraire, il fit porter des *serakoudj* aux Arméniens, molesta avec eux-ci les caravanes, et prétendit que c'étaient des soldats tatars qui faisaient cela."

320 (1), pag. 48) dit que l'émir de la Mecque était متعباً
 «يكرزية صوف بيضا رقيقة» coiffé d'une *korszyah* de laine, blan-
 «che et fine, qu'il portait en guise de turban." On lit dans
 l'ouvrage, intitulé *Al-holal al-mauschiyah* (man. 24, fol. 42 r°):
 قال كُنْتُ ببغداد بمدرسة الشيخ الامام ابي حامل الغزالي فجاءه
 رجل كَثَّ الحية على راسه كرسية فدخل المدرسة واتبل على
 الشيخ ابي حامل فسلم عليه فقال ممن الرجل فقال من اهل
 المغرب الاقصى «Lorsque je me trouvai à Bagdad, dans le
 »collège du docteur, l'imam Abou-Hamil-al-Gazzali, il y ar-
 »riva un homme à la barbe épaisse, qui portait une *korszyah*
 »sur sa tête. Etant entré dans le collège, il vint vers le docteur
 »Abou-Hamil. Celui-ci le salua et lui demanda: à quel peu-
 »ple appartenez-vous? J'habite le Magreb-al-aksa, répondit-il." Marmol (*Description de Affrica*, tom. II, fol. 3, col. 4, et
 fol. 4, col. 1) dit, en parlant des Berbères de la province de
 Heha, la plus occidentale du royaume de Maroc: «Ils ne por-
 »tent ni bonnets, ni chapeaux, sur la tête, mais des bandes
 »de laine qu'ils nomment *cursias*. Elles sont larges d'une pal-
 »me, et elles sont si longues, qu'on en entoure cinq ou six
 »fois la tête, en guise d'un turban (*como tocas*). Les plus
 »belles sont ornées de bords de coton; elles sont teintées de
 »henna, et garnies de cordons tordus qui pendent aux côtés
 »en guise de franges." Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der
 Afrikaensche gewesten*, pag. 240, col. 1) dit, en décrivant le
 costume des ambassadeurs de Maroc, qui vinrent à Amsterdam,
 en 1659: «Leur coiffure consistait en un bonnet (*een muts*),
 »appelé en arabe *Kurzya*, d'une étoffe de laine grossière,
 »mais il n'était pas roulé autour de la tête d'une manière élé-
 »gante, en guise de turban, comme cela est la mode chez

»les Mores ; cependant quelques-uns, en ce pays-là, le portent
 »aussi en toile de coton fine, roulé autour de la tête ; ils l'ap-
 »pellent alors *Sied* ou *Sjed* [شد].”

Je pense que ce mot n'était en usage qu'en Espagne et au Ma-
 greb ; j'avoue qu'Ibn-Djobair l'emploie en parlant de l'émir de
 la Mecque, mais ceci ne prouve pas encore que ce mot fût en
 usage en Arabie. Le voyageur arabe-espagnol aura donné à
 un vêtement qu'il voyait dans un autre pays, le nom que ce
 vêtement portait dans sa patrie.

Chez un scoliaste arabe-espagnol de Hariri (*Makamat*, p. 255),
 Scherischi, on trouve le pluriel de كرزیه, savoir كرازی.

Le mot كرزیه n'est, sans doute, pas d'origine arabe, et je le
 crois berbère, car, dans le vocabulaire berbère de Venture
 (*Voyage de Hornemann*, tom. II, pag. 449), on trouve que le
 mot *terkerzit* signifie *turban de laine*. En retranchant la syl-
 labe *ter*, nous retenons *kerzit*, ce qui répond exactement à
 l'arabe كرزیه, et, en donnant à ce mot la forme arabe, nous
 avons كرزیه.

كرك

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est le mot ture كُرْك, ou كُوك, et M. Quatremère (*Jour-
 nal des Savants*, 1842, pag. 72) le compte parmi ceux qui
 n'ont été adoptés, en Egypte, qu'après la conquête de ce pays
 par les Othomans. En effet, je n'ai pas trouvé ce mot dans un
 auteur arabe, antérieur à l'invasion de l'Egypte par Sélim. Dans
 les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 90) on
 trouve كرك سمور «un كرك, fourré de zibeline.» Au rapport

de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327) le *keriki* était, en Egypte, une espèce de فرجية; il différait de ce dernier habit, en ce que les manches en étaient taillées d'une autre manière, et en ce que le *keriki* n'était pas porté dans les occasions solennelles; cet habit était fait de soie.

M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc.*, tom. II, pag. 102) nous apprend que les Scheiks parmi les Bédouins Montefics, ne se distinguent de leurs dépendants que par » un » *kiurk* fourré, ou jaquette, une robe de drap ou d'écarlate » plus fine, » etc.

كساء

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

On sait que ce mot désigne, en général, un *vêtement*, et s'il n'avait que ce sens vague, je ne l'aurais pas admis dans mon ouvrage. Mais le mot كساء a encore un autre sens; il désigne la même chose que le mot حيك (voyez ce mot). Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 239, col. 2) atteste formellement que le *Hayk* se nomme aussi *Kissa* au Magreb. On sait que de كساء s'est formé le mot espagnol *alquicel*, ou *alquicer*, que même les dictionnaires modernes expliquent par: *vêtement more en forme de manteau*, et encore par: *éttoffe dont on faisait des tapis de table*. Voici ce que dit Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611) au mot *alquicel*: » C'est une couverture » de banc, de table ou d'autre chose; elle est tissue, sans couture, » en guise d'une couverture de lit. Ce mot dérive du verbe que-

»seye [كسَاء] qui signifie *couvrir*, ou *vêtir*. C'est ce que dit »Diego de Urrea. Le Père Guadix dit que *quicel* désigne un »manteau moresque (*capa morisca*). Il y en a qui disent que »*quize* signifie, en arabe, *siège* (*asiento*), et qu'ainsi *alquizel* »désignerait *la couverture du siège*; mais en tout il faut don- »ner crédit à Urrea, parce qu'il sait la langue arabe à fond." Les vieilles romances espagnoles nous représentent souvent les cavaliers mores, vêtus d'un *alquicel*. Voyez *Romancero de Romances Moriscos*, pag. 13, 35, 164.

Marmol parle du كساء, ou *alquicel*, et il atteste que c'est un manteau de laine grossier. Il dit (*Descripcion de Africa*, tom. II, fol. 3, col. 4), en parlant des Berbères de la province de Heha: »Leur habillement ordinaire consiste en des *alquicels*. Ceux-ci »ressemblent à des couvertures de lit, faites de laine, dont on »s'enveloppe; mais ces manteaux sont un peu plus fins, et ils »s'en enveloppent le corps (1)." Plus bas (tom. II, fol. 38, col. 4) il dit à peu près la même chose des habitants de Secsiúa, chaîne de montagnes dans le royaume de Maroc (2). Ailleurs (tom. II, fol. 102, col. 3) il dit des habitants de Fez: »Ceux qui ne sont pas assez riches pour pouvoir se procurer

(1) »Su vestido mas comun son unos alquiceles, como mantas de lana, por batanar, »algo mas delgados, que traen rebueltos al cuerpo." Le verbe *batanar* que l'on trouve dans ce passage, et que plusieurs Dictionnaires espagnols, anciens et modernes, que j'ai consultés, ne donnent que dans un sens qui ne lui convient pas ici, signifie *s'envelopper* (comparez Marmol, tom. II, fol. 9, col. 3; fol. 32, col. 3), et il dérive de l'arabe بَطَّنَ que les Arabes d'Espagne semblent avoir employé en ce sens. Pedro de Alcalá (*Vocabulario Español Arabigo*) dit au mot *batanar*: [aoriste] نَبَطَّنَ, [parfait] بَطَّنَتْ, [impératif] بَطِّنْ.

(2) »Unos alquiceles como mantas por batanar rebueltos al cuerpo."

»des casaques (*sayos*), portent de ces alquicels (*de aquellos alquiceles*), dans lesquels ils s'entortillent." Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 327) parle d'une »jacquette qu'ils »nomment *Alquicel*." Cadamosto (*Navigazioni*, fol. 100 v° F; comparez fol. 99 r° G) raconte que les *Azanaghi*, c'est-à-dire les Zenagah (زناغاه), les Sinhadjah (صنهاجة), comme prononcent les Arabes, portent des manteaux blancs qu'ils nomment *alchezeli*. Je pense que *al* est l'article arabe; *li* est, si je ne me trompe, un pluriel italien de la terminaison mandingo du pluriel, *lo*. (Voyez M. Macbrair, *Grammar of the Mandingo language*, pag. 13). En retranchant l'article et la terminaison du pluriel, nous retenons *chese* (prononcez: *kesé*) qui, sans doute, est l'arabe كساء.

Le mot كساء, pris en ce sens, est féminin. On lit dans Al-Makkari, ou plutôt dans Ibn-Saïd (ap. Freytag, *Chrestomathia Arabica*, pag. 148, 149): قال لابنه اعط هذا الشاب كساءك الغليظة يزيدها على ثيابه فدفع كساءه التي ولما قمنا عند الصبح وجدت الصبي منتبها ويده في الكساء Il dit à son fils: donnez votre *kisā* grossière à ce jeune homme pour qu'il la mette sur ses habits. Il me donna alors sa *kisā*. Quand le matin nous nous levâmes, je trouvai le fils éveillé, et sa main était posée sur la *kisā*." On voit par une note de M. de Gayangos sur ce passage (*History of the Mohammedan Dynasties in Spain*, tom. I, pag. 413) que le manuscrit d'Al-Makkari que possède ce savant, porte ici بُردة au lieu de كساء. En effet, le grand manteau, appelé بُردة, ne différait pas beaucoup du *kisā*. Voici encore d'autres exemples du mot كساء pris dans le sens de manteau. Ibn-Khacan (*Matmah al anfos*, man. de St. Pétersbourg, n° 776, fol. 52 v°): قال محمد بن

اسماعيل كاتب المنصور سَدَّتْ بِامْرَةٍ لِتَسْلِيمِ جَسَدِ جَعْفَرٍ إِلَى
 اَهْلِهِ وَوَلَدِهِ، وَالْحُضُورِ عَلَى اَنْزَالِهِ فِي مَلْحَدَةٍ“ فنظرته ولا اثر فيه،
 Mo- » ولا عليه شيء يواريه“ غير كساء خلق لبعض البوايين
 »hammed-ibn-Ismaïl, secrétaire d'Al-Manzour a dit: par ordre
 »du prince, j'allai remettre le cadavre de Djafar à sa famille et
 »à ses fils, et assister à son enterrement (3). Je vis que le ca-
 »davre n'avait point de blessures, et qu'il n'était couvert que
 »d'un *kisâ* (manteau) usé (4) qui appartenait à un des portiers.”
 L'auteur de l'ouvrage, intitulé *Al-holal-al-mauschiyah* (man.
 24, fol. 9 v°), compte parmi les présents de Yousof-ibn-Taschi-
 fin: سَبْعِمِائَةَ كَسَاءٍ بِيضٍ وَمَصْبُوغَةٍ »sept-cents *kisâs* (manteaux)
 »blancs ou de couleur.”

Je pense qu'en ce sens, le mot كَسَاء n'a été en usage qu'en
 Espagne et au Magreb.

كُفُوفٌ, au pluriel كُفٌّ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous
 allons établir.

Le mot كُفٌّ désigne *la main*, et c'est de là que كُفُوف sert
 à exprimer *des gants*. On trouve dans les *Mille et une Nuits*
 (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 31): وَكَانَ الْمَلِكُ لَابِسَ كُفُوفٍ مِنْ
 جِلْدِ السَّرَادِقِ. Quant au mot سَرَادِق que M. Torrens tra-
 duit par *une bête de proie* (*a beast of prey*), il me paraît cer-

(3) Littéralement: à la descente du cadavre dans la fosse. Le mot مَلْحَدَةٌ
 signifie *une fosse*. On lit dans un autre ouvrage d'Ibn-Khaean (*Kalayid al ikhan*,
 tom. I, man. 306, pag. 155): «أَنْزَلَهُ لَيْلًا فِي مَلْحَدَةٍ» Il descendit le cadavre
 «dans la fosse pendant la nuit.”

(4) On se rappellera que l'adjectif خَلَقٌ est des deux genres.

tain qu'il doit indiquer un animal de la peau duquel on se sert pour en fabriquer des fourrures, et je crois qu'il a le même sens dans ce passage d'Ibn-Khaldoun (*Histoire d'Espagne*, man. 1350, tom. IV, fol. 12 v^o): (lis. غالى من على) وعشرة افريقية من على (lis. الفنك) جلود الفتنك (lis. الخراسانية وستة من السراذقات العراقية)*
Ce mot et قفص (voyez plus haut) sont, à ma connaissance, les seuls termes qui servent à exprimer *des gants*, partie de l'habillement qui est extrêmement rare en Orient.

كَلُوتَةٌ, كَلْفَتَانَةٌ, كَلْفَةٌ

M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 138; *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 271) a déjà écrit des notes très-savantes et très-judicieuses sur ce mot, et il a prouvé que c'est: *un bonnet formant le corps du turban*, et encore que c'est le même mot que notre *calotte*. Ce genre de bonnet n'était porté que par des hommes d'un rang élevé.

Je lis dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 350): كان من الرّسّم في الدولة التركية ان السلطان والامراء وسائر العسكر انما يلبسون على رؤسهم كلوتة صفراء مُضَرَّبَةٌ تَضْرِبُ عَرِيضًا وَلَهَا كَلَالِيْبٌ بِغَيْرِ عِمَامَةٍ فَوْقَهَا وَيَكُونُ شَعْرُهُمْ مَضْفُورَةٌ مَدْلَاةٌ بِكَلْفُوتَةٍ وَهِيَ فِي كَيْسٍ حَرِيرٍ أَمَّا أَحْمَرٌ أَوْ أَصْفَرٌ
» Sous la dynastie turque ⁽¹⁾, le sultan, les émirs et
» le reste de l'armée avaient la coutume de ne porter sur la
» tête qu'une calotte jaune, garnie d'une doublure très-large et
» d'agrafes; on la portait sans turban. Leurs cheveux étaient

(1) Le manuscrit B se corrige ici soi-même, de la manière indiquée par Hamaker (*Specimen Catalogi*, pag. 200). Il porte: في الدولة الفاطمية او قبيل في

الدولة التركية *

»tressés (2) et retombaient de cette manière en arrière, enveloppés d'une bourse (3) de soie, soit rouge, soit jaune." Un peu plus bas (pag. 351) Makrizi nous apprend que le sultan Al-melik-al-aschraf-Khalil بدل الكلفئات الجوخ والصفى ورسم «abolit les calottes de drap jaunes, et ordonna à tous les émirs de ne point se promener à cheval, entourés de leurs mamlouks, qu'en étant coiffés de calottes de brocart."

Je ferai encore observer que ce mot forme aussi au pluriel كلالوت, car je lis dans un passage de l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 20, fol. 110 r°): انعم عليهم وشملهم بالخلع السنية بالكلالوت الزركش, et dans un autre volume, écrit de la main de l'auteur, du même ouvrage (man. 19 B, fol. 29 v°): فركبوا بالكلالوت الزركش *

(2) J'ai suivi ici la leçon du manuscrit B. Le manuscrit A porte مظفورة, ce qui, sans doute, est une faute.

(3) Le mot كيس ne désigne pas seulement *crumena*, *loculus nummorum*, comme le Dictionnaire le ferait croire, mais, en général, *un sac*. On lit par exemple, dans les *Mille et une Nuits* (éd. Maenaghten, tom. II, pag. 259): ومعها عود من صنع الهنود ملفوف في كيس من ابريسم «Elle portait avec elle une lyre de fabrique indienne, enveloppée d'un sac de soie." (Comparez tom. I, pag. 69). Et ailleurs (tom. I, pag. 75): كيس فيه جبس وقدم «Un sac qui renfermait du gypse et une petite erminette." On voit que, dans notre passage de Makrizi, le mot كيس désigne *une bourse à cheveux*. Quant à la coutume elle-même, elle existe encore en Arabie, car on lit dans l'ouvrage de Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 61): «Dans le royaume de l'Imam, tant les principaux que les hommes du peuple se font raser la tête. Mais en d'autres contrées du Jémen, tous les Arabes, même les Scheikhs, laissent croître leurs cheveux, et ne portent ni bonnet, ni *sasch*, mais, en remplacement, un mouchoir, dans lequel ils enferment les cheveux, sur le cou, par derrière."

كُمَّة

C'est, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1690), la *kalansoweh* ronde (القلنسوة المدورة).

كَمَر

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Makrizi (*Description de l'Égypte*, tom. II, man. 372, p. 350) nous apprend que sous la dynastie turque, les émirs, les soldats et le sultan lui-même portaient »deux ceintures, garnies »d'anneaux et d'agrafes, sur leur *kabā'* ومن فوق القباء كمران بخلق وابزيم*

On voit donc que le mot persan كَمَر a passé dans la langue arabe, et que le كمران de Makrizi en est le duel arabe. M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 600) dit qu'une ceinture, contenant une bourse, s'appelle communément كَمَر.

مِكْمَرَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 427): وقد أرسلتُ اليكم ملحفة ومكمرّة. M. Lane, dans une note sur ce passage, (tom. II, pag. 600), pense que مِكْمَرَة désigne la même chose que كَمَر. Nous venons de parler de ce mot.

كيمع

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1086) explique ce mot par القباء.

كنايش, au pluriel كنبوش

Ce mot manque dans le Dictionnaire dans le sens que nous allons établir.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español, Arabigo*) traduit *antifaz* par كنبوش, كنايش, et les mots *toca de muger* et *velo de muger* se trouvent rendus de la même manière dans son ouvrage. Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, p. 83) traduit *velum* par كنبوش. Ce mot désigne donc une espèce de voile, porté par les femmes de l'Espagne et du Magreb, et je ne doute nullement qu'il ne soit identique avec le mot espagnol *cambox* qui désigne, selon Hierosme Victor (*Tesoro de las tres lenguas*, Genève, 1609) «un masque ou voile à couvrir le visage,” et selon les dictionnaires modernes, «une têtiera ou petite coiffe de toile qu'on met aux enfants,” et encore avec le mot espagnol *cancabux* qui désigne, selon Victor, la même chose qu'*antifaz*, savoir un «voile à mettre devant le visage.”

مِكْوَارَةٌ, مِكْوَرَةٌ, مِكْوَرٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 651) explique ces mots par العمامة *turban*.

كُوَافِي, au pluriel كُوفِيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Voici d'abord ce que dit M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 130): »La كُوفِيَّة est un fichu carré qu'on »porte sur la tête; il a environ une aune de longueur, et autant »de largeur; il est de différentes couleurs, généralement d'un »rouge foncé et brunâtre, ou de vert clair et de jaune à raies »tantôt larges, tantôt étroites; le long des deux extrémités op- »posées il a des franges bien fournies, composées de cordons »et de houppes. L'espèce la plus commune est composée en- »tièrement de coton; une autre espèce est de coton tissu de »soie, et une troisième de soie tissée d'or. A présent, cette »coiffure est portée surtout par les Walhâbys et par plusieurs »tribus des Bédouins; mais les Walhâbys portent seulement »la première espèce, parce qu'ils pensent que des vêtements, »faits entièrement, ou en partie, de soie ou d'or, sont proscrits »par la loi. Auparavant cette coiffure était générale parmi les »habitants des villes. Ce sont surtout les hommes qui la por- »tent; on double le fichu diagonalement, et on le place sur »le bonnet, de manière à faire retomber sur le dos les deux »coins répliés, et les deux autres coins sur le front. Un mor- »ceau de laine, un chiffon, ou un turban se roule générale- »ment autour du fichu; on donne quelquefois un peu de re- »lief aux coins, ou à ceux seulement qui retombent sur le front, »et on les replie dans le bord le plus élevé du turban. Les ha- »bitants des villes portent ordinairement le turban sur la كُوفِيَّة." On peut comparer avec ces détails ceux qui nous sont fournis par M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 185) qui écrit »caffieh ou couffie."

La كُوفِيَّة était déjà portée par les sultans mamlouks de l'Égypte (*Histoire des sultans mamlouks*), et, à l'époque de la rédaction

des *Mille et une Nuits*, cette coiffure était portée par les femmes. On lit dans cet ouvrage (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 333): خلعت « Elle ôta une partie de ses habits, et s'assit n'étant revêtue que d'une chemise fine, et d'une *koufîyah* de soie. » Ailleurs (tom. I, p. 425): « Une *koufîyah* qui valait mille dinars. » Plus bas (tom. I, pag. 596): « Elle était coiffée d'un *koufîyah* de brocart (1), ornée de pierreries d'une grande valeur. » Ailleurs (tom. I, pag. 833): « Sur sa tête était une *koufîyah*, brochée d'or et ornée de pierreries. » M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, p. 614) pense que les femmes portaient la *koufîyah* de la même manière qu'elles portent aujourd'hui la *feroudiyya*, c'est-à-dire, en roulant le fichu autour de la tête, de sorte qu'il forme un petit turban.

Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) écrit peu correctement *keffie*. Voici ses paroles: « Tous les Bé-

(1) Habicht explique, dans son glossaire sur le deuxième volume de son édition des *Mille et une Nuits*, *دق المطرقة* par *paillettes d'or ou d'argent*. Une *koufîyah* ou un habit d'honneur (*خلعة*), éd. Habicht, tom. II, pag. 46), composé entièrement de paillettes, serait une chose étrange. Mais le mot *دق المطرقة*, ou *دق* seul, désigne: *le brocart*. Je lis dans l'ouvrage de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 k (2), pag. 154) qu'on trouva chez un des grands: *خمس مائة صندوق من دق* « Cinq cents coffres remplis de *دق* » de Damiette et de Tennis, destiné à en faire des habits pour sa personne. » On sait que Damiette et Tennis étaient fameuses par leurs fabriques de brocart. On a vu d'ailleurs par le premier passage des *Mille et une Nuits*, que nous avons cité dans le texte, que la *koufîyah* était faite de soie, et par le troisième, qu'elle était brochée d'or; cela s'exprime conjointement par *دق المطرقة*.

»douins portent sur la tête un turban,» [en expliquant كوفية par *turban*, Burckhardt donne au lecteur une idée fautive de cette espèce de coiffure] »ou un fichu carré, fait de coton, »ou de coton et soie, au lieu du bonnet rouge des Turcs. Ce »turban se nomme *keffie*; on le roule autour de la tête de sorte »qu'un coin retombe en arrière, et que deux autres coins re- »tombent sur le devant des épaules; avec ces deux coins on »se couvre le visage, pour le protéger contre les rayons du »soleil, contre le vent chaud, contre la pluie, ou pour cacher »ses traits, quand on ne veut pas être reconnu. La *keffie* »est jaune, ou jaune et verte.» On lit plus bas dans l'ouvrage de Burckhardt (pag. 131): »Le fichu de tête, ou *keffie*, à raies »jaunes et vertes, dont se servent les hommes, est d'un usa- »ge général parmi toutes les tribus au nord de la Mecque.» Puisque Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. II, pag. 195) dit qu'à Bagdad, »les Arabes du Désert se distinguent »par leur *keffeah*, ou coiffure en soie et coton,» je n'hésite pas à penser que Ker Porter (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia*, etc., tom. II, pag. 292, 293) parle de la *koufiyah*, quand il dit des Arabes Zobéides (*Zobeide Arabs*), dans l'Irac Arabi, près de Bagdad: »C'est à la coif- »fure que les hommes, chez les Arabes, semblent payer le »plus d'attention. Elle est, en général, chez tous de la même »façon, et se compose d'une pièce d'étoffe jaune et rouge, »roulée autour du front en guise d'un turban étroit, avec »des bouts longs et pointus, qui retombent sur la poitrine. »On fait passer quelquefois un de ces bouts sur le men- »ton; et quand cette pièce d'étoffe retombe sur l'épaule, elle »cache parfaitement le cou et la partie de dessous du visage.»

M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc.* tom. I, pag. 228) dit de même des Arabes à Bagdad: »Leur
 »coiffure n'est pas moins caractéristique. Ce n'est pas un tur-
 »ban, comme beaucoup le pensent; au contraire, cela ne ressem-
 »ble en rien à un turban. Cette coiffure consiste en une sorte
 »de fichu en soie d'une tissure épaisse; ce fichu est à raies
 »luisantes, jaunes et rouges, tandis que la trame des bouts est
 »tordue en cordes, en guise d'une frange de grande longueur.
 »La pièce d'étoffe, étant doublée en forme de triangle, se place
 »sur la tête, ainsi que cela se pratique chez les vieilles Ecos-
 »saises, de sorte que deux bouts pendent sur le devant des
 »épaules, et les deux autres qui sont doublés, sur le dos."'
 (Comparez tom. I, pag. 340).

Au mot طاقية, on a vu par un passage de Makrizi, que le pluriel du mot كوفية est كوافي.

Personne, je pense, ne voudra donner au mot كوفية une origine arabe. Pour moi, je pense que *koufiah* n'est autre que *cuffia* en italien, *cofia* en espagnol, *coiffe* en français et *coifa* en portugais. Je suppose encore, que les Orientaux ont emprunté ce mot aux Italiens qui, dans le moyen âge, exerçaient le commerce dans les ports d'Egypte et de Syrie, et qui transportaient les croisés.

Probablement les Turcs ont fait leur اسقوفية du même mot européen. Je ferai observer, à cette occasion, que Cotovic (*Itinerarium*, pag. 489) dit en parlant des filles juives en Orient: »*Uscufiam* argenteam, vel aeneam deauratam orna-
 »menti loco capiti imponunt, quâ et grandiores natu utuntur,
 »capillis arte compositis."'

لَبِيْبَةٌ

الثوب كالبقيرة، اللبيبة، dit Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 93 r°). Voyez au mot **إُنْب**.

لَيْدَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens d'un *bonnet*. Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, p. 45), le mot **لَيْدَةٌ** désigne «un bonnet de feutre blanc ou brun,» que les hommes du peuple au Caire portent sous le bonnet plus grand qui s'appelle **طربوش**. (C'est donc le même objet, quant à l'usage qu'on en fait, que la **طائية** chez les personnes d'une condition aisée). On trouve au Caire, des personnes si pauvres, qu'elles ne portent ni *tarbousch*, ni turban, et qu'elles doivent se contenter de la *libdeh* seule. On lit dans le *Voyage en Orient* de M. G. Fesquet (pag. 183): «Les gens pauvres en Egypte n'ont sur la tête qu'un *libdeh*, sorte de *tarbouch* blanc ou brun, en laine foulée.»

لَبَّاسٌ, au pluriel لَبَّاسَاتٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

On sait que, parmi les Arabes de tous les pays, le mot **لباس** s'emploie dans le sens de *vestitus, l'habillement*; mais en Egypte ce mot a un sens qu'il n'a pas dans les autres pays; il y désigne *un caleçon*. Il arrive souvent que quand un exemplaire des *Mille et une Nuits* porte **سراويل**, un autre porte **لباس**, ce

qui nous porte à croire que ces mots sont synonymes. On lit, par exemple, dans l'édition de Macnaghten (tom. I, pag. 171): وكانت من غير لباس, où l'édition de Habicht (tom. II, p. 60) porte: وكانت بلا سراويل. Plus bas, l'édition de Macnaghten (*ibid.*) offre حل لباسه, et celle de Habicht (*ibid.*): قلع سراويله. Ailleurs on lit dans l'édition de Macnaghten (tom. I, pag. 172): وهو بلا لباس, et dans celle de Habicht (tom. II, pag. 62): وهو — بلا سراويل. Et plus bas l'édition de Macnaghten (*ibid.*) porte: من غير لباس, et celle de Habicht (tom. II, pag. 63): بلا سراويل.

On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 234, événements de l'année 815): القوة على مزبلة خارج المدينة وهو عريان مكشوف الرأس ليس عليه غير اللباس »On le jeta sur un fumier, hors de la ville, tandis qu'il était »nu, que sa tête était découverte et qu'il n'était revêtu que »d'un caleçon." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 604): حلت لباسي وربطت محاشمي بحبل وامسكته: لجارتين وقالت لهما جراً الحبل فجزّته فغشى عليّ — وقطعت ذكرى وبقيت مثل المرأة (1) قلع البدلة ورمها على ظهر البغلة الى أن بقى بالقميص: (78) Il ôta ses vêtements splendides (2), les jeta sur

(1) Les Orientalistes s'apercevront facilement pourquoi je n'ai pas traduit ce passage.

(2) Le mot بدلة désigne: un habillement neuf et magnifique. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 122): ارسلتها الى الحمام والبستها بدلة, où M. Lane (tom. I, pag. 194) traduit: new apparel, et où l'édition de Habicht (tom. I, pag. 310) présente ces termes: البستها من افسر ملبوس. On trouve ailleurs dans le même ouvrage (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 348): اشتر لكل شخص منهم اربع بدلات كوامل من احسن القماش »Achetez pour chacun d'eux des habillements complets composés des

»le dos de la mule, et ne retint que sa chemise et son caleçon." Et plus bas (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 106): فقامت زوجة الوالى ونزعت عنها ما كان عليها من الصيغة وثياب الحرير والبستها لباسا من الخيش وتمبصا من الشعر وانزلتها في المطبخ. »Alors la femme du wâli se leva et ôta à la jeune fille tous les ornements d'or (3) dont elle était parée, et ses vêtements de soie; elle lui fit mettre un caleçon de canevas et une chemise de poil, et l'envoya à la cuisine." Burckhardt (*Arab. Proverbs*, n° 6) a publié le proverbe moderne suivant: إذا كانت العمائم تشتكى الفسة (؟النفسة 1) ايش يكون حال الالبسة, ce qu'il traduit: »si les turbans se plaignent d'un vent léger, quelle doit être la condition des caleçons?" »Ce proverbe," ajoute-t-il, »s'emploie, quand les citoyens du Caire murmurent parce qu'ils sont opprimés, tandis que les paysans ont bien plus forte raison pour être mécontents. — — — البسة, »pluriel de لباس, caleçon qu'on porte sous le grand pantalon »(under the great trowsers)." M. le Comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 107) explique

»plus belles étoffes." Plus bas (tom. I, pag. 425): بدلة لباس تركية مزركشة, et dans une foule d'autres passages le mot بدلة se trouve employé dans le même sens. On cherche vainement ce mot dans le Dictionnaire.

(3) Les mots مُصَوِّغٌ, مُصَاعٌ, صيغَةٌ désignent des ornements d'or et surtout ceux dont se servent les femmes. On lit dans l'ouvrage de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 170 v°): ومعها جاربية تحمل القماش والمصاع. »Elle avait avec elle une servante qui portait les étoffes et les ornements d'or." (Comparez le récit de ce fait dans l'*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, pag. 247). Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghen, tom. I, pag. 124): الملبوس الاموال. Dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 245 v°): والاموال والقماش والمصوغ*

لباس par »culotte d'été; elle est ordinairement de toile." Et plus bas (pag. 112): »لباس Caleçon ou culotte d'été en toile de lin ou de coton." M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 39) dit de même que لباس désigne: »un caleçon ample en toile de lin ou de coton. — — — Le caleçon passe un peu le genou, ou va jusqu'à la cheville du pied; mais beaucoup d'Arabes ne portent pas le caleçon long, parce que cela est défendu par le Prophète." Encore du temps de l'expédition française en Egypte le caleçon des femmes s'appelait également لباس, mais de nos jours celui-ci ne porte que le nom de شَنْتِيَان. (Voyez M. Lane, tom. I, pag. 56).

Au rapport de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhaftiger Bericht von der Reysz*, fol. 393 v°), les hommes au Caire portaient, de son temps, »un caleçon long et ample, en toile de lin blanche, qui descendait presque sur les souliers." Guillaume Lithgouw (19 *Jaarige Lant-Reyse*, tom. I, pag. 171) parle du »caleçon en toile de lin" des femmes de la capitale.

Dans une de ces savantes notes, qui ont rendu l'*Histoire des sultans mamlouks*, l'ouvrage le plus utile pour la lexicographie arabe, qui ait paru en Europe en forme de commentaire, M. Quatremère (*libro laud.*, tom. I, part. 1, pag. 58, 59) a parlé du mot فُتْوَةٌ et des expressions سراويل الفتوة, كاس الفتوة, لباس الفتوة. Je m'étonne cependant que cet illustre savant n'ait pas vu, en comparant le texte de Makrizi, qu'il traduisait, avec le vers d'Abou'l-Hosain-Djezzar, que le mot لباس est l'équivalent de سراويل, et je m'étonne encore que M. Quatremère ait traduit لباس par *robe de dessus*, sens que bien certainement le mot لباس n'a jamais. Au reste, les deux passages suivants d'Ibn-Batoutah sont propres, si je ne me trompe,

à éclaircir les expressions *لباس الفتوة* et *سراويل الفتوة*, qui sont identiques. Cet auteur (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 84 v°) dit, dans la description de Schiraz: *وخلع عليه جميع ما كان عليه من الثياب وهى اعظم كرامات السلطان عندهم واذا خلع ثيابه كذلك على احد كانت شرفاً له ولا يذبح واعقابه يتوارثونه ما دامت تلك الثياب او شىء منها واعظمها في وله طائفة كبيرة من*. Et ailleurs (fol. 124 r°): *التلاميذ ولهم في الفتوة سند يتصل الى امير المومنين على بن ابى طالب عليه السلام ولباسها [فتوة] عندهم* [c'est-à-dire de la فتوة] *السروال كما تلبس الصوفية الخرقه (ca-leçon de la fotouwah), on dit aussi tout simplement الفتوة. On lit par exemple, dans l' Histoire d'Egypte de Nowairi (man. 2 m, fol. 146 v°): وفي هذه الليلة حضر الخليفة الى خيمة السلطان (Baibars) وألبس الفتوة بحضور من يعتبر حضوره في ذلك. En racontant le même fait, le continuateur d'Elmacin (apud Quatremère, pag. 59) se sert de l'expression لباس الفتوة.*

لِثَامٌ

«Le لِثَامٌ,» dit M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 485) «est une pièce d'étoffe dont le Bédouin se couvre souvent la partie de dessous du visage. Elle empêche fréquemment qu'il ne soit reconnu par un autre Arabe qui voudrait le rendre victime de la *vendetta*, et c'est un moyen de se déguiser qui n'est employé à l'ordinaire que par les Arabes qui habitent le Désert.»

La princesse Bodour, voulant passer pour son mari dont elle prend les vêtements: *ضربت لها لثاماً* (*Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 878). On lit ailleurs dans l'ouvrage

que je viens de citer (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 59): *وإذا* « Le (prétendu) roi était une femme » *بالمك امرأة ضاربة لها لثامًا* « couverte d'un *lithâm*. » Plus bas (tom. II, pag. 117), en parlant d'une dame qui ne veut pas être connue: *وهي ضاربة لثامًا*. Et enfin (tom. III, pag. 151): *فلما كشف ذلك الملك اللثام* « Si la bienséance ne m'en empêchait pas, » dit Al-Motamid (dans la *Kharidah*, man. de la Bibl. royale de Paris, n° 1375, fol. 146 r°) « je me rendrais chez ma bien-aimée pendant la nuit, *وقبّلت ما تحت اللثام من اللما*, » et je baiserais les lèvres noirâtres qui se trouvent sous son *lithâm*. »

La dynastie des Morabites empruntait son nom de *الملثمون* et de *اولاد المتلثمة* de la coutume qu'avaient les Morabites de porter le *lithâm* sous le نقاب. Voyez Al-Bekri dans les *Notices et Extraits*, tom. XII, pag. 633. On voit par la note de son savant commentateur, M. Quatremère, que cet usage subsiste encore de nos jours chez les Touarics et les Tibbo.

لِحَافٌ

Ainsi que *ملحفة*, le mot *لِحَافٌ* désigne un *grand manteau de femme*. Au rapport d'Ibn-Djobair (*Voyage*, man. 320 (1), pag. 200), les Siciliennes *التكفن الكُف الراتقة* « portaient des *lihâfs* (manteaux) superbes, » en conservant, sous la dynastie normande, le costume musulman.

Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*,

pag. 156) les Touarics s'enveloppent la tête de voiles bleus, nommés *El Khaaf*. Je ne doute pas que le mot *El Khaaf* ne soit une altération du terme arabe لحاف, ou, en y ajoutant l'article, الحاف.

مِلْحَفَةٌ, مِلْحَفٌ

Anciennement le mot مِلْحَفَةٌ désignait un manteau d'homme. Au rapport du *Oyoun al athar* (man. 340, fol. 189 r°), le Prophète laissa, entre autres, en mourant: ملحفة موروسة » une « *milhafah* teinte de ورس. » On a vu plus haut, au mot خرقعة, par un passage des *Voyages* d'Ibn-Djobair, que les ملاحف appartenaient à l'habillement des Bédouins. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 17 v°) dit des Bédjas (البجاجة), dans la ville d'Aidhab (ايدذاب): وهم سود الالوان: (ايذاب) يملتكفون ملاحف صفر; et d'autres écrivains orientaux emploient aussi le mot ملاحف quand ils veulent indiquer les manteaux dont se servent les peuples à demi sauvages. En effet, le capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 155) atteste que les manteaux rayés, portés au Soudan, s'appellent *Melhaffi Zaberma*.

Mais au Magreb et en Espagne, le mot ملحفة servait à désigner le grand voile ou manteau dont se couvrent les femmes en Orient, quand elles sortent, et dont j'ai parlé au long au mot ازار. Le voyageur Magrebin, Ibn-Batoutah (*Voyages*, man., fol. 83 v°) dit, en parlant des femmes de Schiraz: « يخرجن ملتكفات متبرقععات فلا يظهر منهن شيء » Elles « sortent couvertes de *milhafahs* et de *borkos* (voiles du visage), » de sorte qu'on ne puisse rien voir d'elles. » Diego de Tor-

res (*Relation des Chérifs*, pag. 86) dit expressément que les habits que l'on nomme à Maroc *liçares*, s'appellent à Grenade *almalafas*. On a lu ce passage au mot ملحفة, et l'on y a vu aussi que Marmol parle des »melhafas o lizares." Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 2) dit que les femmes arabes à Alger portent sur la chemise une autre sorte de chemise, de trois manières; 2° »soit une *malaxa*, qui ressemble à un drap de lit (*que es a manera de una sabana*), »excepté que ce dernier est carré, et que la *malaxa* est large »de trois coudées, ou de trois et demie, et longue de huit ou »neuf; elles s'en enveloppent le corps par-dessus la chemise." Cervantes (*Novelas Exemplares*, tom. I, pag. 162) fait porter à une des héroïnes de ses contes, vêtue à la mode barbaresque, »une *almalafa* de satin vert, passémentée d'or (1)." Voyez aussi Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611), au mot *almalafa* (2). Philippe II défendit aux femmes

(1) On se rappellera qu'un esclavage de huit années à Alger, avait mis à même Cervantes d'observer le costume des Africains.

(2) Les passages de Diego de Haedo, de Diego de Torres et de Cobarruvias ont déjà été cités par M. Quatremère (*Notices et Extraits*, tom. XII, pag. 654).

Le mot ملحفة signifie encore une couverture. Voyez Makrizi (*apud* Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 35 du texte), qui parle de la couverture (ملحفة) de la *مرتبة*, et les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 427). La ville de Baalbek était fameuse par la fabrication de ces couvertures (Ibn-Batoutah, man. de M. de Gayangos, fol. 30 ro). Le mot لحاف a le même sens (*Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 82). Le mot ملحفة s'emploie encore en parlant d'une couverture qu'on place sur le dos d'un cheval. On lit dans Ibn-Khaldoun (*Histoire d'Espagne*, man. 1350, tom. IV, fol. 12 vo): ثمانية وأربعون من الملاحف البغدادية لزينة الخيل من الحرير الذهب »quarante-huit couvertures de brocart, fabriquées à Bagdad, pour en parer les chevaux."

de Grenade de porter des *almalafas* (Marmol, *Rebellion de los Moriscos*, fol. 36, col. 1).

 مَلْفَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant Ibn-Djinni (*Commentaire sur les poésies de Motenabbi*, man. 126, pag. 103), ce mot désigne une pièce d'étoffe que les femmes placent sur la tête, afin que le خمار ne soit pas souillé par l'huile dont elles se parfument les cheveux. Voici les paroles du commentateur: الغفارة كل ما توتى به المرأة الخمار من الدهن ويقال له الغفارة والصقاع والمِلْفَةُ *

 لِفَاعٌ

Ce n'est que dans le sens de ملحفة que lui donne le *Kamous*, que ce terme peut trouver place dans cet ouvrage. Au reste il a un sens assez général, car le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1088) l'explique ainsi: الملحفة او الكساء او النطع او الرداء وكل ما تتلقع به المرأة. En effet, ce mot désigne un grand manteau de femme. En décrivant l'état de ruine dans lequel le célèbre palais az-Zahra était tombé, Ibn-Khacan (dans mon *Historia Abbadidarum*, tom. I, pag. 45) s'exprime ainsi, en se servant d'une métaphore: فاصحّت ولها بالتداعي تَلَفُّعٌ (mais après avoir joui de tant de beauté, d'éclat et de gloire) ce palais »se trouva certain jour enveloppé de »ruines comme d'un grand manteau et d'une coiffure de »femme," c'est-à-dire que le palais était entièrement ruiné. L'auteur compare l'édifice ruiné à une femme enveloppée

de son grand manteau et de sa coiffure, de sorte qu'il soit absolument impossible de distinguer quelque partie de son corps.

مَجُون

Ce mot manque dans le Dictionnaire. ¹

Dérivé du verbe *جِن* (*durus et crassus fuit*), ce mot désigne, au rapport de Makrizi (voyez plus haut au mot *جوخة*), «un habit à manches et à corps courts, cousu de drap, sans doublure au dedans, et sans doublure au dehors.»

مِرْطٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 970) dit que c'est: «un vêtement (manteau) de laine ou de filoselle» (*كساء من صوف*), et Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 504) dit à peu près la même chose. Djeuhari dit: *المروط وهي* «*اكسية من صوف او خزّ كان يُوتزر بها*» Les *mirts* sont des vêtements (manteaux) de laine ou de filoselle, dont on se servait en guise d'*izâr*, c'est-à-dire de manteau. Ibn Djinni dit de même dans son *Commentaire sur les poésies de Motenabbi* (man. 126, pag. 249): *والمروط شبه كساء تلبسه نساء الاعراب وتاتزر به* «Le *mirt* est une espèce de manteau que portent les femmes des Bédouins, et dont elles se servent en guise d'*izâr*." Au rapport de Nawawi (*Tahdhib al asma*, pag. 33), le Prophète portait quelquefois un *مرطاً اسود من شعر اى* «*mirt* noir, fait de poil, c'est-à-dire un manteau.»

Mais il résulte évidemment d'un vers qui se trouve dans

la *Hamasah* (pag. 579) et qui est cité par Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 520 v^o), et par le scoliaste d'Ibn-Khacan (*ap. Weijers, Loci Ibn Khacanis de Ibn Zeidouno*, pag. 40, 137), que le mot *mirt* désigne aussi une espèce de caleçon.

مَارِي

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1948) explique ce mot de cette manière: (ل. الساقى) *كساء صغير له خطوطٌ مُرْسَلَةٌ وازار الساقى (الساقى)* «C'est un vêtement petit et rayé, et dont les »raies s'étendent de haut en bas; et un *izâr* (caleçon), fait de »laine rayée.»

مَرْد ou مَرِّد

Ces mots manquent dans le Dictionnaire.

Ils sont des altérations du mot ture *مَسْت*. Suivant M. le Comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 109), la chaussure des Egyptiens »se compose d'abord du »*mest*, espèce de bas en maroquin, qui enveloppe tout le »ped.» On lit dans l'ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 42): »Quelques personnes portent aussi des »chaussons (*inner shoes*) en maroquin jaune et doux, avec des »semelles de la même espèce de cuir,» et en note: «مَرِّد, ou »plus correctement مَرْد, altération du terme ture *مَسْت*.»

مَسْح

Le pluriel de ce mot est مَسْحٌ. Golius donne مَسُوحٌ comme un singulier, mais je pense qu'il se trompe.

On lit dans les *Fables de Bidpai* (pag. 12): ألقى عليه «Il jeta sur lui ses *mishs*; ce sont les vêtements des Brahmanes.» Et plus bas (pag. 30): فلما جاءه الرسول قام فلبس الثياب التي كان يلبسها إذا دخل «Lorsque le messenger fut arrivé, il se leva et se revêtit des vêtements qu'il mettait ordinairement, quand il entrait chez les princes; c'étaient des *mishs* noirs.» Dans le commentaire historique d'Ibn-Badrout sur le poème d'Ibn-Abdoun (manuscrit, pag. 75): ثم انخلع من ملكه ولبس المسوح وساج في الارض. Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 151 v°, 152 r°): وأكثر هؤلاء الملوك إذا بلغ الستين أو السبعين بنى ما نستأرا ولبس المسوح وهي ثياب الشعر وقلد ولدّة الملك واشتغل بالعبادة «La plupart de ces rois (les empereurs Byzantins) ont la coutume, quand ils sont arrivés à l'âge de soixante ou de soixante et dix ans, de bâtir un couvent et de se revêtir de *mishs*, c'est-à-dire de vêtements de poil; de transmettre le royaume au fils, et de s'occuper d'oeuvres pieuses jusqu'à la mort.» Ailleurs (fol. 152 r°) le même auteur dit que les religieuses, à Byzance, portent des *mishs* (عليهنّ المسوح). Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 102) un Derwische dit: لبست مسحا أسود. Il résulte d'un passage d'Ibn-Khacan (*Matmah al anfos*, man. de St. Pétersbourg, fol. 76 v°) qu'en Espagne les *mishs* étaient portés par les esclaves chrétiens. C'était probablement un vêtement qui n'avait pas grande façon, et qui, peut-être, ressemblait assez au *sac* des Hébreux (1). Il était porté surtout

(1) Le mot مسح désigne encore une étoffe de poil de chèvre ou de poil d'âne, dont on se servait pour en tailler les *abás* (عباء). Rauwolf (*Aigentliche be-*

par les moines et par les esclaves. Il résulte en outre d'un passage d'Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 365 r^o) que le *mish* était un vêtement de deuil. Cet historien atteste qu'après la mort d'Al-Manzour, ليس قيان المنصور المسوح والاكسية بعد الوشي والحبر والخز*

مَسُومِي

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans un ouvrage de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) on trouve: »Il y a différentes sortes de manteaux; des manteaux très-minces, légers et en laine blanche, sont fabriqués à Bagdad, et portent le nom de *mesou-*

schreibung der Raysz, pag. 133, 134) dit, en décrivant son costume, pour partir d'Alep à Bagdad: »Zü dem, zohen wir noch ein uberklaid an, von einem groben gewürck *Meska* auff jhr sprach genennet, welches under den Moren sehr gebreüchig, maisttbails von Gayssen, etwan auch von Esels haren gewürcket, das ist zimlich eng, ohne Ermel, und kurtz, nit gar bisz zum kniebiegen hinab raichend." [Ceci est sans doute le **عباء**]. »Nach dem aber ains dem audern ungleich, wirt darvon das zertzer (sonderlich aber dessen mit weissen [und schwarzen strichen) mehr zü solchen klaidern genommen: das gröber aber zun gezelten und Waydsecken, darinnen sie durch die Wüstin en jr Proviand füren, auch den *Camelen* unnd Maulthieren jhr fütürung auffbehalten, unnd an den halsz hencken." Ceci rappelle au voyageur les sacs des Hébreux; il cite la Genèse, chap. 37 et d'autres passages de la Bible. On lit dans la Relation de Cotovic (*Itinerarium*, pag. 487): »Ex pannis laneis *Meska* vulgò appellatis, quos ex caprarum seu asinorum pilis rudi modo texunt, limbis nigris albidisque divisim intervenientibus, Mauri caeterique tenuioris fortunae homines non solum vestes [**عباء**], sed et saccos conficiunt, in quibus commeatum omnem per vias deferunt, et Muchari (**مكار**; comparez au mot **سراويل**, note (2)) animalium pabula condunt, eorumque tergoribus superinjiciunt." Ceci rappelle aussi à Cotovic les sacs des Hébreux.

my." On trouve مسومي dans la liste des mots arabes à la fin du volume.

مُقَلَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens de *turban*.

Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 47), les ulémas avaient la coutume de porter un turban très-ample et d'une façon invariable; on l'appelait مُقَلَّةٌ, et quelques personnes appartenant à cette classe, le portent encore aujourd'hui. M. Lane donne la figure de ce turban.

مِمْطَرَةٌ, مِمْطَرٌ, مَمَطَّرٌ

C'est, comme l'indique déjà l'étymologie, un habit dont on se revêt pour se garantir de la pluie. Il est fait de laine (الممطر والممطر والممطرة ثوب صوف يُتَوَقَّى بِهِ مِنَ الْمَطَرِ). *Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 658).

مِلَادِيَّةٌ, مِلَادِيَّةٌ, مِلَادِيَّةٌ

La dernière forme manque dans le Dictionnaire.

Anciennement cette espèce de manteau n'était porté que par les hommes, car on lit dans le *Kitab al agani* (ap. Kosegarten, *Chrestomathia arabica*, pag. 130) que la célèbre chanteuse عَزَّةُ الْمَيْلَاءِ avait reçu, suivant quelques-uns, son surnom de الميلاء, parce qu'elle وتشبهت كانت تلبس الملاء. En effet, la manière dont les hommes portaient vraisemblablement cet habit, et dont ils le portent encore aujourd'hui, n'est pas trop décente pour une femme. On lit

dans l'ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 45): »une sorte de manteau bleu et blanc, appelé مَلَايَة, est »porté aussi par quelques hommes mais surtout par les femmes. »Il sera décrit avec plus de détail, quand nous parlerons du »costume des femmes; les hommes le jettent sur les épaules, ou »s'en enveloppent le corps." Dans la *Description de l'Égypte* (tom. XVIII, pag. 110): »Une *milâyeh*, pièce de toile de coton »rayée en bleu et en blanc, ayant huit pieds de long sur quatre »de large, et dont on se sert en forme de manteau ou camail." Je ne doute donc pas que ce ne soit de ce vêtement que parle Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327, 328), quand il dit: »C'est un usage presque général parmi les Arabes »et les Mahométans qui sont nés dans le pays, de porter un »grand voile blanc ou brun; en été ils le portent en coton blanc »et bleu; les Chrétiens de la campagne suivent constamment »cette coutume. On couvre le bras gauche d'un des coins, on »rejette l'habit en arrière, le fait passer sous le bras droit, et »ensuite sur la poitrine et sur le corps; on jette le reste sur le »bras gauche, de manière à le faire pendre sur le dos. Le bras »droit reste découvert, pour pouvoir s'en servir librement. Quand »il fait chaud et qu'on est à cheval, on laisse tomber le voile »sur la selle, de sorte qu'il ne couvre que le bas-ventre. Près »de Fayume, j'observai que des jeunes gens, et surtout des »jeunes gens du peuple, n'étaient revêtus que de ce voile."

Au rapport de Hornemann (*Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuck*, pag. 21), la *melaye* est portée par les hommes à Siwah. Ce voyageur dit que c'est une grande pièce d'étoffe »à raies bleues et blanches, que l'on double et que l'on jette »sur l'épaule gauche."

La *molâäh* ou *milâyeh* des femmes appartient à la famille des grands voiles ou manteaux, dont les femmes en Orient se couvrent tout le corps (comparez aux mots شوفر, حبرة, ازار, ملحفة). C'est, suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 66), «une espèce de manteau qui ressemble, pour la forme, à la حبرة, et qui se compose de deux pièces de coton, tissées à petits carreaux bleus et blancs, ou à raies obliques, mélangées de rouge à chaque bout. — — — — En général on le porte de la même manière que la *habarah*, mais quelquefois aussi on le porte comme la *tarhak*." M. Lane ajoute en note: «Il y a une espèce de *milâyeh* plus magnifique, en soie, et en couleurs diverses; mais on la porte rarement aujourd'hui. Les deux pièces dont se compose la *milâyeh*, sont cousues ensemble, comme celles dont se compose la *habarah*." Comparez pour la manière dont on porte ce vêtement, l'estampe (pag. 65) dans l'ouvrage de M. Lane.

Suivant Hornemann (*Tagebuch* etc., pag. 22), les femmes à Siwah portent une *melaye* «dont elles s'enveloppent la tête, et qu'elles font pendre en guise d'un manteau."

Au rapport de Burckhardt (*Travels in Arabia*, tom. I, pag. 339), les femmes à la Mecque portent «une *mellaye* de soie, à raies bleues et blanches, et de fabrique indienne." Suivant M. Rüppell (*Reyse in Abyssinien*, tom. I, pag. 201), les femmes à Massava portent «une grande pièce d'étoffe de coton, ordinairement à raies bleues et blanches, et nommée *Mallaje*; elle couvre les bras et en général le haut du corps."

Cette espèce de grand voile ou manteau est aussi en usage dans l'Aldjézireh, car Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 344) dit, en parlant des femmes à Mardin: «Les

»Mahométanes et les Chrétiennes se couvrent de la pièce d'étoffe
 »à carreaux bleus, dont on se sert en Egypte, et qui donne
 »un air de pauvreté au costume entier." Et plus bas (pag.
 392), le même voyageur nous apprend, que les femmes à
 Diarbekr »portent quelquefois un manteau de coton à car-
 »reaux bleus, tel qu'on le porte dans la plupart des contrées
 »de la Syrie et de l'Egypte."

Au reste, on dit aujourd'hui ملاية au lieu de ملاعة, ainsi
 que عباية au lieu de عباءة, مراية au lieu de مراة (Burckhardt,
Arab. Prov., n° 49) etc. (1).

(1) Le mot ملاعة désigne encore: une couverture. On lit dans l'ouvrage, inti-
 tulé *Madjma al anhor* (éd. de Constantinople, tom. II, pag. 259): كذا لا باس
 »بملاعة حرير يوضع في مهد الصبي لانه ليس بلبس
 »pas que la couverture du berceau soit faite de soie, parce qu'elle n'est point un vé-
 »tement." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 111): ارخوا
 »On étendit sur le cadavre du jeune homme une cou-
 »verture de soie." Plus bas (tom. I, pag. 361) on lit qu'une femme âgée et une
 jeune dame ont lutté ensemble; la jeune dame remporte la victoire, et jette la vieille
 par terre: فاقبلت الجارية ورمت عليها ملاعة من الحرير رفيعة
 »alors la jeune fille accourut et jeta sur la
 »vieille une couverture de soie fine, lui fit mettre ses propres habits, et lui présenta
 »ses excuses." Ailleurs (tom. I, pag. 820) un jeune homme se couche, revêtu d'un
 قميص et d'un مقنع من حرير: ثم تغطى بملاعة من حرير
 »d'une couverture de soie." Plus loin (tom. I, pag. 821) on lit encore dans la même
 histoire: وكشفت الملاءة عن وجه قهر الزمان
 وبعدها وشالت ملاعة الحرير عن وجه قهر الزمان *

M. Fleischer (*De glossis Habichtianis*, pag. 70) a très-bien vu que ce mot n'est autre que $\mu\alpha\lambda\lambda\omega\tau\eta$ dont les Coptes ont fait $\mu\epsilon\lambda\omega\tau\eta$, et l'on voit par une note de M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 485) que par ملوطة on désigne la جبة, et également un ample vêtement de dessus, qu'on portait sur la فرجية. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 46): ملوطة من الحرير. Le prince Radzivil (*Jerolimytana peregrinatio*, pag. 30) nous apprend que le vêtement de dessous des Mamlouks s'appelait *Marlotta*, et qu'il avait les manches très-amples (1).

Cet habit était aussi en usage en Espagne, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *cugulla de abito de frayle* (2) par مُلَوَظَةٌ, au pluriel مَلَالِيْط, et dans le langage arabe, parlé dans la Péninsule, il désignait aussi la جبة, car Pedro de Alcala dit immédiatement après l'article que j'ai cité: *cugulla assi* جَبَّة, au pluriel جِبَاب. L'auteur que je viens de citer, explique encore *saya de muger* (jupe de femme) par مُلَوَظَةٌ, au pluriel مَلَالِيْط. (J'ai déjà dit plus haut, pag. 87, que je pense que بَلُوْط et بَلُوْطَة ne sont qu'une altération

(1) »Interiorum verò [scil. vestem] cum latissimis manibus habent, quam Marlotta appellat.»

(2) Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611) dit au mot *cogulla*: »C'est le manteau du moine, à laquelle est attaché un capuchon en forme de fuseau, qui se termine en pointe, comme celui des Chartreux et des Capucins. »En latin *cuculla*.» Cependant je pense que la *cugulla* de Pedro de Alcala n'a point de capuchon, car il dit immédiatement après les articles, cités dans le texte: *cugulla con capilla* (enculle avec un capuchon) قَبِيْلَة, au pluriel قَبَائِل, ce qui démontre, si je ne me trompe, que quand il dit *cugulla* seul, il entend par là: un manteau sans capuchon.

de ملوطة). En effet, les anciens auteurs espagnols nous représentent souvent les cavaliers et les dames mores comme portant des *marlotas*. Ils parlent d'une «*marlota* de brocart" que portait le roi de Grenade (*Guerras civiles de Granada*, fol. 35 r°); d'une «*très-riche marlota* en velours vert et brodée «d'or," portée par un cavalier more (*ibid.*, fol. 36 v°); d'une «*marlota* de taffetas rouge" (*Romancero de Romances Moriscos*, pag. 32); d'une «*marlota* de brocart, à trois étages," portée par la reine de Grenade (*Guerras*, fol. 71 r°); d'une «*marlota* «de damas," portée par une dame more (*ibid.*, fol. 71 v°). Philippe II défendit aux femmes mores de porter des *marlotas*. (Marmol, *Rebellion de los Moriscos*, fol. 36, col. 1). Voyez encore *Romancero* etc., pag. 13, 31, 35, 40, 43 etc. On sait que le mot *marlota* est encore en usage en Espagne.

Cet habit semble aussi avoir été porté à Malte, car on trouve dans le Dictionnaire de Vassalli (*Lexicon Melitense*, col. 455) le mot مَلُوط, au féminin مَلُوطَة, et au pluriel مَلالط et مَلُوطات; mais on semble ignorer aujourd'hui dans cette île le sens du mot, car le lexicographe ajoute: *desideratur significatio*.

مُوزَج

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est le mot persan موزه qui a passé dans la langue byzantine (μουζάκιον, μουζάκιον), et dans la langue syriaque (مُوزَجَة). Il désigne une *bottine* (چرمه). Voyez M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 92, et dans l'*Allgemeine Literatur-Zeitung*, 1843, Ergänzungsblätter, col. 134).

نَجَافٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1230) explique ce terme par المِدْرَعَةُ. Voyez ce mot.

نَجَافٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1231) explique ce terme par الخَف. Selon toute apparence, c'est le même mot auquel on a ajouté la lettre auxiliaire ن.

مَنْدَلٌ

C'est également le خَف, selon le *Kamous*.

(1) مَنَدِيلٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans les différents sens que nous allons établir.

(1) Le mot مندیل désigne encore 1° un mouchoir. On lit dans le *Oyoum al athar* (man. 340, fol. 189 r°) que le Prophète faisait usage d'un مندیل يمسح به وجهه » mouchoir, pour s'essuyer le visage. » Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 144 r°): كان بين يديها وبكت ومسحت على وجهها بمنديل. Dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 288): فلما سمع السلطان حط منديلة على وجهه وبكى ساعة. Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Maenaghten, tom. I, pag. 234): فرميت لها تحت الفرش المنديل الذي فيه الدنانير » Je jetai sous le lit le mouchoir qui renfermait les dinars, afin qu'elle » pût le prendre. » Et M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 424)

Il désigne 1° le *turban* (شاش, عبامة). On lit dans les Voyages d'Oléarius (*Voyages en Moscovie, Tartarie et Perse*, pag. 811): «Les bonnets des Persans, appelez *mendils* en *Persan*

fait, à cette occasion, l'observation suivante: «C'est une coutume générale parmi les Arabes de donner un présent qui consiste en argent, noué dans le coin d'un mouchoir brodé.» Ailleurs (tom. I, pag. 607) M. Lane, décrit ainsi le mouchoir des Orientaux: «Le mouchoir est généralement oblong, et chacun des deux bouts est brodé d'un bord de soie de couleur et d'or; les deux autres lisières sont unies.» On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 568): مندیل مطرز «un monchoir brodé.» Plus bas (*ibid.*): مندیل ابيض «un mouchoir blanc.» Et ailleurs (tom. I, pag. 572): مندیل احمر «un mouchoir rouge.»

Les Orientaux portent le mouchoir attaché à la ceinture. Comparez la Pl. XV^e, fig. 3 dans l'ouvrage de Höst, *Nachrichten von Marokos*, et Buckingham, *Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 152. La même coutume existait parmi les chevaliers chrétiens de l'Espagne (*Romancero del Cid*).

Quand on donne le mouchoir à quelqu'un, c'est un signe d'amnistie. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 271): فقال اخی اراد الامان فاعطاه مندیل الامان «mon frère, dit-il, désire l'amnistie. Alors l'autre lui donna le mouchoir d'amnistie.» (Comparez M. Torrens, *Arabian Nights*, tom. I, *Notes*, pag. XXXIII, et M. Lane, tom. I, pag. 434). Ailleurs (tom. II, pag. 175): فقال الشاب العفو يا امير المومنين اعطني مندیل الامان ليسكن روعي ويطمئن قلبي فقال له الخليفة لك الامان من الخوف والاحسان «Accordez-moi mon pardon, ô Emir des Croyants, dit le jeune homme, et donnez-moi le mouchoir d'amnistie, afin que mon âme et mon coeur soient en repos. Soyez sans inquiétude, répondit le Khalife, un présent te sera donné.» Dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 76 r°):

فجاء الملك الصالح اسمعيل بعساكرة الى القدس وكتبته الفرنج فارس الى الشيخ بعض خواصه بمنديله وقال له ادفع اليه منديلي وتلطف به واستر له وعدة بعونه الى مناصبه فان اجاب فايته به وان خاشنك فاعتقله في خيمة الى جانب خيمتك «Alors Al-Melik-as-Sâlih-Ismail se rendit, avec ses troupes, vers Jérusalem, et les Franes l'accompagnèrent. Il envoya au scheikh شيخ الاسلام عز الدين)

»et *turbans* en *Turc*,” [le mot *دَلْبَنْد* est persan, et non pas
ture] »sont faits ou de toile de coton, ou de quelque autre
»étoffe de soye fine et rayée de diverses couleurs; ils font
»plusieurs tours, et ont jusqu’à huit ou neuf aunes de long,
»ayant leurs plis legerement cousus ou saufilez d’un fil d’or. —
»Les bonnets des Ecclesiastiques Persans, et particulièrement
»des *Hafis*, sont tous blancs, aussibien que tout leur habille-

»(عبد العزيز بن عبد السلام) un de ses amis intimes, avec son mouchoir,
»et lui dit: Donnez-lui mon mouchoir, traitez-le amicalement, assurez-le de ma pro-
»tection, et promettez-lui que ses dignités lui seront rendues. Si cela lui plait, vous
»le conduirez vers moi; mais s’il se conduit durement envers vous, vous l’emprison-
»nerez dans une tente près de la vôtre.”

Le mot *مندیل* désigne 2° une *serviette*. On lit dans l’ouvrage d’Ibn-Batoutah
(*Voyages*, man. fol. 108 v°): *فاخذها (الثياب) وربطها في مندیل وجعلها*: «Il prit les habits, les enveloppa dans une serviette, les
»plaça sur sa tête et s’en alla.” Dans l’*Histoire d’Egypte* de Nowairi (man. 2 k (2),
pag. 31): *كان — يرسل — حلوا ورغيفًا في مندیل مختوم*: «Il avait
»la coutume d’envoyer une tarte et un petit pain, dans une serviette sur laquelle son
»cachet était appliqué.” Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Maenaghten, tom. II,
pag. 255): *فجاءتني بكوز من الذهب الاحمر مرصع بالدر والجوهر*: «Elle m’apporta une coupe d’or rouge, ornée de pierreries et de bijoux;
»elle était pleine d’eau mêlé de musc odoriférant, et couverte d’une serviette de soie
»verte.” 3° un *tablier*. Comparez le passage de Nowairi que j’ai publié au mot
بقايا. Le mot espagnol *mandil* s’emploie dans le même sens.

Enfin ce mot désigne en général un *linge*. On trouve dans l’*Histoire d’Egypte* d’Ibn-Iyas
(man. 367, pag. 306): *وترايدت الاقوال بأته مسموم وأن زوجته خوند*: «سعادات قد سمته في مندیل عنما يقال
»*سمته في مندیل* nous fournit un excellent commentaire sur ce passage quand il dit: *سمته في مندیل*
»*مسخته به بعد الجماع* «uxor enim veneno interfecit ope *مندیل* eiusdam, quo
»eum (*nempe eius membrum virile*) abstersit post coitum.”

»ment. Il y en a qui mettent à leurs *mendils* une houpe de
 »soye, qui leur pend sur le dos, ou sur l'épaule, de la lon-
 »gueur d'une demi-aune. Les *Seid*, c'est-à-dire, ceux qui se
 »disent être de la posterité de *Mahomet*, et qui prétendent
 »être des successeurs, ont une houpe de soye verte à leur
 »turban (2).” Ce sens que le mot مندیل avait en Perse, se re-
 trouve chez les écrivains arabes. J'ai déjà dit au mot *عمامة*,
 que porter le turban autour du cou, c'était un signe de sou-
 mission, et qu'on témoignait par là qu'on reconnaissait au
 vainqueur le plein droit de vie ou de mort. On lit dans l'*His-*
toire d'Egypte de Nowairi (man. 2 m, fol. 37 v°): شاهد الغلبة
 »فخرج الى السلطان وفي عنقه مندیل «Voyant le grand nombre
 »des troupes ennemies, il sortit du château, et se rendit vers
 »le sultan, portant un turban autour du cou.” Dans l'ouvrage
 d'Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 149): نزل من
 القلعة هو وبقيّة النّواب واخذوا في رقابهم مناديل وتوجهوا الى
 »تمرنك يطلبوا منه الامان «Lui-même et le reste des *nâibs*
 »descendirent du château, mirent des turbans autour du cou,
 »et se rendirent vers Timourlenk, pour lui demander l'amnis-
 »tie.” J'ai dit également au mot *عمامة*, qu'on se sert du turban
 pour y serrer son argent. Or, on lit dans l'*Histoire d'Egypte*
 de Nowairi (man. 2 n, fol. 87 v°): تذكر ان منديله وقع في القبر:
 »وفيه جملة من الدراهم «Il dit que son turban était tombé dans
 »la fosse et qu'il s'y trouvait une forte somme de dirhems.”

(2) Ce que dit ici Oléarius n'est plus d'application pour nos jours, car les Persans portent un bonnet de peau de brebis, qui est haut, étroit et noir. Ker Porter (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia, etc.*, tom. I, pag. 415) vit des turbans, tels qu'on les portait anciennement en Perse, sur les peintures de Chehel-Setoun (Palais des quarante pilliers).

Le mot مندیل désigne 2° une ceinture. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 97 r°) dit des esclaves (ممالیک) des joailliers (جوهریون) à Tebriz: عليهم الثياب الفاخرة واطرافهم مشدودة بمناديل الحرير » ils portent des vêtements magnifiques, et font usage de *mendils* de soie en » guise de ceintures. » Le même voyageur dit, en parlant du roi de Hormuz (fol. 115 v°): وهو مشدود الوسط بمندیل » Il » portait un *mendil* en guise de ceinture. » Dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 o, fol. 46 r°) on trouve: وهو مشدود الوسط بمندیل. Et plus bas (man. 2 o, fol. 48 v°): وهو على بغل مشدود الوسط بمندیل. On lit dans l'ouvrage de Marmol (*Description de Affrica*, tom. II, fol. 3, col. 4) qui parle des Berbères de la province de Heha, la plus occidentale du royaume de Maroc: » Sur la peau nue, ils se ceignent avec des *mandils* (*con unos mandiles*) de la même étoffe » (savoir de laine), qui les couvrent depuis la ceinture jusqu'à » la moitié des cuisses.

منسرية

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 119), les femmes à Maroc portent 1° la chemise, 2° le *caftân*, 3° » sur cet habit quelques-unes portent une *Monsoria*, ou un » surtout (*Ueberzug*) en toile de lin fine, » et enfin 4° le *haik*. Ceci est confirmé par M. Gråberg di Hemsö (*Specchio* etc., pag. 82) qui écrit *monsoria*. Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82) écrit مَنصُورِيَّة, et il traduit ce mot par *indusium*.

كشِير⁹

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 667) explique ce mot par المئزر. Voyez ce mot.

مِنَشَفْ⁹

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On a déjà vu plus haut (au mot مئزر) que la forme féminine de ce mot, مِئشَفَة, existe dans la langue arabe, et que des auteurs de l'Égypte l'emploient dans le sens de *torchon, serviette*. En Espagne, la forme masculine, منشف, désignait une espèce de coiffure, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *almaizar* par منشف, au pluriel مَنَاشِف. Voyez sur *almaizar* au mot مئزر.

نص راس

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Selon Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 83), cette expression signifie *galericulus nautarum, un petit bonnet dont se servent les matelots*. Le mot نص est probablement une corruption de نُصْف, car au Magreb, comme en Égypte (voyez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. II, pag. 419), on prononce ce dernier mot de cette manière (voyez Dombay, *Gramm.*, pag. 11). نص راس signifie donc littéralement *la moitié de la tête*.

نِطَاقٌ

Je renvoie le lecteur à ce qui a été dit sur cette espèce de vêtement par l'illustre Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 303, 304). On lit dans le *Commentaire* de Tebrizi sur la *Hamasa* (pag. 38): وذات النطاقين أسماء بنت أبي بكر. Bokhari (*Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 168 r^o) appelle cette femme ذات النطاق, et il nous explique pourquoi ce surnom avait été donné à la fille d'Abou-Bekr, en ces termes: فجهزناهما أحب الجهاز وصنعنا لهما سفرة في جراب فقطعت أسماء بنت أبي بكر قطعة من نطاقها فأوكت به الجراب ولذلك كانت تسمى ذات النطاق. «Nous leur [au Prophète et à Abou-Bekr] fournîmes des provisions de voyage exquises, et nous plaçames les vivres dans un sac. Alors Asmâ, la fille d'Abou-Bekr, coupa un morceau de son *nitâk*, afin que cela servit de corde pour porter le sac. A cause de cela, on l'appela ذات النطاق.»

مِنْطَقَةٌ، مِئْطَقٌ

Ces mots désignent une ceinture, mais toujours une ceinture d'or ou d'argent. Jamais on ne lira d'un *mintak* ou d'une *mintakah* en cuir ou en étoffe quelconque. Bien qu'il ne fût pas permis aux hommes de se parer d'or ou d'argent, la loi leur accordait de porter une ceinture d'argent ou d'or (منطقة). ويجوز للنساء التكلى بالذهب والفضة ولا يجوز للرجال إلا الخاتم *Molteka al abhor*, man. 1211, fol. 164 v^o. Le commentateur (*Madjma al anhor*, éd. de Constantinople, tom. II, pag. 259) fait sur ces mots l'observation suivante: (والفضة أَعْتَتَ عن الذهب لأنهما من جنس واحد).

Du mot منطوق s'est formé le verbe تَمَنَطَق. Dans *Lettres* d'Ibn-al-Khatib (man. 11 (1), fol. 21 v°) on lit: قد تمنطقوا: « Ils avaient ceint de *mintaks* leurs *kabás* de soie. »

نَعْلٌ

M. Hammer-Purgstall (dans les *Wiener Jahrbücher*, tom. LXIX) a déjà prouvé de la manière la plus convaincante, que le mot نعل désigne une sandale et non pas quelque autre espèce de chaussure. On peut voir la forme des sandales arabes dans l'ouvrage de Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, Pl. II, E, F, G). M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 478), en parlant des Bédouins du désert de l'Egypte, s'exprime en ces termes: « Quelquefois ils vont nu-pieds, mais en d'autres occasions ils portent des sandales, faites de la peau crue du chameau; on les attache au moyen de deux bandes dont l'une passe sur le milieu du pied, et l'autre entre le gros et le second doigt. J'achetai une paire de ces sandales à Suez d'un garçon arabe que je rencontrai chaussé de cette manière; mais elles venaient du Hedjaz, et étaient plus ornées que les sandales ordinaires. » Au rapport de Burckhardt (*Travels in Arabia*, tom. I, pag. 336), les hommes à la Mecque portent: « des sandales au lieu de souliers. Les sandales les plus estimées viennent du Jémen, où toutes sortes de fabriques de cuir semblent fleurir. »

Le نعل ou sandale du Prophète semble avoir été une des plus précieuses reliques mahométanes. On lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 51 v°, 52 r°): وما حكاة

ابو المظفر ايضا قال كنتُ عنده بخلاط فقدم النظام بن ابي الحديد ومعه نعل النبي صلى الله عليه وسلم فاخبرته بقدمه فاذن بحضوره فلما جاءه ومعه النعل قام ونزل من الايوان واخذ النعل فقبله ووضع على عَيْنَيْهِ وبكى وخلع على النظام واعطاه نفقة واجرى عليه جراية وقال يكون في العكبة نتبرك به ثم عزم على اخذ قطعة من النعل تكون عنده قال بعد ذلك لما عزمْتُ على ذلك بتُّ متفكراً وقلتُ ان فعلتُ هذا فعل غيري مثلهُ فيتسلسل الحال ويودي الى استئصالِ فرجعتُ عن هذا الحاضر وتركتهُ لله وقلتُ من ترك شيئا لله عوضه الله خيراً منه ثم اقام النظام عندي شهوراً ومريضاً ووصى لى بالنعل ومات واخذتهُ باسره ولما اشترى دار قايماز النجمي وجعلها دار حديث ترك النعل فيها ونقل اليها الكتب الثمينة واقف عليها الاوقاف

«Abou-'l-mothaffar a raconté aussi ce qui suit: Je me trouvai chez lui [le sultan Al-melik-al-aschraf] à Khélat, lorsque An-natthâm-ibn-Abi-'l-hadid arriva avec la sandale du Prophète. J'informai le sultan de son arrivée, et celui-ci permit à cet homme de se présenter chez lui. Quand il fut venu avec la sandale, le sultan se leva, quitta la salle [en allant au devant de lui], prit la sandale, la baisa, la plaça sur ses yeux, pleura, et fit donner une *khilah* à An-natthâm; il lui donna aussi un présent en argent, et lui assigna un revenu annuel. Cette sandale, dit-il, restera chez nous afin que Dieu nous bénisse! Puis il voulut couper un morceau de la sandale pour le porter sur lui; mais il ne le fit point en disant: J'ai réfléchi mûrement sur mon intention, et je me suis dit: Si je coupe un morceau de la sandale, un autre en fera autant, et ainsi de suite (2); de cette manière, la

(1) Je lis فيتسلسل avec le manuscrit B. Le manuscrit A porte تسلسل.

La seconde forme تَسَلَّسَلَ, signifie ici: *coniuncta fuit catenae instar series rerum.*

»sandale disparaîtrait entièrement. J'ai donc quitté cette pensée, et j'abandonnerai la sandale à Dieu, car quiconque abandonne une chose à Dieu, Dieu l'en récompensera! An-natthâm resta quelques mois chez moi; mais étant tombé malade, il me légua la sandale, et mourut; de cette manière je reçus la sandale dans son entier. Le sultan ayant acheté la maison de Kayomâz l'astrologue, et l'ayant convertie en collège destiné à la lecture des Traditions, il y laissa la sandale, fit transporter vers ce lieu des livres de grande valeur, et assigna à ce collège un grand nombre de legs pieux." En 711, nous retrouvons la sandale du Prophète à Damas, car nous lisons dans un autre volume de l'*Histoire* de No-wairi (man. 2 o, fol. 57 r^o): اخرج الخطيب جمال الدين القزويني المعحف الكريم العثماني ونعل النبي صلى الله عليه وسلم «Le khatib, Djimal-od-din-al-Kaswini, prit du lieu où ils étaient déposés, l'Alcoran, écrit de la main d'Othman, et la sandale du Prophète." Et plus bas (fol. 57 v^o): وسقط المعحف الكريم والنعل المكرم النبوي الى الارض والصناجق ثم رُفعت وأعيدت الى البلد. Ce qu'Al-melik-al-aschraf avait craint et prévu, arriva; la sandale du Prophète subit le sort de bien d'autres reliques: elle fut divisée: et nous trouvons dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 429) qu'en l'année 843 un kadhi, en Egypte, possédait un morceau de la sandale du Prophète.

Les anciens Arabes semblent avoir employé le proverbe: هي التي زلت بي النعل «Cette sandale m'a fait tomber." (Voyez M. Weyers, *Loci Ibn Khakanis de Ibn Zeidouno*, pag. 28, et la note du savant éditeur, pag. 96). De nos jours les Egyptiens disent: تاخذ من الحافي نعله «Vous arrachez la sandale

»à celui dont les pieds sont couverts de plaies (2),” c'est-à-dire, vous le ruinez complètement (Burckhardt, *Arab. Proverbs*, n° 162).

نِقَاب

Jusqu'ici nous n'avons rencontré aucun terme servant à désigner un voile de femme, dans lequel on a pratiqué deux trous à l'endroit des yeux. Un tel voile doit cependant avoir été en usage, car les voyageurs en parlent. Or, le verbe نَقَّبَ en arabe, en hébreu נָקַב, signifie *perforavit*; il est donc assez naturel de supposer que le mot نقاب puisse exprimer *velum cui sunt foramina*. En effet Ibn-Djinni l'atteste formellement en ces termes: النقاب ان تعد المرأة الى برقع فتنقب منه (Commentaire sur les poésies de Motenabbi, man. 126, pag. 220).

On lit dans le Voyage de van Ghistele (*T Voyage van Mher Joos van Ghistele*, pag. 23): «Les femmes de la campagne »portent au devant du visage une pièce d'étoffe, garnie de »deux trous par lesquels elles peuvent voir.” Belon (*Observations*, pag. 233) dit de même: «La façon des villageoises Ara- »bes et Egyptiennes est une masqueure la plus laide de toutes: »car elles se mettent seulement quelque toile de coton noire »ou d'autre couleur devant les yeux, qui leur pend devant le »visage en appointissant vers le menton, comme la museliere »d'une damoiselle appelée une barbute, et à fin d'avoir veu »au travers de ce linge, elles font deux trous à l'endroit des

(2) «حافي» means not only *barefooted*, but one who has the sole of his foot sore »from walking.” Note de Burckhardt.

»deux yeux, tellement qu'elles estaus ainsi accoustrées, res-
 »semblent ceux qui se battent le Vendredi Sainct à Rome ou
 »en Avignon." (Comparez Pietro della Valle, *Viaggi*, tom. I,
 pag. 330). Le prince Radzivil (*Jerosolymitana peregrinatio*,
 pag. 187) dit aussi, en parlant des filles de la campagne:
 »Leur voile consiste en une pièce de toile de coton, dans la-
 »quelle il y a des trous à l'endroit des yeux (*foraminibus pro*
oculis excisis); le vent lève facilement ce voile, et il n'est
 »pas difficile de voir leur visage." On lit dans l'ouvrage, in-
 titulé: *A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (pag.
 209), que les femmes de la campagne »se couvrent le visage
 »de pièces d'étoffes, horribles à voir (*beastly clouts*), qui ont
 »des trous au devant des yeux." Dans la Relation de Coppin
 (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 219): »Les filles des personnes
 »accommodées y ont un taffetas rouge, et celles des pauvres
 »n'y ont qu'une toille blanche ou bleüe, et ces deux sortes de
 »toilles ont deux petites ouvertures au devant des yeux, afin
 »que celles qui en sont cachées puissent voir pour se conduire."

Cette sorte de voile était aussi portée par les femmes des
 Bédouins en Egypte. On trouve dans la Relation de Hellfrich
 (*Kurtzer unnd wahrhaftiger Bericht von der Raysz*, fol. 387
 v°): »Elles se couvrent le visage d'une pièce d'étoffe dans laquelle
 »on a pratiqué deux trous, afin qu'elles puissent voir." Roger
 (*La terre sainte*, pag. 208) dit de même en parlant des fem-
 mes des Bédouins de la Syrie: »Ayans devant la face un linge
 »qui est percé au droit des yeux."

Le voyageur espagnol Ibn-Djobair rapporte que les Sicilien-
 nes انتقبن بالنقب الملونة »se voilent de *nikâbs* de couleur."

Les Morabites portaient le نقاب par-dessus le لثام, de sorte

qu'on ne vit que l'orbite des yeux; et, chez eux, c'était, à ce qu'il paraît, *un bandeau*. (Voyez Al-Bekri, dans les *Notices et Extraits*, tom. XII, pag. 633, et la note de son savant traducteur, M. Quatremère).

نُقْبَة

C'est une espèce de caleçon de femme, garni d'une coulisse pour y passer un cordon; ce vêtement n'a pas la façon du caleçon et on n'en enveloppe pas les cuisses. (Comparez Tébrizi, *Commentaire sur la Hamasah*, pag. 682, cité par M. Freytag). Suivant Zamakhschari (*Lexicon Arab. Pers.*, part. I, pag. 62) ce mot désigne *une ceinture* (ميان بند).

نَقِيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 29), «les dames chez les Bédouins couvrent la moitié du visage avec un voile de couleur fouchée, appelé *nekye*; il s'attache de manière à couvrir le menton et la bouche.»

نَمْرَة

Ce mot doit désigner une espèce de بُرْد, car on lit dans le chapitre, intitulé *الشملة والحبرة والبرود* de Bokhari (*Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 168 v°) la tradition suivante, rapportée sur l'autorité d'Abou-Horairah: قال سمعتُ رسول الله صلى الله عليه وسلم يقول يدخل الجنة من امتي زمرة هي

سبعون ألفاً تُضيءُ وجوههم اضاءة القمر فقام عكاشة بن حصن الاسدي يرفع نيرةً عليه فقال ادع الله لي يرسل الله ان يجعلني منهم فقال اللهم اجعله منهم ثم قام رجل من الانصار فقال يرسل الله ادع الله ان يجعلني منهم فقال النبي صلى الله عليه وسلم سبقك عكاشة «J'ai entendu dire au Prophète: «une partie de mon peuple, au nombre de soixante et dix mille, entrera dans le Paradis. Leur visage prêterait de l'éclat à l'éclat de la lune. Alors Okkâschah-ibn-Mihsan-al-asdi se leva, et élevant une *namirah* qu'il portait, il s'écria: Priez Dieu, ô Envoyé du Très-haut! qu'il veuille que je sois de ce nombre! Le prophète pria: ô Dieu! Veuille qu'il soit de ce nombre! Ensuite un des *anzârs* se leva et adressa la même demande au Prophète, mais celui-ci répondit: Okkâschah vous a devancé!»

مَنِيرَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 225 r^o) raconte qu'étant fait prisonnier par les infidèles de l'Inde, il dut sa liberté à un jeune Indien. Il ajoute: فاخذتُ الجبة التي كانت عليّ واعطيتها اياه واعطاني منيرة بالية عنده واراني الطريق. L'adjectif مُنِيرٌ dont منيرة est le féminin, signifie entre autres *grossier*, en parlant d'une peau. Je pense donc que منيرة pris substantivement, désigne une *espèce de manteau grossier*, et je traduis en conséquence: «Je pris la *djobbah* dont j'étais revêtu et je la lui donnai. Au lieu de ce vêtement il me donna son manteau grossier et usé, et il me montra le chemin que je devais suivre.»

هَدُون

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne au Magreb *un manteau de laine* (Dombay, *Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 83).

هِمِيَانٌ

Ce terme ne semble s'employer qu'en parlant d'une ceinture dont on se sert pour y serrer son argent. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 47 v°): «Il portait une ceinture, remplie d'or.» Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 267): «جلس أخى وهو طائر من الفرح» «Mon frère s'assit, transporté de joie à cause des dinars. Ensuite il les serra dans le *him-yán.*» Un vers d'Ibn-al-Labbanah (dans mon *Historia Abbadidarum*, tom. I, pag. 70) démontre jusqu'à l'évidence que le mot هَمِيَانٌ désigne exclusivement une ceinture dans laquelle on porte son argent. Ce poète visite son ancien maître, le malheureux Al-Motamid, roi de Séville, dans la prison. C'est en le voyant chargé de chaînes qu'il dit:

(البسيط) غلطت بين هَمَائِيْنِ عَقْدَنَ لَهُ
وبينها فاذا الانواع اشتات

En paraphrasant ce vers, je le traduis ainsi en français:

«A l'endroit où auparavant se trouvaient les ceintures, remplies d'or, — il ne les portait que pour répandre des bienfaits — je vis des chaînes qui lui entouraient le corps. Je voulus me persuader que ce n'étaient pas des chaînes vérita-

وشاح — هميان

»bles, mais les ceintures d'autrefois. Mais bientôt, hélas! je
 »m'aperçus de la différence qui existait entre elles!"

Cette ceinture était probablement en cuir.

وَسْطَانِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est probablement un manteau, ressemblant à la تحتانية et à la فوْطَانِيَّة (voyez ces mots). اخرج ثلاثة من الثياب مختلفة. الاجناس يسمونها التكتانية من جنس الفوط. dit Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de Gayangos, fol. 259 v°) dans son article sur Sumatra.

وِشَاحٌ

Suivant les lexicographes arabes, c'est une large ceinture de cuir, ornée de pierreries et portée par les femmes. (Comparez la note de M. de Gayangos, *History of the Mohammedan Dynasties in Spain*, tom. I, pag. 409). On trouve dans Motenabbi (*Poésies*, man. 542, pag. 82) le vers suivant:

(الوافر) تُرَقِّعُ ثَوْبَهَا الْاِرْدَافَ عَنْهَا
 فَيَبْقَى مِنْ وِشَاحِيْهَا شِسْوَعَا

Pour comprendre ce vers, il faut se rappeler que les Arabes aiment beaucoup, chez les femmes, l'ampleur des hanches; le mot ثوب indique ici le grand manteau, porté par les femmes en Orient quand elles sortent; je traduis en conséquence:

»L'ampleur de ses hanches fait que son manteau ne peut
 »toucher son corps, de sorte que le manteau reste bien éloigné
 »de ses deux ceintures." Le scoliaste Wahidi explique le mot

يريد بالوشاحين قلادتين تتوشح بهما المرأة ترسل احدهما على جنبها الايمن والاخرى على الايسر. Cette explication ne m'est pas trop claire.

Les poètes arabes se servent de l'expression ذات الوشاح pour désigner *une femme*. Un vers d'Ibn-Hamdis le Sicilien (dans le *Akhbar al molouk*, man. 639, pag. 168) est conçu en ces termes :

(السريع) ثُمَّ هَاتَهَا مِنْ كَفِّ ذَاتِ الْوَشَاحِ

»Donnez-nous le vin, après l'avoir reçu de la main de celle qui porte le *wishâh*.»

Suivant les Dictionnaires arabes cette espèce de ceinture ne serait portée que par les femmes; cependant on lit dans Ibn-Khacan (dans mon *Historia Abbadidarum* tom. I, pag. 44), en parlant d'un page (فتى): وقد تَوَشَّحَ وَكَانَ الثَّرِيًّا وَشَاحَهُ. Ailleurs (*Kalayid al ikyan*, tom. I, man. 306, pag. 84): ملوك — لم يتوشحوا الا بالحمائل «des rois qui ne prenaient pour ceintures que des baudriers.» Voyez aussi Abou-'l-feda *Annales Moslimici*, tom. II, pag. 179 (1). — Comparez sur le pluriel أشاح le scoliaste dans la *Chrestomathie arabe* de Silvestre de Sacy, tom. II, pag. 390, note (68).

وقاية

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 549) explique سيدة

(1) Reiske dit dans une note sur ce passage (tom. II, pag. 689): «وشاح est baltheus, qui per transversum dorsum et pectus, supra scapulas et infra adversus »latus homines ambit.» J'ignore où le savant éditeur d'Abou-'l-feda a puisé ces renseignements, et je pense qu'il se trompe, car ses paroles peuvent s'appliquer au baudrier (حمائل) mais non pas au وشاح.

par *العصابة المقنعة* و*العصابة*. La *وقاية* est donc une sorte de *طاقية*. Dans le *Lob al lobab* (pag. 275) le mot *وقاية* est expliqué par *مقنعة*.

يَلِكْ

Ce mot, d'origine turque, manque dans le Dictionnaire.

Après l'article de *صديري*, on lit dans l'*Essai* de M. le Comte de Ghabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108): «*يلك* autre corset propre aux Mamlouks; il est ample, court, et a des manches fort longues et fort larges." C'est, sans doute, le «gilet court, garni de manches" de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327; Pl. LVIII, M).

Le *يلك* est aussi porté à Tripoli de Barbarie, car on lit dans l'ouvrage intitulé *Narrative of a ten years' residence at Tripoli in Africa* (pag. 3): «Le premier ministre portait un court *jellick*, ou jaquette de satin cramoisi, brodé d'or sur le poitrine; cet habit est fait en guise de gilet, relevé par devant et par derrière; on le met en introduisant la tête par une ouverture qu'on a pratiquée en haut." (Voyez aussi *ibid.*, pag. 31, 38).

En parlant du costume des femmes, M. le comte de Ghabrol (pag. 112) explique *يلك* par: «Robe qui se met sur la chemise; elle est ouverte par devant, et a des manches longues et étroites." La description suivante de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 58) est plus détaillée: «Sur la chemise et le *شنتيان*," dit cet auteur, «on porte une longue veste, appelée *يلك*, faite des mêmes étoffes que le *شنتيان*.» Elle ressemble à peu près au *تفطان* des hommes; mais elle serre plus le corps et les bras; les manches en sont aussi plus

»longues, et elle est taillée de manière qu'on puisse la bou-
 »tonner sur le devant, depuis la poitrine jusqu'à la ceinture
 »ou un peu plus bas, tandis qu'on croise le قفطان sur la
 »poitrine; elle est aussi ouverte, sur les deux côtés, depuis les
 »hanches jusqu'en bas. En général, le *yelek* est taillé de ma-
 »nière à laisser la moitié de la poitrine découverte, mais celle-
 »ci est couverte par la chemise; cependant beaucoup de dames
 »le portent plus ample à cette partie du corps. Selon la mode
 »la plus approuvée, il doit être d'une longueur suffisante
 »pour toucher la terre, ou même il doit être plus long de
 »deux ou trois pouces, ou de plus." Comparez la figure dans
 l'ouvrage de M. Lane, pag. 57, et la Pl. 26 dans l'Atlas du
Voyage d'Olivier.

Les mots suivants se trouvent dans des auteurs européens, et selon toute probabilité, ils manquent dans nos Dictionnaires, mais je n'ai pu découvrir comment on les écrit en arabe :

Konfil. Selon Pananti (*Viaggi*, tom. II, pag. 10 de la traduction hollandaise), un bonnet porté par les femmes à Alger et à Tunis, se nomme *konfil*.

Lartia. C'est suivant Diego de Haedo, la même chose que la بناتة. Voyez plus haut pag. 90, et la note (1).

Mugannes. C'est le خنيف, selon Dapper. Voyez plus haut pag. 88.

Wischt. Selon Wild (*Neue Reysbeschreibung eines gefangenen Christen*, pag. 204) qui se trouva longtemps en Orient, pendant la première moitié du XVII^e siècle, et qui mérite la plus grande confiance par la fidélité et l'exactitude des détails qu'il donne, le mot *Wischt* désigne un habit porté par les paysans égyptiens. »Der gemeine Bauersmann
»gehet gar schlecht daher, trägt ein grosz weit Hembd an,
»das ist entweder blau oder schwartz gefärbet, die Ermel
»seyh mehr als Ellen weit [voyez au mot عري], an der
»Gürtel tragen sie einen krummen Tolchen, über das
»Hembt ein andern Rock, welchen sie nennen Wischt,
»oder einen Burtthe [بردّة]" etc.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Pag. 1 et 2 note (1). Je n'ai point ajouté de remarques au passage d'Ibn-Khaldoun publié dans cette note, parce que je voulais attendre le retour d'un autre manuscrit qui contient aussi les *Prolégomènes* de cet historien, et qui était absent lorsque ma note s'imprimait. Le manuscrit 48 ayant été renvoyé, j'y trouve les variantes suivantes dont quelques unes ne sont que des fautes. فضل dans le texte, au lieu de فصل, n'est qu'une erreur typographique. — Au lieu de هذان, le man. 48 porte هاتان. — Au lieu de ينسج, le man. 48 semble porter لنسج. — Au lieu de الصوف والقطن, le man. 48 offre الصوف والكتان والقطن. — Au lieu de في التحام بالشريه, il faut lire avec le man. 48 بالشريه الشديد. — Au lieu de للباس, le man. 48 porte للناس, mais je préfère la leçon du texte. — Après le mot المنسوجات, le man. 48 ajoute وصايا, mais je pense que ce mot ne présente ici aucun sens. — Au lieu de البدنية, le man. 48 porte البشرية, ce qui revient au même. — او تنيتا. Ce mot تنيتا m'a beaucoup embarrassé. Il ne se trouve pas dans le man. 48, et peut-être doit-on le biffer, en supposant que le copiste ait

écrit d'abord *او تفسحا*, au lieu de *او تنيتا*, parce qu'il ne pouvait pas lire le mot *تفسحا*, mais qu'ensuite étant parvenu à le déchiffrer, il l'a écrit aussi, sans biffer cependant son *تنيتا* afin de ne pas gâter sa copie. — Au lieu de *كان*, le man. 48 porte *ان*. — Au lieu de *يشتملون الاثواب*, le man. 48 porte *يشتملون بالاكسية*; je préfère cette leçon. — Au lieu de *لللباس*, le man. 48 porte mal à propos *للناس*.

- pag. 9. Addition pour la note (1). On trouve dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-Khallican (éd. de Slane, tom. I, pag. 490): *متخصصا في هيئته ومطعمه وملبسه*:
 » Il se distinguait par ses façons de faire, par la manière dont il mangeait, et par ses vêtements étranges.”
- » 14, note (3). Au lieu de *الم تراني* dans le vers d'Amro-kais, il faut lire *الم ترياني*. Voyez le *Diwan* de ce poète, publié par M. de Slane, p. 23 l. 3 du texte arabe.
- » 20. En Espagne les vêtements de deuil étaient blancs même après le règne des Omayyades, car je trouve dans la *Dhakhirah* d'Ibn-Bassam (man. de Gotha n° 266, fol. 223 v°): *قد لبس بياضا في جنازة الكاتب ابي عمر بن المقلاس وقد حضرها المقتدر بن هود**
 Au reste, on a vu par un passage d'Ibn-Batoutah (voyez plus haut p. 42, 45) qu'à Idhadj on mettait les habits à l'envers, en signe de deuil. On retrouve cette coutume en Afrique, car à l'occasion d'un enterrement on lit dans l'ouvrage intitulé *Narrative of a ten years' Residence at Tripoli in Africa* (pag. 70):
 » All these people wore their caps turned inside out.”

- En parlant de la manière dont se vêtent les Arabes pour indiquer qu'ils sont en colère, j'ai oublié de faire remarquer que les anciens Arabes, ayant une vengeance à exercer, portaient le turban noir et la chaussure de même couleur. Voyez la note (2) de M. le baron de Slane sur le *Diwan* d'Amrolkais, page 31.
- pag. 30. J'ai traduit les mots *ازارا عسليا* par »un *izâr* qui, »ayant été blanc, avait reçu, à force de vieillesse, la »couleur du miel;» mais cette traduction est inexacte. En effet, il faut ajouter au Dictionnaire le mot *عسلى*, qui signifie *jaune*. Voyez le passage de Nowairi que j'ai publié plus haut (pag. 181). On lit encore chez cet historien (*Histoire des Abbasides*, man. 2 h, pag. 187, événements de l'année 235): *وفيهما امر المتوكل* «En cette année, »Al-motawakkil ordonna aux peuples tributaires de »porter des *tailesâns* jaunes.» Et plus bas (*ibid.*): *ومن خرج من نسائهم يلبس ايزارا عليا*. Je n'hésite pas à lire *عسليا* au lieu de *عليا*, et je traduis: »Il »ordonna aussi à leurs femmes de porter en sortant »un manteau jaune.»
- » 81. Addition pour le mot *بطان*. Alcalá traduit aussi *çueco calçado* par *بَطَان*.
- » 110. Addition pour la note (7). On trouve dans l'article d'Ibn-Djobair (*Voyages*, man. 320 (1), p. 133) sur Bagdad un passage qui fixe à merveille l'étymologie et le véritable sens du mot *عتابي*. Le voici: *ومن اسماء الحلات العتابية وبها تُصنع الثياب العتابية وهي حريم وقطن مختلفات الالوان*. »Parmi les quar-

»tiers de la ville il y en a un qui porte le nom de
 »*notābīyah*, où on fabrique les étoffes appelées *otābī*,
 »qui se composent de soie et coton de diverses cou-
 »leurs.»

- pag. 133, 134, note (1). Aux exemples que j'ai cités pour prou-
 ver que le mot وشى indique une sorte d'étoffe, on
 peut ajouter les suivants. On lit dans Ibn-Haiyan
 (*apud* Ibn-Bassam, *Dhakhirah*, man. de Gotha n° 266,
 fol. 4 r°): كان يظاهر الوشى على الخز ويستشعر الدبيقى
 »ويتقلنس الوشى «Il portait des vêtements de *waschj*
 »par-dessus des vêtements de filoselle, se servait de
 »*dabīkī* pour ses vêtements de dessous, et portait des
 »*kalansowehs* faites de *waschj*.” Et plus bas (fol. 50 v°):
 ثم قال لها دتى الينا من تلك التخوت فادنت منها
 »عدة من قطع الوشى والخز والديباج الفاخر
 »il dit à la jeune esclave: approchez quelques-unes
 »de ces balles. Elle apporta alors plusieurs balles de
 »*waschj*, de filoselle et de soie magnifique.” Dans
 une *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne* (man. 67,
 fol. 34 v°): فكسا السلطان ميمونا الخز والشى والديباج.
 » 147, note (4). Voyez aussi le passage d'Ibn-Haiyan, pag.
 316, où le mot بياض est employé dans le même sens.
 » 153, note (1). J'ai dit qu'à Malte le mot خرقة désigne
 un maillot d'enfant, mais je dois faire observer que
 ce terme se trouve employé en ce sens par des écri-
 vains arabes classiques. On lit par exemple dans le
Commentaire historique d'Ibn-Badrūn sur le poème
d'Ibn-Abdoun (manuscrit): فلما ولد ابو العباس السفاح
 اخرجة الى الشيعة في خرقة وقال لهم هذا صاحبكم

»Il leur présenta Abou-'l-Abbas as-saffâh qui venait
 »de naître, enveloppé dans un maillot, en disant: voici
 »votre prince!"

pag. 298. Addition pour le mot عرقية. Ce terme se rencontre également chez les écrivains turcs. Voyez von Diez, *Denkwürdigkeiten von Asien*, tom. I, pag. 275.

» 362. Addition pour le mot قرطق. On fera bien de consulter sur ce mot les savantes notes de M. Frähn dans son excellent ouvrage intitulé *Ibn-Fozlan's Berichte über die Russen älterer Zeit*, pag. 74, 248.

» 363. Addition pour le mot قرق. J'apprends de M. Amari qu'à Malte les sandales s'appellent également *kork*.

» 386. Je crois que je me suis trompé en disant que le mot كساء ne signifiait *un manteau grossier* qu'en Espagne et au Magreb. Ce sont surtout les passages que j'ai publiés en expliquant le mot مرط, qui m'ont fait douter de la vérité de cette assertion, et je suis persuadé à présent que le mot كساء a été employé, depuis des temps très-reculés et en différents pays, dans le sens de *manteau*. Voyez aussi l'ouvrage de M. Frähn, cité plus haut, pag. 75.

LISTE

DES

MOTS ARABES ET AUTRES

EXPLIQUÉS DANS LES NOTES.

Les Espagnols représentent	بنق 91.
ce son par \bar{z} , 91, 243.	بَهْدَل 272.
انبجانية 172.	بَهْدَلَة 273.
اناء 39.	بيرونه 116.
باروجي 140.	بياض 147, 437.
بافته 31.	بينداشتن 281.
بت طلاقي (phrase) 26.	پشتمال 243.
بخنق 56.	ت En Egypte on substitue cette
بدلة 396.	lettre au ث 105.
برخالی 159.	تربة 330.
برشم 64.	ترف 260.
برق 67.	تليس 379.
برقع 64.	تاج 104.
بزيم 151.	تومار 101.
بطن (II) 384.	تونسی 180.
بطينة (plur. بطائن) 83.	ثوب 21.
بعلبكي 82.	چادر 216.
بغطاف 23.	جبذة 59.
بقاجة 95.	جبيل 316.
بلغاری 156.	جدید 260.

- جَلَّة 369.
 احمر من الجمر (expression pro-
 verbiale) 315.
 جنك 320.
 ب جهر 27; (VI) avec ب 274.
 جهر كس (?) ou جهركس (?)
 146, 147.
 جَوْهَر 96.
 مستحب 174.
 احمر من الجمر (expression pro-
 verbiale) 315.
 حَرَّر 113.
 حريثي 174.
 حزم (VII) 142.
 حافي 424.
 مستحق 174.
 حكم (IV) 44.
 حاكم 137.
 احمر 61.
 حمال (pluriel) 82.
 حنك 173.
 حوائج 303.
 حوش 309.
 حار (ي) (II) 119.
 صاحب الخبر 9.
 حنم 114.
 خدم (II) 198.
 خدمة 197, 198.
 خديم 197.
 خادم 197.
 خرز 72.
 خرقة 153, 154, 437.
 خروقي 153.
 خرقة 154.
 خشبات (plur. خشب, ou خشبة,
 ou اخشاب) 283.
 خشن 40.
 خطر 36.
 خطفية 151.
 مخاطف 152.
 اخضر 61.
 خف (II) 160; (V) 161.
 خفي (V) 168.
 خليع 272.
 خليق 303.
 خلوة 160.
 خمار 170.
 خاط (II) 29.
 خياطة 42.
 درأ (III) avec ب 30.
 دق او المطرقة 392.
 دل (X) 174.
 ادمع من الصخر (expression
 proverbiale) 315.
 دار السعادة 8.
 دُور 137.
 دورة 32.
 ديباج 113.

ذوابة 307.
 ذعرة 259.
 ذعار 259.
 الذعارة (اهل) (ذوو) 259.
 ريس 214.
 ربطة 335.
 رج 86.
 ردى (V) avec ب 41.
 رداء 59.
 ارزق 261.
 مرسوم 190, 378.
 رش (VI) 273.
 رشق (?) 97.
 مرعز 333.
 رفعة 140.
 رفيع 140.
 رقبة 129.
 الرمادية 259.
 رواء 151.
 زردخاني، زردخانه 369.
 زركش 331.
 زعر 259.
 زعارة 259.
 زعيرة 259.
 زمر 320.
 الزنجية 259.
 زقار 28, 197.
 زنارى 129.
 زاد على 27.

زيق 287.
 اسباب 274.
 سبنية 200.
 سحب 147.
 سحولى 374.
 سرادق 386.
 سراغوج 379.
 سراقوج 379.
 سربل (II) 315.
 سرپوش 223, 253.
 سترعمه 223.
 ساطع 57.
 سعادة 222; اهل السعادة 222;
 8. دار السعادة
 سعيدى 39.
 سلسل (II) 422.
 سوائف au plur. سالف 249.
 سمر (II) 269.
 مسمار 269.
 ستملحه 233.
 سمور 358.
 سناء 173.
 سوسى 317.
 شرابة 351.
 المشاعلية 259.
 شفيع (V) avec ب 190.
 شمسية 57.
 شملة 232, 233.
 مشملة 232.

اشهب 129.
 شهر (IV) 275.
 مَشْهَر 354.
 مشور 42—44.
 61. ما شاء الله
 9. صاحب الخبر
 374. حكارى
 (expression
 proverbiale) 315.
 245. صداد
 353. صرصور
 (VI) 273. صفع
 117. صقل
 248. (صوالف au plur. صالف)
 358. صمور
 397. صيغة
 397. مصاغ
 397. مصوغ
 29, 30. (؟) تصيير
 355. طَرَ
 356. طرازات
 356. طروريات
 263. طَرَطَرَ
 392. دق المطرقة
 (I, II et V) 258. طاف
 258. طوافة
 221. طائل
 101. طوما
 174. ظهر

110, 436. عتابى
 83. معدنى
 283. معدية
 307. عذبة
 301. عصابة
 (VI) 85. عطى
 275. عُبَّاق
 275. عياقة
 67. عيون
 108. غسل
 29. غاسلة
 44. غصّ ب
 288. الغلامية
 (VIII) 171. غمّ
 98. غندرة
 98. غندور
 239. (؟) غواثى
 258. فانوس
 138. فُتِّمَ به عليه
 137. فنوح
 393. فتوة
 (IV) 374. محش
 274. مفترجة
 302. فصّ
 302. مفصص
 340. قَوَّط
 339. فوطلة
 286. فواقى
 359. قائم

قبع 347.
 قُبَعَة 347.
 تقبيل الارض 86.
 قدسي 356.
 قربت بلباس (proverbe per-
 san) 12.
 قرح (VIII) 239.
 قرض 287.
 قشر (V) 65.
 قصبَة 332.
 مقصب 331.
 قطعة 368.
 مقطع 180, 368.
 تقطيع (plur. تقاطيع) 368.
 قטיפَة 232.
 مقاعد 128.
 قفاز 365.
 قفص 365.
 قلع 30.
 مقنذز 328.
 قنذس 287.
 مقنذس 328.
 مقور 254.
 كُحَل 79.
 كرسى 343.
 مكار 217.
 كفش au lieu de كفس 159.
 كلة 318.
 كلاء 367.

كورة 296.
 كيس 388.
 ملبد 114.
 لبان 79.
 مَلْحَد 386.
 لحاف 402.
 ملحفة 402.
 ملحم 113.
 لطح (II et V) 313.
 لطشة 267.
 لعبة 13.
 ملف 112.
 لم الشمل (phrase) 32.
 لوزة 80.
 م substitué au ب 87.
 ما suivi du futur 27.
 ما شاء الله 61.
 متع (IV) 47.
 متان (?) 155.
 مسح 108.
 مَسْح 407.
 ملس (II) avec على 96.
 ملف 112.
 مُلَع 65.
 مندر 128.
 مهان 154.
 مروج 328.
 مال (V) 36.
 نبيل 352.

نخ 220.

منشفة 39.

نعوش (pluriel) 83.

نَهَب (infinitif) 317.

نَوْر 78.

نير 78.

مُنِير 78.

نيلة 78.

نيلج 78.

هدب (II) 24.

هناب 86.

هيئة 9, 435.

وجه فروة 115.

وجهة 138.

توسيط 276.

وشق 359.

وشي 113, 437.

وصولة 272.

وعك (V) 256.

ولى (V) 29.

وهى (IV) 325.

ويبة 249.

ى ancienne forme de يا 26.

يشمق 66.

Cendal, cendali, cendaloci,
cendaloy 126.

Chirq 363.

Cortich, corticha 363.

Dorre 180.

Hudou 149.

Kalmouz 351.

Spain 292.

LISTE DES MOTS

APPARTENANT AUX

LANGUES EUROPÉENNES

ET DONT CET OUVRAGE FAIT CONNAÎTRE

LA

SIGNIFICATION OU L'ÉTYMOLOGIE.

-
- | | |
|----------------------------|--------------------------|
| abarca 81. | chupa 117. |
| albanega 91. | feraiuolo 297, 334. |
| albornoz 75, 79. | giuppa 117. |
| alcorque 53. | giuppone 117. |
| alfilel, alfiler 148. | herreruelo 334. |
| aljuba 117. | jubon 117. |
| almaizal, almaizar 45, 46. | jupa 117. |
| almocreve 207. | jupe 117. |
| alpargate 53. | jupon 117. |
| alquicel, alquicer 383. | kabaaï 362. |
| alquinal 378. | mezzaro 46. |
| anil 79. | <i>μουτζακιν</i> 231. |
| añil 79. | <i>παπούτσι</i> 50. |
| añir 79. | <i>φερειζές</i> 334. |
| babouche 50. | ramal 141. |
| barracan 68. | sash 240. |
| batanar 384. | servilla 225. |
| bouracan 68. | terliz 370. |
| burdo 62. | toca 290. |
| cambux 390. | toque 290. |
| cancabux 390. | zapato 105. |
| capellar, capillar 350. | zarzahan, zarzalian 369. |
| cendal 126. | |
-

FAUTES A CORRIGER.

Page	87	ligne	21	ou	<i>Lisez:</i> au
"	125	"	8	Q'une	" Qu'une
"	179	"	3	pas	" par
"	259	"	15,16	Les expressions etc.	" Les expressions ذوو الذعارة، الذعرة اهل الذعارة
"	274	"	21	المُتَّجِرَات	" والمُتَّجِرَات
"	296	"	13	sérait à cette pro- stituée (3)? Par Dieu Cette	" sérait à cette pro- stituée (3)? Par Dieu! Cette

For use in
the Library
ONLY

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PJ
6680
D7

Dozy, Reinhart Pieter Anne
Dictionnaire détaillé
des noms des vêtements chez
les Arabes

For use in
the Library
ONLY

